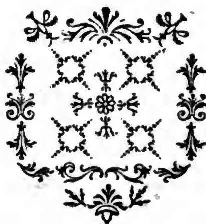

Princeton University Library
32101 074949270


Dei
Sub Numine
Viget

GAZETTE LITTÉRAIRE DE L'EUROPE.

TOME SIXIEME.

Comprenant les mois de JUIN, JUILLET & AOUST 1765.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LA GAZETTE DE FRANCE, AUX GALERIES DU LOUVRE.

M. DCC. LXV.

GAZETTE LITTÉRAIRE DE L'EUROPE.

Du 15 JUIN 1765.

I.

Lettre écrite de Ratisbonne aux Auteurs de la Gazette Littéraire.

S'IL est vrai que les Arts & les Sciences font aux hommes plus de mal que de bien, en moins de cinquante ans l'Europe doit devenir bien malheureuse, puisque par-tout on éleve des Temples aux Sciences & aux Arts. Mais quand on fait attention qu'il n'appartient qu'aux hommes de génie de reculer les limites des Sciences, & que jusqu'ici le hasard a eu la plus grande part à l'invention ou à la perfection des Arts, on est tenté de demander à quoi servent donc tant d'Académies, instituées sous toutes sortes de noms pour l'avancement des Arts & des Sciences. Que seront ces Sociétés, si dans chacune d'elles il ne se trouve pas au moins un homme de génie? des Temples & des Autels sans Sacrificateurs. La foule pourra les rem-

plir, mais il n'y aura nul commerce entre cette troupe de ſuperſtitieux & le Ciel qu'ils fatigueront par d'inutiles prieres. Ce n'eſt ni de petits Littérateurs, ni de peſans Compilateurs, ni d'Écrivains plagiaires ſur les Arts, ni même d'Artiſtes médiocres en certains genres qu'ont beſoin les Peuples & les Princes. Il n'y en a déjà que trop, & l'Ordre des Lettrés devient ſi nombreux, ſes travaux ſe multiplient ſi prodigieuſement que bientôt nous ne le céderons pas même aux Chinois, & qu'il faudra la vie d'un homme & plus encore, ſinon pour apprendre à lire, du moins pour ſe mettre dans la tête tout ce qui aura été écrit ſur chaque Art ou chaque Science.

Quelqu'un qui voudroit calculer le dépériſſement des Arts & des Sciences par les efforts qu'on fait en tant d'endroits pour leur avancement, paſſeroit peut-être pour un mauvais raiſonneur; il pourroit cependant, par analogie, rapprocher de cet étrange paradoxe la maxime dont conviennent aſſez généralement les Politiques les plus profonds, que là où les Loix & les Inſtitutions ſe multiplient, là auſſi on n'eſt pas loin de la décadence, ſi même elle n'eſt [illegible]n avancée.

On a déjà vu dans les Feuilles publiques l'établiſſement d'une Société littéraire à laquelle le Margrave de Dourlach veut préſider en perſonne; &

certainement, fut-il un ſimple particulier, il auroit droit à cette Préſidence. On ne peut connoître & ce Prince & le Pays qu'il gouverne ; on ne peut avoir entendu les bénédictions dont le comblent ſes Sujets, ſans ſe rappeller le Roi-Philoſophe de Platon. Après avoir tout fait pour la proſpérité de ſon État, il a cru que le reſte de ſon temps, & le ſuperflu, pour ainſi dire, de la félicité publique, pouvoient être conſacrés à l'établiſſement d'une nouvelle Colonie littéraire dans un Pays heureux. Il n'eſt pourtant pas certain que ce ſoit dans un pareil ſol que ſe plaiſent davantage les Sciences & les Arts. Ils demandent une grande fermentation dans les eſprits ; le deſir de ſortir de ſa place ; un conflict continuel des paſſions, les efforts du luxe ; l'inquiétude enfin & l'amour du gain. Or par-tout où ſont heureux ceux qui méritent de l'être, par-tout où l'admininiſtration & les mœurs ſont bonnes, (& ſans les mœurs il n'y a point de pays heureux) là ne peuvent ſe trouver les circonſtances dans leſquelles ſeules on a vu les Arts & les Sciences ſe perfectionner.

Athêne heureuſe par ſes mœurs plus encore que par l'induſtrie de ſes habitans, Athêne encore peu renommée pour ſes grandes entrepriſes ne nous a point laiſſé de monumens qui méritent notre admiration.

Le Duc régnant de Wurtemberg a pris une autre

toute pour préparer la fondation d'une Colonie semblable à celle dont nous venons de parler. Seul il a créé un luxe factice & momentané dans ses États ; il a déployé tout ce que les Arts ont de plus brillant, tout ce qu'ils peuvent produire de grand & de magnifique ; il s'est efforcé d'exalter l'imagination de ses Sujets, de donner une secousse violente qui produisît une révolution dans les esprits, d'attirer une foule d'Étrangers, d'Artistes, d'Amateurs, de Spectateurs, afin que, sans sortir de chez eux, ses Sujets eussent tous les avantages qu'on peut retirer des voyages. Enfin, après avoir étonné l'Allemagne par ses fêtes aussi somptueuses que bien entendues, il a posé les fondemens d'une nouvelle Société de Savans, à laquelle il a incorporé une Société d'Artistes qu'il avoit d'abord fondée. Ainsi il a suivi en tout la marche de l'esprit humain, suivant laquelle les Arts précedent les Sciences. Et afin que personne ne doutât qu'il n'eût cet objet en vue lorsqu'il paroissoit s'en occuper le moins, le temps qui jusqu'alors avoit été destiné à ses fêtes, il l'a consacré cette année à la dédicace d'une Bibliotheque publique qui donne son nom à une Société Savante ou qui aspire à l'être. Ses succès plus ou moins rapides détermineront le temps où elle pourra être élevée à la dignité d'Académie & en prendre le nom. Telle est la modestie avec laquelle s'annonce cet établissement. S'il parvient à sa per-

fection pendant la vie de fon Fondateur, ce Prince pourra fe vanter d'avoir raffemblé dans la durée de fon adminiftration toutes les révolutions qui doivent fe fuccéder chez un Peuple pour le conduire de la barbarie ou plutôt de l'ignorante fimplicité au regne brillant des Arts & des Sciences. Nous nous difpenferons de rapporter ici toutes les folemnités dont la dédicace de la Bibliotheque publique de Stutgard & la publication de fes ftatuts ont été accompagnées. Nous nous contenterons de dire qu'on ne pouvoit donner plus de dignité & même de majefté à cet Acte remarquable. On en a publié la relation avec le Diplôme de fondation & les Difcours prononcés à ce fujet par M. Volz, Profeffeur au College Ducal de Stutgard & Infpecteur du Cabinet de Médailles, & par M. Uriot, Profeffeur d'Hiftoire & Bibliothécaire du Prince. Cette Relation, fortie de l'Imprimerie de la Cour à Stutgard, fait honneur à l'Imprimeur par la beauté de l'exécution.



II.

Commentaires sur les Œuvres d'Horace.

Troifieme Extrait.

Ode IX.

Selon M. Dacier & le Pere Sanadon, l'objet de la douleur & des larmes de Valgius étoit fon pro-

pre fils. Comme ſi le fils d'un Citoyen Romain appellé *Titus Valgius* avoit jamais pu être nommé *Myſtes!* Ce nom eſt purement Grec, & c'eſt celui d'un jeune Eſclave dont l'état eſt parfaitement bien déſigné, & par ce nom même & par l'épithete *mollium* qu'Horace donne aux plaintes de Valgius.

ODE XI.

Quis devium ſcortum eliciet domo
Lyden?

Qui nous amenera ici par des chemins détournés la Courtiſane Lydé? C'eſt ainſi que M. Dacier a traduit ce paſſage. Ce Savant n'a pas fait attention que le mot *devius* ſignifie ce qui eſt hors du chemin & non un chemin détourné, qui pour être détourné n'en ſeroit pas moins un chemin. Pour appuyer ſon interprétation M. Dacier rapporte le paſſage ſuivant du même Poëte: *Ut mihi DEVIO rupes & vacuum nemus mirari libet;* mais ce paſſage n'eſt favorable à ſon opinion que parce qu'il n'eſt pas mieux traduit que le premier, *égaré dans des routes inconnues*: tel eſt le ſens que M. Dacier donne au mot *devio*; il ſe trompe groſſierement; il falloit dire: *marchant à travers les champs*: on peut très-bien, en pleine campagne, ſortir de la route & continuer de marcher; mais dans les Villes cela ne ſe peut pas; ce qui n'y eſt pas route y eſt maiſon; ainſi il eſt impoſſible de faire venir Lydé ſans qu'elle paſſe par

les rues, à moins, dit notre Auteur, qu'elle ne vienne, comme les chats, par-dessus les gouttieres.

Devius est précisément l'opposé d'*obvius :* ce dernier mot signifie, ce qui se rencontre dans les rues; l'autre signifiera donc ce qui ne s'y rencontre pas. Horace dit de Lydé que ce n'est point une Courtisanne qui court les rues & qui se prostitue à tout le monde ; elle vit avec plus de réserve dans sa maison ; il s'agit de l'en arracher *quis eliciet ?* On donne encore aujourd'hui le nom de *fille détournée* à une Courtisane qui a cessé d'appartenir au Public ; cette expression répond assez bien à celle de *scortum devium*.

ODE XIV.

Eheu fugaces, Postume, Postume
Labuntur anni : nec pietas moram
Rugis, & instanti senectæ
Afferet.

Presque tous les Traducteurs ont rendu le mot *pietas* par celui de *vertu*. Comme si *piété* & *vertu* étoient synonymes. *Pietas* signifie ici le *respect pour les Dieux, la dévotion*. Postumus n'avoit que faire sans doute de la leçon d'Horace pour savoir que la vertu ne retarde ni la vieillesse ni la mort : aussi le Poëte, qui dans cette Ode a pour but de combattre la superstition & de se moquer des superstitieux, ne veut-il dire autre chose sinon que les sacrifices &

toutes les petites pratiques religieuſes ne peuvent ſuſpendre la marche du temps & reculer les bornes de la vie.

LIVRE III.

ODE VI.

L'Auteur témoigne ſa ſurpriſe ſur ce qu'aucun des Interpretes, des Commentateurs, des Traducteurs, &c. ne s'eſt encore douté du contreſens manifeſte & palpable qui regne dans cette Ode. En effet, tous conviennent que le Poëte y blâme les mœurs de ſon ſiecle & qu'il y fait l'éloge de celles des Anciens. Mais alors que ſignifiera ce début ? *Delicta majorum immeritus lues, Romane.*——*Romain tu porteras quoiqu'innocent la peine des crimes de tes peres.* Comment Horace a-t'il pu dire que la génération préſente ne méritoit aucun châtiment, que c'étoit des fautes de leurs ayeux que les Romains ſeroient punis, & terminer cette Ode par les Vers ſuivans.

Ætas parentum pejor avis tulit,
Nos nequiores.

Nos peres valoient moins que nos ayeux, nous valons moins que nos peres ?

Pourquoi donc les Romains ſeront-ils punis juſqu'à ce qu'ils aient relevé les temples & les ſimulacres des Dieux ? Aſſurément ces temples n'étoient pas tombés en ruines au temps de leurs

ancêtres, c'est-à-dire, lorsqu'ils étoient encore tout nouvellement construits. Ce mépris de la Religion est donc un crime du siecle d'Horace & non des siecles précédens. D'ailleurs en lisant l'Ode avec attention on voit par-tout que le reproche qu'Horace fait aux Romains ne tombe que sur la corruption actuelle des mœurs, & qu'à cette corruption il oppose constamment les vertus antiques. Mais que veut-il donc dire par *delicta majorum?*

L'Auteur, pour faire disparoître toutes ces contradictions, fait de cette Ode un Dialogue entre un Superstitieux & un Épicurien, entre Postumus, par exemple, & lui Horace. Dans les quatre premieres strophes c'est le Superstitieux qui parle; les suivantes appartiennent à l'Épicurien. La religion des Romains, dit notre Auteur, n'avoit aucun rapport direct avec la morale; les crimes & les péchés étoient deux choses très-différentes: aussi les Philosophes de tous les âges ont-ils constamment opposé la morale à la superstition; combat bien avantageux quand on le livre à une religion fausse & absurde, mais bien inégal quand on attaque la véritable religion, qui n'est que morale & morale pure & parfaite.

Au temps des troubles de la République, ajoute M. L. A. G. les Superstitieux attribuoient les malheurs de l'État 1°. au fratricide de Romulus, péché qu'ils regardoient comme originel & dont les guerres

civiles avoient été en quelque ſorte l'expiation ; 2°. aux progrès du libertinage d'eſprit & de l'irréligion. On ne rebâtiſſoit point les temples tombés en ruine, on ne prenoit plus le ſoin de nettoyer les ſtatues enfumées : le grand principe *ab jove principium* étoit abſolument oublié, on mépriſoit les Dieux & on livroit des batailles ſans conſulter les Augures & les Prêtres.

Les Philoſophes déploroient ces vaines & puériles allarmes. Dans une religion fauſſe la perte de la dévotion ne pouvoit pas entraîner celle des mœurs ; il falloit au contraire fonder la morale ſur les ruines de la ſuperſtition. Auſſi étoit-ce uniquement à la perte des mœurs qu'ils attribuoient les malheurs du temps.

Fœcunda culpa ſæcula nuptias
Primùm inquinavere, & genus, & domus.
Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit.

Il n'y a qu'à comparer cette ſtrophe avec la ſeconde pour ſe convaincre que l'Ode entiere ne ſera qu'un tiſſu de contradictions, ſi l'on n'en fait un Dialogue entre deux perſonnes qui ſont d'un ſentiment oppoſé. L'un dit qu'il faut commencer par les Dieux : *Hinc omne principium.* L'Autre prétend qu'il faut commencer par les mœurs *hoc fonte derivata clades, &c.* Dans le Chriſtianiſme ces deux choſes mar-

chent enſemble, mais elles n'avoient rien de commun dans le Paganiſme.

Matura virgo : aucun des Traducteurs ne s'eſt imaginé que le mot *matura* pût ſignifier autre choſe que *mûre* : cependant dans ſa ſignification primitive ce mot dit en quelque ſorte tout le contraire & répond parfaitement à notre mot *précoce*. Ainſi par *matura virgo* le Poëte déſigne une fille qui hâte & prévient l'âge de nubilité ; il la compare ingénieuſement aux fruits qu'on cueille avant le temps.

Ode VII.

Les Traducteurs n'ont rien entendu à cette Ode, 1°. parce qu'ils ne ſe ſont pas même doutés du lieu où le Poëte l'a compoſée; 2°. parce qu'ils ont été bien éloignés d'en ſaiſir l'eſprit & le ton, & qu'ils n'ont pas vu que loin d'être morale elle eſt purement ironique. Horace y raille ingénieuſement Aſterie qui jouoit la déſolée parce que Gygés ſon Amant tardoit trop longtemps à arriver. Il a l'air de s'appliquer ſérieuſement à la conſoler ; il lui fait une grande & belle deſcription de tout ce qu'un ſuborneur pouvoit dire à Gygés pour lui faire oublier Aſterie, & finit par affirmer que Gygés réſiſtoit aux propos des ſuborneurs. Puis s'adreſſant d'un air malin & ironique à Aſterie même, vous devriez bien, dit-il, réſiſter également aux pourſuites d'Enipeus. Il

eſt aiſé de voir que le Poëte n'a ici d'autre intention que de ſe mocquer des pleurs hypocrites d'Aſterie.

L'Auteur examine enſuite en quel lieu cette Ode a été compoſée. Les pédans n'ont jamais vu Horace qu'à Rome ou dans ſes maiſons de campagne aux environs de Rome. Le fait eſt cependant qu'Horace paſſa dans ſa Patrie tout le temps de ſon enfance; à l'âge de neuf ou dix ans il alla faire ſes études à Rome; enſuite il ſe jetta dans le parti de Brutus; il prit la fuite à la bataille de Philippes & fut fait priſonnier; Auguſte lui pardonna: Horace alors âgé de vingt quatre à vingt-cinq ans retourna dans ſon Pays, où après environ un an de ſéjour il obtint les bonnes graces de Mecenas. Ce fut dans ce court eſpace de temps que notre Poëte fit pluſieurs Odes qui roulent preſque toutes ſur des ſujets amoureux ou plaiſans. Après avoir prouvé par le texte même qu'Aſterie étoit dans une Ville de la Pouille, ſur la Mer Adriatique, peut-être à Tarente, & qu'on ne peut la placer à Rome ſans faire dire au Poëte la plus énorme des abſurdités, notre Commentateur-Philoſophe fait une remarque auſſi ingénieuſe que neuve. Quand il s'agit d'amourettes, dit-il, Horace n'emploie jamais des noms Romains; il ſe ſert de noms Grecs qui ſont viſiblement empruntés & fictifs. Comment ne s'eſt-on pas apperçu, ajoute-t'il, que pendant

qu'il n'y a point d'Ode grave, sérieuse & morale qui ne soit adressée à des Seigneurs Romains, il n'y en a point de galante où les noms, soit des femmes, soit des hommes, ne soient Grecs? Par quel prodige Horace n'auroit-il vêcu parmi les Romains que lorsqu'il parloit morale, & se seroit vû tout-à-coup transporté au milieu de la Grece lorsqu'il parloit galanterie? M. Dacier, pour sortir d'embarras, prétend & s'efforce de prouver que les Grecs alloient faire leurs exercices à Rome; mais malheureusement pour l'opinion de M. Dacier les exercices des Grecs n'avoient rien de commun avec ceux des Romains. Les Grecs s'exerçoient nuds, d'où vient le mot *gymnastique*, & les Romains s'exerçoient armés. Ceux-ci ne s'exerçoient qu'à ce qui pouvoit leur servir à gagner des batailles, ceux-là ne s'exerçoient que dans le dessein de remporter la victoire dans les Jeux & les Fêtes Religieuses. D'ailleurs il n'étoit pas plus permis à un Grec de s'exercer à Rome dans le champ de Mars, qu'il ne l'est aujourd'hui aux Grecs & aux Arméniens de tirer la fleche & de courir à cheval dans l'hippodrome de Constantinople. Quelque bienveillance que les Romains eussent pour les Grecs, ils conserverent toujours le ton d'une Nation conquérante sur une Nation conquise.

ODE IX.

M. L. G. ne craint pas d'affirmer que cette Ode est traduite du Grec. Nous nous contenterons d'exposer ici quelques-uns de ses raisonnemens. Horace, dit-il, est mâle, noble, sublime, plein de maximes profondes & de vues philosophiques quand il s'éleve; il est agréable, fin, spirituel lorsqu'il s'abaisse; on ne voit rien ici qui se ressente de ces deux manieres. Cette Ode est simple, vraie, naïve; elle n'excite ni l'admiration ni le rire; elle est douce, & d'une douceur qui embaume l'ame; en un mot elle est Grecque. Nous n'avons aujourd'hui de la célebre Sapho que deux Odes dont l'une s'est trouvée précisément traduite par Catulle; si cette piece avoit eu la destinée de toutes les autres, soupçonnerions-nous que l'Ode de Catulle n'est qu'une imitation, une copie? Pour appuyer ce que je n'ai d'abord avancé que par sentiment, poursuit notre Auteur, je m'arrêterai à ce Vers: *Persarum vigui rege beatior:* est-il naturel, est-il vraisemblable qu'Horace compare son bonheur à celui des Rois de Perse qui de son temps n'existoient plus & étoient à peine connus des Romains? Placez au contraire cette comparaison dans la bouche des Grecs dont les regards étoient sans cesse attachés sur la Cour du Roi de Perse, appellé le *Grand Roi*, vous la trouverez aussi naturelle, aussi vraie que belle & sublime.

ODE XVI.

Contracto melius parva cupidine
Vectigalia porrigam
Quàm si mygdoniis regnum Alyattici
Campis continuem.

On s'est trompé en traduisant *vectigalia* par le mot générique *tribut;* c'est faire dire un contresens à Horace, car le riche paye plus aisément le tribut que le pauvre. *Vectigal* n'est ici autre chose que la taille. Le vrai sens de cette phrase est donc celui-ci: Si je possede moins de terrein j'en payerai moins de taille.

ODE XVII.

Les Interpretes & les Commentateurs n'ont rien remarqué sur cette Ode si ce n'est qu'elle est simple & naturelle; mais en n'y voyant que ce qu'ils y ont vu, elle est, dit notre Auteur, plate, triviale & souverainement indigne d'Horace. Pour moi, ajoute-t'il, je suis convaincu que cette Ode est d'un bout à l'autre ironique, & qu'Horace y plaisante *Ælius Lamia* avec ce ton ingénieux & fin que les Romains, qui l'avoient emprunté des Grecs, appelloient *atticismus* & dans lequel excelloit Horace; j'y vois, poursuit-il, le caractere de Lamia peint admirablement: c'étoit un bon homme, un peu sot, très-avare, entiché de noblesse & très-fier des titres de sa famille.

Peut-être ſoupiroit-il après le bonheur d'être chanté par Horace qui, pour le ſatisfaire, ſe contente de lui dire qu'il va pleuvoir, & cela parce que les corneilles l'ont prédit, l'exhorte en conſéquence à donner un jour de congé à ſes eſclaves, & cela pour faire connoître que Lamia n'en donnoit que lorſque la ſaiſon s'oppoſoit abſolument à tous les travaux de la campagne, & finit par l'exhorter à ſe régaler lui & tous ſes domeſtiques d'un cochon de deux mois. Quel régal pour tant de monde! encore n'en étoit-ce pas un pour les Romains que de manger un cochon de lait. Après avoir raillé Lamia ſur ſon exceſſive parcimonie, Horace, dans la parenthèſe qui embraſſe une grande partie de l'Ode, le plaiſante d'une maniere encore plus marquée ſur ſes chimeres de puiſſance & de nobleſſe, comme il eſt aiſé d'en juger ſur-tout par ces mots, *latè tyrannus*, qui ſont une ironie manifeſte & palpable, puiſque l'étendue de Pays que le Poëte aſſigne à la Principauté de Lamia, eſt on ne peut pas plus petite.

ODE XXVI.

Hic, hic ponite lucida
Funalia & vectes, & arcus
Oppoſitis foribus minaces.

Que n'ont pas dit, que n'ont pas rêvé les Commentateurs pour deviner à quel uſage les Amans pouvoient faire ſervir les leviers, les arcs & les flambeaux?

beaux? S'il faut s'en rapporter à eux, les Anciens affiégeoient dans les formes les maifons des femmes; ils en brifoient les portes, en démoliffoient les murailles & enfeveliffoient fous leurs ruines les malheureux objets de leur paffion. Quel temps! quelles cruautés! Heureufement toutes ces horreurs n'ont jamais exifté que dans la cervelle des Interpretes modernes. Horace fe fert ici tout uniment d'une métaphore; il compare les actions de fa jeuneffe amoureufe à des exploits militaires, & c'eft pour fuivre la métaphore qu'il dit qu'il veut fufpendre les leviers, les arcs & les flambeaux, inftrumens de guerre & non d'amour, aux murs du Temple de Vénus.

L'Ode V^e^ du I^r^ Livre renferme la même image.

Me tabula facer votiva paries
Indicat uvida fufpendiffe potenti
Veftimenta maris Deo.

Jamais Commentateur ne s'avifa fans doute de chercher comment Horace en aimant Pyrrha avoit mouillé fes vêtemens; il eft évident que ces Vers font une fuite néceffaire de la comparaifon imaginée par l'Auteur entre Pyrrha & une mer orageufe.

Sublimi flagello
Tange Chloen femel arrogantem

Le P. Sanadon veut qu'Horace ne demande à Vénus que de toucher légerement une feule fois

l'inflexible Chloé : le Poëte prie au contraire la Déesse de la frapper une bonne fois.

ODE XXVII.

Il faut se ressouvenir 1°. que parmi les Odes d'Horace il y en a qui sont coupées en Dialogue, quoique rien ne l'indique dans le manuscrit ; 2°. que ce Poëte en a composé plusieurs pendant son séjour dans la Pouille. Les Commentateurs, bien éloignés de soupçonner rien de semblable, ont si peu connu le vrai sens de cette Ode qu'ils ont prétendu qu'Horace s'y attache à *détourner Galathée de son dessein en lui mettant sous les yeux l'exemple d'Europe* : DEHORTATUR EAM PRÆCIPUE AB EXEMPLO EUROPÆ, tandis que le Poëte se propose précisément le contraire. La jeune fille désignée sous le nom de *Galathée* s'embarquoit pour aller se marier en Grece. Horace lui souhaite un voyage heureux, accompagné des plus favorables auspices ; mais l'imagination tendre & craintive de Galathée n'est point rassurée par les prédictions d'Horace. Vous voyez, lui dit-elle, de quels orages nous menace l'Orion, je connois les fureurs de la Mer Adriatique & les dangers du vent qui souffle.

Sed vides quanto trepidat tumultu
Pronus Orion ? ego quid sit ater
Adriæ, novi, sinus ; & quid albus
Peccet Japix.

Si cet *ego*, remarque notre Auteur, se rapportoit à la même personne qui plus haut a dit : *ego cui timebo providus auspex*, ce seroit une contradiction; un contresens manifeste. La strophe *sed vides* doit donc absolument être mise dans la bouche de Galathée; elle contient une objection faite à Horace, un doute sur la vérité de ses prédictions, enfin l'aveu de la crainte de s'embarquer fondée sur l'inconstance de la Mer Adriatique. Mais Horace reprend:

Hostium uxores puerique cœcos
Sentiant motus orientis hœdi, &
Æquoris nigri fremitum, & trementes
Verbere ripas.

Que les femmes & les enfans de nos ennemis éprouvent les fureurs de la tempête, & non pas vous, ô belle Galathée; & tout de suite il lie à ce souhait l'exemple d'Europe qui fut enlevée par Jupiter & devint son épouse. Rien de si heureux que ce rapport des allarmes d'Europe avec celles de la jeune Galathée qui s'éloignoit à regret de sa Patrie, de ses parens, & s'exposoit aux dangers de la Mer, pour aller faire un bon mariage.

Où donc les Commentateurs modernes & les vieux Scholiastes ont-ils pris qu'Horace prétendoit détourner Galathée de son voyage en lui proposant l'exemple d'Europe? Europe devint femme de Jupiter & donna son nom à la moitié du monde an-

cien ; on ne voit pas que cet exemple ait rien de terrible. Je ne ſuis point ſurpris, ajoute notre Auteur, que pluſieurs d'entre nos Beaux-Eſprits modernes aient trouvé cette Ode mauvaiſe & que ſur-tout la comparaiſon de l'enlevement d'Europe leur ait paru froide, longue & déplacée ; ils n'ont ſu ni ce qu'Horace a dit ni même ce qu'il a voulu dire.

L'Auteur nous a déjà prévenu que pour bien entendre cette Ode il ne falloit pas oublier qu'Horace la compoſa pendant ſon ſéjour dans la Pouille; Galathée étoit alors dans la même Province. En effet, ſi Horace & Galathée ſe fuſſent trouvés à Rome, à quel propos ſe ſeroient-ils inquiétés du temps & des tempêtes de la Mer Adriatique? Il y a plus de cinquante lieues de Rome à Ancone qui eſt le Port le plus voiſin de l'Adriatique : le climat dans ces deux endroits n'eſt jamais le même ; car la cordeliere des Appennins qui partage l'Italie dans ſa longueur met entre l'état de la Mer Tyrréniene & celui de la Mer Adriatique une différence conſtante ; enfin pendant le temps qu'eut exigé le voyage de Rome à Ancone les vents pouvoient très-bien changer. Horace & Galathée ſe trouvoient donc alors l'un & l'autre dans le voiſinage de la Mer Adriatique. L'Auteur conclut de toutes ces Obſervations qu'Horace compoſa cette Ode dans ſa jeuneſſe ; on y voit, ainſi que dans tous ſes Ouvrages du même

temps, qu'il étoit encore imitateur ſcrupuleux de Pindare & des Grecs, & qu'il n'oſoit s'écarter de leur maniere qui conſiſtoit à dire un mot du ſujet pour ſe jetter tout de ſuite dans une longue digreſſion ſur quelque matiere Mythologique & Sacrée; méthode qui, comme nous l'avons obſervé nous-mêmes, loin d'être l'effet d'une imagination hardie & déréglée, ainſi que l'ont cru ſottement beaucoup de gens d'eſprit, étoit une ſuite néceſſaire de l'inſtitution primitive de l'Ode, genre de Poéſie uniquement deſtiné aux choſes de Religion.

La ſuite pour le prochain Journal.



III.

« Sieben Kleine Gedichte, nach Anacreons manier, &c. »

SEPT PETITS POEMES, *dans la maniere d'Anacréon.* *A* Berlin.

QUAND l'Auteur n'auroit pas accuſé lui-même la maniere dans laquelle il a compoſé ces Poëmes, on s'en feroit aiſément apperçu à la molleſſe de ſes expreſſions, à l'harmonie de ſes Vers, & ſur-tout à la naïveté de ſes tournures. Nous donnerons ici la traduction de deux ou trois morceaux ingénieux ſans affectation, & philoſophiques ſans ſéchereſſe.

A LA PRINCESSE DE **.

Princesse qui, plus sage que Solon & que Socrate, te connois toi-même & te dis : « Que suis-je » au milieu des tourbillons de ces Soleils ? que suis-je » dans l'espace de la Terre & des Cieux ? » Écoute ce qu'une Muse m'a chanté, en m'ordonnant de te le répéter sur ma lyre. Une goutte d'eau tomba du haut d'une nuée dans le sein de l'Océan. A l'aspect du vaste Empire de Neptune, « que suis-je, dit-elle, » au milieu du tumulte de ces masses liquides ? Je » ne suis rien, je ne suis qu'une goutte. »

Soudain un coquillage s'élance vers la goutte modeste, s'ouvre, l'absorbe & se referme.

Bientôt la goutte devint la plus belle des perles, & elle fait aujourd'hui le plus bel ornement de la grande couronne du Souverain de la Perse.

A M. RAMLER.

Prosterné devant l'autel de la fortune, & rempli d'une ferveur plus vive que si je l'eusse invoquée pour moi-même, ô Déesse puissante, m'écriai-je, toi qui répands les honneurs & les richesses sur le sombre Milon, sur le méchand Nadir, sur le fourbe Eurisus, & sur le traître Créon, verse, je t'en conjure, verse aussi tes bienfaits sur mon ami Damon : il vaut mieux que Milon, que Nadir, qu'Eurisus &

Créon; il abhorre tous les vices, il aime toutes les vertus.

La Déesse me répondit avec un doux sourire: « Eh bien, pour les trésors que Damon possede je » lui donne des terres & des titres..... » Quels sont donc les trésors de Damon ? « N'a-t'il pas tous les » trésors de la sagesse ? Qu'il reçoive en échange les » biens & les honneurs. » Non, non, m'écriai-je, Damon rejettera tes offres; eh que sont à ses yeux les honneurs & les biens en comparaison des trésors qu'il possede ?

La Voix dans le Désert.

Retiré dans un désert affreux où jamais ne nâquit une fleur, où nul ruisseau ne murmure, où l'on n'entend, au lieu des accens du rossignol, que les sifflemens des serpens dans leurs sombres cavernes, où les rayons ardens du Soleil brûlent un terrein aride, où des masses de rochers escarpés, suspendues & menaçantes sont prêtes à s'écrouler, je rêvois & disois en soupirant : « O Créateur ! pourquoi cette » contrée sauvage n'est-elle pas un verger, une prai- » rie ? » Alors une voix sortit du rocher & me demanda : « Mortel mécontent, pourquoi n'es-tu point » Roi ? »





I V.

Suite des Rhapsodies, ou Additions aux Lettres sur les Sensations; par M. Mosés, *Juif de Berlin.*

Les fausses idées de la mesure du bonheur, ainsi que plusieurs autres erreurs introduites dans la Philosophie Théorétique, sont le fruit de l'Épicurisme épuré que quelques Philosophes se sont appliqués à ranimer. On place le bien suprême, le dernier terme de tous nos vœux, de tous nos penchans, de tous nos desirs, dans le sentiment agréable, au lieu de le chercher, soit avec les Stoïciens, dans l'accord de la nature, soit avec les Philosophes modernes, dans la tendance originelle vers la perfection. Toute bonne action, tout procédé vertueux est lié sans doute à un sentiment heureux, plus doux que tout l'ensemble des plaisirs des sens. On peut donc admettre sans danger, dans la morale pratique, le principe du sentiment agréable; on peut même, en vertu de ce principe, exciter l'amour de la vertu; mais il faut bien se garder de le transporter dans la théorie, où il n'y a point de faux principes sans fausses conséquences. Nos Philosophes démontrent incontestablement, & je l'ai prouvé dans mes Lettres sur les Sensations, que les facultés de notre ame & de

tout esprit en général, sont originellement dirigées vers le bon, vers le parfait, & qu'il est impossible que le choix d'un esprit libre puisse avoir une raison suffisante, autre que la perfection. Or la perfection étant la seule chose qui s'accorde avec la nature d'un être libre, qu'on place le bien suprême dans la perfection, ou qu'on le fasse consister dans l'accord de notre nature, la chose est parfaitement égale; seulement pour obvier à toute méprise j'expliquerai ce que j'entends par cet accord de la nature.

Le sentiment agréable est un dôn du Ciel, inséparable de la connoissance & du choix du bien; mais on peut l'analyser & le réduire à la tendance originelle vers la perfection.

Ce sentiment n'est autre chose que *la perception claire, mais indistincte de la perfection;* s'il est accompagné d'un plaisir des sens, d'une volupté organique, ou d'une tension harmonique des fibres, l'ame jouit alors d'une perception sensible, mais indistincte de la perfection de son corps. Il s'ensuit delà que tout aboutit à la tendance originelle vers la perfection, car vainement se flatteroit-on d'être parvenu au premier principe des choses si l'on n'a remonté jusqu'à leur essence. Or comme la perfection, & non pas le sentiment agréable, est immédiatement fondée dans l'essence de l'ame, il faut aussi que la perfection, & non pas le sentiment, soit ap-

pellée la cauſe ſuprême de toutes les actions libres; c'eſt-à-dire le *bien ſuprême*.

Que ceux qui ne ſauroient s'empêcher d'attaquer tout principe philoſophique nous reprochent tant qu'ils voudront que c'eſt-là faire de l'homme un être intéreſſé, puiſque c'eſt rapporter tout à lui & à ſa perfection. Nous ne ferons pas plus d'attention à ce reproche qu'à la chimere de certains fanatiques qui ſe font un ſcrupule de trouver du plaiſir dans l'amour de Dieu, parce qu'ils craignent d'aimer par intérêt l'Etre ſuprême. Pour adopter une ſemblable idée, il ne faut ſavoir ni ce que c'eſt qu'amour, ni ce que c'eſt qu'intérêt. Eh quoi! aimerois-je mon ami par intérêt en conſidérant ſon bien-être comme le mien, en regardant le bien qui lui arrive des mêmes yeux que ſi ce bien m'arrivoit à moi-même? Seroit-ce par intérêt que je ſervirois ma Patrie, en conſidérant ſon bien être comme une portion de ma félicité, & en cherchant dans ſa perfection à augmenter la mienne?..... ou bien croit-on que le principe de la perfection me permet de me renfermer dans ma propre ſphere & de changer tout ce qui m'environne en un déſert affreux, pourvu que ma propre perfection s'en augmente? Quelle chimere! Comme s'il pouvoit exiſter un monde où un être penſant pût s'iſoler? Comme ſi faire le bonheur de nos freres, imiter la Divinité, & rendre plus par-

fait, autant qu'il eſt en notre pouvoir, tout ce qui nous entoure, n'étoit pas la plus heureuſe perfection d'une créature penſante ! Comme ſi le véritable amour pour la perfection pouvoit être envieux, inhumain, & dur, comme l'ambition & l'avarice ! Ces deux paſſions ſont intéreſſées, car c'eſt dans l'intérêt que conſiſte leur prééminence. Elles s'affoibliroient en ſe partageant, comme la chaleur du feu, quand la flamme eſt éteinte, s'affoiblit en ſe communiquant aux objets d'alentour. Mais la vraie perfection eſt une flamme vivante qui ſe répand ſans ceſſe & ſe fortifie à meſure qu'elle s'étend. Le penchant à ſe communiquer & à multiplier le bien dont on jouit eſt auſſi inhérent à l'ame que le mouvement qui nous porte à veiller à notre conſervation. Nous devenons plus parfaits ſi tout ce qui nous environne eſt parfait. Nous devenons plus heureux ſi nous pouvons répandre le bonheur autour de nous.

Il n'eſt point d'amour, point d'amitié qui puiſſe ſubſiſter ſans cette multiplication bienfaiſante de ſoi-même. L'amour eſt une diſpoſition à ſe complaire dans la félicité d'autrui, c'eſt-à-dire, lorſqu'on ramene les notions du bonheur & du plaiſir à leurs élémens, à conſidérer le pas qu'un autre a fait vers une plus haute perfection comme un ſurcroît de notre perfection propre ; & dans le ſens contraire, à enviſager le paſſage d'autrui à l'imperfection

comme notre propre dégradation. Cette diſpoſition, relativement à la collection entiere des hommes, n'eſt ni bien vive ni bien forte ; mais dans l'amitié elle va juſqu'à nous faire déſirer de nous mettre abſolument à la place de notre ami, & de ſentir tout ce qui le regarde comme ſi la choſe nous regardoit nous-mêmes..... Ajax, dans Philoſtrate, demande à Achille quelles actions avoient été pour lui les plus dangereuſes ?.... Celles que j'ai entrepriſes pour mes amis, répond Achille. Mais quelles ſont celles qui t'ont coûté le moins ? Les mêmes, réplique-t'il. Ajax lui demande de plus : quelles bleſſures t'ont cauſé les plus vives douleurs ?.... Celles d'Hector..... D'Hector ! Mais Hector, que je ſache, ne t'a jamais bleſſé ? Hélas ! s'écrie Achille, il m'a fait la plus cruelle des bleſſures, il a tué mon ami Patrocle.

Le principe de la perfection, au lieu de ſupprimer & même d'affoiblir l'intérêt reſpectif des êtres moraux, eſt plutôt la ſource de la ſympathie univerſelle, de cette fraternité des eſprits, ſi je peux ainſi m'exprimer, qui confond tellement l'intérêt perſonnel avec l'intérêt général, que ces intérêts ne peuvent plus être ſéparés ſans s'anéantir l'un & l'autre. Rien d'animé ne peut devenir plus parfait ſans produire dans l'empire des eſprits un élément de félicité ; cet élément, par la communication, ſe mul-

tiplie jusqu'à l'infini & s'enflamme lui-même à mesure qu'il en enflamme d'autres. Car si l'essence d'un esprit consiste dans le *penser* & dans le *vouloir*, il faut que cet esprit devienne d'autant plus parfait que ses idées & les objets qu'il se représente sont plus parfaits eux-mêmes, & sa félicité s'accroît en raison du nombre & de la grandeur des perfections qu'il a produites. Dans le gouvernement sage de Dieu, on voit que l'objet où tend la politique humaine est rempli au suprême degré; car chaque membre, en augmentant le bien général, travaille à son propre bien être, & aucun être intelligent ne peut augmenter sa propre félicité sans devenir le bienfaiteur de la création entiere, tant l'intérêt particulier & l'intérêt général sont étroitement & indivisiblement liés dans l'état de Dieu.

Ceux qui par un intérêt mal-entendu cherchent à se soustraire à cet état en rompant les liens de l'affinité générale, deviennent les destructeurs de leur propre félicité, & bientôt cette séparation morale est suivie de la mort morale. Qu'on envisage l'état d'une ame dans laquelle peuvent s'élever ces funestes idées qui échappent à Northumberland lorsqu'il apprend la mort de son fils : « Que le Ciel s'abîme sur » la terre! que la main de la nature ne retienne plus » les eaux du déluge! que tout ordre périsse! que » l'esprit du farouche Caïn vienne animer tous les

» cœurs, y souffler la division & la mort ! que ce
» monde, théatre de longues & abominables que-
» relles, s'écroule, & qu'une nuit éternelle englou-
» tisse la race humaine. » (2e *Partie de Henri IV*, *Trag. de* Shakespear.)

Or le malheureux qui rapporte tout à lui-même touche au moment de prononcer ces horribles blasphêmes. Qu'on lui accorde tout ce qu'il désire, qu'on lui donne le pouvoir de se séparer entierement, il répétera de sang froid toutes les imprécations du furieux Northumberland, & finira par la courte priere de certain esclave

Unum me surpite morti.

Mais qui ne voit que cette haine pour toutes les créatures ne peut pas plus subsister avec la regle générale de la perfection que la haine de soi-même? Cette loi universelle, ce nerf de la félicité parcourt toutes les parties de la création, il fleurit dans la rose, se meut dans le vermisseau, pense, veut & se sent heureux dans l'homme. C'est dans la perfection que consiste l'essence de Dieu; tel est le plan de la création, la source de tous les événemens naturels & surnaturels, le terme de tous nos desirs & de tous nos vœux, la regle de nos actions, le grand principe dans la Morale, dans la Politique, dans les Arts & dans les Sciences qui ont le plaisir pour objet. La perfection est dans le systême des Sciences ce qu'est

le Soleil dans le ſyſtême de notre monde, ſans elle tout ſe replonge dans la nuit & dans la confuſion.

Lorſque dans la Philoſophie on attribuoit à chaque phénomene un principe particulier, c'eſt qu'on ne croyoit pas qu'il fût poſſible d'expliquer autrement les phénomenes moraux qui ſi ſouvent ſe contrediſent; on donnoit à l'homme deux ames dont l'une l'excitoit au bien & l'autre au mal. Il falloit que ces ames, ainſi que les deux Divinités de Zoroaſtre, combattiſſent ſans ceſſe pour la ſouveraineté; & comme c'étoit tantôt l'une & tantôt l'autre qui remportoit la victoire, elles excitoient le même homme tantôt à la vertu tantôt au vice. Quelques Philoſophes avoient bien entrevu l'impoſſibilité d'un Dieu parfaitement mauvais, mais ils croyoient pouvoir admettre une ame parfaitement mauvaiſe pour expliquer par-là l'origine du mal moral. J'ignore s'il faut ranger Xénophon dans la claſſe de ces Philoſophes, & s'il parle ſérieuſement quand, faiſant adreſſer la parole à Cyrus par Araſpe qui ſe repentoit de s'être laiſſé prendre, pour ainſi dire malgré lui, par un amour coupable pour la belle Panthée, il fait dire à ce dernier : « Prince, je ſuis convaincu » que j'ai deux ames tout-à-fait différentes. C'eſt » l'Amour, c'eſt ce Sophiſte artificieux & malin qui » m'a enſeigné cette doctrine philoſophique. En » effet comment ſe perſuader que la même ame puiſſe » être en même temps bonne & mauvaiſe? Non,

» il faut qu'il y en ait deux. Quand c'est la bonne » ame qui regne, nos actions sont vertueuses & ma» gnanimes ; si c'est la mauvaise, nos actions sont » viles & criminelles. C'est ce que je viens d'éprouver. » Lorsqu'oubliant mes devoirs j'avalois le poison » de l'amour, & que j'étois sur le point d'exercer » la violence, la mauvaise ame dominoit en moi. » Graces à votre secours, ô mon Roi ! la bonne ame » vient de reprendre la supériorité. Je ne suis plus le » même homme que j'étois. J'ai une raison, une vo» lonté, des sens tout autres. Je suis libre, & je » m'éloigne sans regret de l'objet que j'avois plus » de peine à quitter que la vie. »

Ce Sophiste malin a instruit Araspe d'une importante vérité, car quelque temps auparavant celui-ci soutenoit à Cyrus qu'à l'égard de l'amour & de la haine la volonté demeuroit parfaitement libre, & qu'il n'y avoit nul danger à fréquenter une belle pour quiconque avoit pris la ferme résolution de ne point aimer. Comme cette ingénieuse fiction est très-propre à répandre du jour sur la doctrine de la liberté médiate & immédiate, nous rapporterons ici une partie de l'entretien d'Araspe & de Cyrus en conservant toute la simplicité du texte. Cyrus ne vouloit point voir la belle Captive dont Araspe vantoit excessivement les charmes ; plus le jeune Guerrier s'efforçoit d'exciter la curiosité du Prince, moins il

la

la faisoit naître. « Comment! refuser de la voir, dit
» Araspe étonné, quand je vous répete que sa beauté
» surpasse tout ce que vous avez jamais vu de beau.
» Voilà justement la raison, réplique le Prince, pour
» laquelle je veux l'éviter. Si me laissant enflammer
» par le seul tableau de ses charmes je ne pouvois plus
» résister au desir de la voir, que deviendrois-je en sa
» présence? Araspe, il faudroit lui rendre de fré-
» quentes visites, & bientôt je n'aurois plus un seul
» moment à donner à mes affaires. Non, non, le
» moyen le plus sûr de se garantir du feu est de s'en
» éloigner.

» Vous plaisantez, mon Prince, reprit Araspe,
» la beauté, de quelques charmes qu'elle brille, peut-
» elle jamais régner sur la volonté même & forcer
» l'homme à négliger ses devoirs? d'ailleurs l'amour
» n'est pas de la nature du feu, car le feu brûle in-
» distinctement toutes les matieres combustibles,
» mais l'amour n'embrâse que ceux qui *veulent*
» être embrâsés. Ne voyons-nous pas bien qu'en
» certains cas nous avons un entier pouvoir sur nos
» inclinations? Or si nous l'avons dans certains cas
» il faut que nous *puissions* l'avoir dans tous. Nous
» ne *voulons* pas prendre de l'amour pour nos
» proches parens, & nous n'en prenons point,
» parce que les loix le défendent. Ces loix ne se-
» roient-elles pas aussi injustes qu'inutiles si ce qu'elles

» nous prefcrivent n'étoit pas en notre pouvoir & » que nous ne fuffions pas libres de nous y confor- » mer ou de l'enfreindre ?

» Cette conféquence n'eft pas jufte, répond Cyrus. » Il dépend à la vérité de nous de commencer à aimer, » mais rarement il eft en notre pouvoir de détruire » l'habitude d'aimer. Nous avons la liberté immédiate » de vouloir ce qui nous paroît bon, &, infenfés que » nous fommes, nous croyons avoir auffi la liberté » de trouver bon ce que nous voulons. Non, non, » Arafpe, notre pouvoir à cet égard eft limité. Il » nous faut éviter la premiere impreffion, ou c'eft » fait de notre liberté. Combien de malheureux qui, » avant que d'aimer, élevoient jufqu'aux Cieux les » avantages de la liberté, fe font vus enfuite forcés » de ramper & de fervir comme de vils efclaves? » Des chaînes d'acier ou de diamant ne les auroit » pas plus fortement liés que les fers de l'amour.

» Oui, répartit Arafpe, j'ai vu plufieurs de ces » efclaves ; à les entendre ils font les plus infor- » tunés des humains, la vie même leur eft à charge ; » cependant quoique les moyens d'en fortir s'of- » frent à eux de toute part, ils perfiftent à vivre ; » de même, quoiqu'il leur refte une infinité de » reffources pour échapper à leur efclavage ima- » ginaire, ils aiment mieux gémir & fe plaindre ; » fouvent l'impudence de ces vils efclaves eft telle

» que, ſous prétexte d'une *contrainte irréſiſtible*, ils
» convoitent le lit d'autrui. Mais que font les loix ?
» les puniſſent-elles moins que tous ces brigans qui,
» pour excuſer leurs forfaits, alleguent leur ſervitude
» & la ſoumiſſion qu'ils doivent aux ordres de leurs
» maîtres ? La beauté eſt innocente, ô Cyrus : non,
» ce n'eſt point elle qui nous entraîne vers la dépra-
» vation. Les voluptueux ſe plongent eux-mêmes &
» de leur propre mouvement dans l'abîme, & met-
» tent enſuite leurs fautes & leurs malheurs ſur le
» compte de l'amour. Un homme honnête & ver-
» tueux peut aimer & admirer tout ce qui eſt beau,
» ſans ſortir des bornes de la bienſéance & de la pro-
» bité. O Cyrus, qu'a-t'on à craindre de votre vertu ?
» quelle ſéduction avez-vous à redouter ?.... J'ai vu
» la Princeſſe captive, je lui ai parlé; je n'ai pas moins
» été touché des agrémens de ſon eſprit & de la no-
» bleſſe de ſon maintien que de ſa beauté; cepen-
» dant je ſuis toujours le même homme que j'étois,
» maître de moi & toujours auſſi fidele à mes de-
» voirs que je le fus jamais. »

» Eh bien, reprit le Roi, ſoyez toujours tel que
» vous êtes ; je vous confie le ſoin de cette illuſtre
» Captive. Prenez-la ſous votre protection, & tâ-
» chez de lui faire ſentir le moins qu'il ſera poſſible
» la rigueur de ſon état. Elle mérite un traitement
» doux & généreux ; peut-être même dans cette

» guerre sa personne nous sera-t'elle d'une grande
» utilité. »

Araspe obéit avec transport aux ordres de Cyrus. Chaque jour il rendoit visite à la belle Panthée. Le dénoûment de cette Histoire est connu ; les excellentes qualités de ces deux personnes & leurs fréquentes liaisons formerent entr'elles une tendre amitié. L'amitié d'Araspe ne tarda pas à se changer en une passion violente ; il en fit l'aveu ; Panthée rejetta sa déclaration & n'accompagna son refus que de réflexions pleines de douceur & d'amitié ; mais le malheureux Araspe n'étoit plus en état de rien entendre, & poussa si loin sa fureur amoureuse que Panthée se vit obligée d'envoyer une de ses esclaves au Roi. Cyrus fit venir Araspe & se retira avec lui dans un pavillon séparé. Il est aisé de s'imaginer quelle fut la confusion d'Araspe quand il parut aux yeux de son maître. Le Roi fut touché de sa situation ; il eut pitié de lui, & tâcha de le consoler. Il s'accusa de lui avoir confié un emploi dont il avoit si bien connu le danger lui-même. Araspe remercia le Roi de sa compassion généreuse, & fit sur la nature de l'ame les réflexions que nous venons de rapporter.

Araspe comprit mal la leçon que lui donna l'amour ; ce Dieu Sophiste lui apprit seulement qu'en nous notre raison n'est pas toujours la maîtresse ; que

la volonté pratique, que la résolution qui s'effectue ne dépend pas uniquement du jugement de l'esprit, mais qu'il excite un *je ne sais quoi* dans l'ame qui dans certains cas peut devenir plus puissant que la raison & triompher du sage. Araspe auroit du chercher ce *je ne sais quoi* dans l'ame même sans en faire un essence particuliere. Eh ! comment lui vint-il dans l'esprit de l'appeller *mauvaise ame ?* Une expérience plus heureuse auroit pu lui apprendre que l'amour vertueux agit suivant les mêmes loix, & que par conséquent celui qu'il éprouvoit ne pouvoit émaner d'un autre principe. On pourroit dire par la même raison qu'il y a deux soleils ; l'un brûle & l'autre échauffe.

La suite au prochain Journal.



V.

SUITE du LIIIe Volume des TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES.

XXVIII. *OBSERVATIONS sur deux Inscriptions Romaines découvertes à Netherby dans le Comté de Cumberland ; par le D. J.* Taylor.

La premiere de ces deux Inscriptions a été gravée sous le Consulat de l'Empereur Alexandre Severe, c'est-à-dire, l'an 226 ou 229 de l'Ere Chrétienne. On

y lit : *Imperatore Domino nostro Severo Alexandro.* Ceci dément ce que Lampridius dit dans la vie de ce Prince, qu'il ne voulut point qu'on lui donnât le titre de *Dominus*. Ces mots de la même Inſcription : *Devota numini majestati que ejus*, ne s'accordent guère non plus avec la modeſtie qu'on a vantée en lui, & encore moins avec le penchant pour le Chriſtianiſme que pluſieurs Auteurs lui ont ſuppoſé d'après quelques paſſages de Lampridius. Cet Hiſtoriographe dit dans un endroit que Severe conſerva aux Juifs leurs privileges, & ſouffrit qu'il y eût des Chrétiens. (*Chriſtianos eſſe paſſus eſt.*) Il dit ailleurs que cet Empereur voulut ériger un Temple au Chriſt & le mettre au nombre des Dieux. Les Chrétiens s'étant emparés d'un terrain qui auparavant étoit public, des Cabaretiers le reclamerent comme leur appartenant. Severe, inſtruit de cette conteſtation, dit qu'il valoit mieux que Dieu fût adoré en cet endroit de quelque maniere que ce fût, que d'en faire un cabaret : *Reſcripſit melius eſſe ut quocumque modo illic Deus colatur, quam popinariis dedatur.* On ajoute que Severe adoroit à la fois dans ſa chapelle domeſtique (*in larario ſuo*) Apollonius, le Chriſt, Abraham & Orphée ; voilà, ce nous ſemble, de ſingulieres preuves de Chriſtianiſme. Nous ne voyons là-dedans que les principes d'un Polithéiſte tolérant, qui recevoit

parmi ſes Dieux les Dieux des Nations étrangeres, & ne perſécutoit perſonne pour des opinions qu'il regardoit comme indifférentes au bien public.

On trouve dans la ſeconde Inſcription que ſous le regne de Severe la premiere cohorte des Eſpagnols mit la derniere main à un bâtiment appellé : *BASILICA EQUESTRIS EXERCITATORIA*. Le Docteur Taylor donne ici une explication ſur le mot *Baſilica* qui nous paroît ſavante, & dont nous allons rendre compte. Ce mot a, dit-il, une ſignification très-étendue & déſigne d'ordinaire un bâtiment conſtruit *pour un uſage public*, ou *par l'autorité publique*. Les routes publiques, les bâtimens où s'aſſemblent les Négocians ſont appellés *Baſilicæ*; les premiers Chrétiens donnerent ce nom à leurs Égliſes, parce qu'ils commencerent à s'aſſembler dans les *Baſiliques* de Rome. Mais ce n'eſt pas-là le ſens primitif du mot ; il ſignifioit originairement un portique ou une colonnade que l'on conſtruiſoit près des édifices deſtinés aux Tribunaux de Juſtice & aux aſſemblées des Négocians & des Gens d'affaires ; bientôt le nom du principal ſe perdit dans celui de l'acceſſoire, & tous ces édifices prirent le nom de Baſiliques, de la colonnade qui les avoiſinoit ou peut-être les enveloppoit. Il eſt certain que la Baſilique, quoique toujours jointe au *forum*, en étoit cependant diſtinguée ;

M. Taylor cite ici plusieurs passages d'Auteurs anciens qui le prouvent clairement.

Ces portiques servoient aussi quelquefois de manéges où l'on montoit à cheval ; c'est ce qu'on voit par ces paroles de Vopiscus dans la Vie d'Aurelien : *Miliarensem denique poricum in hortis salustiis ornavit, in qua quotidie & equos & se fatigabat.* Ceci explique ce Vers de Juvenal : (*Sat. IV. init.*)

> *Quid refert igitur quantis Jumenta fatiget*
> *Porticibus.*

& ces deux passages expliquent l'usage & la destination du bâtiment qui est le sujet de l'Inscription dont nous parlons. C'étoit une Basilique ou un Portique destiné aux exercices de cheval.

XXIX. *Méthode pour diminuer la quantité de frottement dans les machines ; par M.* Keane Fitzgerald.

On sait qu'un des plus grands obstacles qui s'opposent à l'effet des forces méchaniques provient du frottement ; on ne s'est pas encore assez occupé, ce nous semble, ni à déterminer la résistance produite par le frottement, d'après des principes fixes & généraux, ni à la diminuer dans les machines. Le Théoricien en général ne tient pas assez compte de cet obstacle ; & le Méchanicien-Pratique qui en éprouve les effets, souvent n'est pas en état d'y remédier.

Les Mathématiciens qui ont cherché à déterminer la quantité de frottement provenant de la pesanteur,

l'ont évalué, les uns à $\frac{1}{2}$, les autres à $\frac{1}{3}$, d'autres plus ou moins, ſelon la méthode différente qu'ils employoient, ou l'exactitude qu'ils avoient miſe dans leurs expériences. Le Docteur Deſaguliers rapporte pluſieurs expériences qui font voir que la quantité de frottement dans un cylindre eſt égale à $\frac{2}{3}$ de la puiſſance néceſſaire pour le mouvoir, ſi la ſurface du cylindre ſe meut auſſi vîte que la puiſſance. M. Fitzgerald donne ici la deſcription d'une balance au moyen de laquelle il peut déterminer les quantités de frottement produites par les différens poids. Nous ne dirons rien des moyens qu'il propoſe pour diminuer le frottement ; ſa théorie ne pourroit s'expliquer ſans de trop longs détails & ſans les figures. D'ailleurs le principe d'où il part ne nous paroît ni aſſez neuf ni aſſez général.

XXX. *La différence de longitude entre les Obſervatoires Royaux de Greenwich & de Paris, déterminée par les Obſervations du Paſſage de Mercure ſur le Soleil dans les années* 1723, 1736, 1743 & 1753; *par M.* Jacques Short.

Il eſt aſſez ſingulier qu'on n'ait pas encore fixé juſqu'à préſent la différence de longitude qui ſe trouve entre deux des plus célebres Obſervatoires de l'Europe, où pluſieurs très-habiles Aſtronomes ont conſtamment obſervé, depuis plus de quatre-vingt ans, le mouvement des corps céleſtes. Nos Aſtronomes

évaluent cette différence à 9′ 10″ d'après les obſervations des éclipſes du premier Satellite de Jupiter faites par M. Caſſini lorſqu'il étoit à Londres en 1698. Les Aſtronomes Anglois ont évalué la même différence à 9′ 20″, on ne nous dit point d'après quelles obſervations. Les obſervations du paſſage de Vénus & de Mercure ſur le Soleil ont toujours été regardées par les Aſtronomes comme très-propres à donner la différence de longitude des lieux où elles ont été faites. M. Short, en ſuivant ce principe & en comparant les différentes Obſervations du paſſage de Mercure, évalue la différence de longitude de Greenwich & de Paris à 9′ 16″.

XXXI. *Deſcription d'un poiſſon remarquable pris à* King-Road *près de Briſtol ; par M.* Jacq. Ferguſon.

Le poiſſon dont on donne ici la figure & la deſcription ne reſſemble à aucun de ceux qu'on connoît. Il avoit quatre pieds neuf pouces de long & étoit gros à proportion. On l'a pris dans un filet. Il s'eſt débattu avec beaucoup de violence & l'on a eu beaucoup de peine à le tuer. Sa bouche étoit quarrée, large d'un pied, ayant trois rangs de dents placées irrégulierement & à quelque diſtance l'une de l'autre. On n'y a trouvé ni langue ni goſier ; c'étoit un tube long & vuide où M. Ferguſon a plongé ſon bras juſqu'à l'épaule ſans trouver aucune partie exubérante ; de ſorte que le cœur, l'eſtomac & les boyaux

devoient être resserrés dans un très-petit espace vers la queue. Ce poisson n'avoit point d'écailles ; toute son organisation est fort singuliere, mais on a besoin du secours du dessin pour la bien décrire. Ce qui nous a le plus frappé dans sa figure, c'est deux especes de pattes faites comme la moitié d'un pied humain, ayant cinq doigts joints ensemble & terminés par des apparences d'ongles très-bien marquées. Ces petites singularités ne sont pas indifférentes aux yeux du Naturaliste-Philosophe ; il semble que l'Etre Éternel a suivi, dans la création des êtres organisés, un dessein commun & uniforme qui par la succession des siecles & par des circonstances inconnues, s'est altéré dans la reproduction des especes & des individus ; on retrouve souvent ce dessein primitif dans les especes mêmes où la nature paroît s'en être écarté davantage.

XXXII. *Regles & exemples pour limiter les cas où les rayons de la lumiere réfractée peuvent être réunis en un pinceau sans couleur ; par M.* P. Murdoch.

Cet article ne peut s'entendre sans figures & sans calcul.

XXXIII. *Détail du succès de l'écorce de saule pour la guérison des fievres ; par M.* Ed. Stone.

La découverte qu'on annonce ici seroit en effet très-importante, si l'expérience en confirmoit la réalité. M. Stone dit qu'ayant goûté de l'écorce de

ſaule (1) il l'avoit trouvé extraordinairement amere; ce qui lui avoit fait ſoupçonner qu'elle pourroit bien avoir la propriété de l'écorce du Pérou, c'eſt-à-dire, du quinquina. Cette idée, jointe à quelques autres circonſtances, le détermina à en faire l'eſſai, & l'expérience fut très-heureuſe. Il a fait ſécher de cette écorce, l'a enſuite réduite en poudre, en a fait prendre par degrés différentes doſes à des malades attaqués de la fievre, & a vu conſtamment la maladie céder à ce remede; excepté quelques fievres d'Automne & quartes que ſa nouvelle poudre diminuoit bien, mais n'emportoit pas, & qu'il n'a détruites qu'en mêlant du quinquina à l'écorce de ſaule. Ces expériences méritent d'être répétées, & peuvent l'être ſans inconvénient. C'eſt bien mériter de l'humanité que de chercher de nouveaux remedes à la maladie la plus commune & l'une des plus incommodes qui affligent & abregent notre exiſtence.

XXXIV. *Détail d'un tremblement de terre en Sibérie; par M.* Weymarn.

Les tremblemens de terre ne ſont pas rares en Sybérie, & celui dont on donne ici les details n'offre aucune circonſtance bien remarquable. M. Weymarn fait cependant quelques obſervations relatives au phyſique du Pays, & qui peuvent ſervir à donner

(1) Le ſaule dont il a fait uſage eſt celui que Ray appelle, *ſalix alba, vulgaris;* c'eſt la plus grande eſpece.

des lumietes ſur l'origine & la propagation de ces convulſions de la terre.

XXXV. *Inſcriptions Romaines à Tunis en Afrique, copiées vers l'an 1730 par le Docteur* Carilos, *Eſpagnol, alors Médecin du Bey de Tunis, & communiquées par* M. J. Locke.

Ces Inſcriptions ſont en grand nombre & bien conſervées. Elles peuvent avoir des particularités curieuſes pour un certain ordre d'Érudits; nous n'y avons rien trouvé d'intéreſſant pour le grand nombre des Lecteurs.

XXXIV. *Obſervation d'Optique; par M.* George Edwards.

M. Edwards a remarqué que les ombres des objets qui flottent dans l'eau un peu au-deſſous de ſa ſurface, ſont réfléchis plus fortement par l'air environnant, que les objets qui ſont au-deſſus de l'eau ne le ſont par l'eau; de ſorte que les poiſſons qui ſe jouent près de la ſurface d'une eau tranquille voient leurs images réfléchies dans l'air plus diſtinctement que les hommes ne voient la leur réfléchie par l'eau. En effet, les objets qui ſont dans l'air ont leur côté obſcur au-deſſus de l'eau, ce qui rend obſcure l'image qui en eſt réfléchie, au lieu que c'eſt le côté éclairé des objets qui ſont dans l'eau que l'air réfléchit, ce qui doit rendre l'image plus lumineuſe & plus diſtincte. Tout cela peut être vrai, mais

nous ne voyons pas à quoi peut ſervir cette obſervation.

La ſuite l'Ordinaire prochain.



V I.

« Dialogues of the Dead, &c. »

Dialogues des Morts. Nouvelle Édition. A Londres, *chez* Dodsley. 1765. in-8°.

CES Dialogues ont été publiés pour la premiere fois en 1760 & l'on en donna ſur le champ deux traductions Françoiſes. L'Auteur eſt Milord Littleton, connu par pluſieurs Ouvrages écrits avec beaucoup d'eſprit & d'élégance. Cette nouvelle Édition eſt augmentée de quatre nouveaux Dialogues. Nous allons en traduire un dont les Interlocuteurs ſont Platon & Diogene.

Diogene. Laiſſez-moi, Platon; la compagnie d'un vrai Philoſophe, comme je le fus, ne convient pas au Courtiſan du Roi de Syracuſe. Je dois vous éviter comme un homme infecté de la plus dangereuſe des contagions, de la peſte de la ſervitude.

Platon. Celui qui peut prendre pour de la liberté un orgueil brutal & une ſauvage indécence de mœurs, peut bien regarder comme eſclave quiconque vit dans une Cour, quelque pure que ſoit ſa conduite, quel-

que libre qu'y ſoit ſon langage. Mais j'ai appris de mon illuſtre Maître, l'incomparable Socrate, que le but de la Philoſophie devoit être de procurer & d'accroître le bonheur de la Société. Ce n'eſt ni dans un tonneau ni dans une cellule que le véritable Philoſophe ſe renferme; ſa place eſt dans les aſſemblées du Peuple ou dans les cabinets des Rois. Tandis que ceux de votre ſecte paſſent leur vie à inſulter les Grands & à divertir la Populace, le Philoſophe éclaire ceux qui gouvernent le monde; il échauffe dans leurs ames l'humanité, la juſtice, la tempérance, l'amour de la ſolide gloire; il réſiſte à leurs paſſions, lorſqu'elles les emportent au-delà des bornes de la vertu; il fortifie leur raiſon par les antidotes qu'une mâle franchiſe oppoſe au poiſon de la flatterie.

Diog. Vous voudriez me faire entendre que vous êtes allé à la Cour du jeune Denis pour lui donner des antidotes contre le poiſon de la flatterie; mais je ſçais qu'il ne vous appella qu'afin de rendre ce poiſon plus agréable, ſa vanité étoit trop délicate pour ſe contenter du breuvage inſipide de la flatterie ordinaire; l'aſſaiſonnement qu'y ajoutoient vos louanges en rendoit le goût plus piquant & l'ivreſſe plus ſûre. Le plus dangereux des flatteurs pour un Prince eſt ſans comparaiſon un Philoſophe rampant.

Pl. Si c'eſt ramper que de ne pas traiter un Prince avec la brutale groſliereté que vous montrâtes à Alexandre lorſqu'il vint vous viſiter, je n'ai rien à vous répondre. Mais, ſi j'ai cherché à me rendre agréable à Denis, ce n'étoit pour aucun intérêt qui me fut perſonnel; mais pour le bien de ſon Peuple & pour le ſien. J'ai tâché de diriger ſa vanité vers des objets utiles; ſachez, Diogene, que quiconque veut ſervir les hommes, & ſur-tout les Princes, doit ménager leurs foibleſſes, & prendre autant de peine pour les gagner à la vertu, par une prudente & légitime complaiſance: que les autres en prennent pour les entraîner dans le vice par une criminelle adulation.

Diog. Si vous aviez un peu de ma ſagacité, vous auriez vu que ce projet ne pouvoit avoir aucun ſuccès. Que n'alliez-vous plutôt prêcher la chaſteté à Laïs? Un Philoſophe chez une Courtiſane, faiſant des leçons ſur la décence & l'honnêteté, n'eſt pas un plus ridicule animal qu'un Philoſophe dans le cabinet ou à la table d'un Tyran, déclamant ſur le patriotiſme & la liberté. Quel effet les leçons de votre fameux diſciple Ariſtote ont-elles produit ſur l'eſprit d'Alexandre, Prince aſſurément plus capable d'inſtruction que le jeune Denis? Les préceptes du Philoſophe ont-ils empêché le conquérant d'égorger ſon bon ami Clitus pour lui avoir parlé avec franchiſe, ou de ſe croire un Dieu parce qu'il recevoit l'encens

l'encens des malheureux Esclaves qu'il avoit vaincus ? Quand je lui demandai de ne pas intercepter mon Soleil, j'humiliai plus son orgueil & par-là je lui fis plus de bien qu'Aristote avec toutes ses graves leçons.

Pl. C'est cependant à ces leçons qu'il dut de ne pas paroître, malgré ses excès, indigne de l'Empire du monde. Si le guide de sa jeunesse l'eût accompagné en Asie, l'autorité de ce sage & vertueux homme l'auroit sans doute empêché, dans l'ivresse même des conquêtes, de s'abandonner aux passions qui ont flétri sa gloire & dégradé son caractere.

Diog. Si Aristote eût été en Asie & n'eût pas flatté Alexandre aussi bassement qu'Éphestion, il auroit eu le sort de Calisthene, qu'il avoit envoyé au Roi, & que celui-ci fit périr. L'homme qui ne veut pas flatter doit vivre indépendant, comme j'ai fait, & préférer un Tonneau à un Palais.

Pl. Croyez-vous, Diogene, que pour n'avoir jamais été à la Cour vous n'ayez jamais flatté ? eh comment donc avez-vous gagné l'affection du Peuple d'Athene, si ce n'est en flattant sa passion dominante, le desir de voir ses maîtres humiliés. Vos cyniques railleries étoient pour ce peuple la plus agréable des adulations. C'est ce que vous saviez bien, & vous faisiez votre Cour à la multitude, toujours envieuse & maligne, en essayant d'abaisser toute espece de

grandeur, & de confondre toute eſpece d'ordre. Oui, vous dis-je, pous faiſiez votre Cour, & d'une maniere plus ſervile, plus injurieuſe à la vertu que le plus bas flatteur ne l'a jamais faite au Prince le plus corrompu. Le vrai Philoſophe dédaigne également l'un & l'autre de ces rôles; dans les aſſemblées du Peuple ni dans le cabinet des Rois il ne brigue jamais la faveur en careſſant le vice. S'il ne peut réuſſir à faire le bien qu'il médite, il ſe retire avec honneur, comme un honnête Médecin quitte la Chambre d'un malade dont le mal eſt incurable, ou qui ne veut pas prendre ſes remedes. Si au contraire il réuſſit, ſi ſemblable à la Muſique d'Orphée ſes douces exhortations peuvent adoucir la férocité de la multitude & fléchir les eſprits à l'obéiſſance qu'exigent les loix & au reſpect qu'on doit aux Magiſtrats; s'il peut former, pour le gouvernement des États, un Timoléon ou un Numa, quelle gloire! quelle ſatisfaction! Un Roi, un Miniſtre, un homme d'État, élevé par la Philoſophie, eſt plus utile aux hommes que tous les Philoſophes ſpéculatifs & tous vos cyniques détracteurs des Princes & des Magiſtrats.

Diog. Ne me parlez pas de cette Muſique d'Orphée qui apprivoiſoit les animaux des forêts. Une bête ſauvage élevée à ramper & à lécher la main d'un Maître eſt un animal plus vil qu'il n'étoit dans ſa férocité naturelle. Vous paroiſſez croire que l'em-

ploi de la Philoſophie eſt de façonner les hommes à la ſervitude ; mais je prétends qu'elle eſt faite pour défendre avec une généreuſe & mâle vigueur leur indépendance & leur liberté. Vous vous propoſez d'inſtruire ceux qui oſent monter ſur le dos de leurs ſemblables à les mener d'une main légere ; mais je voudrois les voir foulés aux pieds de leurs égaux qu'ils oppriment & qu'ils outragent. Qui de nous deux eſt le meilleur ami de l'humanité ?

Pl. Selon vous, tout Gouvernement ſeroit deſtructif de la liberté ; & moi je crois qu'il ne peut y avoir de liberté ſans Gouvernement. L'état de ſociété eſt l'état naturel de l'homme ; il y eſt porté par ſes beſoins, ſes infirmités, ſes affections. Les loix de la ſociété ſont des regles de conduite néceſſaires pour aſſurer le bonheur des individus dans cet état. Le Gouvernement eſt chargé du maintien & de l'exécution de ces loix. Le meilleur Gouvernement eſt celui qui les fait exécuter avec le plus d'exactitude & d'égalité, & le Peuple le plus libre eſt celui qui obéit avec le plus de ſoumiſſion à un ſemblable Gouvernement.

Diog. Montrez-moi un Gouvernement qui ne faſſe uſage de ſon pouvoir que pour maintenir les loix de la ſociété & je conviendrai que le Peuple lui doit la ſoumiſſion la plus abſolue.

Pl. La perfection ne ſe trouve pas dans les inſtitutions humaines ; mais il eſt bien plus aiſé de les cen-

ſurer que de les réformer. Il peut y avoir beaucoup de mal dans le meilleur Gouvernement ; mais un honnête homme reſpecte les loix & les Magiſtrats de ſon Pays.

Diog. Quant aux loix de mon Pays, je les reſpecte aſſez pour ne pas afficher une Philoſophie contraire au premier principe de la nature & de la ſageſſe, celui de ſa propre conſervation. Quoique j'aie aimé, comme Socrate, à babiller ſur de graves ſujets, je ne me ſuis pas ſoucié de boire la cigue à ſon exemple. Mais vous m'auriez auſſi aiſément perſuadé d'aimer une femme laide, parce qu'elle eût été parée de la robe de Laïs, que de reſpecter un ſot ou un fripon parce qu'il eût été affublé d'une robe de Magiſtrat.

Pl. Tout ce que j'aurois déſiré de vous, c'eſt que vous n'euſſiez pas cherché à divertir la populace en jettant de la boue ſur la robe d'un Magiſtrat, uniquement parce qu'il avoit cette robe & que vous ne l'aviez pas.

Diog. Un Philoſophe n'a rien de mieux à faire qu'à répandre du mépris ſur ce pédanteſque appareil que la multitude ignorante contemple avec un reſpect inſenſé.

Pl. Celui qui veut apprendre à la multitude à ne rien reſpecter eſt plus inſenſé qu'elle. Les hommes ſages tâchent d'inſpirer au vulgaire de la vénération

pour les formes & les cérémonies extérieures, afin d'affermir leur soumission à la Religion & au Gouvernement dont ces cérémonies sont les symboles. Un Philosophe peut-il s'opposer à des vues si salutaires?

Diog. Oui, s'il voit qu'on en abuse pour appuyer les dangereux desseins de la superstition & de la tyrannie.

Pl. Mais ne peut-on pas corriger les abus sans détruire la chose?

Diog. Les demi-résolutions ne servent à rien; quand on veut réformer, il ne faut pas craindre d'abattre.

Pl. Je sais que vous & vos Disciples avez pour principe d'abattre tout ce qui est au-dessus de votre niveau. L'orgueil & l'envie sont les motifs qui vous animent; il ne faut pas s'étonner que des passions, dont l'influence est si générale, vous aient procuré tant d'admirateurs & de Disciples.

Diog. Quand vous aurez établi votre République, si vous voulez m'y admettre, je vous promets d'y être un Sujet très-soumis.

Pl. Je sais, Diogene, que ma République est une chimere; mais on montre aussi peu de connoissance de ce qui est praticable en politique que j'en ai montré dans cet Ouvrage, en supposant que la liberté d'une société civile peut se soutenir par la

destruction de tout ordre & de toute décence, ou s'affermir par la pétulance d'une satyre effrénée.

Diog. Je n'ai connu aucun Gouvernement qui s'offensât de la satyre, lorsqu'elle attaquoit ceux qui blamoient ou contrarioient ses mesures; mais je me souviens bien que les trente Tyrans d'Athene appelloient destructeurs de tout ordre & de toute décence, ceux qui s'opposoient à leur petit despotisme.

Pl. Les noms ne changent rien aux choses.

Diog. Non; mais les noms ont un étrange pouvoir sur les esprits foibles. Si, lorsque vous étiez en Egypte, vous aviez ri du culte qu'on rendoit à un oignon, les Prêtres vous auroient appellé Athée, & vous auriez été lapidé par le Peuple. Mais je présume qu'afin d'avoir l'honneur d'être initié aux mysteres de cette vénérable hiérarchie, vous vous prosterniez aussi dévotement qu'aucun adorateur de poireaux & d'oignons. Pour moi, je n'avois pas les jarrêts si souples; aussi n'ai-je été initié dans aucun des mysteres de la Religion ou du Gouvernement; mais j'ai été craint ou détesté par quiconque avoit quelqu'intérêt à faire respecter ces mysteres.

Pl. Votre orgueil trouvoit son compte dans la haine & la crainte que vous inspiriés. Le Grand-Prêtre d'une Divinité & le Chef d'un Etat sont moins distingués du troupeau du vulgaire que celui qui se

moque de toute Religion & méprise toute espece de subordination. Mais finissons cette dispute ; il y a de la sottise à raisonner avec un homme qui cherche moins à trouver la vérité, qu'à montrer de l'esprit. Adieu, Diogene, je vais converser avec les ombres de Pythagore, de Solon & de Bias. Tu peux aller rire avec Aristophane ou railler avec Thersite.

VII.

« Lettera del P. Abate *D. Cesareo Pozzi* agli Autori » della Gazetta Litteraria d'Europa. »

Lettre de D. Cesareo Pozzi *aux Auteurs de la* Gazette Littéraire. *A* Rome, *de l'Imprimerie de* François Kosmarek. 1765.

LA Lettre sur l'état des Arts & des Sciences en Italie, écrite de Parme le 3 Janvier & insérée dans le *Supplément* du mois de Mars a soulevé beaucoup de Gens de Lettres d'Italie. D. Cesareo Pozzi, a cru y voir l'honneur de sa Nation attaqué, & c'est pour le venger qu'il nous adresse cette Lettre écrite avec beaucoup d'esprit & de force & en même temps avec une modération que tous ses compatriotes n'ont pas cru devoir se permettre. Nous allons en traduire une partie, en laissant parler l'Auteur lui-même.

Permettez qu'en vous remerciant, au nom de tous les Savans d'Italie, des soins que vous prenez pour

étendre de plus en plus les connoiſſances utiles, & pour ouvrir un nouveau champ à l'émulation des Gens de Lettres, je vous témoigne l'étrange ſurpriſe où m'a jetté la lecture de la Lettre que vous avez publiée à la tête de votre *Supplément* de Mars, Lettre où l'on outrage une Nation entiere. L'Italie, dit-on, eſt tombée dans un ſi grand aviliſſement qu'elle n'a pas même conſervé l'ombre de ſon ancienne ſplendeur. On prend ſoin d'aſſigner les raiſons qui condamnent l'Italie à ne jamais rien produire d'utile à la Société. On le trouve « dans les différentes » révolutions qui ont reſſerré les bornes de ſon em- » pire, dans la perte du commerce qui a diminué les » richeſſes & l'induſtrie, mere de tous les Arts Mé- » chaniques & Libéraux. Selon l'Auteur de la Lettre » écrite de Parme, la guerre qui depuis trois ſiecles a » fait paſſer & repaſſer les mêmes Pays ſous différen- » tes dominations a empêché les loix de s'y fixer : ces » révolutions ont renverſé les Idées, les Sciences & » les Arts. Un Locke, un Condillac, dit-il, auront, » le premier débrouillé le cahos des idées, le ſecond » arrangé le monde intellectuel, & les Profeſſeurs » Italiens ſoutiendront encore dans les Ecoles la Doc- » trine ſi peu philoſophique des idées innées. Les Ita- » liens s'en rapportent, pour la connoiſſance des Pays » reculés, à quelques pieux Miſſionnaires. La Théolo- » gie s'oppoſe parmi eux aux découvertes de la Phy-

» fique. Les fausses idées qu'on s'y forme de quelques » pratiques de Religion retardent les progrès de la » Morale. A-t'on quelqu'idée de la véritable Poésie » chez une Nation qui préfere encore l'Arioste au » Tasse ? A-t'on du goût pour le Théâtre dans un » Pays où la Tragédie est subordonnée à la Musique? » Le goût est rare en Italie, & l'on peut en juger par » les objets sur lesquels s'exercent les talens dans un » Pays où les Eglises & les Monasteres remplissent » un tiers de l'enceinte des Villes; où il n'y a ni » liberté, ni gloire, ni récompenses, ni Mecenes; » enfin un petit nombre d'étrangers & d'Italiens, » dispersés & sans Patrie comme les Hébreux, sont » les seuls dépositaires de la science & de la gloire » de l'Italie. »

Je ne vois pas que la Philosophie ni l'expérience nous portent à faire dépendre la gloire & la décadence des Sciences & des Arts de l'étendue plus ou moins grande d'un Empire, des progrès plus ou moins considérables du luxe & des richesses. Les hommes ne doivent leurs connoissances qu'à la culture de l'esprit mis en activité par le desir de s'instruire. Les Indes, la Chine, la Perse, dont l'Empire est plus vaste qu'aucun Royaume Européen, ont-elles jamais enseigné les Arts aux Peuples de l'Europe ?

On ne sauroit douter qu'à certains égards le com-

merce n'influe beaucoup sur le progrès des Sciences; mais est-ce le commerce qui rendit autrefois Rome & la Grece si célebres. Qu'ont de commun les biens de la fortune & les connoissances Littéraires (1)? Les Arts de pur luxe ne peuvent naître que dans des Pays riches; mais les Arts vraiment utiles à la Société ont leur source dans la seule culture de l'esprit. Les Arts Méchaniques & Libéraux, l'Eloquence, la Poésie, la Sculpture, la Peinture & la Musique peuvent contribuer au luxe, mais ils ne lui doivent pas leur naissance. Dans quel temps l'Italie même a-t'elle produit en tous genres ces chefs-d'œuvres qui servent encore de modele? Dans un siecle où la plus grande partie de l'Europe étoit barbare, & où l'Italie même étoit dépourvue de richesses. Est-ce l'opulence, le commerce ou le luxe qui ont fait naître les ouvrages du Dante, de Pétrarque, de l'Arioste, de Malpighi, de Borelli, de Galilée, de Torricelli & de tant d'autres grands hommes? Sont-ce les richesses qui ont mis le pinceau dans les mains du Guide, des Carraches, du Correge, de Michel-Ange? Le papier, la plume, le pinceau, le ciseau, le marbre, ont suffi pour multiplier dans l'Italie les chefs-d'œuvres dont elle s'honore.

Si l'Auteur insiste, s'il veut encore que l'opulence contribue au progrès des Arts, je lui réponds que

(1) Voyez le premier Article de ce *Journal*.

les richesses favorisent plutôt cette sorte d'industrie, l'aliment du luxe, que les Sciences & les Arts qui supposent des talens. De plus, quand le Gouvernement a la volonté de récompenser les grands Artistes, il en a toujours les moyens. Si quelquefois ils languissent dans l'indigence, il ne faut point en accuser la pauvreté de la Nation, mais la négligence, l'ignorance ou la foiblesse d'un mauvais Gouvernement. Tyr & Carthage avoient envahi le commerce de l'Univers; comptez leurs Littérateurs. Jettez les yeux sur l'Angleterre, les richesses y ont-elles pu faire naître des Peintres, des Sculpteurs, des Architectes? Si l'on considere que les particuliers les plus riches sont ordinairement les plus ignorans & les plus grands ennemis des Sciences, on se croira en droit de demander si la pauvreté ne contribue pas plus que les richesses aux progrès des Arts dans une Nation.

L'Auteur prétend que le changement de Souverain est une des causes de la décadence de la Littérature Italienne. Mais il devoit considérer qu'un Peuple qui a toujours vécu sous des Gouvernemens modérés n'a pas dû éprouver ces révolutions qui détruisent les Sciences & les Arts, sur-tout quand les Arts & les Sciences sont une partie de l'esprit National. Jamais ils n'ont plus fleuri que dans les

temps où l'Italie a le plus changé de Maîtres. Si les guerres étrangeres & les troubles civils détruisoient le germe des Sciences, l'Europe seroit un Peuple de Sauvages.

L'Italie, dit l'Auteur, soutient encore une Doctrine très-peu Philosophique. Quoi ! parce qu'il a peut-être rencontré quelque Moine qui d'après ses cahiers aura adopté quelques vaines idées, quelque systême absurde, il faudra en accuser la vraie Littérature Italienne ? Le Livre (2) sur la proportion des *crimes & des supplices* n'est qu'un amas de conséquences mal digérées & tirées du *Contrat Social ;* s'ensuit-il que tous les Gens de Lettres d'Italie soient des Plagiaires ?

L'Italie ignore les systêmes de Locke, de Leibnitz, de Condillac, & cependant on y lit les Ouvrages des Nations étrangeres, comme l'Auteur lui-même nous le dit ensuite. Ne seroit-ce point-là une contradiction ? Si l'Auteur veut se nommer je m'offre à lui faire parvenir une liste des opinions reçues dans nos Écoles. Si nous lisons les Écrits des Nations étrangeres, c'est une preuve que nous ne négligeons aucun moyen de nous approprier leurs découvertes. « Tandis que le Roi de Danemarck envoie à grands

(2) Ce Livre, qui n'est nullement une compilation, nous paroît excellent, bien fait & bien écrit.

» frais une Compagnie de Gens de Lettres en Arabie
» pour y faire d'importantes recherches ſur l'Hiſtoire
» Naturelle, nous nous en rapportons, dit l'Auteur,
» à des Miſſionnaires. » Au moins l'Italie aura un avantage ſur pluſieurs Princes & ſur pluſieurs Académies de l'Europe qui n'ont pas même de Miſſionnaires. Et vous Célibataires qui occupez le tiers de l'enceinte des Villes, apprenez que vous êtes inutiles aux Sciences, que les Baronius, les Noris, les mabillon, les Montfaucon, les Petaus n'ont rendu aucun ſervice à la République des Lettres. Je demande lequel vaut mieux pour le bien d'un État & l'honneur des Sciences d'entretenir dix mille Religieux ou dix mille Soldats (3) qui meurent & ſe renouvellent de dix ans en dix ans, & tranſmettent leurs vices à leurs ſucceſſeurs.

La Théologie eſt à Rome le principal objet des études; il eſt vrai. Pourquoi l'Angleterre ne ſe gouverne-t'elle pas par les Loix de la République de Pologne? Pourquoi le Corps Germanique ne récompenſe-t'il pas les plus fameux Avocats des Parlemens de France? Rome a ſes loix comme les autres Cours ont les leurs. La Religion & la Diſcipline Eccléſiaſtique étant la baſe de ſon Gouvernement, les Sciences ſacrées doivent y être les plus en-

(3) Il faut être Soldat pour défendre ſa Patrie, mais il n'eſt pas néceſſaire d'être Moine pour l'éclairer.

couragées (4). Mais la Théologie n'exclut pas l'étude de la Philosophie, de la Physique, de la Médecine & de l'Histoire Naturelle, & les découvertes qu'on fait dans toutes ces Sciences sont consignées dans les Actes de plus d'une Académie.

Nos Gens de Lettres sont dispersés dans toute l'Italie; ils manquent d'un point de réunion, de Mecenes & de récompenses; voilà sur quoi l'Auteur se fonde pour assurer que notre Littérature tombe en décadence. Mais ces accidens passagers sont communs tour à tour à toutes les Nations, & on ne voit pas que les Italiens en aient été découragés. A considérer l'ardeur avec laquelle ils s'appliquent aux Arts & aux Sciences, on ne sait si les Prix de Londres donnés à Harisson, la pension qu'on a faite aux héritiers du célebre Euler, les gratifications accordées à ceux de Mayer, les récompenses promises à ceux qui feront des découvertes utiles pour la Navigation, les dons & les honneurs que des Princes respectables ont accordés à ceux qui cultivent les Sciences & les Arts, on ne sait si le concours de tous ces encouragemens ont pu porter plus loin l'émulation des Gens de Lettres. Sans tous ces secours étrangers la Toscane n'en est pas moins le séjour de la belle Littéra-

(4) L'Auteur de la Lettre de Parme n'a point blâmé les encouragemens excessifs accordés à l'étude de la Théologie, il s'est contenté d'en remarquer les effets.

ture, & Naples, celui de la Juriſprudence. On n'en étudie pas moins à Bologne les Mathématiques & la Phyſique, & à Rome la Théologie & la Science des Antiques. Il n'y a point de Ville d'Italie qui n'ait ſes titres & ſes droits particuliers. Les fruits des Arts y ſont répandus également. Nous n'imitons point certaines Nations étrangeres qui raſſemblent les Arts dans l'enceinte d'une ſeule Ville & qui s'imaginent enſuite que le reſte du Royaume n'eſt pas moins éclairé que la Capitale.

Quoique diſe l'Auteur de la Lettre, il eſt certain que les Sciences, les Lettres & les Arts ſe ſont ſoutenus en Italie; les grands hommes y ſont rares, mais ils le ſont par-tout.

Nous avons retranché de cette Lettre (que nous avons beaucoup abrégée) pluſieurs expreſſions qui ne nous ont pas paru être tout-à-fait exemtes de cette aigreur qu'il faut abſolument bannir des diſcuſſions Littéraires. En reliſant la Lettre écrite de Parme on a peine à concevoir d'où a pu naître ce ſoulevement preſque général des Gens de Lettres d'Italie. On commence par y avouer que l'Italie a donné des loix & des leçons à la plûpart des Peuples de l'Europe, que les États modernes lui doivent leur Religion, leur Gouvernement, leur Juriſprudence, leur Milice, leur Commerce, leur Finance, enfin leurs Arts d'agré-

ment & de luxe. On dit, on répete que ce n'eſt point le génie qui y manque, mais la liberté, mais la gloire, mais les récompenſes qui ſont l'ame & l'aiguillon du génie. L'Auteur de la Lettre de Parme, convaincu que la nature a tout fait pour les Italiens, n'a cherché que dans les cauſes morales les raiſons de cette différence, & celles qu'il a aſſignées n'ont rien d'offenſant pour la Nation. Le P. Ceſareo Pozzi, dans ſa réponſe, paroît n'accorder au moral que peu d'influence ſur le phyſique & croire que rien n'a pu ſubjuguer le génie irréſiſtible des Italiens pour les Sciences; mais telle eſt la force des cauſes morales qu'elles peuvent faire fleurir les Arts ſous le pole & les faire dépérir dans les plus heureux climats du Midi. Prétendre que les Gens de Lettres d'Italie n'ont pu être découragés, ni par le défaut de récompenſes & d'honneurs, ni par le grand nombre de cauſes aſſignées par l'Auteur de la Lettre de Parme, c'eſt aſſurer qu'ils ne ſont pas des hommes. L'état de la queſtion eſt aſſez bien établi par les deux Lettres. C'eſt aux bons eſprits des deux Nations à prononcer entre les deux Auteurs.

Nous nous voyons forcés, par le défaut d'eſpace, de renvoyer les Notices au prochain Ordinaire.

A Paris, de l'Imprimerie de la Gazette de France, aux Galeries du Louvre.

GAZETTE LITTÉRAIRE
DE L'EUROPE.
Du 1er JUILLET 1765.

I.

« Xenophontis Opera Grecè & Latinè, &c. »

Les Ouvrages de Xénophon, en Grec & en Latin.

QUAND nous nous sommes permis de faire quelques remarques sur la Cyropédie, à l'occasion de la nouvelle Édition des Œuvres de Xénophon, dont nous avons déjà parlé, notre intention n'a pas été de rien dire de nouveau sur un Ouvrage si ancien & si connu. Mais nous avons cru qu'il ne seroit pas inutile de faire sentir quelle différence il peut y avoir entre la lecture d'un Écrivain tel que Xénophon, lorsqu'on le lit comme Auteur classique, & cette même lecture lorsqu'elle a pour but d'étudier l'esprit & d'examiner les maximes de ce Philosophe.

C'est dans ce dessein que nous allons jetter un coup d'œil sur le second Tome de ses Œuvres.

Il contient 1°. une Diſſertation géographique d'Hutchinſon ſur la retraite des Dix-mille, titre que l'on donne communément à l'Ouvrage que Xénophon a lui-même intitulé, *l'Expédition de Cyrus.*

2°. Cet Ouvrage même diviſé en ſept Livres.

3°. Le Panégyrique d'Agéſilas, Roi de Lacédémone.

4°. Un Traité du Gouvernement de Sparte.

5°. Un autre Traité des revenus de la République d'Athêne.

Nous ne nous arrêterons point à la Diſſertation d'Hutchinſon, mais nous remarquerons avec ce Critique qu'on a mis en queſtion ſi Xénophon étoit l'Auteur de la retraite des Dix-mille, plutôt qu'un certain Thémiſtogene à qui Xénophon lui-même attribue cet Ouvrage, en quoi il a été ſuivi par Suidas. On trouve en effet dans les premiers Livres quelques paſſages qui ſemblent prouver que l'Hiſtorien de cette expédition mémorable n'en avoit pas été témoin oculaire & l'avoit décrite ſur ce qu'il en avoit pu apprendre.

Mais pour peu qu'on liſe avec attention tout cet Ouvrage, on remarquera aiſément que Xénophon ſeul a pu en être l'Auteur, & qu'il a même oublié en cent endroits qu'il s'étoit propoſé de le donner ſous un autre nom. La modeſtie avec laquelle il parle de lui-même, & les détails dans leſquels il entre ce-

pendant sur sa conduite, sur ses desseins, sur ses plus sécretes pensées; l'art avec lequel il expose tous les faits qui lui font le plus d'honneur sans paroître en avoir le dessein, enfin son attention continuelle à mettre sa conduite dans le plus grand & le plus beau jour, & les graces de son style enchanteur & inimitable, font nécessairement tomber le masque sous lequel Xénophon a voulu se cacher.

Il y a plus encore: c'est qu'on peut assurer que Xénophon n'a écrit les sept Livres de l'Expédition de Cyrus le jeune qu'après avoir composé l'Histoire du Grand Cyrus; la preuve en est qu'au Chap. IX du Ir Livre, il parle de l'éducation que les Perses recevoient à la Porte du Roi, d'une maniere qui seroit inintelligible, si on n'en trouvoit pas l'explication dans le dernier Livre de la Cyropédie. Mais dans l'un & l'autre Ouvrage il paroît faire grand cas de cette éducation, qui pourtant n'étoit qu'une imitation imparfaite de celle des anciens Perses. Elles avoient toutes les deux de grands avantages auxquels il ne paroît pas que l'on ait même pensé dans aucun des Gouvernemens modernes, tant on a négligé cette partie importante de l'administration. Les jeunes gens vivoient dès leurs premieres années avec ceux qu'ils devoient remplacer un jour; ils les voyoient dans l'exercice de leurs fonctions, & ne les voyoient, pour ainsi dire, qu'au pied du

trône autour duquel régnoit la plus grande décence; & d'où partoient tout à la fois & les châtimens que méritoient les crimes ou les fautes, & les récompenses dues aux belles actions. C'est ainsi, dit Xénophon, que dès leur premiere jeunesse ils apprenoient à commander & à obéir. Ils se familiarisoient encore avec les principes d'équité qui ont besoin d'être développés en nous par le spectacle des jugemens, des récompenses, des punitions, des succès & des revers, qui le plus souvent sont le prix ou la peine de la bonne ou de la mauvaise conduite.

A cet avantage d'une expérience prématurée & d'un enseignement pratique, se joignoit l'avantage encore plus grand de rapprocher les deux âges extrêmes de la vie humaine. Il semble que la Nature ait pourvu elle-même à l'éducation de la jeunesse en donnant aux vieillards deux penchans dont l'un les rend malheureux, & l'autre, impatiens & incommodes. Le premier est celui qu'ils ont pour les jeunes gens auxquels ils s'attachent avec une facilité singuliere, quoiqu'ils en soient souvent rebutés; l'autre est leur *loquacité*, qu'on regarde comme un défaut, mais qui seroit de la plus grande utilité si l'on savoit en profiter. Elle rendroit propre aux jeunes gens l'expérience des vieillards; elle produiroit une tradition de faits, de maximes, de mœurs, qui donneroit de la consistance au caractere national; elle affermiroit

même les Gouvernemens & épargneroit à une Nation la plus grande partie des fautes & des vices par lesquels chaque génération doit apprendre à son tour à se corriger; ce qu'elle apprend toujours trop tard.

L'éducation moderne exclut tous ces avantages, en séparant les jeunes gens des vieillards lorsqu'il faudroit que ceux-là s'accoutumassent à respecter ceux-ci & acquissent à leur égard une docilité dont ils tireroient de grands avantages quand le temps viendroit pour eux de remplir les devoirs de la société.

Ce qu'étoit la Porte du Roi pour la grande Noblesse de Perse, la Porte du Satrape l'étoit dans chaque Satrapie, pour les Perses qui y avoient leur domicile; & malgré la corruption qui s'étoit glissée dans toutes les parties du Gouvernement, Xénophon remarque encore, au temps de Cyrus le jeune, des effets surprenans de l'éducation nationale des Perses; mais elle n'influoit presque plus sur la constitution militaire, qui dès-lors étoit très-mauvaise dans ce vaste Empire, par une raison très-simple, mais qui mérite d'être examinée.

Chaque Seigneur Perse devoit fournir un certain nombre de Soldats à proportion de l'étendue du District où il commandoit, & ces Soldats devoient être des hommes libres, élevés comme tels. Mais pour gagner la solde qui passoit par leurs mains, les

Grands enrôloient leurs Valets de toute espece, les Cuisiniers, les Parfumeurs, les Boulangers, les Baigneurs, & autres gens semblables qui n'avoient que le nom de Soldats; troupe vile & méprisable, qu'on ne conduisoit à l'ennemi que le fouet ou le bâton a la main. C'étoit au bruit de ces instrumens & sous ces dignes auspices que l'armée d'un Satrape alloit au combat.

Aussi vit-on tous les barbares que Cyrus avoit rassemblés pour combattre son frere, prendre la fuite & se cacher à la vue des 10000 Grecs soudoyés qui campoient avec eux, parce que ceux-ci, après avoir manœuvré devant Cyrus, firent un mouvement rapide pour rentrer dans leur quartier.

Ce que nous venons de dire explique comment Cyrus avec 12800 Grecs & 100000 Barbares crut parvenir à détrôner son frere qui, quoique surpris & n'ayant pu rassembler toutes ses troupes, lui opposa cependant une armée de 900000 hommes. Cyrus comptoit uniquement sur les Grecs, & ne parut mener des Barbares avec lui que pour épargner aux Grecs les fatigues de la campagne, empêcher qu'ils ne fussent effrayés de leur solitude, & en imposer aux Peuples. Sa confiance dans un Corps aussi peu nombreux ne l'auroit pas trompé s'il eût survêcu à sa victoire, car elle se déclara pour les Grecs. En supposant qu'Alexandre eût lu l'histoire de cette expédition, la hardiesse

qu'il eut d'attaquer l'Empire du Grand Roi à la tête de 30000 hommes n'a plus rien qui doive nous surprendre. Cyrus avoit eu besoin d'un courage beaucoup plus grand.

Mais quels étoient ces 13000 Grecs sur qui Cyrus fonda l'espérance de détrôner Artaxerxes? « La plûpart n'étoient pas venus trouver Cyrus par aucun » besoin qu'ils eussent de servir pour gagner leur vie, » mais, attirés par la réputation de vertu que ce » Prince s'étoit acquise, les uns s'étoient rangés sous » ses drapeaux & lui avoient amené ceux de leurs » Concitoyens qui avoient dissipé leur patrimoine; » d'autres s'étoient enfuis de la maison paternelle; » d'autres enfin avoient quitté leurs enfans dans » l'espérance de s'enrichir avec Cyrus & de revenir » ensuite chez eux avec ce qu'ils auroient amassé. » Tous avoient une Patrie, une famille, un état auquel ils n'avoient eu garde de renoncer; & c'est la raison, dit Xénophon, pour laquelle il ne put les déterminer à faire une conquête facile en Asie & à y fonder une Colonie qui eût été la plus puissante & bientôt la plus riche de tout le Pont.

C'est une réflexion que l'on ne fait pas assez communément lorsqu'on parle des Grecs, & que de leur histoire on tire des argumens en faveur de la liberté.

Ces Grecs qui firent de si grandes choses étoient

ſans doute des Peuples libres. Maís cette liberté n'étoit pas celle de la vile populace, des Artiſans, par exemple, & des Manouvriers. Ce que ſont parmi nous les dernieres Claſſes du Peuple, c'étoient en Grece des Eſclaves ou de ſimples habitans. Un Citoyen au milieu de cette foule de Serfs & d'Artiſans étoit un homme diſtingué qui avoit une ſupériorité marquée ſur un grand nombre d'hommes, & qui devoit être bien pauvre s'il n'avoit pas lui-même des Eſclaves. Il ſavoit ce que c'étoit que la liberté, & il le ſavoit par comparaiſon; c'étoit encore ainſi que ſon ame s'élevoit, ſe fortifioit, s'ennobliſſoit. Un ſimple Soldat étoit un homme à qui on devoit des égards, que ſon Général n'eût oſé frapper, & qui pouvoit devenir ſon Juge. Si l'on conçoit de quelle reſſource étoit pour l'éducation la haute idée qu'on donnoit à un Citoyen de ſon état, on n'aura garde ſans doute de comparer les Peuples Grecs à ce qui eſt Peuple chez nous, & les Citoyens de Sparte ou d'Athêne à nos Bourgeois; mais en même temps on ne ſera plus ſurpris de tout ce que firent les Miltiades, les Cimons, les Xénophons, à la tête de ces hommes d'élite qui avoient reçu une éducation vraiment nationale, dont le corps avoit été endurci par toutes ſortes d'exercices, qui ne faiſoient la guerre qu'après l'avoir appriſe, dont l'eſprit s'étoit développé par l'habitude de juger, de choiſir,

de réprouver, & dont l'ame s'étoit élevée aux ſentimens d'où naît le courage, à l'aide de cette ſupériorité que leur naiſſance leur donnoit ſur un grand nombre d'hommes.

Ces remarques font diſparoître, ce nous ſemble, la témérité de l'entrepriſe de Cyrus & le prodige de la retraite de ces dix mille Grecs que Xénophon & ſes Collegues ramenerent dans la Grece à travers un Pays immenſe, malgré les plus grands obſtacles & après avoir remporté autant de victoires qu'ils rencontrerent de Peuples différens ſur leur route.

Il fallut ſans doute beaucoup d'habileté dans les Chefs, d'union entr'eux, de docilité dans les Soldats, pour exécuter une retraite auſſi extraordinaire; mais la néceſſité leur donna preſque toutes ces vertus qui les abandonnerent auſſi preſque toutes avec elle. Ce qu'il y a de plus remarquable c'eſt que dix mille hommes ſe ſoient fait une néceſſité de retourner dans leur Patrie ou de mourir libres, lorſque la plûpart d'entr'eux pouvoient eſpérer la vie & même des établiſſemens avantageux du plus grand Monarque qui fut alors. Mais Xénophon nous a encore expliqué ce prodige. C'étoient tous des Citoyens qui avoient une Patrie & qui ne pouvoient y renoncer. Dès que leurs affaires furent moins déſeſpérées, ils ſe retrouverent auſſi jaloux de leur liberté civile, auſſi prompts à ſoupçonner & à accuſer leurs Chefs,

& ceux-ci aussi jaloux du commandement & aussi divisés que l'étoient alors tous les Peuples de la Grece sous la dure & cruelle domination des Spartiates. C'est à cette époque sur-tout que commencent à se déployer les talens du Disciple de Socrate.

La conduite & les Discours de Xénophon sous cette époque méritent sur-tout d'être étudiés par ceux que leur état appelle à manier les esprits de la multitude ou de toute assemblée quelconque; car toute compagnie, pour peu qu'elle soit nombreuse, & quels qu'en soient les membres, est Peuple ou à peu près.

Il n'est pas besoin de recommander aux Militaires la lecture de cet Ouvrage où ils trouveront plus que des manœuvres, mais il est peut-être besoin de la conseiller à ceux qui, sans être ni Magistrats ni Guerriers, sont obligés de traiter avec les hommes, de manier les grandes affaires, & de calculer la valeur des Nations.

Nous comptions dire encore un mot ici des trois autres Ouvrages de Xénophon contenus dans ce Volume, mais nous n'allongerons pas davantage cet article, qui peut-être n'est déjà que trop étendu.

Nous observerons seulement, pour justifier nos Remarques sur les Œuvres de Xénophon & celles que nous pourrons faire encore par la suite sur quelques Auteurs Classiques lorsqu'il en paroîtra de nou-

velles éditions, que presque tout est perdu pour nous dans les meilleurs de ces Auteurs, parce que le plus souvent on ne lit plus ceux de leurs Ouvrages qu'on n'a pas lus en faisant ses études, & qu'on relit encore moins ceux dont on a fait une lecture ennuyeuse & presqu'inutile dans les Classes. Il peut donc être utile de présenter sous une autre face ces monumens de la sage antiquité, & de faire soupçonner du moins à ceux qui ne les connoissent pas ou qui les connoissent mal, qu'ils peuvent être bons à autre chose qu'à l'étude du Grec & du Latin.



II

Lettre écrite de Coppenhague aux Auteurs de la Gazette Littéraire.

Messieurs,

Je lis toujours votre Journal avec un nouvel empressement, & s'il me laisse quelque chose à regretter c'est de ne le pas recevoir plutôt. Attachés aux grands objets qui intéressent plus particulierement l'humanité & les Lettres, vous n'avez annoncé qu'en passant (*Tom. II. p.* 154.) une Dissertation Italienne touchant les Cimbres qui habitent le Véronois & le Vicentin (1). Soit que mon séjour dans le Royaume

(1) *Dei Cimbri Veronesi e Vicentini memorie illustrate da Marco*

d'où l'on croit communément que les Cimbres sont originaires, ait réveillé mon attention, soit que la singularité du fait m'ait frappé, j'ai voulu voir comment on prouvoit qu'il y a aujourd'hui des Cimbres dans le Pays de Venise. Aucun Auteur que je sache, depuis leur irruption en Italie jusqu'au renouvellement des Lettres, n'a parlé d'un établissement formé par cette Nation. Comment l'a-t'on retrouvé au bout de seize siecles, à dater du premier Auteur de ce paradoxe ?

Le docte Patricien Véronois commence par nous dire que les Cimbres descendent de Gomar, fils de Japhet; en cela il n'est contredit par aucun monument. De cette haute antiquité on passe immédiatement à l'irruption des Cimbres, 113 ans avant J.C. ils entrerent en Italie par le Véronois; car c'est ainsi qu'il faut traduire *Venetia* dont parle Florus. Le même Auteur dit que la bataille se donna à *Raudium*, endroit tout-à-fait inconnu; mais Panvinio, autre Écrivain Véronois, suppose que ce doit être *Campus Claudius*, nommé maintenant *Cauri* : cela est très-évident. A la vérité Plutarque fixe le lieu de la bataille dans les environs de *Verceil* : les Savans de Vérone trouvent fort probable que Plutarque s'est

Pezzo P. Veronese. J'ai sous les yeux la seconde Édition, la Gazette annonce la troisieme, & à chaque fois le Volume augmente. *Parva motu primo vires acquirit eundo.*

trompé. Il s'est trompé aussi en disant que les Barbares qui échapperent au fer du Vainqueur & à l'esclavage, reçurent la mort de leurs propres mains ou de celles de leurs femmes, puisque (suivant M. Pezzo) les fuyards fonderent dans les Montagnes treize Communautés, *S. Bartolomeo Tedesco, &c.* Au milieu des invasions de tant d'autres Barbares qui ont tour à tour ravagé & repeuplé l'Italie, ces Cimbres Italiens ont conservé leur Pays, leur sang & leur langage sans aucun mêlange. C'est ainsi que le pensent Marzagaglia, Panvinio & notre Auteur; tous Antiquaires & tous Véronois.

Le langage des treize Communautés est le principal argument par lequel on prouve leur origine: or j'ose vous assurer, MM., que ce langage, suivant le court vocabulaire qu'en a donné M. Pezzo lui-même, n'est autre que l'Allemand tout pur. Il est vrai que la plûpart des mots ne sont pas écrits suivant l'ortographe ordinaire; mais si vous considérez que les Pâtres des treize Communautés ignorent l'usage de l'Écriture, que leur prononciation doit naturellement se rapprocher de celle des Autrichiens & des Suisses leurs voisins (2), que leurs mots ont été recueillis par un Italien; vous rendrez aisément rai-

(2) Selon le Marquis Maffei leur prononciation se rapproche de celle des Saxons. L'ingénieux & savant Auteur de cette Lettre a-t'il jetté les yeux sur le troisieme Livre de la premiere Partie de la *Verona illustrata*?

ſon pourquoi on trouve dans la Diſſertation *huet* au lieu de *hut*, chapeau; *zait* au lieu de *zeit*, temps, &c.

Notre Diſſertateur prétend que la Cour du Roi de Danemarck, qui paſſa dans ce Pays-là en 1708, trouva moyen de ſe faire entendre aux prétendus Cimbres: c'eſt que cette Cour parloit Allemand.

Il y a des monumens Scandinaves qu'on croit du XIe ſiecle; ils ſont inintelligibles aujourd'hui à ceux qui n'en ont pas fait une étude particuliere. Si au XIe ſiecle on avoit eu des monumens du temps de Marius, on ne les auroit pas mieux compris. Ainſi prétendre qu'une Colonie Cimbre ſeroit entendue aujourd'hui par les Danois, c'eſt comme ſi l'on croyoit qu'à Cadix il faut parler Hébreu, attendu que l'Hébreu eſt à peu près la Langue Punique, & que Cadix eſt une Colonie Phœnicienne.

En un mot on veut prouver qu'il y a des Cimbres dans le Véronois, parce que les treize Communautés en queſtion parlent une Langue Septentrionale. Il n'y a contre ce point d'hiſtoire que deux objections: l'une que la Colonie Véronoiſe parle Allemand du dialecte Autrichien; l'autre que ſi, comme on le croit à Vérone, elle parloit un langage approchant du Danois moderne, il faudroit faire remonter à trois à quatre ſiecles tout au plus la tranſplantation, & non à dix-neuf ſiecles.

Au reste, je suis bien éloigné de blâmer les remarques sur les étymologies. Je crois que c'est un fil qui étant manié avec dextérité, peut conduire jusqu'à un certain point dans le labyrinte des émigrations, & par conséquent éclaircir plusieurs points d'histoire. J'ai rassemblé diverses observations de ce genre ; mais la matiere est trop aride pour un siecle où l'on ne veut point être instruit si l'on n'est en même temps amusé.

Je suis, &c.



I I I.

« Lettere Accademiche su la questione se sien più » felici gl'Ignoranti, che gli Scienziati, &c. »

*Lettres Académiques de M. l'Abbé *** sur la question : si les Ignorans sont plus heureux que les Savans. A* Naples, *chez les Freres* Simoni. 1764. 1 *Vol.* in-8°. 239 *pag.*

CES Lettres sont au nombre de treize ; on les attribue au Savant Abbé *Genovesi.* La question sur laquelle il écrit fut agitée l'année derniere à Naples dans une assemblée de gens d'esprit qui cherchoient à détourner un moment leurs regards des affreuses calamités qu'éprouvoit leur Patrie. Pour bien juger de ces Lettres il faut les lire d'un bout à l'autre;

elles ſont écrites en forme de converſations ; & ſouvent, dit l'Auteur, il en eſt des converſations comme des Dictionnaires où un article n'a rien de commun avec l'autre. Pour donner une idée de l'Ouvrage nous rapporterons ici quelques-uns des paradoxes que l'Auteur a affecté d'y répandre.

« Il y a peu de gens éclairés dans ce monde ; ce-
» pendant les ſeuls Peuples heureux ſont les Peuples
» éclairés..... Les Sciences exercent & perfectionnent
» la raiſon, mais elles aiguiſent les vices & engen-
» drent la défiance ; les Sciences néanmoins rendent
» la vie plus douce, plus agréable, plus heureuſe....
» Les Arts multiplient les beſoins, & toutefois les
» Arts amuſent & récréent l'homme..... L'homme
» eſt un animal d'un naturel doux, mais il eſt ſouvent
» tenté de devenir cruel & terrible..... il eſt féroce
» s'il eſt déſarmé ; eſt-il mal armé, il eſt encore plus
» méchant : il eſt une certaine armure qui le rend
» complaiſant, doux & affable..... Les paſſions ſont
» les meres des vices & les nourrices des vertus.....
» Les Écoles ſont nuiſibles, mais les Sciences ſont
» néceſſaires..... Toutes les études menent au ſcepti-
» ciſme & augmentent les connoiſſances utiles & ſo-
» lides........ Les Villes rendent les hommes in-
» quiets ; mais elles ſont néceſſaires à l'humaine
» félicité..... Parmi les Peuples cultivés il y a plus de
» vices que parmi les Peuples ſauvages ; mais la

» vertu

» vertu chez les premiers a plus d'énergie..... Le luxe » des Nations polies ruine les familles & enrichit le » Peuple..... L'imposture y regne, mais on ne peut » être heureux sans imposture..... Il y a chez presque » tous les Peuples cultivés une sagesse qui s'occupe » à créer l'abondance & qui engendre la cherté ; il y » a aussi une folie qui tend à produire la cherté & qui » engendre l'abondance. »

Cet Ouvrage est terminé par un *Décret d'Apollon* modelé sur ceux dont le fameux Boccalini a rempli ses *Recueils du Parnasse*. C'est une espece d'énigme, dont les images sont très-vives, la satyre, fine & piquante, & le mot peu difficile à trouver. Ce mot est qu'en Italie les Lettres, faute de Mecenes, tombent en décadence, pendant qu'elles fleurissent dans le Nord parce qu'elles y sont protégées. Oserions-nous demander aux Italiens par quelle singularité cette réflexion qu'ils ne cessent de faire & de répandre leur paroît un blasphême dans la bouche d'un Étranger ?



I V.

« Johann von Ferreras Allgemeine Historie von » spanien, &c. »

HISTOIRE GÉNÉRALE D'ESPAGNE ; *par* Jean de Ferreras, *continuée jusqu'aux temps présens par*

Philippe-Ernest Bertram, *Professeur Honoraire à Halle. Tome XI*[e] *& I*[er] *de la continuation. A* Halle, *chez* Gebaver.

Il y a plus d'ordre, plus de méthode & plus de goût dans cet Ouvrage que n'en ont montré jusqu'à présent la plûpart des Historiens Allemands. L'Auteur n'est entré dans la carriere qu'après s'être bien pénétré des obligations que contracte tout Continuateur. Nous seroit-il permis de dire ici que ce que cette position a de délicat & d'embarrassant n'est l'effet que d'un préjugé très-injuste ? Eh ! pourquoi veut-on imposer à un être pensant & libre la nécessité de voir, de s'affecter, de sentir & de s'exprimer comme autrui ? Quand on a une maniere à soi, on ne doit la sacrifier à celle de personne, & quand on n'en a point il ne faut traiter ni l'Éloquence ni l'Histoire. M. Bertram fait deux observations qui pourroient au besoin lui servir d'apologie. La premiere roule sur la difficulté de bien choisir les matériaux. Chaque Lecteur, dit-il, voudroit que l'Écrivain se réglât sur ses goûts particuliers ; l'un m'accusera de trop m'occuper des choses d'étiquette ; l'autre de les trop négliger. On ne sauroit établir sur cela des regles ; c'est une affaire de jugement & de tact. Lucien a dit qu'en général il faut courir dans les petites choses, s'arrêter dans les grandes, & qu'il en est

plusieurs qu'on doit omettre. Il y a peu d'événemens qui soient importans par eux-mêmes; c'est de leurs conséquences & de leurs rapports qu'ils tirent leur intérêt. François Ir défendit aux enfans des Guises de paroître, sous quelque prétexte que ce fût, à la toilette des Princesses; cette anecdote n'a rien d'important en elle-même, mais elle fait connoître jusqu'à quel point s'élevoit alors même l'ambition des Guises; elle prouve en même temps la vigilance & la pénétration du Monarque, & dès-lors elle acquiert un très-grand intérêt.

La seconde observation de M. Bertram concerne le style historique. L'Auteur critique M. Hume; mais il est bien loin d'avoir pénétré les grandes vues de ce profond Historien; autre chose est narrer les délibérations d'un Peuple libre; autre chose est décrire des siéges & des batailles.

Tout ce qu'on a dit jusqu'à présent sur le style historique n'a, faute de principes, aucun degré d'utilité; à la vérité les Ouvrages de ce genre se divisent en tant de classes différentes qu'il est impossible d'établir à ce sujet des regles générales. Nous nous bornerons à remarquer 1°. que l'Historien doit observer autant qu'il est possible l'ordre géographique; 2°. que ses transitions doivent êtres aisées & arrondies; autrement les récits produiront à l'oreille l'effet que font à l'œil les angles trop saillans & trop

multipliés dans un morceau d'Architecture; 3°. que la même maniere doit régner dans tout l'Ouvrage; 4°. enfin que chaque partie doit être traitée à raison de son importance; la narration la plus courte est toujours trop étendue lorsque l'objet en est frivole.

M. Bertram a négligé trop souvent & sans raison l'ordre géographique. S'agit-il d'un objet étranger à sa matiere, il ne sait point en saisir les rapports, ni le lier au fond de son histoire. Il traite beaucoup trop légerement quelques-uns des principaux événemens du regne de Philippe III. A peine fait-il mention d'un des plus curieux articles concernant la nouvelle police de l'Espagne. Nous le rapporterons ici pour prouver que de simples Réglemens, quelqu'avantageux qu'ils soient, ne suffisent pas pour changer l'état d'une Nation. En 1623 l'Espagne dépeuplée fit publier cette Ordonnance; que ceux qui se marieroient à l'âge de dix-huit ans seroient, pendant quatre ans, exempts de tout impôt; que ceux qui se marieroient avant cet âge-là pourroient sans permission juridique, malgré leur minorité, gérer leurs biens & ceux de leurs femmes; que tous ceux qui auroient eu six enfans mâles seroient exempts à perpétuité de toute espece de charges, & que les biens confisqués seroient employés à doter de pauvres filles.

Peut-être n'y a-t'il rien de plus singulier dans cette Histoire que la Lettre de Philippe IV au Mar-

quis Spinola, qui venoit d'expoſer au Roi toutes les difficultés du ſiége de Breda. *Marquis, prenez Breda. Moi, le Roi.* Cette réponſe digne d'un Ephore de Sparte, cet excès de confiance dans le pouvoir des Généraux & des Soldats, ne devroit ſe rencontrer, ce ſemble, que dans les États les plus libres ou dans les Gouvernemens les plus deſpotiques; mais il ne faut pas oublier que la Nation Eſpagnole avoit encore un reſte de cette ivreſſe où tout lui paroiſſoit & lui devenoit poſſible. La priere que prononça Philippe IV lorſqu'il eut appris d'Olivarez l'arrivée imprévue du Prince de Galles à Madrid ne nous a pas paru moins curieuſe. Le Roi qui vit bien que le Prince eſpéroit que ſa préſence leveroit toutes les difficultés qu'on oppoſoit à ſon mariage avec l'Infante, s'agenouilla devant un Crucifix & fit à haute voix cette priere: « Mon Dieu, je jure par la réu» nion des deux natures en Jeſus-Chriſt mon Sau» veur, que l'arrivée du Prince de Galles ne me fera » rien faire au préjudice de la Religion Catholique, » & que, quand je devrois perdre mon Royaume, » je ne lui donnerai point ma ſœur en mariage qu'il » n'ait auparavant abjuré ſes erreurs. »





V.

Observations sur la double réfraction du Cryſtal de Roche ; par le P. Beccaria. *A* Turin. 1764.

M. Huyghens, dans ſon Traité de la Lumiere, & après lui M. Newton dans ſon Optique, ont avancé que la réfraction étoit double dans le Cryſtal de Roche comme elle l'eſt dans le Cryſtal d'Iſlande, avec cette ſeule reſtriction, ſelon ces deux grands Géometres, que la différence des réfractions eſt moins grande & moins ſenſible dans le premier de ces Cryſtaux. Cette aſſertion a beſoin d'être modifiée beaucoup, ſuivant les nouvelles & curieuſes obſervations du P. Beccaria. Après s'être aſſuré par des obſervations exactes de ce qu'il n'avoit fait d'abord que conjecturer, ſavoir que le Cryſtal de Roche, ſemblable en cela aux congélations artificielles, eſt formé de petites lames paralleles à ſes faces & à l'axe du Cryſtal ; il a pris un morceau bien pur de ce Cryſtal, il l'a diviſé en différens priſmes triangulaires équilatéraux, dont les faces étoient différemment ſituées par rapport à ces lames & à l'axe. Regardant enſuite les objets à travers les différens angles de ces priſmes, il a remarqué que ces objets étoient vus tantôt ſimples, tantôt doubles avec une dupli-

cité plus ou moins distincte; d'où il a établi les regles suivantes.

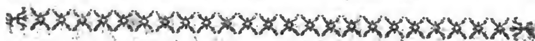
1°. Un rayon de lumiere qui traverse le Crystal de Roche dans un plan perpendiculaire à l'axe & au plan des petites lames dont il est composé, subit deux réfractions, se divise en deux, & présente deux images & deux spectres très-distingués.

2°. Cette distinction des deux images & des deux spectres diminue à mesure que la direction du rayon s'approche du parallelisme à l'axe du Crystal, en sorte que quand le rayon est parallele à cet axe, il n'y a plus qu'une seule réfraction, une seule image, un seul spectre.

3°. Pour cette unité de réfraction & d'image il ne suffit pas que le rayon soit parallele aux lames du Crystal, il faut encore qu'il ait une certaine position par rapport aux fibres qui composent ces lames. Le P. Beccaria soupçonne que cette position doit être perpendiculaire à ces fibres, dont il conjecture que la direction est représentée par des sillons rectilignes très-déliés & très-multipliés, qui sur les faces de presque toutes les especes de Crystal sont disposés parallelement aux côtés de la base.

Le P. Beccaria, qui se propose d'examiner plus exactement cette double réfraction du Crystal de Roche & d'en donner rigoureusement la mesure, tire déjà de cette premiere & curieuse observation

des conféquences importantes. Il remarque qu'on doit être fort attentif à la maniere dont on taillera des lentilles de Cryftal de Roche, parce qu'il en pourroit réfulter, fuivant le fens dans lequel on les tailleroit, une double réfraction qui nuiroit fort à l'effet qu'on pourroit attendre d'ailleurs de leur tranfparence. Il ne doute point, & quelques expériences le lui ont déjà confirmé, que différentes matieres tranfparentes, comme la pierre appellée *œil de chat*, le rubis, peut-être le diamant même, ne foient auffi fujettes plus ou moins à une double réfraction qui pourroit rendre confufes jufqu'à un certain point les images qu'elles produiroient. Ce favant Phyficien déduit auffi de fes obfervations, différentes autres conjectures fur la tranfparence, l'opacité, la ftructure des corps; elles nous paroiffent ingénieufes & méritent d'être confirmées par des expériences; perfonne n'eft plus en état que lui d'y réuffir.



V I.

« Tragedie di Antonio Conti. »

T*RAGÉDIES d'*Antoine Conti.

On prépare à Luques une Édition nouvelle des Tragédies de M. l'Abbé Conti. Elles font au nombre de quatre : *Junius Brutus*, *Marcus Brutus*, *Jule César*, *Drufus*. Elles font précédées de Préfaces

très-judicieuses, où l'Auteur expose ses principes sur l'Art de la Tragédie, développe lui-même la conduite de ses Pieces, rend compte des motifs qui l'ont déterminé à préférer tel ou tel moyen, cite les passages des Auteurs originaux d'après lesquels il a tracé ses caracteres. C'est en vain qu'on chercheroit dans les Tragédies de l'Abbé Conti ces mouvemens violens, ces passions vives & fortes qui animent les chefs-d'œuvres de nos grands Maîtres, & ces tableaux sublimes dont l'Auteur de Mahomet & de Sémiramis a enrichi la Scene Françoise; mais on y trouvera une peinture fidele des mœurs Romaines dans les différens siecles de la République & dans le commencement de la Monarchie. Sous ce point de vue l'Auteur semble avoir voulu imiter Gravina, qui a composé trois Tragédies dont le principal mérite est de peindre le *Gouvernement des Rois*; c'est ce qu'il a fait dans *Servius Tullius*, le *Génie Consulaire*; dans *Appius Claudius*, le *Gouvernement Militaire*, & dans *la Mort de Papinien*. Quoique ce mérite ne doive être que secondaire dans la Tragédie, dont la principale condition est d'attendrir & d'émouvoir, il est encore assez rare pour permettre, sinon au Spectateur, du moins au Lecteur d'en reconnoître tout le prix.

M. l'Abbé Conti, dans la Préface de *Junius Brutus*, assigne trois principaux caracteres à la Tragédie, le caractere historique, le caractere poé-

tique & le caractere moral. Par le premier il entend que la Tragédie doit être fondée ſur l'Hiſtoire. Il s'eſt tellement ſoumis lui-même à cette regle qu'il a ſuivi la pluralité des Hiſtoriens dans pluſieurs circonſtances qu'il a placées dans ſa Tragédie. L'opinion de M. l'Abbé Conti étoit autrefois un préjugé reçu généralement. La médiocrité d'un grand nombre de Pieces purement d'imagination n'avoit pas peu contribué à le faire valoir. Les regles qui loin de précéder & de guider le génie ſe traînent languiſſamment ſur ſes pas, avoient décidé qu'on ne s'intéreſſeroit point à des héros inconnus. Le P. Brumoy admet dans toute ſon étendue ce principe ſi bien démenti depuis par tant de chefs-d'œuvres. Fontenelle lui-même, dans ſa Poétique, tout Philoſophe qu'il eſt, en aſſigne pluſieurs cauſes & renouvelle l'hiſtoire de la Dent d'or en donnant la raiſon de ce qui n'eſt pas.

Par l'eſſence poétique M. Conti entend l'artifice même du Poëme, & le caractere moral qu'il exige impoſe la néceſſité de faire ſortir du fond du ſujet une maxime d'une vérité éternelle, ou une moralité inſtructive.

Brutus & *Jules Céſar* ſont exactement le même ſujet. Ce qui diſtingue ces deux Pieces, c'eſt que dans la premiere l'intérêt porte entierement ſur Brutus & les Conjurés, & dans la ſeconde il eſt tout-à-

fait déterminé en faveur de César. M. de Voltaire, dans sa Tragédie de *la Mort de César*, a su concilier avec l'intérêt qu'on prend à la mort de ce grand homme l'admiration qu'on ne sauroit refuser à Brutus.

L'Abbé Conti parle ensuite de la nécessité de faire sortir les incidens du caractere des personnages & de renforcer la situation par le caractere. Il s'éleve avec force contre cette multitude de Romans invraisemblables, qui depuis Racine ont envahi la Scene Françoise. Il ose en accuser Corneille lui-même. Il prétend que ce grand Maître n'a pas connu ce merveilleux terrible dont Sophocle a donné un modele dans son Œdipe. « Corneille, dit M. l'Abbé Conti, » a craint de déplaire à son siecle en lui présentant » les crimes d'une Sémiramis. » L'Auteur Italien ignoroit que notre Scene devoit bientôt se laver de ce reproche.

La lecture de ces Tragédies, & sur-tout des Préfaces, ne sauroit manquer d'être utile aux jeunes gens qui s'exercent dans la carriere dramatique. On y verra sur-tout la maniere différente dont les deux Nations ont conçu la Tragédie.





VII.

Lettre écrite de Rome *aux Auteurs de la* Gazette Littéraire.

Il paroît ici depuis quelques jours un opuſcule intitulé : *Parere ſopra il porto di Rimino, del Dottor Giovanni Bianchi.* L'Auteur que vous avez déjà fait connoître dans vos Feuilles Littéraires s'eſt acquis une grande réputation en Italie par ſes connoiſſances en Médecine & en Hiſtoire Naturelle. Il critique une partie d'un Projet propoſé par le célebre P. Boſcovich pour la réparation du Port de Rimini. Il ſeroit difficile de bien faire connoître ce projet ſans donner le plan du Port & une longue ſuite d'obſervations exactes. Je me bornerai donc à remarquer qu'on rapporte les dommages que ce Port a ſoufferts, à deux cauſes principales. La premiere eſt d'avoir négligé d'entretenir en bon état les *rives* ou *moles* du Port, ſur-tout à main gauche, où la riviere dans les crues d'eaux ſe diviſe en deux branches, & porte l'eau claire à la gauche, laiſſant à la droite l'eau trouble, qui de plus eſt chargée de gravier. La ſeconde eſt de n'avoir pas prolongé ſuffiſamment la direction du Port à main gauche, & de l'avoir prolongé à la droite, expoſée directement au vent que les Marins appellent *Gregal*, vent qui agite avec vio-

lence les barques jusques dans le Port. Ces deux causes étant bien constatées il n'a pas été difficile à M. Bianchi de remédier à la source du mal. Ses réflexions sur la qualité de bois qu'on doit employer & sur la maniere d'en empêcher ou retarder la corruption dans l'eau salée m'ont paru très-utiles & elles sont fondées sur l'expérience. On sait que les bois submergés dans l'eau de Mer pourrissent après deux ou trois ans, & que rongés par les vers ils se réduisent comme en éponges. Le meilleur moyen de prévenir la pourriture, selon M. Bianchi, seroit d'enduire le bois d'un vernis où l'on auroit fait cuire du verd de gris ou de l'arsenic, poisons très-violens, capables de tuer les animaux de toute espece.

Ce Mémoire est suivi d'une autre Piece dont l'Auteur a déguisé son nom; elle a pour objet de louer M. Bianchi & de critiquer le P. Boscovich; mais M. Bianchi n'a que faire d'un si foible secours, & la réputation du P. Boscovich est trop bien établie pour avoir rien à craindre des efforts d'un si méprisable adversaire. Je crois que, pour la consolation des Gens de Lettres, il est à propos de démasquer ces Critiques anonymes, ignorans & féroces qui non contens d'écrire sur des matieres qui leur sont à peine connues, se déchaînent insolemment contre les noms les plus célebres. Je ne doute point que l'Auteur de

cet Ouvrage ne soit un certain Abbé *Batarra*, Professeur de Philosophie dans le Séminaire de Rimini. Cet homme vient d'ajouter à la mauvaise opinion qu'on avoit déjà de lui par un Libelle rempli d'injures contre le P. Jacquier. Il prétend que les Institutions Philosophiques de ce savant homme sont abandonnées, lorsqu'on les réimprime actuellement pour la quatrieme fois. Il nie les principes les plus connus, comme celui de l'action & de la réaction. Il fait un crime au P. Jacquier de n'avoir pas chargé son Ouvrage de citations inutiles. Mais que peuvent sur l'âme d'un Philosophe les productions d'un homme qui n'a pas honte de méprifer tout haut la Littérature Françoise & ose insulter au grand Newton? Quelle autorité peut avoir dans un Projet Hydraulique l'approbation d'un Écrivain qui dit que la courbure du lit d'une riviere doit être une cycloide? Enfin, quel tort peut faire à la réputation de deux célebres Géometres la critique d'un ignorant qui démontre que les degrés d'un petit cercle sont plus petits que ceux d'un grand, c'est-à-dire, qu'un rayon d'un petit cercle est plus petit que le rayon d'un cercle plus grand, & quels progrès doit-on espérer de la part des jeunes gens dirigés par de tels Maîtres?



I X.

SUITE DES COMMENTAIRES SUR LES ŒUVRES D'HORACE.

ODE XIV. LIVRE III.

DIc & argutæ properet Neæra
Myrrheum nodo cohibere crinem :
Si per invisum mora janitorem
Fiet, abito.
Lenit albescens animos capillus
Litium & rixæ cupidos protervæ
Non ego hoc ferrem calidus juventa
Consule Planco.

M. L. G. ne sauroit se persuader que le Poëte parle ici sérieusement de son ancienne bravoure. Horace, dit-il, étoit poltron & ne s'en cachoit pas : à l'âge de vingt-deux ans il embrasse le parti de Brutus, il se rend en Macédoine, il fuit à la bataille de Philippes, il guérit de la maladie qu'on appelle bravoure & redevient pour toujours Poëte & poltron comme de raison. Tout cela se passe dans l'espace d'une seule année & précisément au temps du Consulat de Plancus. D'après ces observations, ajoute notre Critique, je ne doute point qu'Horace n'ait voulu terminer cette Ode par une fanfaronade : il envoie son domestique chez Néere, & après lui avoir sagement ordonné de revenir s'il trouve quel-

ques difficultés à la porte; l'âge, dit-il, adoucit l'humeur querelleuse; vraiment je n'aurois pas souffert cela dans le feu de ma jeunesse sous le Consulat de Plancus, c'est-à-dire quand j'étois jeune & Soldat.

ÉPODE. VIII.

Quid? quod libelli stoici, &c. M. Dacier a rejetté l'avis de tous les Commentateurs sur ce passage; il a dit le sien & le passage est devenu plus obscur que jamais. Où les Commentateurs ont-ils trouvé que le mot *quod* puisse devenir une formule d'interrogation & signifier *est-ce que? Quod* veut dire en Latin *parce que, sur ce que, &c.* QUOD DE REPUBLICA NON DESPERAVERIT, *parce qu'il n'a point désespéré de la chose publique.* Il est impossible de rien comprendre à ces Vers d'Horace si on ne lit de la maniere suivante: *Quid? Quod libelli stoici inter sericos —— Jacere pulvillos amant —— Illiterati num minùs nervi rigent? —— Quoi? parce que les Livres de Philosophie aiment à être enveloppés dans des étoffes des Indes.....* La décence ne nous permet pas d'expliquer la suite; le Vers *ore adlaborandum est tibi* & un coup d'œil jetté sur les rouleaux que tiennent à la main plusieurs Statues Consulaires sont plus que suffisans pour la faire entendre. Nous rapporterons seulement une remarque de notre ingénieux & profond Commentateur à l'occasion de ces mots: *libelli stoici.* Les Livres de Philosophie, dit-il, étoient

étoient par préférence écrits ſur le *papyrus*, comme on peut s'en convaincre par les découvertes faites à Herculanum. Or ces Livres n'étant ſuſceptibles par leur forme d'aucune eſpece de reliure qui pût en aſſurer la conſervation, on leur donna des couvertures qui reſſembloient à des fourreaux, des étuis; ces couvertures étoient appellées *pulvilli*, terme dont la ſignification n'a pas encore été connue. Le luxe s'étend à tout: lorſque pour conſerver les Volumes il fallut les couvrir d'un morceau d'étoffe, on employa ce qu'il y avoit de rare & de plus précieux. C'eſt ce qui ne manque jamais d'arriver, ajoute M. l'Abbé G., lorſqu'un Peuple eſt plus riche que ſavant. Les Grecs s'occupoient à faire les Livres & les Romains, les couvertures.

Minuſve languet faſcinum? Horace ſe ſert du mot *faſcinum*, hochet, comme il s'eſt déjà ſervi du mot *nervus illiteratus* pour déſigner une choſe que la décence ne permet pas de nommer. M. L. A. G. remarque en paſſant que nos *hochets* ne ſont autre choſe qu'une *amulette*, un *faſcinum* des anciens Romains. On peut voir, dit-il, dans le cabinet d'Herculanum des *phallus* garnis de clochettes. Seulement nous avons retranché quelques traits ſculptés ſur le manche, trop caractériſtiques ou plutôt trop reſſemblans. Les Italiens, ajoute-t'il, ont été

meilleures gens; ils ont laissé aux amulettes de leurs enfans toute l'obscénité des formes anciennes.

ODE IX. LIV. Ier.

Nous ne nous sommes point engagés à suivre dans les Extraits de ces Commentaires l'ordre même des Odes; d'ailleurs nous avons prévenu nos Lecteurs que nous reviendrions plus d'une fois sur les pas du Commentateur.

Dissolve frigus, ligna super foco
Largè reponens.

Il ne faudroit pas conclure de ce passage que les Romains eussent des cheminées; on se tromperoit; ils n'en avoient point : c'est un fait sur lequel les fouilles d'Herculanum ne permettent plus de former aucun doute. Il n'y avoit chez les Romains qu'un grand foyer dans toute la maison, où d'ordinaire on faisoit la cuisine & où ils alloient se chauffer. Ce foyer, *focus*, n'étoit point adossé contre le mur; il étoit au milieu de la chambre, ayant une calotte qui portoit la fumée dans la chambre au-dessus qui étoit le grenier. Aujourd'hui même les Moines, grands conservateurs des anciens usages, n'ont point de cheminées dans leurs chambres, ils vont tous se chauffer à un feu commun; & dans les maisons particulieres, (l'Auteur parle toujours du climat d'Italie) il n'y a eu de cheminée que dans une seule piece jusqu'à la fin du siecle dernier où les mœurs & les

usages François ont pénétré en Italie & y ont été suivis.

Lenesque sub noctem susurri
Compositâ repetantur horâ.

Les PP. Sanadon & Tarteron ont vû dans ces deux Vers, l'un, *une promenade faite sur le soir le long de ruisseaux qui coulent avec un doux murmure*; l'autre, *des rendez-vous agréables où l'on s'entretient confidemment le soir avec ses amis.* Je veux croire, dit M. L. A. G., que c'est par respect pour les mœurs que ces deux Religieux ont pris cette tournure; mais je doute, ajoute-t'il, qu'ils aient bien entendu le vrai sens de ces Vers. Ces *lenes susurri* ne sont pas, comme on l'a cru, des conversations à voix basse entre deux amans; ce sont des serenades. Pour répandre plus de jour sur mon opinion, poursuit notre Commentateur, j'entrerai dans quelques détails sur les mœurs des anciens Romains, mœurs qui se conservent encore tout entieres dans la basse Italie, en Espagne, ainsi que dans tout le Levant.

L'amour, passion toute-puissante mais toujours hypocrite, se prête à la gêne & aux entraves aussi long temps qu'il peut les supporter; mais deviennent-elles trop fortes, il les brise, il les franchit. On parle d'amour, de la rue aux fenêtres, en Espagne & en Italie, parce que le climat le permet. En France & en Allemagne où le climat est plus rigoureux, il a fallu

lui ouvrir la porte; on y parle d'amour au coin du feu. Dans le Pays d'Horace les maiſons étoient quelque choſe de ſacré & d'impénétrable, ſur-tout s'il s'y trouvoit de jeunes filles à marier. Qu'on ne s'y trompe pas; ce ne ſont ni les Arabes ni les Turcs qui ont apporté la jalouſie & les Serrails dans la Grece & dans le Levant. Ces uſages ſont beaucoup plus anciens, ils ſont inhérens au ſol même; ils ſubſiſtent encore en Italie, ou plutôt ils y ont ſubſiſté juſqu'à la fin du ſiecle dernier où les mœurs Françoiſes pénétrerent dans la haute Italie. Quant à la partie Méridionale de ce Pays, les mœurs anciennes s'y maintiennent encore dans toute leur ſévérité. Les maiſons ſont inacceſſibles aux amans; les jeunes filles, gardées auſſi rigoureuſement qu'en Turquie, paſſent une grande partie de leur temps à la fenêtre, ſur-tout pendant la nuit, où elles viennent entendre les chanſons que leurs amans chantent à demi-voix pour qu'on ne s'apperçoive de rien dans le voiſinage. De ſon côté la jeune fille a ſoin d'éloigner toute lumiere de ſa chambre; ce n'eſt que par ſes *chuchotemens* que l'Amant peut connoître qu'elle eſt au balcon à l'écouter. J'ai été, dit notre Commentateur, mille fois témoin de la ſcene dont veut parler ici Horace. Quelquefois la jeune fille ſe tait tout-à-coup; elle ne répond plus aux diſcours de ſon Amant, qui ne pouvant diſcerner dans l'obſcurité ſi on l'é-

coute encore ou ſi l'on s'eſt retiré, parle & prête l'oreille pendant quelque temps juſqu'à ce qu'enfin n'obtenant plus de réponſe il ſe perſuade ou que ſa Maîtreſſe eſt allée ſe coucher, ou qu'ayant entendu du bruit dans la chambre de ſa mere & craignant d'être découverte elle s'eſt enfuie au plus vîte & s'eſt remiſe dans ſon lit pour y faire ſemblant de dormir. Ces ſujets d'allarmes ſont ſi fréquens, qu'un Amant ne doit point trouver mauvais de ſe voir ainſi tout-à-coup abandonné dans ces converſations nocturnes. Affligé du contre-temps il remet ſon inſtrument de Muſique dans l'étui & prend le parti de s'en retourner; quand tout-à-coup la jeune fille qui s'étoit retirée dans un coin de ſa chambre lui fait connoître, par un grand éclat de rire, qu'elle l'écoutoit encore & qu'elle n'a voulu que le mettre un moment en peine; tranſporté de joie & de plaiſir, l'Amant revient & recommence ſes galanteries. Voilà ce qu'Horace a voulu peindre dans ces Vers: *Nunc & latentis proditor intimo*—— *Gratus puellæ riſus ab angulo, &c.* Dans le reſte de la ſtrophe le Poëte préſente le tableau de ce qui ſe paſſe aux portes des maiſons. En Italie, il eſt permis aux jeunes filles d'y venir quelquefois, ſur-tout à l'entrée de la nuit. L'Amant n'oublie pas d'y paſſer à pluſieurs repriſes juſqu'à ce qu'il trouve le moment d'indiquer à ſa Maîtreſſe l'heure du rendez-vous nocturne, de lui faire promettre qu'elle s'y trouvera,

& d'en demander un gage, ce qui n'est presque toujours qu'un prétexte pour lui serrer la main & lui enlever une bague que ses doigts défendent mal.



X.

« The Works of Ossian, the son of Fingal, &c. »

Les Ouvrages d'Ossian, fils de Fingal, traduits de la Langue Gallique; par M. J. Macpherson. *A* Londres, *chez* Becket *&* de Hondt. 1765. 2 *Vol.* in-8°.

ON trouve dans ces deux Volumes la collection entiere des Poëmes en Langue Erse ou Gallique, que M. Macpherson a traduits en Anglois. Nous avons entretenu souvent le Public de ces Poëmes & nous en avons traduit quelques-uns tant dans le *Journal Étranger* que dans cette *Gazette Littéraire.* Nous n'y reviendrons pas davantage. Mais on a joint à la nouvelle Édition que nous annonçons une *Dissertation Critique sur les Poëmes d'Ossian,* qui mérite que nous la fassions connoître en détail. C'est un morceau de critique excellent & qui suppose beaucoup d'esprit, de goût, de Littérature & de Philosophie. Nous avons été flattés d'y trouver plusieurs observations que nous avions faites & imprimées nous-mêmes en annonçant ces monumens curieux de la Poésie d'un

Peuple presque sauvage. L'Auteur de cette Dissertation est M. Blair, Ministre Écossois, Professeur de Rhétorique & de Belles-Lettres à l'Université d'Édimbourg. Nous allons donner la substance de son Ouvrage & exposer ses idées en les resserrant.

Les commencemens de la société, chez tous les Peuples, sont enveloppés de ténebres & de fables; & s'ils étoient mieux connus ils offriroient peu d'événemens dignes d'être conservés. Mais dans tous les périodes de la société le spectacle des mœurs est intéressant; & c'est dans les premiers Poëmes des Nations qu'il faut chercher la peinture la plus fidelle des mœurs anciennes. On y trouve l'histoire de l'imagination & des passions de l'homme, histoire plus importante que celle des faits qu'un siecle barbare peut produire.

Indépendamment de ce mérite, que les Poëmes anciens ont aux yeux du Philosophe qui observe la nature humaine, ils en ont un autre, précieux pour l'homme de goût : on espere y trouver quelques-unes des beautés les plus frappantes du style poétique. Les productions des siecles ignorans & sauvages doivent être irrégulieres & sauvages aussi, mais en même temps elles doivent être animées de cet enthousiasme, de cette véhémence, de ce feu qui est l'ame de la Poésie; car les temps que nous appellons barbares sont, par un grand nombre de circonstances, favorables au gé-

nie poétique. Cet état, dans lequel la nature humaine prend un essor libre & indépendant, encourage certainement les développemens de l'imagination & des passions.

Dans l'enfance des sociétés, les hommes vivent dispersés, au milieu de scenes solitaires & agrestes où les beautés seules de la nature les intéressent. Ils rencontrent souvent des objets nouveaux & étranges qui excitent leur admiration & leur étonnement; & leurs passions sont fréquemment exaltées par les changemens subits de fortune qui doivent se rencontrer dans leur état incertain & mobile. Leurs passions n'ont rien qui les modere, & leur imagination n'a rien qui les retienne. Ces hommes se montrent les uns aux autres sans déguisement, parlent & agissent avec la franchise & la simplicité de la nature. Comme tous leurs sentimens sont forts, leur langage prend nécessairement un tour poétique. Disposés à exagérer, ils peignent tout des plus vives couleurs, ce qui rend leurs discours pittoresques & figurés.

Le langage figuré doit particulierement sa naissance à deux causes : au défaut de termes propres pour exprimer certaines idées, & à l'influence de l'imagination & des passions sur les formes du discours; ces deux causes se rencontrent dans l'enfance des sociétés. On regarde communément les figures

comme des modes artificiels de difcours, inventés par les Orateurs & les Poëtes dans les temps éclairés & polis. C'eft le contraire qui eft vrai. Un Chef de Hurons ou de Cheraquis, haranguant fa Tribu, emploie dans fon difcours des métaphores plus hardies qu'un Européen moderne n'oferoit en hafarder dans un Poëme épique.

Dans les progrès que fait la Société, le génie & les mœurs des hommes fubiffent des changemens plus favorables à l'exactitude qu'à la force & à la chaleur de l'efprit. L'entendement prend de l'empire fur l'imagination, & celle-ci eft moins exercée à mefure que le premier l'eft davantage. Les objets nouveaux & furprenans deviennent plus rares; les hommes s'appliquent à rechercher la caufe des chofes; ils fe corrigent & s'éclairent les uns les autres; ils apprennent à dompter & à déguifer leurs paffions; & leurs mœurs extérieures fe forment fur un modele commun de politeffe & de civilité. Le langage paffe de la ftérilité à l'abondance, & en même temps de la chaleur & de l'enthoufiafme à l'exactitude & à la précifion. Les progrès de la fociété à cet égard reffemblent aux progrès de l'âge dans l'homme. Les facultés de l'imagination font plus vigoureufes dans la jeuneffe; celles de l'entendement muriffent avec plus de lenteur, & fouvent n'atteignent à leur maturité que

lorſque celles de l'imagination commencent à ſe flétrir.

Quand on dit que la Poéſie eſt plus ancienne que la Proſe, ce n'eſt pas que les hommes aient jamais converſé en langage meſuré; mais leur langage, dans les premiers temps de la ſociété, approchoit du ſtyle poétique, & les premieres compoſitions qui ont été tranſmiſes à la poſtérité étoient inconteſtablement des Poëmes. Le chant paroît être né avec la ſociété même chez les Nations les plus barbares. Les ſeuls ſujets qui puſſent engager les premiers hommes à exprimer leurs penſées en compoſitions d'une certaine étendue, ſont ceux qui prennent naturellement le ton de la Poéſie, les louanges des Dieux, les exploits & les revers des Guerriers & des Héros. Avant que l'écriture fût inventée, il n'y avoit que des Chants & des Poëmes qui puſſent s'emparer aſſez fortement de l'imagination & de la mémoire pour ſe conſerver par la tradition orale & ſe tranſmettre d'une race à une autre.

On peut donc s'attendre à trouver des Poëmes dans les antiquités de toutes les Nations. Il eſt probable auſſi qu'on trouveroit une reſſemblance ſenſible entre les plus anciens Poëmes, à quelques Nations qu'ils appartinſſent. Dans un état ſemblable de mœurs, les mêmes objets & les mêmes paſſions opé-

rant ſur l'imagination des hommes, imprimeront dans leurs productions un caractere général qui ſera commun à toutes. Il réſultera ſans doute quelque diverſité de la différence du climat & du génie ; mais les hommes n'auront jamais des traits plus reſſemblans que dans les commencemens des ſociétés. Ses révolutions ſucceſſives donnent naiſſance à des diſtinctions eſſentielles parmi les Peuples divers, & détournent en différens canaux fort diſtans les uns des autres, le cours naturel du génie & des mœurs des hommes, à meſure qu'il s'éloigne de ſa ſource. Ce qu'on a appellé longtemps le ſtyle de la Poëſie Orientale, parce que quelques-uns des plus anciens Poëmes nous ſont venus d'Orient, n'eſt vraiſemblablement pas plus Oriental qu'Occidental. Ce ſtyle caractériſe plutôt le ſiecle que le climat, & appartient en grande partie à toutes les Nations dans un certain période. Les Ouvrages d'Oſſian nous en offrent une preuve remarquable. Les Goths, ſous le nom deſquels on comprend ordinairement toutes les Tribus Scandinaves, étoient un Peuple farouche, belliqueux & noté pour ſon ignorance dans les Arts ; cependant ils ont eu dès les premiers temps leurs Poëtes connus ſous le nom de *Scaldes*, & leurs chants appellés *Wyſes*. Leur Poéſie eſt telle qu'on doit l'attendre d'une Nation barbare ; elle eſt ſauvage & irréguliere, mais en même temps forte & animée. Le ſtyle eſt plein

d'inverſions, de figures & de métaphores. Nous avons parlé en détail des plus célebres de ces Poëmes dans le premier Volume de cette *Gazette*, *p.* 238.

Les Poéſies d'Oſſian préſentent une ſcene bien différente. On y trouve le feu, l'enthouſiaſme des plus anciennes Poéſies, combiné avec beaucoup d'art & de régularité. La tendreſſe & même la délicateſſe y dominent ſur la férocité & la barbarie ; le cœur eſt tour à tour attendri par les plus doux ſentimens, & élevé par les idées les plus ſublimes de magnanimité, de généroſité & de véritable héroïſme. Quand on paſſe des Poéſies de Lodbrog à celles d'Oſſian, on croit paſſer d'un déſert ſauvage dans une terre fertile & cultivée. Comment expliquer cette ſingularité ? ou comment la concilier avec la grande antiquité qu'on attribue aux Poëmes Galliques ? C'eſt un problême curieux qui mérite d'être développé.

Les anciens Ecoſſois étoient inconteſtablement d'origine Celtique. Les Celtes, peuple puiſſant, entierement diſtinct des Goths & des Teutons, établirent autrefois leur domination ſur tout l'Occident de l'Europe ; mais ils avoient formé dans la Gaule leur principal établiſſement. Les Druydes étoient leurs Philoſophes & leurs Prêtres ; les Bardes étoient leurs Poëtes, chargés de conſerver & de chanter les actions héroïques. Ces deux Ordres d'hommes paroiſſent avoir ſubſiſté de temps immémorial dans la Nation,

comme des Membres diſtingués de l'Etat. Les Celtes n'étoient pas un Peuple entierement ignorant & groſſier. Ils avoient depuis longtemps un ſyſtême établi de Diſcipline & de Gouvernement, qui paroît avoir eu une influence forte & durable ſur leurs mœurs. Il eſt prouvé par le témoignage des Auteurs anciens qu'ils avoient des Arts & cultivoient la Philoſophie.

Les Nations Celtiques avoient un ſi grand attachement pour leurs Poéſies & leurs Bardes qu'au milieu des révolutions de leur Gouvernement & de leurs mœurs, même longtemps après que l'Ordre des Druydes fut détruit & que la Religion Nationale fut changée, les Bardes fleuriſſoient encore, non comme une troupe de Chanteurs errans, tels que les Rapſodes des Grecs, du temps d'Homere, mais comme un Ordre d'hommes très-conſidéré dans l'Etat & ſoutenu par un établiſſement public : ils ont ſubſiſté preſque juſqu'à notre temps ſous le même nom & exerçant les mêmes fonctions qu'autrefois, en Irlande & dans le Nord de l'Ecoſſe. On ſait que dans l'un & l'autre de ces Pays chaque *Regulus* ou Chef avoit ſon Barde qui étoit regardé comme un Officier conſidérable à ſa Cour & avoit des terres qui lui étoient aſſignées & qui paſſoient à ſa poſtérité. On trouve dans les Poëmes d'Oſſian un grand nombre d'exemples de la conſidération qu'on avoit pour les Bardes.

Quand on fait attention au goût très-vif & très-ancien que les Celtes avoient pour la Poésie, on doit être moins étonné qu'elle ait été portée chez eux à un degré de perfection qu'on ne peut guère au premier coup d'œil attendre d'une Nation qu'on est accoutumé d'appeller barbare. Le mot de barbarie est un terme bien équivoque; il supporte beaucoup de degrés & de modifications. Quoique la barbarie exclue toujours la politesse des mœurs, elle n'est pas incompatible avec les sentimens généreux & les affections tendres. Voyez les chansons des Lapons, le peuple le plus grossier, le plus ignorant, le plus malheureux, le plus barbare enfin qu'on ait encore découvert.

Il faut considérer les Bardes, comme un Ordre distingué d'hommes qui cultivoient la Poésie depuis une longue suite de siecles, & dont l'imagination étoit continuellement exercée sur les idées d'héroïsme; qui avoient conservé par la tradition tous les Poëmes composés avant eux; qui s'efforçoient à l'envi, dans le panégyrique de leurs héros respectifs, d'effacer & leurs prédécesseurs & leurs contemporains; on concevra alors comment le caractere de ces héros se montre dans leurs chants orné de qualités vraiment nobles & grandes. Les vertus qui distinguent, par exemple, un Fingal, telles que la modération, l'humanité, la clémence, ne sont pas

en effet les premieres idées d'héroïſme qui ont dû ſe préſenter à un Peuple barbare; mais l'eſprit humain ſe prête aiſément aux peintures vraies de la perfection humaine; ces idées d'héroïſme ayant germé dans la tête des Poëtes, elles ont été bientôt ſaiſies, admirées & développées, & vraiſemblablement elles n'ont pas peu contribué à exalter les mœurs publiques.

Les chants des Bardes, que les Guerriers Celtes apprenoient dès l'enfance, & qui faiſoient leur principal amuſement pendant toute leur vie, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre, devoient avoir une grande influence ſur les eſprits, & concourir à modeler les mœurs réelles ſur les mœurs poétiques & à former des héros tels que Fingal; ſur-tout ſi nous conſidérons que parmi le petit nombre des objets d'ambition que préſentoit l'état encore barbare de la ſociété, le mobile le plus puiſſant étoit la réputation & l'immortalité que les chants des Bardes donnoient aux vertus & aux exploits des Guerriers.

Les Hiſtoriens d'Angleterre diſent que lorſqu'Édouard I[r] conquit le Pays de Galles, il fit mettre à mort tous les Bardes; cela eſt difficile à croire; mais cette tradition, vraie ou fauſſe, prouve la grande influence qu'on attribuoit aux chants des Bardes ſur les eſprits du Peuple.

Oſſian vivoit dans un temps où il pouvoit jouir de

tous les avantages de cette Poésie de tradition : il fait de fréquentes allusions aux anciens Bardes ; & les exploits des ancêtres de Fingal étoient célébrés dans des chants qui étoient devenus communs & populaires. Doué par la nature d'une sensibilité exquise, il étoit porté à cette tendre mélancolie qui accompagne ordinairement le génie, & son ame étoit également susceptible de fortes & de douces émotions. Ce n'étoit pas seulement un Barde élevé avec soin & instruit de toutes les ressources connues de son Art, c'étoit aussi un Guerrier, fils du Prince le plus renommé de son temps. Il rapporte des expéditions auxquelles il avoit eu part ; il chante des batailles où il avoit combattu lui-même ; il avoit vû les scenes les plus frappantes de son temps, soit d'héroïsme dans la guerre, soit de magnificence dans la paix. Quelque grossiere que puisse nous paroître la magnificence de ces temps-là, nous devons nous ressouvenir que toutes les idées de magnificence sont relatives : le siecle de Fingal étoit l'époque d'une splendeur distinguée dans la partie du monde qu'il habitoit. Ce Prince étoit illustre par ses victoires & ses exploits : il possédoit un domaine assez étendu & il s'étoit enrichi des dépouilles d'une Province Romaine.

Les mœurs du siecle d'Ossian étoient très-favorables au génie de la Poésie. L'avarice & la mollesse,

ces

ces deux vices auxquels Longin attribue la décadence de la Poésie, étoient encore inconnues. Les habitans des Montagnes d'Écosse menoient une vie indolente & vagabonde que peu d'objets d'inquiétude pouvoient troubler; la Chasse & la Guerre faisoient leur occupation essentielle, & la Musique & les Festins leur principal amusement. Le grand objet de l'ambition des Guerriers étoit de faire célébrer leurs exploits dans les chants des Bardes, & ils croyoient que les ames des morts étoient dans la souffrance lorsqu'ils n'avoient pas encore reçu ce prix de leurs vertus. Dans des temps & avec des mœurs semblables, & dans un Pays où la Poésie étoit cultivée & honorée depuis si longtemps, faut-il s'étonner qu'après une longue succession de Bardes il se soit trouvé un homme qui doué par la nature d'un génie heureux, favorisé par les avantages particuliers de sa naissance & de sa situation, & témoin, dans le cours de sa vie, d'une foule d'événemens propres à enflammer son imagination & à émouvoir son cœur, ait atteint dans la Poésie un degré de perfection digne d'exciter l'admiration des siecles plus polis & plus éclairés.

Les Poésies d'Ossian portent un caractere d'antiquité si frappant, que, quand il n'y en auroit pas d'autre preuve, tout homme d'esprit & de goût n'hésiteroit pas à les regarder comme la production d'un

ſiecle très-reculé. On diſtingue quatre périodes dans l'hiſtoire des ſociétés humaines. Les hommes ont commencé à vivre de la Chaſſe; la vie Paſtorale y a ſuccédé; l'Agriculture eſt venue enſuite & a été ſuivie du Commerce. Les Poéſies d'Oſſian nous préſentent le tableau du premier de ces périodes. La Chaſſe y eſt l'occupation ordinaire des hommes; le pâturage y eſt déſigné par quelques alluſions aux troupeaux; mais on n'y trouve aucune trace d'Agriculture ni de Commerce; enfin tout y peint des mœurs ſimples & encore dans l'enfance. Vous y voyez des héros préparer, comme Achille, leurs repas, qu'ils prennent aſſis autour d'un chêne allumé.

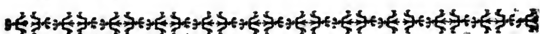
Le cercle des idées & des faits y eſt très-étroit; la valeur & la force du corps ſont les qualités qu'on y vante. Les cauſes les plus légeres produiſent des querelles, ce qui arrive chez tous les Peuples ſauvages. Le reſſentiment d'un Guerrier qu'on a inſulté dans un tournois ou qu'on n'a pas invité à un feſtin, ſuffit pour allumer une guerre. On y voit des femmes enlevées de force & toute la Tribu ſe liguer, comme dans les temps d'Homere, pour vanger l'injure. Les héros, il eſt vrai, montrent, dans pluſieurs occaſions, de la délicateſſe dans leurs ſentimens, mais jamais dans leurs mœurs; ils parlent de leurs actions avec franchiſe, ſe vantent de leurs exploits & chantent leurs propres louanges. On voit par le récit de leurs

batailles qu'ils ne connoissoient l'usage ni des tambours ni des trompettes ; ni d'aucun instrument de cette nature. Ils n'avoient de moyen pour donner l'allarme à une armée ; que celui de frapper sur un bouclier, ou de pousser un cri éclatant ; aussi la voix forte & terrible de Fingal est-elle citée comme une qualité nécessaire d'un grand Général. Ils se battoient en désordre ; avec des armées peu nombreuses, & le combat finissoit souvent par un duel entre les deux Chefs.

Tout, dans la composition des Poëmes d'Ossian, porte le caractere de la plus grande antiquité ; on n'y remarque nulle régularité dans le dessein, nulle liaison dans les parties ; le style y est presque toujours rapide, véhément & figuré ; & en plusieurs endroits on y retrouve une ressemblance frappante avec le style de l'Ancien Testament. Ce qui prouve d'une maniere plus décisive encore la grande antiquité de ces Poëmes, c'est qu'on n'y rencontre presque point de termes abstraits. Dans l'enfance des sociétés, les hommes n'ont que des idées particulieres & manquent de mots pour exprimer les conceptions générales, qui sont le fruit de la réflexion & du temps. Ossian ne généralise point ses idées ; son esprit ne s'étend guère au-delà des objets qui l'environnent ; si même dans une comparaison il parle d'une Colline, d'un Lac, d'une Mer, il particularise toujours ces

objets ; c'eſt la Colline de Cromla, la tempête de la Mer de Malmor, ou les roſeaux du Lac de Lego ; & cette forme d'expreſſion, qui caractériſe une Langue neuve & des temps anciens, eſt en même temps très-favorable à la Poéſie deſcriptive.

Après avoir établi l'antiquité des Poéſies d'Oſſian, notre ingénieux Profeſſeur fait des obſervations pleines de goût ſur leur caractere général. Nous réſervons pour l'Ordinaire prochain la ſuite de cette Diſſertation intéreſſante.



NOTICES.

I.

« Tal om Farſoter, &c. »

Discours ſur les Maladies Épidémiques qui font le plus grand ravage parmi le Peuple, prononcé dans l'Académie Royale des Sciences le 26 Juillet 1764; par M. Abraham Boeck, *Préſident au Collége Royal de Médecine & premier Médecin du Roi, lorſqu'il ſe démit de la Charge de Préſident de cette Académie. A* Stockolm, *chez* Laur. Salvius. 1765. 52 *pages* in-8°.

L'Auteur de ce Diſcours fait le dénombrement des habitans que la Suede perd annuellement par les différentes maladies qui regnent dans le Royaume ; il prouve, d'après le calcul envoyé des

Provinces au College Royal de Médecine; que les maladies de poitrine enlevent chaque année 8000 hommes à la Suede, les fievres malignes & la colique 4000, la dyssenterie 16000, & la petite vérole le septieme de tous les enfans qui naissent. Il y a encore d'autres maladies que le Peuple ne sait point nommer, qui font périr tous les ans près de 10000 enfans. M. Boeck approfondit les causes de ces Maladies épidémiques; il en connoît de morales, de physiques & d'œconomiques. Il indique ensuite les moyens qu'on pourroit employer pour y remédier efficacement. Ceux qui pensent que la Médecine est utile à la conservation des hommes pourroient remarquer qu'il n'y a pas assez de Médecins dans les Provinces de la Suede; chaque Gouvernement dont l'étendue est de dix à douze lieues qui en valent trente & trente-six de France, n'a qu'un seul Médecin qui est pensionné, & les grandes Villes n'ont qu'un Chirurgien.

II.

« Verhandlungen der Helvetischen Gesellschaft in » Schinznach, &c. »

Mémoires de la Société Helvétique de Schinznach, pour les années 1763 & 1764. 2 Parties in-8°.

Le principal objet de cette Société naissante est de faire servir l'Histoire à augmenter la vertu des Citoyens & la félicité de l'Etat. . . . . Les Membres

qui la compoſent, dit-on dans le premier Mémoire, ſe ſont propoſés de préſenter les loix & les révolutions des Confédérés, l'eſprit & les mœurs des Citoyens dans les divers âges de la République d'après les vrais principes de l'Hiſtoire.

Le ſecond Mémoire eſt intitulé ; *Les derniers Vœux d'un Patriote Helvétique.* Il eſt de M. Balthaſar, Membre du Conſeil de Lucerne & Inſtituteur de la Société. Ce Citoyen vertueux y déploie, d'une maniere attendriſſante, le contentement qu'il éprouve en voyant que la Patrie a des hommes qui s'empreſſent d'établir, ſelon ſes vœux, la Politique ſur des principes ſolides ; enſuite il fait l'éloge de Gens de Lettres de la Suiſſe actuellement vivans & preſque tous Membres de cette reſpectable Académie. M. Balthaſar avoit été nommé Préſident de la Société ; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur. Il en reçut la nouvelle le ſoir & il mourut le lendemain : c'eſt dans ce court eſpace de temps qu'il a compoſé ſon Mémoire.

Le troiſieme a pour titre : *Réponſe aux derniers Vœux d'un Patriote Helvétique.* Il eſt de M. Salomon Geſſner. L'Auteur y expoſe les avantages qui doivent réſulter du nouvel établiſſement. « Les Confédérés, dit-il, ne ſeront plus étrangers les uns aux autres ; la défiance & les préjugés tomberont ; rien ne pourra déſormais nous faire oublier que nous

participons tous à un bonheur dont la durée dépend de l'amitié commune. Plus ce ſentiment aura de force & d'étendue, plus il perfectionnera notre bien-être général & particulier. On s'aſſiſtera réciproquement dans l'infortune, comme des freres vertueux aſſiſtent leur frere infortuné ; tout ce qu'il y a d'utile & de beau dans la ſociété des hommes ſe répandra, comme un jour d'été fertile en bénédictions, ſur nos vallons & ſur nos montagnes. A l'ombre de la liberté, chacun recueillira tranquillement les fruits de ſon induſtrie, & diſpoſera de ſes deſſeins & de ſes actions. » M. Geſſner, comme on voit, répand ſur tous les objets la ſenſibilité de ſa belle ame.

Le 4e & dernier Mémoire eſt un Diſcours adreſſé à la Société Helvétique par M. Hirzel, premier Médecin de la Ville de Zurich. Ce Diſcours peut être diviſé en deux Parties : la premiere traite de l'origine de la Confédération, l'Auteur y juſtifie la conduite des premiers moteurs de la République. Il prouve que ces hommes de bien ne ſe ſont point révoltés contre leurs Supérieurs, c'eſt-à-dire, contre les Empereurs & l'Empire auquel la Suiſſe étoit incorporée. Leur premiere alliance, dit-il, eſt un exemple frappant de modération & de reſpect. Ils ont rempli leur objet ſans répandre le ſang humain ; &, quoique leur alliance prît bientôt de nouveaux accroiſſemens par l'acceſſion d'autres Etats, jamais ils ne

cherchèrent à faire des conquêtes. La seconde Partie de ce Mémoire renferme l'Histoire de l'origine de la Société. Nous en rendrons compte incessamment.

III.

» Demosthnis und Aeschinis Reden, &c. »

Discours de Demosthene & d'Eschines, traduits en Allemand & enrichis de Remarques ; par M. le Docteur J. J. Reiske. *Deux Volumes. A* Lemgo, *chez* Meyer. 1764. *in*-8°.

Pour donner une idée de cette version nous nous contenterons d'en traduire un seul passage, il est tiré du second Discours Olynthien : « Des Joueurs » de gobelets, des Danseurs de corde, des Faiseurs » de modes, des Coureurs de pays, des Farceurs, » des Polichinels, des Rimailleurs, des Bouffons & » des Poëtes de Cour qui font de méchans petits » Vers à l'honneur des Conseillers Intimes de Phi- » lippe pour le faire rire, favoriser sa digestion » quand il a trop mangé, & dissiper les fumées » que le vin lui envoie à la tête quand il a perdu le » jugement à force de boire : voilà ses camarades ; voi- » là les gens dont il recherche la société ; il ne peut » pas plus s'en passer que de son pain quotidien...... » Eh bien ! nous voilà assis, grands yeux ouverts, » bouche béante, & bêtes que nous sommes nous » perdons un si joli temps. »

M. Reiske a-t'il voulu traduire Demosthene ou le parodier ?

I V.

« Opere del Conte Algarotti, Cavaliere del Ordine
» del Merito, Ciamberlano di S. M. il Rè di
» Pruſſia. »

Œuvres du Comte Algarotti, Chevalier de l'Ordre du Mérite, Chambellan de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe.

Dulces ante omnia muſæ.

A Livourne, *chez* Marc Coltellini. *in*-8°. 4 *Vol.*

On vient de faire une Collection complette en quatre Volumes des Œuvres du célebre Algarotti. Les deux premiers renferment les Dialogues ſur l'Optique de Newton, retouchés par l'Auteur avant ſa mort. On ſait que M. Algarotti a répandu le premier en France la Doctrine de ce Philoſophe. On y trouve auſſi ſes Eſſais ſur la Peinture, la Muſique & l'Architecture. L'Auteur y a ajouté un Dialogue intitulé; *Caritée*, dans lequel il explique, « comment nous » voyons droits les objets qui dans notre œil ſe pei» gnent renverſés, & comment on ne voit qu'un » ſeul objet, quoiqu'il s'en peigne dans les yeux une » double image. » Le troiſieme Volume contient un Diſcours adreſſé au P. Bettinelli, Jéſuite, où l'Auteur établit la néceſſité d'écrire dans ſa propre Langue. On trouve enſuite un Eſſai adreſſé au Marquis Maffei ſur la Langue Françoiſe, un autre ſur la Rime, un autre ſur la durée des regnes de Rome,

ſur la journée de Zama, ſur l'Empire des Incas; ſur Deſcartes, ſur le Commerce; dans le quatrieme on demande pourquoi les grands génies s'élevent en même temps & fleuriſſent à la fois; on y fait cette autre queſtion renouvellée d'après l'Eſprit des Loix: Si les différentes qualités des Peuples naiſſent de l'influence du climat ou de la force de la légiſlation. Le Comte Algarotti prétend que les Loix ont le pouvoir de dénaturer preſqu'entierement le caractere des Peuples, & s'il ne démontre pas la vérité de cette opinion, il lui donne au moins toute la probabilité dont elle paroît ſuſceptible.

V.

« Dell' Arte della Guerra, Canti ſei del reale Filo-
» ſofo di *Sans-Souci* Federico III, Re di Pruſſia,
» tradotti del Franceſe in Verſi ſiolti Italiani. »

L'Art de la Guerre, Poëme en ſix Chants par le Philoſophe de Sans-Souci, Frédéric III, Roi de Pruſſe, traduit du François en Vers Blancs Italiens. *A* Veniſe, *chez* Antoine Zatta, *in*-12. 1765.

Voici la ſeconde traduction en Vers Italiens du Poëme ſur *l'Art de la Guerre.* Le ſort de cet Ouvrage étant fait nous nous contenterons d'annoncer cette Traduction nouvelle. Nous croyons que l'auguſte Auteur du Poëme ſera content de la maniere dont ſon Traducteur lui fait parler la Langue Italienne.

FRANCE.

I.

Traité de Peinture, suivi d'un Essai sur la Sculpture, pour servir d'introduction à une Histoire universelle relative à ces beaux Arts. Par M. Dandré Bardon, *l'un des Professeurs de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture*, &c. *A* Paris, *chez* Desaint, *Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.* 1765.

M. Dandré Bardon prononça en 1757 à l'assemblée de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture un Discours sur l'utilité d'une Histoire universelle traitée relativement aux Arts fondés sur le dessin. L'Auteur a jugé à propos de rassembler dans une introduction les différens principes de son Art. Il en donne lui-même la raison. Il se seroit vu dans la nécessité de les rappeller mille fois dans l'exposition des Tableaux. D'une part, le fil historique auroit été interrompu par de trop fréquentes répétitions; &, de l'autre, les maximes pittoresques, proposées d'une maniere laconique, auroient beaucoup perdu de leur clarté, de leur développement, de leur force & de la juste étendue qu'elles exigent.

Ce Traité de Peinture, qui n'est que l'introduction à l'Histoire universelle des Arts, est divisé en trois Parties : Dessin, Composition, Coloris.

Il est précédé d'un Discours Préliminaire où l'Auteur s'est proposé de faire voir les avantages

d'une Théorie profonde qui dirige la pratique & éclaire même le génie. L'Auteur fait lui-même l'analyse de son Ouvrage dans la premiere Partie du Traité. Il dévoile les regles & les principales qualités du dessin, la correction, le caractere, le goût, le choix & la vérité; il définit chacune de ces qualités; il indique les moyens de se former à la correction du dessin; enfin analyse plusieurs chefs-d'œuvres. Ces détails sont terminés par des préceptes sur l'expression.

Dans la seconde Partie, il traite de la composition. Les conseils au sujet de l'invention y sont associés aux principes qui intéressent la disposition ou l'ordonnance d'un trait historique. Les maximes du pittoresque, de l'historique, de l'allégorique, celles du poétique, de l'enthousiasme, du sublime & du pathétique y sont exposées avec la clarté qu'elles empruntent du flambeau des exemples.

La troisieme Partie concerne le coloris & le clair-obscur. L'Auteur, persuadé que les chefs-d'œuvres des grands Maîtres forment plus les Eleves & les Amateurs, que ne peuvent faire tous les préceptes, veut que ce soit Rubens même qui expose les principes du coloris. Il conduit son Lecteur dans la Galerie du Luxembourg & l'Auteur, à l'occasion de chaque Tableau, développe tous les mysteres de l'Art.

M. Dandré termine ce premier Volume par un précis des principales maximes qui concernent les plafonds, réunies dans un projet d'apothéose en l'honneur de Rubens & dont le plan doit aussi faire honneur à celui qui l'a tracé.

Le second Volume commence par un Essai sur la Sculpture. L'Auteur y suit la même marche & le même procédé que dans le Traité sur la Peinture. L'Ouvrage est terminé par un Catalogue des plus fameux Peintres, Sculpteurs & Graveurs de l'Ecole Françoise. L'Auteur y donne une idée générale de leur style & de leur maniere, & une notice de leurs principaux Ouvrages.

L'Auteur y a donné place à quelques Artistes dont la réputation n'est point parvenue à la plus grande célébrité. Il justifie cette espece d'indulgence par une réflexion judicieuse. « Pour juger d'une ma-
» niere équitable les Artistes qui n'ont pas obtenu
» les premiers rangs, il faut, dit M. Dandré, faire
» moins d'attention au petit nombre de ceux qui les
» ont précédés dans la course qu'à la multitude de
» ceux qui sont restés en arriere. »

Il est certain que la grande réputation d'un Artiste a souvent empêché qu'on apprécie les autres. C'est à ceux qui font l'Histoire des Arts à venger cette injustice en mettant chacun à sa place.

L'Ouvrage de M. Dandré nous a paru bien fait & bien écrit.

I I.

La Théologie des Peintres, Sculpteurs, Graveurs & Dessinateurs, &c. par M. l'Abbé Méry, *D. L. C. Prêtre & Licencié en Théologie. A* Paris, *chez* H. C. de Hansy, *le jeune, Libraire, rue S. Jacques.* 1765.

Le fond de cet Ouvrage est emprunté de l'histoire des Peintures sacrées par Jean Molan, Professeur à l'Université de Louvain, mais la forme en est différente; M. l'Abbé Méry, pour réunir sous un même point de vue & dans un ordre plus naturel les objets qu'il avoit à traiter, donne à la matiere un jour tout nouveau. L'Auteur a du zele pour les Arts, mais il n'auroit pas dû se restraindre à relever des erreurs; il falloit en même temps proscrire une infinité d'idées pittoresques qui nous paroissent peu dignes de la majesté de la Religion; il devoit encore, ce semble, présenter les siennes d'une maniere plus noble & plus grave. « Quoiqu'il ne soit point » difficile, dit-il dans le Chap. XI, de peindre le Démon dans un tableau d'une façon à le faire connoître, en sorte que personne ne puisse s'y méprendre, je crois qu'il ne sera point inutile de donner ici la forme ou la figure sous laquelle on a » coutume de le représenter. Je me borne sur ce » sujet, qui pourroit être bien plus étendu, à trois » choses, c'est-à-dire à trois attributs de cet Ange-

» féducteur, les cornes, la queue & les griffes.... »
» Les cornes fignifient la puiffance, felon le langage
» de l'Écriture : on les donne au Démon parce qu'il
» eft le Prince des Superbes & qu'il étend fon empire
» fur tous les hommes. La queue exprime la fraude
» ou l'art de féduire, fuivant ces paroles de l'Apo-
» calypfe : *La queue de ce Dragon énorme entraînoit la*
» *troifieme partie des étoiles du Ciel*, & felon cet
» autre paffage : *Ils avoient des queues de Scorpion*
» *qui portoient un aiguillon au bout.* Les griffes,
» comme tout le monde fait, fignifient fon inclina-
» tion à ravir. On repréfente encore cet Efprit vô-
» miffant des flammes par la bouche ; parce qu'il eft
» dit dans Job : *Il jette du feu en éternuant*, &c. »

III.

LETTRE *de l'Abbé* de Rancé, *écrite à un de fes Amis de fon Abbaye de la Trape. A* Paris, *chez* Panckoucke, *rue & à côté de la Comédie Françoife.*

Ce fujet, très-connu de tout le monde, eft fombre, touchant & pathétique : il paroît rentrer un peu dans celui d'Abailard ; mais M. Barthe a prouvé que dans les mains du talent les matieres mêmes qui paroiffent épuifées prennent une nouvelle vie. L'Auteur eft déjà connu par un très-bon Recueil de Poéfies fugitives, & par fon ingénieufe Comédie de *l'Amateur*.

IV.

Epitre a l'Hymen. A Paris, *chez* Sébaſtien Jorry, *rue & vis-à-vis la Comédie Françoiſe.*

Nous devons cette Épître agréable à M. Collet, Auteur d'une Comédie (1) qu'on voit ſouvent & toujours avec un nouveau plaiſir ſur le Théatre François. M. Collet a l'ame ſenſible, & tous ſes Ouvrages le prouvent. Nous allons donner une idée de celui-ci en mettant ſous les yeux du Lecteur ce tableau du bonheur de l'Hymen.

Mais quel objet s'offre à ma vue ?
O charme ! ô joie inattendue !
Tout brille de nouveaux attraits,
Tout s'embellit dans la Nature,
Les champs ont repris leur parure,
De ce bois l'ombrage eſt plus frais ;
C'eſt l'Hymen, c'eſt lui qui ſe montre,
Mon cœur me rappelle ſes traits :
Les vertus vont à ſa rencontre,
Il eſt entouré de bienfaits,
Devant lui marche la Sageſſe,
Le devoir eſt à ſon côté,
Et l'heureuſe tranquillité,
Qui près de lui ſourit ſans ceſſe,
Des roſes de la Volupté
Couronne encore ſa vieilleſſe.

(1) *L'Iſle Déſerte.*

A Paris, de l'Imprimerie de la Gazette de France.

GAZETTE LITTÉRAIRE
DE L'EUROPE.
DU 15 JUILLET 1765.

I.

« The Comedies of Terence; &c. »

Les Comédies de Térence, traduites en Vers blancs; par M. George Colman. *A* Londres; *chez* Becket & de Hondt, *&c. in-4°.* 1765.

TÉRENCE étoit Esclave du Sénateur Terentius Lucanus. Térence Esclave! un des plus beaux génies de Rome! l'ami de Lælius & de Scipion! cet Auteur qui a écrit sa Langue avec tant d'élégance, de délicatesse & de pureté, qu'il n'a peut-être pas eu son égal ni chez les Anciens ni parmi les Modernes! Oui, Térence étoit Esclave; & si le contraste de sa condition & de ses talens nous étonne, c'est que le mot, Esclave, ne se présente à notre esprit qu'avec des idées abjectes; c'est que nous ne nous rappellons pas que le Poëte Comique Cæcilius fut Esclave; que Phedre le Fabuliste fut Esclave; que le Stoïcien Épictete

fut Esclave ; c'eſt que nous ignorons ce que c'étoit quelquefois qu'un Eſclave chez les Grecs & chez les Romains. Tout brave Citoyen qui étoit pris les armes à la main, combattant pour ſa Patrie, tomboit dans l'eſclavage, étoit conduit à Rome la tête raſe, les mains liées, & expoſé à l'encan ſur une Place publique, avec un écriteau ſur la poitrine qui indiquoit ſon ſavoir-faire. Dans une de ces ventes barbares, le Crieur ne voyant point d'écriteau à un Eſclave qui lui reſtoit, lui dit : *Et toi, que ſais-tu?* L'Eſclave lui répondit : *Commander aux hommes;* le Crieur ſe mit à crier : *Qui veut un Maître?* & il crie peut-être encore.

Ce qui précede ſuffit pour expliquer comment il ſe faiſoit qu'un Épictete ou tel autre perſonnage de la même trempe ſe rencontrât parmi la foule des captifs, & qu'on entendît autour du Temple de Janus ou de la Statue de Marſias : *Meſſieurs, celui-ci eſt un Philoſophe. Qui veut un Philoſophe? A deux talents le Philoſophe. Une fois, deux fois. Adjugé.* Un Philoſophe trouvoit ſous Séjan moins d'adjudicataires qu'un Cuiſinier : on ne s'en ſoucioit pas. Dans un temps où le Peuple étoit opprimé & corrompu ; où les hommes étoient ſans honneur & les femmes ſans honnêteté ; où le Miniſtre de Jupiter étoit ambitieux & celui de Thémis vénal ; où l'homme d'étude étoit vain, jaloux, flatteur, ignorant & diſſipé, un Cen-

ſeur-Philoſophe n'étoit pas un perſonnage qu'on pût priſer & rechercher.

Une autre ſorte d'Eſclaves, c'étoient ceux qui naiſſoient dans la maiſon d'un homme puiſſant, de peres & de meres Eſclaves. Si parmi ces derniers il y en avoit qui montraſſent dans leur jeuneſſe d'heureuſes diſpoſitions, on les cultivoit; on leur donnoit les Maîtres les plus habiles; on conſacroit un temps & des ſommes conſidérables à leur inſtruction; on en faiſoit des Muſiciens, des Poëtes, des Médecins, des Littérateurs, des Philoſophes; & il y auroit auſſi peu de jugement à confondre ces Eſclaves avec ceux qu'on appelloit *Curſores*, *Emiſſarii*, *Lecticarii*, *Peniculi*, *Veſtipici*, *Unctores*, *Oſtiarii*, &c. la valetaille d'une grande maiſon, qu'à comparer nos inſipides Courtiſannes avec ces créatures charmantes qui enchaînerent Periclès, & qui arracherent Demoſthene de ſon cabinet, à qui Épicure ne ferma point la porte de ſon école, qui amuſerent Ovide, inſpirerent Horace, déſolerent Tibulle & le ruinerent. Celles-ci réuniſſoient aux rares avantages de la figure & aux graces de l'eſprit les talens de la Poéſie, de la Danſe & de la Muſique, tous les charmes enfin qui peuvent attacher un homme de goût aux genoux d'une jolie femme. Qu'eſt-ce qu'il y a de commun entre Finette & Thaïs, Marton & Phriné, ſi l'on en excepte l'art de dépouiller leurs adorateurs, art

encore mieux entendu d'une Courtiſanne d'Athenes que des nôtres ?

Ces Eſclaves inſtruits dans les Sciences & les Lettres faiſoient la gloire & les délices de leurs Maîtres. Le don d'un pareil Eſclave étoit un beau préſent & ſa perte cauſoit de vifs regrets. Mecene crut faire un grand ſacrifice à Virgile en lui cédant un de ſes Eſclaves. Dans une Lettre où Cicéron annonce à un de ſes amis la mort de ſon pere, ſes larmes coulent auſſi ſur la perte d'un Eſclave, le compagnon de ſes études & de ſes travaux. Il faut cependant avouer que la morgue de la naiſſance Patricienne & du rang Sénatorial laiſſoit toujours un grand intervalle entre le Maître & ſon Eſclave. Je n'en veux pour exemple que ce qui arriva à Terence lorſqu'il alla préſenter ſon Andrienne à l'Édile Acilius. Le Poëte modeſte arrive, meſquinement vêtu, ſon rouleau ſous le bras. On l'annonce à l'Inſpecteur des Théatres; celui-ci étoit à table. On introduit le Poëte; on lui donne un petit tabouret. Le voilà aſſis au pied du lit de l'Édile. On lui fait ſigne de lire; il lit. Mais à peine Acilius a-t'il entendu quelques Vers, qu'il dit à Térence: *Prenez place ici, dînons, & nous verrons le reſte après.* Si l'Inſpecteur des Théatres étoit un impertinent, comme cela peut arriver, c'étoit du moins un homme de goût, ce qui eſt plus rare.

Toutes les Comédies de Térence furent applaudies. L'Hecyre feule, compofée dans un genre particulier, eut moins de fuccès que les autres; le Poëte en avoit banni le perfonnage plaifant. En fe propofant d'introduire le goût d'une Comédie tout-à-fait grave & férieufe, il ne comprit pas que cette compofition dramatique ne fouffre pas une fcene foible, & que la force de l'action & du dialogue doit remplacer par-tout la gaité des perfonnages fubalternes; & c'eft ce que l'on n'a pas mieux compris de nos jours, lorfqu'on a prononcé que ce genre étoit facile.

La fable des Comédies de Térence eft Grecque & le lieu de la fcene toujours à Scyros, à Andros ou dans Athenes. Nous ne favons point ce qu'il devoit à Menandre; mais fi nous imaginons qu'il dût à Lælius & à Scipion quelque chofe de plus que ces confeils qu'un Auteur peut recevoir d'un homme du monde fur un tour de phrafe inélégant, une expreffion peu noble, un Vers peu nombreux, une fcene trop longue, c'eft l'effet de cette pauvreté baffe & jaloufe qui cherche à fe dérober à elle-même fa petiteffe & fon indigence en diftribuant à plufieurs la richeffe d'un feul. L'idée d'une multitude d'hommes de notre petite ftature nous importune moins que l'idée d'un coloffe.

J'aimerois mieux regarder Lælius, tout grand perfonnage qu'on le dit, comme un fat qui envioit à Térence une partie de fon mérite, que de le croire

Auteur d'une ſcene de *l'Andrienne* ou de *l'Eunuque.* Qu'un ſoir la femme de Lælius, laſſée d'attendre ſon mari & curieuſe de ſavoir ce qui le retenoit dans ſa bibliotheque, ſe ſoit levée ſur la pointe du pied & l'ait ſurpris écrivant une ſcene de Comédie; que pour s'excuſer d'un travail prolongé ſi avant dans la nuit, Lælius ait dit à ſa femme qu'il ne s'étoit jamais ſenti tant de verve, & que les Vers qu'il venoit de faire étoient les plus beaux qu'il eût fait de ſa vie; n'en déplaiſe à Montagne, c'eſt un conte ridicule dont quelques exemples récens pourroient nous déſabuſer, ſans la pente naturelle qui nous porte à croire tout ce qui tend à rabattre du mérite d'un homme en le partageant.

L'Auteur des *Eſſais* a beau dire que *ſi la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire ſortable à un grand perſonnage, certainement Scipion & Lælius n'euſſent pas réſigné l'honneur de leurs Comédies, & toutes les mignardiſes & délices du langage Latin à un Serf Africain;* je lui répondrai ſur ſon ton que le talent de s'immortaliſer par les Lettres n'eſt une qualité *méſavenante* à quelque rang que ce ſoit; que la Guirlande d'Apollon s'entrelaſſe ſans honte ſur le même front avec celle de Mars; qu'il eſt beau de ſavoir amuſer & inſtruire pendant la paix ceux dont on a vaincu l'ennemi, & fait le ſalut pendant la guerre; que je rabattrois un peu de la vénération que je porte

à ces premiers hommes de la République, si je leur supposois une stupide indifférence pour la gloire littéraire; qu'ils n'ont point eu cette indifférence, & que si je me trompe, on me feroit déplaisir de me *déloger* de mon erreur.

La Statue de Térence ou de Virgile se soutient très-bien entre celles de César & de Scipion, & peut-être que le premier de ceux-cī ne se prisoit pas moins de ses Commentaires que de ses Victoires. Il partage l'honneur de ses Victoires avec la multitude de ses Lieutenans & de ses Soldats, & ses Commentaires sont tout à lui. S'il n'est point d'homme de Lettres qui ne fût très-vain d'avoir gagné une Bataille, y a-t'il un bon Général d'armée qui ne fût aussi vain d'avoir écrit un beau Poëme? L'histoire nous offre un grand nombre de Généraux & de Conquérans, & l'on a bientôt fait le compte du petit nombre d'hommes de génie capables de chanter leurs hauts faits. Il est glorieux de s'exposer pour la Patrie; mais il est glorieux aussi, & il est plus rare, de savoir célébrer dignement ceux qui sont morts pour elle.

Laissons donc à Térence tout l'honneur de ses Comédies, & à ses illustres amis tout celui de leurs actions héroïques. Quel est l'homme de Lettres qui n'ait pas lû une fois son Térence & qui ne le sache presque par cœur? Qui est-ce qui n'a pas été frappé de la vérité de ses caracteres & de l'élégance de sa

diction? En quelque lieu du monde qu'on porte ses Ouvrages, s'il y a des enfans libertins & des peres courroucés, les enfans reconnoîtront dans le Poëte leurs sottises, & les peres leurs réprimandes. Dans la comparaison que les Anciens ont faite du caractere & du mérite de leurs Poëtes Comiques, Térence est le premier pour les mœurs. *In ethesin Terentius;...Et hos (mores) nulli alii servare convenit quam Terentio...* Horace couvrant, avec sa finesse ordinaire, la satyre d'un jeune débauché par l'éloge de notre Poëte, s'écrie, *Numquid Pomponius istis audiret leviora, pater si revivisceret?* Ressuscitez le pere de Pomponius; qu'il soit témoin des dissipations de son fils, & bientôt vous entendrez Chremès parler par sa bouche. La mesure est si bien gardée qu'il n'y aura pas un mot de plus ou de moins; & croit-on qu'il n'y ait pas autant de génie à se modeler si rigoureusement sur la nature qu'à en disposer d'une maniere plus frappante peut-être, mais certainement moins vraie.

Térence a peu de verve. D'accord. Il met rarement ses personnages dans ces situations bisarres & violentes qui vont chercher le ridicule dans les replis les plus secrets du cœur, & qui le font sortir sans que l'homme s'en apperçoive. J'en conviens. Comme c'est le visage réel de l'homme & jamais la charge de ce visage qu'il montre, il ne fait point éclater le rire. On n'entendra point un de ses

peres s'écrier d'un ton plaisamment douloureux! *Que Diable alloit-il faire dans cette Galere?* Il n'en introduira point un autre dans la chambre de son fils harrassé de fatigue, endormi & ronflant sur un grabat, & il n'interrompra point la plainte de ce pere par le discours de l'enfant, qui les yeux toujours fermés & les mains placées comme s'il tenoit les rênes de deux coursiers, les excite du fouet & de la voix, & rêve qu'il les conduit encore. C'est la verve propre à Moliere & à Aristophane qui leur inspire ces situations. Térence n'est pas possédé de ce Démon-là. Il porte dans son sein une Muse plus tranquille & plus douce. C'est sans doute un don précieux que celui qui lui manque; c'est le vrai caractere que Nature a gravé sur le front de ceux qu'elle a signés Poëtes, Sculpteurs, Peintres & Musiciens. Mais ce caractere est de tous les temps, de tous les Pays, de tous les âges & de tous les états. Un Cannibale amoureux qui s'adresse à la Couleuvre & qui lui dit; *Couleuvre, arrête-toi, Couleuvre! afin que ma sœur tire sur le patron de ton corps & de ta peau la façon & l'ouvrage d'un riche cordon que je puisse donner à ma mie; ainsi soient en tout temps ta forme & ta beauté préférées à tous les autres serpens.* Ce Cannibale a de la verve, il a même du goût; car la verve se laisse rarement maîtriser par le goût, mais ne l'exclut pas. La verve a une marche qui lui est propre; elle dé-

daigne les ſentiers connus. Le goût timide & circonſpect tourne ſans ceſſe les yeux autour de lui ; il ne haſarde rien ; il veut plaire à tous ; il eſt le fruit des ſiecles & des travaux ſucceſſifs des hommes. On pourroit dire du goût ce que Cicéron diſoit de l'action héroïque d'un vieux Romain : *Laus eſt temporum, non hominis*. Mais rien n'eſt plus rare qu'un homme doué d'un tact ſi exquis, d'une imagination ſi réglée, d'une organiſation ſi ſenſible & ſi délicate, d'un jugement ſi fin & ſi juſte, appréciateur ſi ſévere des caracteres, des penſées & des expreſſions, qu'il ait reçu la leçon du goût & des ſiecles dans toute ſa pureté & qu'il ne s'en écarte jamais. Tel me ſemble Térence. Je le compare à quelques-unes de ces précieuſes Statues qui nous reſtent des Grecs, une Vénus de Médicis, un Antinoüs. Elles ont peu de paſſion, peu de caractere, preſque point de mouvement ; mais on y remarque tant de pureté, tant d'élégance & de vérité, qu'on n'eſt jamais las de les conſidérer. Ce ſont des beautés ſi déliées, ſi cachées, ſi ſecrettes qu'on ne les ſaiſit toutes qu'avec le temps ; c'eſt moins la choſe que l'impreſſion & le ſentiment qu'on en remporte ; il faut y revenir & l'on y revient ſans ceſſe. L'œuvre de la verve au contraire ſe connoît tout entier, tout d'un coup, ou point du tout. Heureux le mortel qui ſait réunir dans ſes productions ces deux grandes qua-

lités, la verve & le goût ! Où eſt-il ? Qu'il vienne dépoſer ſon ouvrage au pied du Gladiateur & du Laocoon, *artis imitatoriæ opera ſtupenda.*

Jeunes Poëtes, feuilletez alternativement Moliere & Térence. Apprenez de l'un à deſſiner, & de l'autre à peindre. Gardez-vous ſur-tout de mêler les maſques hideux d'un bal avec les phyſionomies vraies de la ſociété. Rien ne bleſſe autant un Amateur des convenances & de la vérité que ces perſonnages outrés, faux & burleſques, ces originaux ſans modeles & ſans copies, amenés, on ne ſait comment, parmi des perſonnages ſimples, naturels & vrais. Quand on les rencontre ſur le Théatre des honnêtes gens, on croit être tranſporté par force ſur les treteaux du Fauxbourg Saint-Laurent. Sur-tout ſi vous avez des Amans à peindre, deſcendez en vous-mêmes, ou liſez *l'Eſclave Africain.* Écoutez Phédria dans *l'Eunuque* & vous ſerez à jamais dégoûté de toutes ces galanteries miſérables & froides qui défigurent la plûpart de nos Pieces..... « Elle eſt donc bien belle !.... » Ah ſi elle eſt belle ! Quand on l'a vue on ne ſauroit » plus regarder les autres..... Elle m'a chaſſé ; elle me » rappelle ; retournerai-je ?.... Non ; vint-elle m'en » ſupplier à genoux. » C'eſt ainſi que ſent & parle un Amant. On dit que Térence avoit compoſé cent trente Comédies que nous avons perdues ; c'eſt un fait qui ne peut être cru que par celui qui n'en a pas lu une ſeule de celles qui nous reſtent.

C'eſt une tâche bien hardie que la traduction de Térence. Tout ce que la Langue Latine a de délicateſſe eſt dans ce Poëte. C'eſt Cicéron, c'eſt Quintilien qui le diſent. Dans les jugemens divers qu'on entend porter tous les jours, rien de ſi commun que la diſtinction du ſtyle & des choſes. Cette diſtinction eſt trop généralement acceptée pour n'être pas juſte. Je conviens qu'où il n'y a point de choſes il ne peut y avoir de ſtyle ; mais je ne conçois pas comment on peut ôter au ſtyle ſans ôter à la choſe. Si un pédant s'empare d'un raiſonnement de Cicéron ou de Démoſthene, & qu'il le réduiſe en un ſillogiſme qui ait ſa majeure, ſa mineure & ſa concluſion, ſera-t'il en droit de prétendre qu'il n'a fait que ſupprimer des mots ſans avoir altéré le fond ? L'homme de goût lui répondra : Eh ! qu'eſt devenue cette harmonie qui me ſéduiſoit ? où ſont ces figures hardies par leſquelles l'Orateur s'adreſſoit à moi, m'interpelloit, me preſſoit, me mettoit à la gêne ? Comment ſe ſont évanouies ces images qui m'aſſailloient en foule, & qui me troubloient ? & ces expreſſions tantôt délicates, tantôt énergiques qui réveilloient dans mon eſprit je ne ſais combien d'idées acceſſoires, qui me montroient des ſpectres de toutes couleurs qui tenoient mon ame agitée d'une ſuite preſqu'ininterrompue de ſenſations diverſes & qui formoient cet impétueux ouragan qui la ſoulevoit à ſon gré ? je ne les

retrouve plus. Je ne ſuis plus en ſuſpens ; je ne ſouffre plus ; je ne tremble plus ; je n'eſpere plus ; je ne m'indigne plus ; je ne frémis plus ; je ne ſuis plus troublé, attendri, touché ; je ne pleure plus ; & vous prétendez toutefois que c'eſt la choſe même que vous m'avez montrée! non, ce ne l'eſt pas; les traits épars d'une belle femme ne font pas une belle femme ; c'eſt l'enſemble de ces traits qui la conſtituent, & leur déſunion la détruit. Il en eſt de même du ſtyle. C'eſt qu'à parler rigoureuſement, quand le ſtyle eſt bon il n'y a point de mot oiſif, & qu'un mot qui n'eſt pas oiſif repréſente une choſe, & une choſe ſi eſſentielle qu'en ſubſtituant à un mot ſon ſynonyme le plus voiſin, ou même au ſynonyme le mot propre, on fera quelquefois entendre le contraire de ce que l'Orateur ou le Poëte s'eſt propoſé.

Le Poëte a voulu me faire entendre que pluſieurs événemens ſe ſont ſuccédés en un clin d'œil. Rompez le rythme & l'harmonie de ſes Vers, changez les expreſſions, & mon eſprit changera la meſure du temps & la durée s'allongera pour moi avec votre récit. Virgile a dit :

Hìc gelidi fontes, hìc mollia prata, Lycori,
Hìc nemus, hìc ipſo tecum conſumerer ævo.

Traduiſez avec l'Abbé Desfontaines : *Que ces clairs ruiſſeaux, que ces prairies & ces bois forment un lieu charmant! ah Lycoris, c'eſt ici que je voudrois couler*

avec toi le reste de mes jours, & vantez-vous d'avoir tué un Poëte.

Il n'y a donc qu'un moyen de rendre fidelement un Auteur, d'une Langue étrangere dans la nôtre; c'est d'avoir l'ame bien pénétrée des impressions qu'on en a reçues, & de n'être satisfait de sa traduction que quand elle réveillera les mêmes impressions dans l'ame du Lecteur. Alors l'effet de l'original & celui de la copie sont les mêmes; mais cela se peut-il toujours? Ce qui paroît sûr, c'est qu'on est sans goût, sans aucune sorte de sensibilité, & même sans une véritable justesse d'esprit, si l'on pense sérieusement que tout ce qu'il n'est pas possible de rendre d'un idiôme dans un autre, ne vaut pas la peine d'être rendu. S'il y a des hommes qui comptent pour rien ce charme de l'harmonie qui tient à une succession de sons graves ou aigus, forts ou foibles, lents ou rapides, succession qu'il n'est pas toujours possible de remplacer; s'il y en a qui comptent pour rien ces images qui dépendent si souvent d'une expression, d'une onomatopée qui n'a pas son équivalent dans leur Langue; s'ils méprisent ce choix de mots énergiques dont l'ame reçoit autant de secousses qu'il plaît au Poëte ou à l'Orateur de lui en donner, c'est que la nature leur a donné des sens obtus, une imagination seche & une ame de glace. Pour nous, nous continuerons de penser que les morceaux d'Homere, de Virgile, d'Horace, de Té-

rence, de Cicéron, de Démosthene, de Racine, de la Fontaine, de Voltaire, qu'il seroit peut-être impossible de faire passer de leur Langue dans une autre, n'en sont pas les moins précieux; & loin de nous laisser dégoûter, par une opinion barbare, de l'étude des Langues tant anciennes que modernes, nous les regarderons comme des sources de sensations délicieuses que notre paresse & notre ignorance nous fermeroient à jamais.

M. Colman, en traduisant un Poëte plein de correction, de finesse & d'élégance, a bien senti le modele & la leçon dont ses compatriotes avoient besoin. Les Comiques Anglois ont plus de verve que de goût, & c'est en formant le goût du Public qu'on réforme celui des Auteurs. Vanbrugh, Wicherley, Congreve & quelques autres ont peint avec vigueur les vices & les ridicules : ce n'est ni l'invention, ni la chaleur, ni la gaité, ni la force qui manque à leur pinceau; mais cette unité dans le dessin, cette précision dans le trait, cette vérité dans la couleur, qui distinguent le portrait d'avec la caricature. Il leur manque sur-tout l'art d'appercevoir & de saisir, dans le développement des caracteres & des passions, ces mouvemens de l'ame naïfs, simples & pourtant singuliers, qui plaisent & étonnent toujours, & qui rendent l'imitation tout à la fois vraie & piquante; c'est cet art qui met Terence & Moliere sur-tout, au-dessus de tous les Comiques anciens & modernes.

S'il faut qu'un Traducteur possede jusqu'à un certain point le talent de son modele, personne n'étoit plus propre que M. Colman à rendre Térence en Anglois; il est Auteur de plusieurs Comédies, entr'autres de *la Femme Jalouse*, Piece bien faite & bien écrite, la seule Comédie en cinq Actes d'un Auteur vivant qui ait mérité de se conserver au Théatre de Londres; car l'Art Dramatique est encore bien plus tombé chez les Anglois que parmi nous; on ne voit plus guère paroître sur leur scene que des Farces satyriques ou de plates imitations de nos Comédies & de nos Contes, composées sans génie & écrites sans esprit.

M. Colman a mis à la tête de sa Traduction une Préface savante & bien écrite où il justifie le parti qu'il a pris de traduire Térence en Vers blancs. Tous les Drames des anciens sont écrits en Vers; le style de la Comédie, dit Horace, ne différoit du langage ordinaire que par le mêtre.

Nisi quod pede certò
Differt sermoni, sermo merus.

Le Vers blanc des Anglois est en effet très-propre à rendre le Vers familier qui convient à la Comédie; tout Poëte doit être traduit en Vers, lorsque la Langue du Traducteur le lui permet. Les autres Nations ont sur nous l'avantage de pouvoir ainsi rendre les Poëtes; pour nous, l'indigence & la timidité

do

de notre Langue Poétique, jointes aux difficultés de notre versification, ne nous permettent pas de concilier l'exactitude du sens avec la liberté, la chaleur & l'harmonie qu'exige la Poésie. Le Vers blanc seroit insupportable dans nótre Langue; le style de notre Poésie a trop peu d'inversions, d'expressions & de formes qui lui soient propres, qui la distinguent de la Prose; notre prosodie est trop foiblement ressentie & la mesure de notre Vers est trop peu variée pour que nos Poëtes puissent se passer du secours de la rime. Ainsi nous sommes condamnés à ne voir jamais Homere, Virgile, le Tasse, &c. traduits en notre Langue autrement qu'en Prose.

Il ne nous appartient pas d'apprécier le mérite de la Traduction de M. Colman; mais, si nous nous en rapportons au succès qu'elle a eu & au jugement qu'en ont porté les Journalistes Anglois, elle est digne de l'Original. L'Auteur du *Monthly Review* remarque qu'il a suivi le texte plus littéralement qu'on ne l'auroit attendu, même d'une traduction en Prose. *Il y a*, dit finement ce Critique, *quelque chose dans le genie du Vers qui dans la Traduction se résout plus aisément en Vers qu'en Prose.*

M. Colman a enrichi son Ouvrage d'une grande quantité de Notes savantes & instructives; nous devons ajouter qu'il a beaucoup profité de celles que Madame Dacier a jointes à sa Traduction Françoise

de Térence, & il le reconnoît lui-même. Cette Dame avoit plus d'érudition que de goût : on ne peut pas défigurer plus inhumainement un Poëte plein d'élégance & de grace que Madame Dacier l'a fait par sa plate & froide Version. Mais Horace a plus à se plaindre encore du mari que Térence de la femme.



I I.

Suite des Observations sur Xénophon.

QUAND on compare les Écrits de Xénophon avec l'histoire de sa vie, on ne peut douter que ce Philosophe n'eût conçu l'aversion la plus décidée pour le Gouvernement Démocratique, & sur-tout qu'il ne donnât la préférence à la Monarchie sur toutes les autres formes d'administration. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que Platon, rival de Xénophon, avoit adopté les mêmes sentimens & les a exprimés plus fortement encore dans son Traité de la Justice. On pourroit en conclure que Socrate avoit pensé de même, ce qui ajouteroit un grand poids à l'autorité de ses Disciples, qui par eux-mêmes sont très-dignes de foi lorsqu'ils parlent des inconvéniens sans nombre de la Démocratie. Mais ce Gouvernement, quand Socrate n'en eût pas dévoilé les vices, n'en eût pas paru moins odieux à deux Philosophes tels que

Platon & Xénophon. Ces hommes ne devoient pas chercher à plaire au Peuple d'Athenes, Peuple qui n'aimoit rien de ce qu'il étoit forcé d'admirer, & qui proſcrivoit la vertu parce qu'il en redoutoit l'empire.

Agéſilas, Roi de Sparte, mérita que Xénophon conſacrât un Ouvrage particulier à ſa louange; mais, oſons le dire, il ne méritoit pas que cet Écrivain, d'ailleurs admirable, déparât ſes autres productions par un Panégyrique dont la lecture n'eſt ſupportable que par les détails qu'il renferme, & dont l'enſemble paroît tout à la fois & monotone & découſu. Ce n'eſt pas en louant tout dans un Auteur excellent qu'on lui rend un hommage digne de lui, & l'on peut douter du talent de Xénophon pour les Panégyriques ſans lui rien ôter de ſa gloire.

La comparaiſon qu'il fait d'Agéſilas avec le Roi de Perſe mérite d'être remarquée.

Le Roi de Perſe croyoit ſe rendre reſpectable en ſe faiſant voir rarement. Agéſilas au contraire aimoit à ſe montrer; il penſoit que le grand jour devoit éclairer la vertu, & que l'obſcurité étoit un voile dont le ſeul vice avoit beſoin. Le grand Roi mettoit une partie de ſa dignité à délibérer, à agir avec lenteur. Agéſilas n'étoit jamais plus content que lorſqu'on ne le quittoit pas ſans avoir obtenu ce qu'on lui demandoit.

L'étiquette de la Cour de Perſe a quelquefois été celle de pluſieurs Cours Européennes ; mais Agéſilas enleva des Provinces entieres au grand Roi avant que ce grave Monarque eût pris aucunes meſures pour les mettre en état de défenſe. Agéſilas croyoit que l'activité étoit une vertu Royale, & l'indolence un vice plus déplacé ſur le trône que par-tout ailleurs.

Pour faire ſentir les défauts que nous croyons remarquer dans ce Panégyrique, il faudroit en préſenter la marche méthodique & peſante, c'eſt-à-dire le traduire d'un bout à l'autre, & ce n'eſt point-là notre deſſein.

En changeant de ſujet, Xénophon rentre dans tous les droits qu'il a ſur notre admiration. Son Traité ſur le Gouvernement de Lacédémone eſt un chef-d'œuvre de Politique. On y voit qu'aux yeux de ce vaſte génie la ſcience du Gouvernement n'étoit point l'art de prendre les hommes tels qu'ils ſont, mais l'art de les former tels qu'on veut qu'ils ſoient. Jamais Lycurgue ne fut mieux loué que par Xénophon ; c'eſt que perſonne ne ſut mieux que Xénophon ſonder la profondeur des principes & ſaiſir l'eſprit des Loix de Lycurgue.

Le Légiſlateur de Sparte, en ſe propoſant de former des hommes, étendit ſes vues juſques ſur l'éducation & les occupations ordinaires des femmes.

Loin d'approuver les mariages diſproportionnés

par la naissance, il condamna ceux qui ne l'étoient même que pour l'âge, & s'il ne les proscrivit pas, il autorisa le déshonneur de tout vieillard qu prendroit une jeune femme. C'étoit à des hommes de néant qu'étoit confiée l'éducation des jeunes gens dans les autres Républiques de la Grece; on les abandonnoit à eux-mêmes dans l'âge où le besoin des conseils & des leçons se fait le plus sentir; où ces leçons & ces conseils deviennent les plus utiles; où la conduite enfin décide presque toujours du reste de la vie.

Lycurgue donna à la jeunesse Spartiate des Gouverneurs publics, personnages aussi considérables par l'importance de cet emploi que recommandables par leur propre sagesse. Chaque âge avoit ses surveillans : mais sans entrer dans des détails déjà connus, nous ferons seulement une remarque; c'est que, sans établir l'égalité des biens, Lycurgue sut ôter à l'opulence presque tout ce qu'elle a d'appas, & anéantir en quelque sorte les inconvéniens de la pauvreté. Par lui les Citoyens de Sparte devinrent des hommes supérieurs aux besoins physiques, parce qu'ils en connoissoient peu & qu'ils pouvoient toujours les satisfaire; affranchie de cette servitude, leur ame n'avoit plus de sensibilité que pour les besoins moraux que lui avoit fait contracter une éducation vraiment patriotique; ces besoins étoient pour chaque Spartiate

la guerre même & la gloire personnelle qu'il en attendoit, le salut, la gloire & la supériorité de sa Patrie sur tous les Peuples du monde. Mais s'il n'y avoit pas eu d'Hilotes, peut-être n'y auroit-il point eu de Spartiates. Voilà comment Xénophon explique le problême par lequel commence son Traité; problême qu'il énonce en ces termes : « Quand j'ai fait attention que Sparte est une des Villes les moins peuplées que je connoisse, & que cependant Sparte a été la plus puissante & la plus renommée des Villes de la Grece, j'ai admiré comment avoit pu s'opérer un pareil phénomene. »

Si l'on eût dit aux Spartiates, rougissez de votre pauvreté, à quoi vous sert votre amour forcené pour les armes? Aimez les richesses, qui loin de vous dégrader feront briller vos vertus d'un nouvel éclat; construisez des Vaisseaux, enrichissez votre Patrie des dépouilles de l'Égypte & de la Syrie, d'autres combattront pour vous; les Hilotes ont des bras & peuvent vous remplacer. Lorsque vous serez devenus riches, vous payerez leurs services, vous les commanderez ou vous laisserez ce droit à vos enfans. Si, dis-je, on eût donné ce conseil aux Spartiates, pense-t'on qu'ils l'eussent suivi, du moins quand le vice & la décadence de leur Gouvernement n'avoit pas encore justifié les Loix singulieres du sage Lycurgue? & s'ils l'avoient suivi, n'auroient-ils pas consommé

tout d'un coup la révolution qui commença chez eux par l'amour du butin, eſpece de richeſſe qui dans ſes principes eſt cependant bien différente de celles qu'engendre le Commerce ? Sparte n'eût plus été qu'une foible émule d'Athene. Voyons donc ce qu'étoit Athene, malgré l'avantage qu'elle avoit eu de prévenir les autres Villes de la Grece & de prendre ſur leur Commerce un empire qui leur ôtoit juſqu'aux moyens de devenir ſes rivales. C'eſt encore Xénophon qui va nous inſtruire ; c'eſt l'analyſe de ſes deux Traités ſur le Gouvernement d'Athene & ſur ſes revenus qui ſervira de réponſe à la queſtion que nous venons de propoſer.

Athene ayant une fois préféré la Démocratie, qui eſt l'empire des méchans ſur les bons, à toutes les autres formes de Gouvernement, il faut avouer que les meſures qu'elle prit pour maintenir ſa conſtitution ne pouvoient pas être meilleures. En effet, il falloit dès-lors que le pouvoir des hommes pauvres & ſans naiſſance l'emportât ſur celui des Nobles & des Riches, puiſque c'étoient ceux-là qui conſtruiſoient, qui montoient les Vaiſſeaux, & qui, par leur induſtrie, faiſoient la richeſſe & conſéquemment toute la puiſſance de la République. Le Peuple n'avoit garde cependant de réclamer les emplois qui n'étoient que périlleux ſans être lucratifs, mais il ſe réſervoit tous les poſtes auxquels étoient attachés de bons émolumens.

Il étoit eſſentiel à la Démocratie que les Plebeyens accruſſent leur aiſance & que tous les profits fuſſent pour eux, c'étoit le ſeul moyen de conſerver au Peuple ſa ſupériorité. Les Nobles devoient expoſer ſans ceſſe & leur vie & leur réputation ſans jamais recevoir aucune eſpece d'accroiſſement. Il eût été trop dangereux d'ajouter cet avantage à ceux que leur donnoit l'éducation ſur un Peuple groſſier & inſolent. Les créatures du Peuples, auſſi vicieuſes que lui, parce qu'elles étoient priſes dans ſon ſein, étoient comme les favoris d'un Deſpote, qui les détruit comme il les a créés, parce qu'ils ne ſont rien que par lui & ne valent pas mieux que lui.

Le Peuple d'Athene n'attendoit rien de bon des vils Orateurs auxquels il permettoit de parler; mais il n'en craignoit rien, & il ſe feroit craint lui-même s'il ſe fût expoſé à l'éloquence des honnêtes gens, dont les vues devoient néceſſairement être contraires aux ſiennes, parce que ſon pouvoir leur étoit odieux. Il n'étoit pas permis de frapper un Eſclave inſolent à Athene, parce que le Peuple vouloit être reſpecté dans ſon image, & que par l'extérieur rien ne reſſembloit mieux à un Eſclave qu'un Plebeyen.

Quelques-uns de ces Eſclaves vivoient dans l'opulence & le faſte, & le Peuple le ſouffroit; ce qui n'eſt point étonnant, parce que là où la puiſſance navale eſt le produit des richeſſes, il faut être Eſ-

clave des Esclaves à qui l'on ne paye aucun salaire ; & de qui l'on retire un profit plus considérable que des hommes libres qu'il faut payer.

Le Peuple d'Athene n'abolit point les Arts libéraux, parce que les frais de leur encouragement & des fêtes qu'ils embellissoient ne tomboient que sur les Riches. Ainsi ce même Peuple se faisoit payer pour monter les Vaisseaux de guerre que le Riche commandoit pour se ruiner encore.

Ce Peuple ne traitoit pas mieux les Nobles chez ses Alliés qu'au sein d'Athene même, parce qu'il craignoit que ces Nobles, dont il devoit être haï, ne favorisassent leurs semblables & ne les aidassent à changer la forme du Gouvernement. Il prenoit peu d'intérêt à la prospérité de ses Alliés, ce qui eût cependant augmenté les revenus publics ; ce qu'il avoit à cœur c'étoit de voir les Nobles plier sous des gens de néant, & les Riches lui distribuer leurs biens pour éviter la mort ou la proscription. C'étoit dans les mêmes vues qu'il avoit forcé ses Alliés de venir plaider à Athene où l'on n'avoit garde de leur accorder prompte justice, pour jouir plus longtemps de leur humiliation, & sur-tout pour procurer aux Artisans, aux Cabaretiers & autres gens de cette espece un gain plus considérable.

L'Athénien s'étoit rendu très-habile & très-redoutable dans la Marine ; mais ses forces de terre

étoient à peine supérieures à celles de chacun de ses Alliés; il est vrai qu'heureusement pour lui ses Alliés se trouvoient presque tous dans les Isles, de sorte qu'étant maître de la Mer, il pouvoit aisément empêcher la jonction des rebelles, ou, si jamais elle avoit lieu, les en punir par la famine; car toutes ces Isles n'étoient pas assez étendues pour pouvoir nourrir une grande armée.

Quelques Villes du Continent, soumises aux Athéniens, ne portoient tranquillement le joug que parce qu'elles ne pouvoient subsister sans faire le Commerce, & que d'ailleurs étant pour la plûpart situées sur la côte, les Athéniens pouvoient à tout instant les surprendre & ravager leur territoire. C'étoit-là un des avantages que donnoit aux Athéniens la supériorité de leur Marine. De plus, ils n'avoient point à redouter les horreurs de la disette, & rien ne les empêchoit d'attirer dans leur Ville toutes les richesses de la Grece. Il ne manquoit à Athene que d'être située dans une Isle pour avoir aussi peu à craindre de ses ennemis qu'il lui étoit facile de les tenir dans des allarmes perpétuelles, & sur-tout pour n'avoir jamais à redouter que les Auteurs d'une révolution lui vinssent du dehors. Privés de cet avantage, dit Xénophon, les Athéniens se sont accoutumés à laisser ravager leurs terres dans le Continent. Les Plebeyens n'en prennent nul souci, parce qu'ils n'y

possedent rien ; toute leur ressource, tous leurs biens sont dans les Isles. D'ailleurs ils savent qu'ils ne pourroient se mettre en état de défendre leur territoire sans hasarder des biens plus grands encore, & que si toute leur puissance n'étoit pas dans leurs Vaisseaux, le Peuple perdroit une grande partie de son crédit & de son autorité. Ce Peuple ne songeoit qu'à jouir, qu'à dominer ; nulle part il n'y avoit tant de fêtes ; nulle part on ne voyoit tant d'assemblées destinées au jugement des Procès, & nulle part la Justice n'étoit plus mal rendue. Les Magistrats qui prévariquoient n'étoient pas même punis, parce qu'ils étoient la plûpart Plebeyens, & que le Peuple voyoit ses vices en eux, sans étonnement comme sans indignation. Si l'un d'eux étoit déposé, c'étoit sans perdre son honneur, qu'en effet il ne pouvoit pas perdre puisque sa plus grande punition consistoit à redevenir ce qu'il avoit été, & à rentrer dans la foule de ce même Peuple qu'il venoit d'avoir pour Juge.

Xénophon parle d'un avantage qu'avoit la Démocratie sur tout autre Gouvernement, c'est que jamais la République n'étoit gênée par les Traités, parce que le Peuple désavouoit & les Orateurs qui l'avoient séduit, & la délibération qui avoit été prise, & les Négociateurs qui avoient transigé, & que la honte d'une conduite si odieuse ne retomboit sur personne en particulier ; aux yeux du Peuple

qu'eſt-ce que la honte dont il ſe couvre tout entier ?

On conçoit aiſément comment Athene ne fourniſſoit qu'un très-petit nombre de troupes de terre ; car il n'y avoit que les gens aiſés qui puſſent recevoir une éducation telle qu'il le falloit alors pour qu'un Guerrier pût ſe meſurer avec les autres Guerriers de la Grece. Il falloit entretenir par de continuels exercices ce qu'avoit fait l'éducation, & il n'y avoit rien à gagner à tout cela. L'unique paſſion du Peuple d'Athene étoit de gagner & de jouir ; les beſoins les plus preſſans les tenoient ſans ceſſe au-deſſous de ces beſoins moraux qui font les vrais Guerriers.

Au tableau que nous venons de tracer ſur le deſſein de Xénophon qu'on joigne ce que Socrate dit de la Démocratie dans les Ouvrages de Platon ; qu'on y joigne les idées de ce dernier ſur la maniere de former un Corps Militaire, & l'on verra d'un côté que l'égalité des Citoyens eſt incompatible avec une bonne Conſtitution Militaire, & de l'autre que l'amour de la gloire & de la Patrie trouve bien peu de place dans le cœur borné des hommes lorſqu'il s'eſt ouvert à l'amour du gain.

Platon créa une chimere ; la politique de Xénophon fut bien plus adroite ſans être moins profonde. On ne s'aviſeroit pas peut-être d'en chercher la preuve dans ſon Traité des Revenus, & c'eſt pourtant là qu'elle ſe trouve.

Pour changer le Syſtême Militaire d'Athene, & par ce changement amener celui de la Conſtitution, il falloit premierement intéreſſer le Peuple à la défenſe du Continent; en ſecond lieu procurer à tous les Citoyens, excluſivement aux habitans qui ne l'étoient pas, une aiſance qui les mît à portée de recevoir une bonne éducation & de ſe livrer tout entiers à l'étude des Beaux-Arts, & ſur-tout aux Exercices Militaires.

Pour parvenir à ce but, Xénophon commença par prouver la bonté de ce territoire que le Peuple abandonnoit au premier ennemi qui vouloit le ravager. Enſuite il vanta la richeſſe de ſes Mines d'argent, & prouva, ou prétendit prouver, qu'elles étoient inépuiſables. Delà il paſſe à l'exemple de quelques particuliers qui louant leurs Eſclaves pour l'exploitation des Mines étrangeres, s'étoient fait un très-gros revenu; d'où il conclut que, ſi le Peuple d'Athene vouloit acheter des Eſclaves publics & les employer pour ſon compte à l'exploitation de ſes propres Mines, il lui ſeroit aiſé d'en porter en peu de temps le produit aſſez haut pour que tous les Athéniens puſſent être nourris aux dépens du Public & vivre dans l'abondance. Mais comme ces Mines étoient dans le Continent, on ne pouvoit faire un pareil établiſſement ſans avoir une bonne armée de terre, & c'eſt ce que Xénophon ne diſſimuloit pas; mais il

trouvoit le moyen de la former dans le projet qu'il avoit de mettre tous les Citoyens en état de n'avoir pas besoin de gagner pour vivre, & de s'adonner tout entiers aux exercices & du corps & de l'esprit qui formoient les Guerriers. Il prouvoit ensuite que dès-lors le Peuple d'Athene n'ayant plus aucun motif pour ruiner ses Alliés, ni aucune raison pour les affoiblir, pouvant aussi se passer des exactions par lesquelles il écrasoit le Commerce des Étrangers & par contre-coup le sien propre, les autres revenus, loin de diminuer, s'accroîtroient considérablement; que son crédit cimenté par la justice & par l'amour du reste de la Grece, deviendroit & plus grand & plus solide, & qu'enfin ses dépenses diminueroient par la cessation des enrôlemens étrangers qui jusqu'alors ne lui avoient donné que des défenseurs mercenaires.

Si ces conseils de Xénophon avoient été suivis, il eût fait des Athéniens autant de Spartiates & autant de Nobles; il auroit relégué les vices de la bassesse & de la pauvreté dans un corps d'Hilotes employés aux Mines & dans la Classe des simples habitans & des Esclaves. Les Athéniens vertueux n'auroient plus craint la vertu & seroient devenus capables d'être heureux ou sous un Gouvernement Aristocratique, celui des meilleurs d'entr'eux, ou même sous l'autorité d'un Monarque; au lieu que

dans l'état où ils étoient ils pouvoient avoir des Tyrans, mais jamais de Rois légitimes ni de sages Magistrats. Le conseil de Xénophon fut méprisé, & Athene, loin de se relever de ses derniers malheurs, devint de jour en jour plus méprisable, & finit par n'avoir de réputation que celle que lui donnoient ses Rhéteurs & ses Sophistes.



III.

« Investigatio Parallaxis Solaris ex selectis aliquot » Observationibus transitus Veneris antè solem, » &c. »

Recherche de la Parallaxe Solaire d'après quelques Observations choisies du Passage de Vénus sur le Soleil, comparées avec l'Observation faite à Sainte-Marie suprà Minervam, *&c. A* Rome, *de l'Imprimerie Hermatheniene.* 1765. 1 *Vol.* in-12, 80 *pag.*

L'Auteur s'est caché sous un nom emprunté; il n'eût rien perdu à se faire connoître; sa Dissertation mérite des éloges. C'est un Mémoire de M. Pingré sur le Passage de Vénus qui paroît avoir fait naître celui que nous annonçons. Ce savant Académicien fait mention d'une Observation anonyme faite à Rome; mais il n'en fait aucun usage, parce que, dit-il, quoique nous connoissions la longitude de

Saint Pierre de Rome qui eſt de 40° 37′ orientale, il faudroit encore connoître avec préciſion l'intervalle en latitude, & ſur-tout en longitude, entre Saint Pierre & le lieu de l'Obſervation, qui étoit le Couvent de Sainte Marie *ſuprà Minervam.* Il étoit aiſé de remplir la premiere condition; il n'y avoit qu'à jetter un coup d'œil ſur une Carte Topographique pour s'appercevoir que la différence en latitude eſt ſi petite qu'on peut la négliger dans la queſtion préſente. On pouvoit même, par la ſeule inſpection de la Carte, conclurre avec une exactitude ſuffiſante la différence en longitude. L'Obſervation de l'Anonyme paroiſſoit mériter toutes ces attentions; la maniere dont elle eſt décrite ſuppoſe un bon Obſervateur. L'Auteur de ce Mémoire a donc pû s'en ſervir avec avantage pour déterminer la parallaxe du Soleil. Il propoſe pour cela trois méthodes qui dépendent des trois différens effets que peut produire dans l'Obſervation la différence entre la parallaxe de Vénus & celle du Soleil.... 1°. Cette différence fait que la durée du Paſſage n'eſt pas la même dans tous les lieux, mais plus grande ou plus petite que ſi on l'obſervoit du centre de la terre.... 2°. Le commencement ou la fin du phénomene, c'eſt-à-dire l'entrée ou la ſortie de Vénus eſt anticipée ou retardée par la même raiſon, ſelon la différente poſition des lieux. C'eſt pourquoi ſelon la plus grande

ou

ou moindre différence entre les temps de la durée, ou entre les momens de quelque circonstance du phénomene ; telle que seroit le contact intérieur de la Planete, on peut conclurre avec plus ou moins de précision la quantité de la parallaxe solaire. Il est donc évident que, toutes choses étant d'ailleurs égales, on doit préférer les Observations qui donnent cette différence plus grande ; & voilà la raison pour laquelle plusieurs savans Astronomes ont préféré, dans la question de la parallaxe, l'Observation du contact faite dans des lieux avantageux, à l'Observation de la durée, qui est la seule méthode proposée par M. Halley. La méthode de ce savant homme exige quatre Observations très-exactes, c'est-à-dire deux pour chaque Observateur ; mais la seconde méthode n'en exige que deux ; il est vrai qu'elle renferme nécessairement la connoissance exacte & de la latitude des deux lieux de l'Observation, & de la différence des Méridiens. Quoiqu'il en soit, il est certain que dans l'une & l'autre méthode les Observations doivent être faites avec beaucoup d'exactitude, & qu'on doit préférer celles qui donnent les plus grandes différences dans les temps.

La 3e méthode est prise de la différence des plus petites distances apparentes, laquelle provient de la différence des parallaxes dans des lieux qui different considérablement en latitude. L'Auteur du Mémoire

s'attache particulierement à la méthode du contact intérieur. Il expose d'abord les élémens de ses calculs, & sa théorie est conforme aux principes de la plus exacte Astronomie. Il détermine par ses Observations & par la théorie les temps des contacts intérieurs; ensuite il choisit quelques Observations qu'il compare avec la sienne, mais dans un ordre rétrograde, c'est-à-dire en procédant de la distance vraie de la Planete à la recherche de la distance apparente affectée de la parallaxe; car de cette maniere on pourra connoître si l'hypothese de la parallaxe horizontale du Soleil que l'Auteur fait, par fausse position, de 10″ 56, rend le même temps des contacts intérieurs qui avoit été donné par l'Observation.

Notre Astronome choisit en premier lieu l'Observation faite à Stockolm, qu'il regarde comme la plus propre pour cet effet. Il seroit trop long d'exposer le détail de tout le calcul; nous observerons seulement qu'en supposant la parallaxe horizontale de 10″ 56, on trouve que le contact intérieur à Stockolm auroit dû précéder l'Observation de Rome de 2′ 35″ $\frac{2}{3}$; mais l'Observation ne donne qu'une anticipation de 2′; donc la parallaxe supposée d'abord est trop grande. Pour la rendre plus exacte par voie d'approximation, il faut faire cette proportion: 2′ 35″ $\frac{2}{3}$ est à 2′ comme la parallaxe supposée de 10″ 56 est à un quatrieme terme qui sera la parallaxe corrigée. Au reste, il ne faut pas

ſe contenter d'une Obſervation, mais on doit en choiſir pluſieurs & prendre un réſultat mitoyen; c'eſt ce qu'a fait l'Auteur du Mémoire. Il ne paroît pas d'après cette Diſſertation qu'on puiſſe douter que la parallaxe de 10″ 56 ne ſoit trop grande, puiſque toutes les Obſervations calculées concourent à la déterminer à 10″. Les Obſervations les plus utiles pour la détermination de la parallaxe ſont celles de Stockolm & du Cap de Bonne-Eſpérance; ces deux lieux ſont fort éloignés & ſont ſitués preſque ſous le même Méridien, l'un au Septentrion, l'autre au Midi, circonſtance avantageuſe. Ces deux Obſervations peuvent ſe comparer utilement avec celle de Rome, lieu qui par ſa poſition peut être conſidéré comme un terme de comparaiſon. Or ces deux Obſervations auxquelles on doit donner la préférence, comparées avec celle de Rome, ſelon la méthode de l'Auteur déjà indiquée, donnent la parallaxe de 9″ 25; ce qu'on doit cependant regarder ſeulement comme une approximation aſſez exacte. Il reſte à obſerver que les deux Obſervations rapportées à celle de Rome donnent préciſément la même quantité de parallaxe.

On ne comprend pas pourquoi M. Pingré met en doute l'Obſervation du Cap de Bonne-Eſpérance; puiſque les deux Obſervations comparées avec une troiſieme nous donnent le même réſultat, il paroît

qu'on devroit les admettre l'une & l'autre ou les rejetter toutes les deux. L'Auteur du Mémoire dont nous donnons l'Extrait n'a pas omis les autres méthodes dont on se sert pour déterminer la parallaxe, mais il les a traitées brievement, & il suffit d'avoir rapporté celle qui mérite la préférence. Cet opuscule est terminé par l'Observation de deux Éclipses faite à Rome l'an 1764; il a ajouté cette espece d'appendice pour constater la différence des Méridiens qu'il a employés dans la recherche de la parallaxe.

M. Pingré à qui nous avons cru devoir communiquer cet Extrait nous a fait la Réponse suivante.

MM. Je vous renvoie l'Article que vous avez bien voulu me communiquer, & je vous fais mes remercîmens très-sinceres. Je lirai avec plaisir le Mémoire dont vous rendez compte, persuadé que j'y trouverai des considérations dont je pourrai profiter à l'égard d'un objet qui ne cesse de m'occuper. Je suis bien trompé si l'Auteur n'est pas le P. Asclépi (1). Je sais à présent que c'est cet Astronome zélé & intelligent qui a fait l'Observation du Passage de Vénus en 1761, & de l'Éclipse du 1r Avril 1764; je l'ignorois lorsque je composois mon premier Mémoire.

(1) L'Auteur n'est pas le P. *Asclépi ;* c'est M. J. B. *d'Audiffret* qui s'est caché sous le nom de *Dadeius Ruffus*. Nous l'invitons à quitter désormais le masque, il ne peut que gagner à être connu.

Quant à ce qui regarde la longitude & la latitude de Sainte-Marie ſur la Minerve, ou plutôt du Collége Romain près de la Minerve, je n'aurois pas manqué à chercher l'une & l'autre ſur un Plan de Rome, ſi cette recherche m'eût paru de quelque utilité; mais je voyois clairement qu'il étoit impoſſible de défendre l'Obſervation de Rome, en laiſſant à l'Égliſe de Saint Pierre la longitude qu'on a coutume de lui attribuer. Quoique j'ignoraſſe alors le nom de l'*Anonyme*, je n'ai pas voulu dire clairement que ſon Obſervation ne s'accordoit pas avec les autres. Depuis que cet Anonyme a ceſſé de l'être vis-à-vis de moi, j'ai cherché avec ſoin la longitude du College Romain, & j'ai rendu compte à l'Académie de mon travail. Je révoque en doute l'Obſervation du Cap de Bonne-Eſpérance, & cela n'eſt point du tout ſurprenant; ſi cette Obſervation eſt bonne, la mienne à Rodrigue ne vaut rien. Au reſte, je ſoutiens mon Obſervation de Rodrigue, non pas parce qu'elle me touche perſonnellement, mais parce que je la crois bonne, parce qu'elle eſt appuyée par toutes les Obſervations de feu M. l'Abbé de la Caille, parce que toutes les recherches que j'ai faites me perſuadent de ſon exactitude, enfin parce qu'elle eſt confirmée par les Obſervations de Pekin, de Liſbonne, de Madrid, de Tobolsk, &c. ce ſont ces Obſervations qu'il faut choiſir pour décider de la parallaxe,

& non celles de Rome, de Stockolm, ou d'autres lieux intermédiaires. Je me flatte que deux Mémoires que j'ai lus à ce ſujet à l'Académie, & qui peut-être ne tarderont point à être imprimés par ſon ordre, feront impreſſion ſur les eſprits non prévenus. Vous ſavez, Monſieur, qu'il ne me conviendroit point de prévenir ici la publication de ces Mémoires. Je finis donc par vous aſſurer de la parfaite eſtime & de la haute conſidération avec laquelle j'aurai toujours l'honneur d'être, MM. &c.

PINGRÉ.

A Paris, ce 16 Juillet 1765.



IV.

NOus venons de recevoir un Ouvrage *in*-4°. imprimé à Rome 1765, qui a pour titre : *Criterium novorum Syſtematum Philoſophiæ : a D. Joanne Camilla Durante.* L'Auteur nous dit dans la Préface que la premiere Édition de cet Ouvrage ayant été épuiſée en peu de temps, le Public s'eſt empreſſé d'en demander une ſeconde. La promptitude du débit d'une production pareille nous donneroit une bien mauvaiſe opinion de l'état de la Philoſophie à Rome, ſi nous ne ſavions d'ailleurs que les Sciences y ſont cultivées avec ſoin & avec ſuccès. L'Ouvrage

du P. Durante eſt diviſé en douze Propoſitions. La premiere eſt énoncée en ces termes : *Mundus cœpit quoad entia nedum ſucceſſiva, verum etiam permanentia. Punctum temporis in quo mundus eſt conditus potuit ſolum ſiſti mundo & mundus ei ab eo qui obtineat æternitatem intrinſecam.* Ce langage obſcur & barbare ne ſignifie rien autre choſe, ſinon que toutes les eſpeces d'Etres ont été créées par un Etre éternel & néceſſaire. Les argumens dont ſe ſert le P. Durante ſont tellement embarraſſés de diſputes Scholaſtiques & frivoles qu'ils ne ſerviroient qu'à nous faire douter de la création ſi nous n'étions aſſurés de ce dogme par des démonſtrations Philoſophiques & par la Foi. . . . . La ſeconde Propoſition eſt exprimée en ces termes : LINEA DIVIDI POTEST USQUE AD NIHIL. *La ligne n'eſt pas diviſible à l'infini, mais elle eſt enfin réductible à rien.* Que d'abſurdités dans cet énoncé ! L'Auteur prétend démontrer que la matiere n'eſt pas diviſible à l'infini, mais qu'elle ſe réduit enfin à des parties qui ne ſont plus diviſibles, en quoi elle differe de la ligne qui ſe réduit à rien. Il ſe ſert de cette propriété chimérique de la ligne pour combattre l'opinion des Philoſophes qui diſent que les animaux & les plantes de chaque eſpece contenoient dans le moment de la création les germes de tous les individus futurs ; comme ſi ces germes étoient compoſés de lignes ! Quelle maniere de

philoſopher! Pour mieux faire connoître l'Auteur, nous rapporterons deux propoſitions dont il veut nous donner la démonſtration : *Dico circulum conſtare rectis peripheriam componentibus : delineare puncta quæ minima omnium poſſibilium ſint, nec valeant dividi vel divinitùs.* Ces Propoſitions démontrent bien évidemment que l'Auteur n'a pas les premieres notions de la Géométrie. Cependant il entreprend dans la troiſieme Propoſition de démontrer géométriquement l'immobilité de la terre. *Quies terræ perpetua demonſtratur.* Les argumens employés par notre Philoſophe ne valent pas même l'honneur d'être rapportés. Le P. Durante n'a pas honte d'avancer que dans l'hypotheſe du mouvement de la terre, un corps jetté perpendiculairement ne retomberoit pas dans une direction perpendiculaire : il prétend que le mouvement de la terre répugne à la nature des corps, aux principes d'Aſtronomie, & traite ſans façon d'hérétiques les Newtonniens & les défenſeurs du ſyſtême de Copernic. Jamais on ne montra tant d'ignorance & de préſomption à la fois. L'Auteur, convaincu de l'évidence de ſes preuves, offre ſon Livre *gratis* à quiconque lui demontrera un ſeul paralogiſme : le préſent ſeroit vraiment digne de la découverte.

Le P. D. nous excuſera ſi nous parlons de ſon Ouvrage avec ſi peu de ménagement ; il parle de ceux

des plus grands hommes bien plus durement encore ; d'ailleurs la critique ne sauroit être trop sévere quand elle s'exerce sur des matieres où, soit ignorance, soit fanatisme, on s'attache à faire regarder comme incrédules des Écrivains célebres, souvent plus orthodoxes & toujours plus honnêtes que leurs accusateurs. . . . . . . Dans la quatrieme Proposition l'Auteur parle du vuide : *Datur vacuum.* La cinquieme a pour objet l'existence d'un fluide : *Projecta pergunt per actionem fluidi ambientis in quo decurrunt.* Ces deux Propositions sont au nombre de celles dont on ne peut démontrer ni la vérité, ni la fausseté. Les autres, purement métaphysiques, sont presque toutes fort douteuses & problématiques ; mais l'Auteur, trop peu instruit pour savoir douter, prouve, démontre, affirme tout. La derniere Proposition traite des *accidens absolus dans le Sacrement de l'Eucharistie.* Quoiqu'il en soit de cette question, qui appartient à un Mystere également adorable & impénétrable, l'Auteur devoit traiter ses adversaires d'une maniere plus chrétienne, & prodiguer avec moins de légéreté l'odieux nom d'hérétiques. Nous ne pouvons nous empêcher d'observer ici la singularité d'une expression dont il se sert à l'égard des Philosophes Ultramontains : *Possunt etiam heterodoxi Boreales si velint, adjungi victis & dare gloriam Deo.* Cette dénomination *Boreales* retomberoit aussi sur nous qui som-

mes au Nord de l'Italie. Nous ne parlerons pas de la barbarie & de l'obscurité du style; c'est le moindre défaut de l'Ouvrage.



V.

» D. Jacob-Christian Schæffers Muster, &c. ».

ÉCHANTILLONS & Expériences du D. Schæffer pour faire du papier. 2 Vol. contenant ensemble 82 pages d'impression, 6 planches & 34 échantillons. Le prix est de 8 florins.

NOus avons les premiers annoncé les Expériences du Docteur Schæffer sur plusieurs végétaux qui jusqu'à présent ont été presqu'inutiles & que cet habile homme a tenté d'appliquer à de nouveaux usages, tels que la fabrication de la toile & du papier.

Ce n'est plus une nouveauté que la possibilité de convertir en papier presque tous les végétaux, & le Docteur Schæffer ne prétend point avoir eu le premier cette idée. Il cite MM. Seba, de Réaumur, Guettard, Gleditsch & autres comme ayant imaginé avant lui que tout végétal qui avoit de la ressemblance avec le chanvre & le lin pouvoit être employé à faire du papier, puisque les vieux drapeaux dont on s'est servi jusqu'à présent ne sont autre chose que du chanvre & du lin travaillé. Il cite même MM. Guettard & Gleditsch comme l'ayant devancé dans

la voie des expériences, quoiqu'ils n'aient pas été bien loin.

En dernier lieu la découverte du papier fossile a étendu & confirmé cette théorie par la conjecture la plus solide qu'on ait pû faire sur sa formation. Mais c'étoit en Allemagne, c'étoit à Ratisbonne sur-tout qu'on devoit suivre avec le plus d'ardeur une découverte qui tend à multiplier les moyens de faire du papier. Il y est d'une nécessité si grande & d'un usage si immense, que la disette de cette denrée y seroit justement regardée comme un fléau terrible. On fut sur le point pendant la derniere guerre de l'éprouver, ce fléau. Soit que les fureurs de la guerre enlevassent aux Papeteries une trop grande quantité de drapeaux destinés à fournir des charpies à des Hôpitaux sans nombre & malheureusement trop remplis, soit que cette guerre ait été de temps immémorial celle qui a fait le plus écrire, soit que la réunion de ces deux causes ait rendu leur effet plus sensible, la disette de papier ne fut jamais si grande en Allemagne; elle commençoit à devenir une calamité publique.

L'infatigable M. Schæffer, qui écrivant beaucoup contribuoit pour sa part à la disette & la ressentoit plus qu'un autre, fut aussi celui qui s'occupa le plus de la recherche des remedes qu'on pouvoit apporter à ce mal dont il prévit sans doute l'accroissement.

Un Philosophe plus spéculatif & moins laborieux

eût fait des obſervations inutiles ſur cette manie de tout écrire & même d'écrire des riens, dont l'Europe eſt poſſédée. Il auroit cenſuré ſans fruit la multiplication effrayante des Livres de toute eſpece, des Mémoires, Diſſertations & autres Écrits, qui ne prouvent ni n'operent la multiplication des connoiſſances. C'éût été une belle matiere pour un Écrit de plus; mais ç'eût été auſſi une déclamation inutile & qui auroit fait ranger ſon Auteur dans la claſſe de ceux qui augmentent ſans néceſſité la cherté du papier.

M. Schæffer a ſans doute connu, comme ce Philophe, la manie de ſon ſiecle. Mais plus Philoſophe encore, il a dit : le monde veut écrire, qu'il écrive ; je vais lui fournir du papier.

C'eſt très-mal à propos qu'on a critiqué pluſieurs expériences de M. Schæffer. Il ne faut pas croire qu'il conſeille la culture de certains arbres, d'ailleurs moins utiles que beaucoup d'autres, ſeulement pour le peu de coton qu'ils fourniſſent. Il faut encore moins s'imaginer qu'il prétende favoriſer la multiplication des guêpes, parce qu'il a fait du papier avec des nids de guêpes. On entreroit encore très-mal dans ſes vues ſi on élevoit à grands frais des forêts d'aloë, parce qu'il a employé la feuille d'aloë à faire du papier ; enfin ce ſeroit méconnoître la marche lente de toutes les inventions humaines que de s'ar-

rêter à la rudesse, à la couleur & à l'épaisseur du papier dont il nous donne des échantillons. Il faut pardonner quelques inutilités aux Savans en faveur de la nécessité de leur travail, disoit un Directeur de l'Académie de Baviere dont M. Schæffer est Associé étranger. C'est l'inconvénient d'une curiosité dont le Public se trouve bien; & quelle science est exempte de cette espece de luxe pour lequel ce Directeur d'une Académie naissante exigeoit l'indulgence des Amateurs de l'Histoire?

On en pourroit dire autant de quelques expériences de M. Schæffer, si l'on étoit réduit à avouer leur inutilité; mais quand on fait réflexion que ce Savant n'a pas tant prétendu faire du papier qu'établir les regles générales sur lesquelles on peut décider de l'aptitude plus ou moins grande des matieres végétales à cet usage, on trouve qu'il n'a pas trop multiplié ses essais, puisque ce n'est qu'en les multipliant qu'il peut donner à sa théorie toute l'étendue dont elle est susceptible.

Il est hors de doute qu'il n'y aura d'utilité réelle que dans l'emploi des matieres les plus communes & les plus inutiles, telles que les sarmens de vigne, les chenevottes, les orties, le bois de la vigne sauvage, & autres végétaux semblables; mais les expériences sur une matiere rare & qu'il n'est pas à propos de multiplier, comme les nids de guêpes, peu-

vent aider à perfectionner la manipulation de celles auxquelles il faudra s'en tenir.

Sous ce point de vue l'Ouvrage de M. Schæffer est un présent estimable & qui doit être reçu avec reconnoissance par-tout où, proportion gardée, on use plus de papier que de linge.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

V I.

» Moralische Briefe zur Bildung des Herzens, &c. «

ÉPITRES MORALES OU HÉROÏDES. Seconde Édition. A Leipsick, *chez* Bernard-Christophe Breitkopf. 1764. 2 *Vol.* in-8°.

LA premiere Édition de cet Ouvrage parut en 1759, & fut bien accueillie. L'Auteur, M. Dusch, homme d'esprit & de goût, qui s'est distingué dans presque tous les genres de Littérature, & particulierement dans le Poëme Didactique, s'étonne avec raison que les Poëtes Allemands ne se soient pas encore essayés dans un genre de Poésie dont les Anciens ont laissé de si beaux modeles.

L'Héroïde appartient à l'Élégie, & l'Élégie est un Poëme primitivement destiné aux gémissemens & aux larmes. Elle doit son origine aux plaintes de tout temps usitées aux funérailles. Transportée depuis à l'amour, elle chanta les malheurs & les peines des amans (1). Ce genre de Poésie exclut toute es-

(1) Et bientôt après leur bonheur & leurs plaisirs ; mais nous ne l'envisageons ici que relativement à son premier objet.

pece d'affectation & de pompe, parce que la douleur veut exciter la pitié & non l'admiration; elle proſcrit l'emportement & la fureur, parce que la triſteſſe abat & conſterne l'ame; elle rejette les idées recherchées & les images trop hardies, parce que l'affliction émouſſe l'activité des ſens & concentre la penſée; nous ne voyons, dans la douleur, que les objets qui ſont autour de nous, encore ne nous arrêtons-nous qu'à ceux qui nous préſentent quelques rapports avec notre ſituation.

L'Auteur de ce Recueil a conçu le vrai caractere de l'Élégie, & nous paroît l'avoir exprimé très-heureuſement, ſur-tout dans ſa premiere Epître dont nous allons donner la traduction.

CLÉONE A CYNÉAS.

Je ne demande qu'un ſeul mot; l'attendrai-je encore longtemps? dois-je éternellement craindre, ſouffrir & me taire? Ah! Cynéas, je ne puis plus commander à mon cœur; il faut enfin qu'il s'épanche; les plaintes & les pleurs ſont le dernier plaiſir qui reſte aux malheureux; ſi tu refuſes de me conſoler toi-même, au moins tu ne dois pas m'interdire cet unique moyen de ſoulager ma douleur.

Je t'aime, je te bénis encore; vainement j'ai tâché d'oublier mon amour; toutes mes larmes n'ont pu l'effacer. Pardonne ſi je t'enleve des momens que tu

pourrois paſſer en doux tranſports dans les bras d'une autre amante ; tu peux ſans doute m'accorder un inſtant. J'ai droit de te le demander : hélas ! je l'ai payé bien cherement, ce droit ; il m'a coûté le repos de ma vie. Tu dois t'en ſouvenir ; le jour que je ne pouvois pas embellir pour toi, j'aurois voulu le retrancher du nombre de mes jours. Je cherchois mon deſtin dans tes yeux ; j'y liſois la joie ou la douleur, la mort ou la vie. Pour prix de tant d'amour, ô Cynéas, je ne demande qu'un inſtant, qu'un ſoupir.

Ne crains pas de jetter les yeux ſur cette Lettre ; eh ! que craindrois-tu d'une amante qui t'adore ? Je ne me plaindrai point de ton infidélité ; je ne t'accablerai point des malédictions d'une amante délaiſſée. Comment pourrois-je te maudire, toi qui ſeul peux me rendre heureuſe !.... Douce & flatteuſe eſpérance ! tu t'es évanouie ; mais mon amour me reſte. Cet amour eſt répandu dans mon ſang ; il coule dans chacune de mes larmes ; il reſpire dans chacun de mes ſoupirs..... laiſſe-moi me plaindre, laiſſe-moi tremper ma plume dans mes larmes ; laiſſe-moi tracer d'une tremblante main ce que mon cœur m'inſpire ; les douleurs de toute une année ſe ſont amaſſées dans ce cœur ; il ſe voit enfin forcé de les répandre : oui, un an entier s'eſt écoulé depuis que la triſte Cléone erre dans cette ſolitude. Je déſire, je crains, j'eſpere, je déſeſpere. . . . .

J'ignore

J'ignore ſi tu vis encore! Ah! ſi tu vis encore, Cléone eſt oubliée..... mais qu'ont de commun les vivans avec les morts, l'homme heureux avec l'infortuné? Peut-être enfin as-tu ſuivi l'ordre cruel de ton implacable mere; peut-être goûtes-tu dans les bras d'une amante plus heureuſe..... Cynéas, je bénis tes nouveaux nœuds; je ne demande point que tu revôles dans mes bras, ſi l'amour n'eſt pas l'unique bien qui puiſſe faire ton bonheur; car ai-je autre choſe à te promettre que tendreſſe, qu'amour?....

Je ne demande point que tu revôles dans mes bras! Qu'ai-je dit, malheureuſe? Un menſonge, & mes larmes m'en puniſſent.... Cynéas, j'ai tout perdu: honneur, repos, amis, parens; rends-moi ton cœur & j'aurai tout retrouvé. Mais s'il faut que je renonce à toi, je renonce au bonheur, à l'eſpoir, à la vie..... Eh! qu'ai-je à faire dans un monde où Cynéas ne veut pas être pour moi? Hélas! pourquoi m'as-tu jamais aimée?..... mais tu m'aimois; nos parens, le Ciel même approuvoit notre amour. Déjà l'hymen allumoit le flambeau nuptial; l'autel étoit tout prêt; il nous étoit permis de déſirer & d'eſpérer...... mais que cet eſpoir fut de courte durée! qu'il fut dangereux à mon innocence! qu'il fut fatal à mon repos! Le jour du bonheur vient..... ô ſouvenir amer! coulez mes larmes; le plus beau jour de ma vie en devint le plus funeſte..... un événement cruel éteignit tout-

à-coup le flambeau nuptial & m'arracha du front la couronne de l'hymen. Tranſports, plaiſirs, félicité, tout diſparut..... Que vous vous êtes rapidement évanouies, douces & tendres idées! Jours du printemps de ma vie, dans quelle affreuſe obſcurité vous êtes-vous abîmés! Un inſtant a changé en un déſert affreux ce monde de plaiſirs où mon imagination aimoit à s'égarer..... L'amour...... hélas! c'étoit de lui que j'attendois tout mon bonheur; l'amour m'a précipitée dans la honte & le déſeſpoir. Je cherche vainement de la conſolation, la conſolation fuit loin de moi, & le ſouvenir de mon bonheur paſſé irrite encore mes maux. Je leve mes yeux baignés de larmes vers cette hauteur d'où je ſuis tombée, & ne vois que l'abîme où je demeure enſevelie.

Quand je ſonge à ce jour où mon cœur trop facile nageoit dans le raviſſement, où entrelacée dans tes bras j'étois ſuſpendue à tes levres; où penchée ſur ton ſein je l'arroſois des larmes de joie & de tendreſſe; quand je penſe au moment où l'amour & les plaiſirs nous attendoient à l'autel déjà tout préparé. O bonheur! m'écrié-je, pourquoi mon cœur t'a-t'il connu? J'aimois alors, j'étois aimée, je pouvois tout déſirer, eſpérer tout & tout ſentir. Aujourd'hui..... que me reſte-t'il? Le deſir dévorant & l'affreux déſeſpoir.

Hâtez-vous de couler jours trop lents au gré de la

triste Cléone : le dernier instant de sa vie sera le premier instant de son repos..... mais, hélas ! que le repos est encore loin de moi ! O si l'aride vieillesse flétrissoit tout-à-coup mes traits ! si la pâleur s'étendoit sur mes joues ! peut-être alors je me consolerois. Pourquoi verser des larmes, malheureuse Cléone, pourrois-je alors me dire, pourquoi verser des larmes ? la fin de tes maux approche ; le Soleil sur son déclin annonce le repos de la nuit ; tu marches sur les bords de la félicité ; encore un pas & te voilà parvenue au terme de tes vœux...... mais le présent que l'âge me refuse je l'obtiendrai de ma douleur ; consumée de chagrin, épuisée de larmes, avant l'automne de mes ans je me verrai languir, dessécher & tomber.....

O Cynéas, réunis tes prieres aux miennes ; demande au Ciel la mort pour moi, puisque tu ne veux point me donner la vie. Mourante je te bénirai, & crois-moi, Cynéas, s'il est un Juge qui prononce sur les actions des mortels, ma bénédiction t'est nécessaire. Les liens qui nous unissoient, la mort seule peut les rompre..... Penses-tu qu'il soit cruel d'implorer la mort pour celle qui ne formoit d'autre desirs que de rendre ta vie constamment heureuse ? Ah ! Cynéas, si tu m'as abandonnée tu te montres bien plus cruel en me souhaitant la vie..... une vie comme la mienne, sans espoir, sans appui, sans consolation, sans toi.....

Mais comment as-tu pu abandonner ainſi ton épouſe ? Infortunées que nous ſommes ! on nous oublie quand nous croyons avoir acheté le droit ſacré d'être plus tendrement aimées. Nos pleurs, loin de toucher nos inconſtans adorateurs, nos pleurs les importunent, les repouſſent : ſans faire attention ſi nous ſommes légeres comme eux, ils veulent que nous ceſſions d'aimer quand il leur plaît d'être infidelles.

Mais il faut que j'acheve de te dévoiler mon cœur ; il faut que par le tableau de ma miſere je te rappelle au moins que Cléone vit encore..... Oui, je vis encore ; ſi c'eſt vivre que d'être ſéparée du commerce des vivans & des plaiſirs..... Devenue l'opprobre de mon ſexe, la honte de mes proches, un objet de mépris pour le trop grand nombre des barbares qui inſultent à l'innócence tombée dans le piége, je cache à tous les yeux mes larmes & ma honte ; je fuis la préſence de mes amies pour pleurer dans la ſolitude ; je tremble à chaque inſtant d'être découverte par ceux même auprès de qui la nature & mon cœur m'invitent à chercher de la conſolation & de l'appui... Etre obligé de fuir juſqu'aux ſecours ! ..... ah ! Cynéas, eſt-il un ſort plus déplorable ? .... Une fille infortunée qui ne voit le jour que pour ſuccéder aux malheurs de ſa mere, apprend dans mes bras, ſur mon ſein, contre mon cœur, à gémir, à pleurer, à

commencer la trifte occupation pour laquelle elle eft née.

Hélas! c'eft de moi qu'elle a reçu la vie, c'eft de moi & de toi. A-t'elle un pere?... fon pere n'oublieroit pas fa mere..... mais les liens du fang ont-ils rien de facré pour celui qui foule aux pieds les devoirs de l'amour?

Du moins fi tu m'étois refté fidelle! l'efpérance foutiendroit mon courage, elle adouciroit mes maux. Je me pafferois du pardon des hommes; car je fais que le Ciel m'a pardonné. Mais Cynéas, c'eft toi qui m'as abandonnée.

Je ne veux point accufer ton cœur de cet oubli barbare; ce cœur eft trop généreux pour aimer à fe baigner dans les larmes d'une amante abufée; il n'eft pas affez ingrat pour payer l'excès de la tendreffe par la douleur & par la honte. Eh combien de fois tu prononças toi-même la malédiction contre ces féducteurs infâmes qui partagent avec l'Enfer l'affreux plaifir de voir tomber l'innocence! Quel zele étinceloit dans tes yeux! comme tes geftes fecondoient la véhémence de tes difcours! des larmes généreufes couloient fur tes joues. Attachée à tes regards je pleurois avec toi; car quand eft-ce que je n'ai pas mêlé mes larmes aux tiennes?.... Cynéas, tu pleurois quand tu racontois des avantures..... telles qu'eft aujourd'hui la mienne.

Que cette ſenſibilité m'étoit chere ! je voyois le Ciel dans tes regards. Trop fortement affectée pour pouvoir proférer un mot, je me penchois ſur ton ſein, je te preſſois contre mon cœur..... Comment alors te ſoupçonner ? comment imaginer que tes larmes étoient feintes ! La nature a donné des larmes à la miſere & à la vertu qui prend pitié de la miſere ; imiter ces larmes ſacrées pour ſéduire & pour accabler, c'eſt inſulter à la nature & ſe jouer du Créateur.

Que de pleurs tu verſois ſur la chûte de Cyane ? Mes malheurs ſont aujourd'hui les mêmes. Hélas ! du moins la mort arracha mon amie à la douleur & à la honte. Mais celle qui exiſte pour ſentir l'une & l'autre, qui eſt-ce qui la plaindra ? qui voudra lui payer par une larme de compaſſion le tribut qu'elle ne refuſa jamais à l'infortune ?

Écoute, Cynéas ; ſi ton cœur étoit coupable ! ſi tant de perfidie pouvoit entrer dans ton ame ! Cynéas, la malédiction..... mais tu ſerois encore plus malheureux que moi..... Non, quand même tu m'aurois abandonnée je ne te croirois point coupable ; c'eſt un deſtin inévitable qui te ſépare de Cléone. Eh puis-je te croire méchant ſans augmenter mon infortune par un nouveau ſupplice ? Souvent, quand l'ombre & le ſilence ont rendu la contrée auſſi morne que mon cœur, je m'enfonce dans des lieux écartés & ſauvages où la curioſité ne vient point épier les

ſoupirs de l'infortune, & là je m'abandonne à toute ma triſteſſe. Un ruiſſeau mêle à mes plaintes ſon triſte murmure; le Ciel humide de roſée ſemble pleurer avec moi; les buiſſons répondent à mes gémiſſemens; aux yeux du malheureux tous les objets prennent une couleur lugubre. Où trouve-t'il un ſeul plaiſir? Le plaiſir fuit à ſon aſpect, il empoiſonne de ſon chagrin toute la belle nature.

Souvent, retirée ſous un berceau de tilleuls formé par la main du Villageois, je ſonge à ce que je fus, à ce que je puis être; je repaſſe dans ma mémoire les jours heureux de mon amour; mon cœur eſt palpitant, mes joues ſont brûlantes, je m'oublie, mais hélas! pour un ſeul inſtant. Tout-à-coup je m'éveille; du comble de la joie je retombe dans l'abîme du déſeſpoir, & mes larmes arroſent les fleurs qui ſe flétriſſent à mes pieds.

Souvent, quand je ſuis aſſiſe, quand avec l'encens qui s'exhale le matin de l'autel de la nature mon cœur envoie ſes ſoupirs, & mes yeux leurs larmes vers le Ciel; quand enſuite ma tête appeſantie, telle qu'une fleur mourante, ſe penche ſur ma main; quand la laſſitude appelle le ſommeil & que la penſée ſe concentre au fond de mon ame, les ſonges folâtrent autour de moi & me rendent mon bien-aimé que tu me refuſes. Je vois ſon phantôme chéri, je l'appelle, j'étends mes bras vers lui, je l'embraſſe,

je le presse contre mon sein; mais, hélas! il m'échappe; je pousse un cri qui me réveille & mes yeux recommencent leur triste occupation.

Souvent encore, quand dans le silence de la nuit les buissons frémissent autour de moi, quand les rayons de la Lune lancés au travers des feuillages dessinent mille images bisarres, je crois t'appercevoir au loin, je crois entendre les pas de mon amant; je fixe mes regards, je prête une oreille attentive; le bruit des feuilles agitées par l'haleine mourante des zéphirs fait tressaillir mon ame; ma poitrine s'éleve, mon cœur palpite, mon œil ardent cherche celui que ma tendresse désire; mais en vain, l'image disparoît; les vents se taisent; tout redevient silence & solitude.

Malheureuse Cléone? où cesseras-tu d'être trompée par des songes? Au-delà du tombeau. Mais hélas! où prendre des forces pour traverser le long espace de la vie? Ah! Cynéas, que mon cœur t'adressera de soupirs encore!

Peu content de m'abandonner faut-il, hélas! que tu m'oublies? Se peut-il que rien ne te rappelle ta Cléone ou la mere infortunée de ta fille? Si le nom de Cléone n'inspire rien au cœur de l'amant, le nom de mere devroit du moins toucher le pere. Ai-je donc mérité un si cruel oubli? ou crois-tu que mon cœur n'a pas besoin de consolation? O si je re-

cevois, je ne dis pas, des preuves de ta tendresse; mais seulement des marques de ton souvenir! Mais qu'osé-je espérer? Cynéas ne m'apprend rien; je n'apprends rien de Cynéas; vainement je m'épuise en recherches, & cependant est-il rien qui échappe aux recherches de l'amour? La renommée semble ignorer ton nom, ou du moins ignorer l'endroit où m'a jettée un sort trop rigoureux. Nous sommes séparés comme le sont entr'eux les vivans & les morts.

Mais tu sais à présent le séjour & l'état de la triste Cléone; si tu l'aimes encore, qui pourroit t'empêcher de te rendre auprès d'elle? Non, il n'est rien que l'amour ne surmonte; les fleuves, les montagnes ne sont pour lui que de foibles obstacles. Si l'œil de la jalousie veille sur tes actions; s'il ne t'est pas même permis de m'écrire, n'as-tu pas un ami que tu puisses charger d'un mot pour ta Cléone? Elle n'exige ni détails ni excuses; je ne demande qu'un soupir, que ces mots *Cinéas aime Cléone;* si tu me les accordes, je te pardonnerai mes maux, mes larmes, & ce que j'ai souffert & ce que je souffre encore. Vois combien tu m'es cher. Délivre-moi de mes soupçons mortels, fais luire dans mon triste cœur un rayon d'espérance..... & si tu ne m'aimes plus, ah trompe-moi du moins; accoutume-moi insensiblement à mon malheur; je t'aurai tout pardonné, même mon abandon; mais, Cynéas, n'oublie pas ta fille.

NOTICES.

I.

MÉMOIRES de l'Académie Royale des Sciences de Stockolm en Langue Suédoise pour les trois premiers mois de l'année 1765. Volume XXVI[e]. *A* Stockolm, *chez* Salvius. *in*-8°.

CETTE Académie publie tous les trois mois ses Mémoires, qui forment pour l'année entiere un Volume d'environ vingt-quatre feuilles. Nous donnerons régulierement tous les trois mois l'énumération des Articles traités dans ces Mémoires. On lit au commencement de ce Volume, qui vient de paroître, la liste des Membres de cette Académie ; ses Membres ordinaires sont au nombre de quatre-vingt-seize, parmi lesquels on trouve plusieurs personnes du Pays, illustres par leur naissance ou par leur savoir. Il y a trente & un Membres étrangers. Voici les Mémoires contenus dans la seconde Partie de ce Volume. 1°. Relation des Expériences faites par M. Harrison pour trouver la longitude à la Mer. 2°. Calcul de différentes Équations, par M. Mellander. 3°. Description du *Stropaolum Quinquelobum*, Plante étrangere, donnée par M. Bergius. 4°. Essai sur la Maladie nommée *Noma*, & la maniere d'employer le quinquina dans cette maladie, par M. Lunde. 5°. La

situation de l'Uranibouts & ses environs trouvée d'après les dimensions géométriques prises à cet effet par M. Schenmarck. On connoît l'Observatoire du fameux Ticho de Brahe, sous le nom d'Uranibourg dans l'Isle de Huen, située au Sund & appartenante à la Suede. Louis XIV envoya à ses dépens en cette Isle M. Picard en 1671 pour en faire une description calculée d'après les regles géométriques ; mais comme ces opérations n'ont pas toute l'exactitude qu'il faut pour pouvoir s'en servir quand on veut comparer & juger les Observations faites il y a cent cinquante ans par Ticho de Brahe, M. Schenmarck, Professeur de Mathématiques à l'Université de Lundo en Scanie, a, par ordre du Roi, rectifié en 1761 le travail de M. Picard, & son Mémoire là-dessus se trouve inséré dans ceux de l'Académie que nous annonçons. 6°. Observation par M. Martin sur les effets bons ou mauvais des bains usités en Finlande par les Paysans & le bas Peuple.

II.

L'Académie Royale de Berlin a déclaré, dans son Assemblée publique du 6 Juin, qu'étant obligée de renvoyer le Prix que la Classe de Physique Expérimentale devoit adjuger cette année, elle proposoit encore une fois la même question dont voici l'énoncé : *Établir, sur de nouvelles expériences, en quoi consiste le véritable changement qu'éprouvent les ali-*

mens tant du regne animal que du végétal, dans le ventricule & les inteſtins d'un corps ſain; afin qu'il paroiſſe par-là quelle eſt proprement la partie des alimens qui ſe convertit en un ſuc nourricier, comment cela s'exécute, & quelles ſont au contraire les parties des alimens qui ne peuvent naturellement ſubir aucune digeſtion, ni ſervir à la nutrition du corps. Afin que ceux qui traiteront cette queſtion parviennent mieux à en développer le ſens, l'étendue & l'objet, l'Académie croit devoir leur accorder encore les éclairciſſemens qui ſuivent. Elle demande qu'on faſſe connoître les parties conſtituantes des alimens qui ſont réellement nourricieres, ou propres à effectuer la nutrition, en les déterminant plus exactement qu'on ne l'a fait encore, au moyen d'expériences nouvelles tant de Chymie que de Médecine, qui aient un rapport immédiat au ſujet; de façon qu'on puiſſe eſtimer chaque eſpece d'alimens d'après ces caracteres, juger de la quantité & de la qualité des parties nourriſſantes & ſaines qui entrent dans leur compoſition, & les diſtinguer des parties inutiles ou même nuiſibles. D'un autre côté on demande auſſi des expériences & des obſervations nouvelles qui conduiſent à s'aſſurer en quoi conſiſte ce qui rend les ſucs qui ſervent à la digeſtion, tant dans l'eſtomac que dans les inteſtins, propres à produire cet effet, & quelles ſont les opérations, tant Chimiques que Méchani-

ques, dont la nature se sert dans un homme sain pour transformer la nourriture tirée du regne animal & du végétal dans les différentes parties de l'estomac & des intestins, en sorte que ce qui peut contribuer à une nutrition saine soit séparé du reste dans chaque endroit convenable; & par quel nombre & quelle espece de degrés cette transformation est poussée jusqu'à la production du chyle, dans lequel l'expression des parties alimentaires est convertie : sur tous ces points l'Académie exige des expériences nouvelles & immédiatement relatives au sujet, faites tant sur les hommes que sur les animaux qui ont le plus de ressemblance avec l'espece humaine. Le Prix sera adjugé le 31 Mai 1766, & le terme pour l'envoi des Pieces s'étend jusqu'au 1r Janvier de la même année.

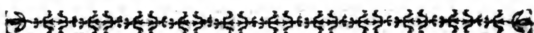
Pour le Prix de 1767 la Classe de Philosophie spéculative propose la question suivante : *Si l'on peut détruire les penchans qui viennent de la Nature, ou en faire naître qu'elle n'ait pas produits ? & quels sont les moyens de fortifier les penchans lorsqu'ils sont bons, ou de les affoiblir lorsqu'ils sont mauvais, supposé qu'on ne puisse les détruire tout-à-fait ?* On invite les Savans de tout Pays, excepté les Membres ordinaires de l'Académie, à travailler sur cette question, le Prix consiste en une Médaille d'or du poids de 50 ducats : les Pieces seront adressées à M. le Pro-

feſſeur Formey, Secrétaire Perpétuel de l'Académie; le terme pour les recevoir eſt fixé juſqu'au 1er Janvier 1767, après quoi on n'en recevra abſolument aucune. On prie les Auteurs de ne point ſe nommer, mais de mettre ſimplement une deviſe, à laquelle ils joindront un billet cacheté qui contiendra avec la deviſe, leur nom & leur demeure: le jugement de l'Académie ſera déclaré dans l'Aſſemblée publique du 31 Mai 1767.

On a été averti par le Programme de l'année derniere que le Prix de la Claſſe de Mathématiques qui ſera adjugé le 31 Mai 1766, concerne la queſtion ſuivante: *On demande une explication de la maniere dont l'eau eſt élevée par la Machine connue ſous le nom de la Vis d'Archimede & les moyens de porter cette Machine à un plus haut degré de perfection.* Quoique depuis très-longtemps cette Machine ſoit connue & employée avec un grand ſuccès dans la pratique, la théorie en eſt preſqu'entierement ignorée: on comprend qu'en cas que les principes connus de l'Hydraulique ne ſoient pas ſuffiſans pour approfondir cette matiere, il faudra recourir à des expériences, qui, jointes aux lumieres de la théorie, fourniront la route la plus sûre pour arriver au but propoſé.

Le grand Directoire a auſſi propoſé pour nouvelle queſtion: *Quelle eſt la meilleure conſtruction des fours*

pour cuire les briques, la chaux & les ouvrages de poterie, tant pour épargner le bois que pour l'égalité de la cuite dans les différens endroits du four. Le Prix devoit être adjugé dans l'Assemblée publique du 6 Juin dernier; mais comme on n'a point fourni un nombre suffisant de Pieces au concours, il est renvoyé à l'Assemblée publique du mois de Janvier 1766.



FRANCE.

Essai sur l'union de la Poésie & de la Musique. A la Haye *& à* Paris, *chez* Merlin, *Libraire, au bas de la rue de la Harpe.* 1765.

CET Ouvrage est rempli d'observations fines & profondes, également utiles aux Musiciens & aux Poëtes qui vouent leurs talens au Théatre Lyrique. L'Auteur remarque très-bien que la Musique, considérée en elle-même, dénuée du secours ou plutôt affranchie des entraves de la parole, & livrée à ses propres forces, est devenue une Langue véritable, très-riche & très-pittoresque; qu'elle a ses formes, ses proportions, ses balancemens, ses repos, ses membres, ses phrases & ses périodes; que le principal artifice de l'élocution musicale consiste dans le développement du *motif* ou de la premiere pensée;

que dans le *mélodrame*, où la Poésie est subordonnée à la Musique, le Poëte résiste à ce développement s'il ne détaille lui-même ses idées, ses images, & si ces détails n'ont entr'eux les rapports qui constituent la grace des tournures & des mouvemens du chant. Ces réflexions sont appuyées sur des exemples bien choisis & discutés avec autant d'esprit que de goût.

En se conformant aux principes établis par l'Auteur de cet Essai, nos Poëtes Lyriques apprendront à régler leurs expressions sur le besoin du Musicien, à rejetter les beautés mêmes de leur Art lorsque la Musique ne peut leur prêter un nouveau degré d'expression & de charme, à ne fournir, pour ainsi dire, qu'autant de mots qu'il en faut pour ôter aux signes de la Musique ce qu'ils ont de vague & d'indéterminé; & les Compositeurs de leur côté, ne se contenteront pas de connoître les ressources de leur Art, ils apprendront à les économiser; ils n'accableront point l'oreille par une harmonie pesante, massive, qui ne laisse presque appercevoir ni forme, ni dessein, enfin ils n'imiteront plus ce Peintre de l'antiquité qui ayant à peindre Hélene & ne pouvant la faire belle, la fit riche.

A Paris, de l'Imprimerie de la Gazette de France, aux Galeries du Louvre.

GAZETTE LITTÉRAIRE DE L'EUROPE.

Du 1er AOUST 1765.

I.

« Meditazioni ſulla felicità. »

Réflexions sur le Bonheur. 1765.

IL ſemble que ce ſoit faire un pas vers le Bonheur que de s'occuper des moyens d'y parvenir. Sous le pole, dans les climats du Midi, cette importante recherche eſt le premier objet des méditations de tout être penſant. Delà cette foule de Traités où l'on voit la plûpart des Auteurs, faute d'avoir bien étudié la nature de l'homme, faire entrer dans la compoſition d'un bonheur commun les élémens de leur bonheur particulier. Malgré cette mépriſe de leur amour propre, ſi choquant pour celui de leurs Lecteurs, l'intérêt attaché au ſeul titre de ces Ouvrages les fait lire preſque tous avec plaiſir. L'Auteur de celui que nous annonçons a évité cet écueil;

il examine la nature de nos desirs, les moyens de bonheur que nous avons reçus, la maniere de les mettre en usage, &c. Il pense avec profondeur, il écrit avec ordre; en un mot il réunit une grande finesse d'esprit & une excellente Philosophie.

Nous nous contenterons quelquefois de traduire l'Auteur Italien, qui d'ordinaire n'a pas besoin d'autre embellissement.

Des desirs plus grands que le pouvoir de les satisfaire, voilà la mesure du malheur : la seule maniere d'être heureux est ou de diminuer les desirs, ou d'augmenter le pouvoir, ou l'un & l'autre à la fois.

La somme des desirs dépend de la sensibilité primitive, de la nature & de l'association de nos idées.

La somme du pouvoir dépend des Loix physiques & de la volonté des êtres pensans.

Les desirs ont pour but d'éviter les maux & de nous procurer les biens. Notre imagination est toujours disposée à aggrandir les uns & les autres; la preuve, c'est qu'en se réalisant ils agissent sur notre ame avec moins de force que nous ne l'avions attendu. Un examen impartial de la nature de nos desirs tend donc à nous former un nouvel ordre d'idées qui diminue la somme de nos desirs eux-mêmes.

L'art peut quelquefois augmenter le pouvoir dépendant de l'action physique des corps étrangers. Un régime particulier peut augmenter celle qui dé-

pend de l'organisation de notre corps. Les suffrages des êtres pensans ou s'achetent, ou se gagnent, ou deviennent indifférens si l'on veut mener une vie obscure, mais conforme aux Loix. C'est de ces élémens que dépend l'accroissement du pouvoir.

Examinons ces principes & commençons par les desirs. Les richesses sont l'objet des desirs les plus ordinaires, & certainement puisqu'elles sont un gage du pouvoir que les hommes ont sur les choses, ceux qui les possedent semblent étendre leur propre existence & intéresser une plus grande partie de la nature à leurs plaisirs. La raison doit fixer le desir des richesses dans les bornes des besoins physiques & civils ; mais l'art de jouir des richesses est plus difficile que l'art de les acquérir. Quiconque est parvenu à posséder des biens suffisans, multiplie ses desirs, soit que par un défaut de prévoyance il préfere aux besoins à venir les caprices présens, soit que par une méprise bisarre il préfere aux besoins présens les caprices à venir. L'erreur de calcul, de la part du prodigue comme de la part de l'avare, consiste dans la préférence que tous les deux accordent aux besoins chimériques sur les besoins réels. L'expérience & un examen attentif sur la nature des richesses nous convainquent que toutes les fois qu'elles passent les bornes du besoin elles entraînent avec elle la soif de les augmenter, l'embarras de les garder, les soup-

tions, les inquiétudes, la perſpective d'un héritier qui les attend, enfin une multitude de ſentimens déſagréables qui multiplient la ſomme de nos deſirs beaucoup au-delà de notre pouvoir.

On voit par ce morceau quelle eſt la maniere de procéder de l'Auteur. Il applique cette même théorie à l'ambition & en tire la même conſéquence. Il examine enſuite l'influence de notre imagination ſur les biens & les maux. Les ſenſations voluptueuſes ſont celles qui perdent le plus en paſſant de l'imagination à la réalité. La plûpart de nos inquiétudes viennent moins de notre organiſation ou de la nature de l'objet, que de l'erreur de notre imagination qui exagere le péril. Un examen attentif peut diminuer beaucoup cette faculté qui produit ſans ceſſe des deſirs non ſatisfaits, leſquels ne naiſſent véritablement que de notre ignorance; un tel examen peut nous faire préférer l'activité toujours vigoureuſe dans laquelle des deſirs immodérés laiſſent notre ame, & qui ne nous privent point de la plus agréable des ſenſations, je veux dire le plaiſir de ſatisfaire les beſoins phyſiques ſpontanés.

L'Auteur indique les moyens de donner à notre corps toute cette force phyſique dont il eſt ſuſceptible, qui augmente même la vigueur de l'ame, qui nous remplit du ſentiment de nos forces & qui contribue ainſi à former le courage & par conſéquent augmente la ſomme de notre pouvoir.

Notre pouvoir s'accroît quand il s'appuie de celui des autres hommes. Ce concours des hommes en notre faveur peut s'obtenir en achetant leurs ſuffrages, & on les achete ou par les richeſſes ou par des ſervices. Il ſeroit néceſſaire d'avoir une ſource intariſſable de richeſſes pour intéreſſer pendant longtemps une grande multitude d'hommes à ſervir nos beſoins ou nos volontés.

Les richeſſes, dit l'Auteur, ne nous acquierent que pour un temps les ſuffrages du Peuple, & elles ſont bien employées toutes les fois que pendant ce temps nous pouvons nous élever au point de garder à jamais la ſupériorité qu'elles nous ont donnée. L'influence des ſervices eſt de plus de durée, mais elle tend plus à empêcher les hommes de nous nuire qu'à les faire agir en notre faveur. Quand les hommes nous ſont attachés par les richeſſes, ils tiennent à nous par le ſentiment d'un beſoin; quand ils tiennent à nous par des ſervices, ils ne nous ſont attachés que par l'opinion. Or, le haſard, la combinaiſon d'une infinité de circonſtances ſont les arbitres de cette opinion : la jouiſſance en eſt donc incertaine, & il y a toujours à parier que nous la perdrons. Quiconque, ſans être né avec une ame commune, ſe propoſe d'obtenir par des ſervices les ſuffrages des hommes, doit ſe préparer à faire un éternel & entier ſacrifice de ſon cœur, à regler ſes paroles & ſes actions

ſur les caprices de l'opinion, ſur les préjugés de la multitude, à renoncer, pour ainſi dire, à ſa propre exiſtence, à en adopter une tout-à-fait étrangere à ſon ame; ſacrifices qui n'ont d'autre dédommagement que la jouiſſance d'une chimere toujours prompte à nous échapper. Quelle eſt l'ame un peu élevée qui puiſſe engager tous ſes mouvemens par un contrat auſſi abſurde?

Il y a deux manieres de faire coopérer les hommes à nos deſſeins : c'eſt d'acquérir leur ſuffrage ou de ſe prévaloir adroitement de la foibleſſe humaine en faiſant naître en eux ſans ceſſe le ſentiment de leur infériorité à notre égard. C'eſt ainſi qu'on enchaîne les hommes avec le nœud le plus indiſſoluble, celui de la crainte. La maniere la plus ſûre d'obtenir cet effet, c'eſt de leur faire voir en toute occaſion une ſupériorité inconteſtable de courage, vertu qui dans tous les ſiecles & dans tous les pays a toujours forcé les hommages.

Enfin on peut ôter aux hommes l'occaſion de borner notre pouvoir en nous dérobant à leurs regards & en nous cachant dans une vie obſcure, mais conforme aux Loix : cette derniere condition eſt abſolument indiſpenſable, afin que le ſentiment de ſupériorité que les hommes en ſociété ont ſur le ſolitaire ſoit combattu par la crainte de commettre une injuſtice ouverte s'ils ſe prévalent trop de leurs avan-

tages. Ce dernier parti eſt le moins dangereux & le moins ſujet aux caprices d'autrui; c'eſt auſſi celui que les ſages ont ordinairement préféré.

L'application de ces principes, aidée de la réflexion, peut améliorer le ſort des hommes en établiſſant l'équilibre entre leurs deſirs & leur pouvoir; mais il n'y a qu'un très-petit nombre d'ames privilégiées qui puiſſent ainſi réſiſter à l'examen d'elles-mêmes. La plûpart des hommes ſont comme des malades qui craignent d'enviſager leurs plaies. Les Sauvages, après avoir ſatisfait aux beſoins phyſiques, rentrent dans une tranquillité parfaite; mais à meſure que les hommes s'éloignent de cet état, ils acquierent une foule d'idées civiles, du déſordre deſquelles naît un ſentiment profond de leur foibleſſe, une laſſitude de ſoi qui s'appelle ennui. Les hommes cherchent alors à s'échapper d'une ſphere trop étroite pour leurs deſirs, à vivre loin d'eux-mêmes & à fuir la ſolitude. La vie de la plûpart d'entr'eux devient habituellement & baſſement ſoumiſe aux ſenſations des objets actuels, ſenſations auxquelles très-rarement la réflexion oppoſe l'image des objets éloignés. Cette remarque doit faire naître dans ceux qui ſe plaiſent avec eux-mêmes le ſentiment d'une ſupériorité très-réelle.

Pour conſerver ce grand avantage il eſt néceſſaire de réfléchir dans toutes les actions importantes

de notre vie ; par ce moyen nous commettrons plus rarement des actions dont nous ayons à nous repentir. La bonne conſcience eſt preſque toujours le prix de la réflexion. La bonne conſcience eſt le ſentiment de la conformité de nos actions avec la juſtice. La juſtice eſt la conformité de nos actions avec les Loix.

D'après l'examen de la nature véritable des Loix, l'Auteur fait voir que notre intérêt véritable & notre devoir ſont la même choſe, que la ſeule différence qu'il y ait entre ces deux termes, c'eſt que l'un repréſente le genre, l'autre l'eſpece ; c'eſt que le devoir eſt un intérêt conforme à la Loi ; mais tout intérêt n'eſt pas un devoir, parce qu'il y a des actions ſur leſquelles la Loi n'a rien preſcrit. Il n'eſt pas poſſible qu'il y ait un intérêt contraire à la Loi, parce que c'eſt une contradiction que de prétendre qu'il eſt de notre intérêt d'acheter un plaiſir au prix d'un mal plus grand.

Une des Loix qui gouvernent le monde avec plus d'empire eſt cette opinion univerſelle qu'on appelle honneur. C'eſt ici ſur-tout que l'Auteur applique avec avantage ſon précepte d'exercer ſa raiſon. Cette opinion, qui fait faire quelquefois de ſi grandes choſes, ſe trouve auſſi trop ſouvent en oppoſition avec les Loix civiles & religieuſes. Plus on a acquis d'idées ſaines & juſtes, plus on eſt en état de ſe con-

duire heureusement dans ces occasions d'après les conseils d'une conscience épurée.

L'Auteur, après une digression sur les principes de la société, revient à son objet & montre qu'une des principales conditions pour être heureux est de connoître les hommes & les relations qui les lient les uns aux autres. Il veut qu'on se fasse des notions si sûres qu'aucun événement n'ait ensuite nulle influence sur notre opinion & ne nous empêche de fixer le véritable prix des hommes & des choses. Il examine ensuite quel est le caractere le plus capable de nous rendre heureux. Il se détermine pour celui qui réuniroit une ame forte & douce, sans âpreté & sans foiblesse, & qui seroit également éloigné d'une dureté impolie & de cette complaisance servile qui le dispose à devenir l'instrument méprisable de quiconque osera s'en servir. Il conclut enfin par recommander au sage de remonter aux premiers élémens des idées pour se préserver de toute erreur, & de sentir fortement que de toutes les vérités, la plus importante pour l'homme & la plus démontrée, c'est qu'il doit s'occuper sans cesse de son bonheur.

Nous observerons que ce n'est pas en écrivant sur le bonheur qu'on procure celui des autres & qu'on risque souvent par-là de troubler le sien; l'ingénieux Auteur de ces *Réflexions* a été traité d'Athée & de Cochon du troupeau d'Épicure pour avoir dit,

que pour être heureux il falloit fuir le mal & chercher le bien. On assure que cet Écrivain est un homme de qualité résidant à Milan ; son adversaire est un Moine.



I I.

« Dei Moti dell'Iride, &c. »
Des Mouvemens de l'Iris. A Luques, 1765.

ON sait que la seconde enveloppe qui forme le globe de l'œil, & qu'on nomme choroïde, commence au même endroit que la sclerotique, c'est-à-dire, à l'insertion du nerf optique; ensuite elle marche en avant ; mais quand elle est parvenue à la partie antérieure & qu'elle n'est distante des bords de la cornée que de l'espace de deux lignes, elle s'attache fortement à la sclerotique; cette attache forme une bande blanche circulaire, appellée le ligament ciliaire : jusque-là les deux membranes qui forment la choroïde sont collées l'une à l'autre; mais parvenues à cette bande circulaire elles se séparent; la membrane extérieure se prolonge & forme une seconde calotte qui s'éloigne de la cornée & qui est percée au milieu; tout l'espace qui s'étend depuis le ligament ciliaire jusqu'au trou, c'est-à-dire toute la circonférence de ce trou, se nomme l'Iris. Ces petits détails Anatomiques nous ont paru devoir précéder

ceux où nous allons entrer à l'occaſion des expériences de M. Fontana, Auteur de cet Ouvrage.

On obſerve des changemens & des mouvemens divers dans l'Iris lorſqu'elle eſt expoſée à la lumiere ; enſuite elle reſte immobile & ne ſouffre plus aucune altération, quelque impreſſion, quelque irritation qu'elle reçoive d'ailleurs. M. Haller a démontré, par des expériences délicates, que l'ouverture de la prunelle demeure la même & n'eſt ſujette à aucune variation, de quelque maniere qu'on irrite l'Iris, ſoit avec une aiguille, ſoit avec des liqueurs ſpiritueuſes ; d'où ce ſavant homme conclut que l'Iris n'eſt ſuſceptible d'aucune irritabilité, pas même par l'action de la lumiere. Pour appuyer cette concluſion, il obſerve que, ſi le nerf optique devient inſenſible par un glaucome, une paralyſie, ou quelqu'autre maladie, la prunelle n'eſt capable d'aucun mouvement, quelle que ſoit l'impreſſion de la lumiere ſur l'œil. Mais ne pourroit-on pas dire avec d'autres habiles Anatomiſtes que cette obſervation n'eſt pas ſuffiſante, & qu'une paralyſie dans le nerf optique affecte tellement l'Iris & les nerfs ciliaires que cette partie en perd ſon irritabilité ? M. Fontana a recours à de nouvelles expériences pour lever ce doute ; nous nous contenterons de rapporter la premiere.

Notre Auteur prit un morceau de carton qu'il contourna en forme de cône ouvert par la pointe &

par la baſe. L'ouverture du ſommet étoit d'environ une demi-ligne ; elle étoit teinte en noir par dehors & par dedans pour abſorber les rayons de lumiere, leſquels auroient pu déranger l'obſervation. A l'ouverture la plus large de ce cône étoit attaché un carton en travers, pareillement noirci, & qui laiſſoit un paſſage à la lumiere par une ouverture ronde. Ayant ainſi préparé cette machine, il approcha une lumiere à à l'embouchure la plus large, enſorte que les rayons pouvoient paſſer directement par l'ouverture la plus étroite & frapper les yeux d'un chat tellement diſpoſé que ſa tête étoit dans l'ombre & que l'œil ne pouvoit recevoir d'autres rayons que ceux qui paſſoient par l'ouverture du ſommet. Ces rayons étoient dirigés de maniere qu'ils parcouroient avec vîteſſe tout le contour de l'Iris, laquelle, quoique ſaine & frappée par une lumiere aſſez denſe, ne montroit aucune irritation & reſta tout-à-fait immobile. Mais ſi les rayons ne tomboient pas ſur l'Iris & qu'ils paſſaſſent ſeulement par la prunelle, alors l'Iris ſe reſſerroit. Cette expérience fut répétée pluſieurs fois avec le même ſuccès, d'où l'Auteur conclut que l'Iris eſt miſe en mouvement par la lumiere qui paſſe par la prunelle & qui arrive au fond de l'œil, non par l'action de celle qui frappe l'Iris. Il faut avouer que cette expérience eſt fine & plus concluante que toutes celles que nous avions juſqu'alors.

M. Fontana examine ensuite pourquoi la lumiere qui tombe sur la rétine produit le Mouvement de l'Iris : il falloit pour cela observer la structure & l'état naturel de l'Iris ; c'est ce qu'il paroît avoir fait avec exactitude. Les Anatomistes croient communément que l'état naturel de l'Iris est l'état de contraction quand la prunelle est plus dilatée. Mais les raisons qu'ils en donnent ne paroissent pas assez fortes à notre Auteur pour les adopter sans examen. Il avoit constamment observé dans son chat que la figure de l'Iris étoit convexe, & l'on sait que dans les hommes elle paroît aussi quelquefois sous cette figure. Or, il est difficile de comprendre que l'Iris puisse conserver cette convexité, même dans sa dilatation quand la prunelle est rétrécie ; il paroît au contraire qu'elle devroit plutôt s'applanir par la contraction des fibres circulaires entre l'Iris & les plis ciliaires, que les Anatomistes supposent plûtôt qu'ils ne les démontrent. M. Fontana eut de nouveau recours à son chat ; il le rassasia tellement pendant plusieurs jours que l'animal en fut accablé de sommeil.

Notre Observateur profita de cet état ; il ouvrit avec la main la paupiere de l'animal & lui tint les yeux ouverts pendant environ deux heures. Il s'apperçut que la prunelle se rétrécissoit d'autant plus que l'animal paroissoit plus près du sommeil, & lorsqu'il fut tout-à-fait endormi, elle représentoit la figure

d'une ovale applatie qui n'avoit pas plus d'un quart de ligne de largeur dans le milieu. L'Obſervateur fit la même expérience ſur un enfant qui dormoit profondément : ſa prunelle étoit très-rétrécie & réduite en un petit cercle, large d'un ſixieme de ligne; mais lorſqu'on réveilla cet enfant, ſa prunelle s'élargit auſſi-tôt. Il s'enſuit delà que l'état naturel de l'Iris eſt ſa dilatation, puiſque l'état naturel de la prunelle eſt d'être fermée, & par conſéquent l'état non-naturel de l'Iris eſt ſon rétréciſſement, quand la prunelle s'élargit. Ceci nous fait comprendre pourquoi l'Iris conſerve ſa convexité, même dans ſa plus grande dilatation & dans le rétréciſſement de la prunelle; ce qui avoit été juſqu'à préſent inexplicable. Si la dilatation eſt l'état naturel de l'Iris, elle doit être convexe dans tel état, puiſque telle eſt ſa ſtructure; & elle devient d'autant plus convexe qu'elle ſe dilate davantage par le rétréciſſement de la prunelle, puiſqu'elle s'approche alors davantage de ſon état naturel qui eſt la plus grande convexité. L'Auteur a non-ſeulement toujours obſervé que l'Iris eſt convexe dans les animaux, mais il s'eſt encore apperçu, ce qui n'avoit peut-être pas encore été obſervé, que plus la prunelle ſe rétrécit, plus la convexité augmente.

Après avoir déterminé l'état naturel de la prunelle, il paſſe enſuite à la cauſe du Mouvement de l'Iris quand la lumiere parvient au fond de l'œil. Il

commence par établir qu'il n'y a point de communication organique entre la rétine & l'Iris, & par conséquent que l'impression de la lumiere sur la rétine ne peut causer organiquement le rétrecissement de la prunelle. Il pense, contre l'opinion reçue, que les Mouvemens de l'Iris ne sont pas des Mouvemens méchaniques & involontaires, mais que la volonté est la cause de ces Mouvemens. Nous rapporterons une des observations sur lesquelles M. Fontana appuie ses conjectures.

Lorsque le chat qu'il soumettoit à ses expériences étoit frappé par trop de lumiere, la prunelle se rétrécissoit sans se fermer jamais entierement. La douleur qu'éprouvoit l'animal occasionnoit ce rétrécissement; mais cette douleur venant à cesser quand la prunelle avoit été pendant quelque temps exposée à la vivacité de la lumiere, la prunelle alors se dilatoit. Cette observation prouve bien que la douleur, & par conséquent la volonté, est la cause du rétrécissement de la prunelle, & que ce ne peut être là l'effet d'une nécessité méchanique ni de l'action de quelque organe qu'on ne connoît point. Ceci se trouve confirmé par l'expérience suivante. M. F. exposa tout-à-coup le chat à un grand nombre de lumieres, sur lesquelles il fit semblant de le jetter; alors la prunelle, au lieu de se rétrécir, se dilata considérablement & resta dans cet état tant que dura la crainte de l'animal; mais la

trainte ayant ceſſé, M. Fontana vit la prunelle ſe rétrécir. Il réſulte de tous ces faits que la lumiere ſeule qui tombe ſur la rétine occaſionne le Mouvement de l'Iris; que la prunelle eſt naturellement dans un état de rétréciſſement, & que les Mouvemens de l'Iris ſont volontaires. Ce ſont les trois points principaux que M. Fontana entreprend de prouver.

Si cette explication eſt vraie, il eſt inutile de recourir, comme on a fait juſqu'à préſent, aux fibres charnues qui bordent le contour de la prunelle & à celles qui de ces mêmes bords vont en forme de rayons vers le ligament ciliaire. Ces deux forces motrices dont l'une raccourcit, comme on le ſuppoſe, le diametre de la prunelle & l'autre le dilate, ne pourroient alors produire aucun de ces effets.

Au reſte, on ne peut rien conclure de toutes les obſervations de l'Auteur ſinon que le Méchaniſme du Mouvement de l'Iris eſt inconnu juſqu'à préſent; mais c'eſt beaucoup d'avoir prouvé la fauſſeté d'une opinion; c'eſt un pas vers la vérité. Dans le reſte de l'Ouvrage l'Auteur traite de quelques Mouvemens qu'il met dans la claſſe des Mouvemens volontaires; tels ſont ceux de la reſpiration & de l'éternuement; mais il ne faut pas confondre les Mouvemens libres avec les Mouvemens volontaires: en général ceux-ci ne ſont pas toujours libres; ainſi le *rire*, qui eſt un mouvement volontaire, ne peut quelquefois ſe réprimer,

mer ; & par conſéquent n'eſt pas toujours libre. Enfin, nous devons obſerver que les mots de *libre*, *volontaire*, & autres expreſſions ſemblables, dans le ſujet qu'on traite ne ſignifient rien autre choſe qu'une ſenſation excitée dans le cerveau qui précede le mouvement des muſcles & l'action de quelque partie organique.



I I I.

« Dei Delitti e delle Pene, &c. »

Des Délits & des Peines. Troiſieme Edition. A Lauſanne. 1765.

QUAND on a réfléchi ſur les rapports qui, pour former une bonne Légiſlation, doivent ſe trouver entre les loix & les mœurs, la forme du Gouvernement & la nature du climat, on ne peut voir ſans étonnement cette foule d'incohérences & de contradictions qu'on remarque dans la Légiſlation même des Peuples les mieux policés de l'Europe ; mais ſi l'on remonte à l'origine & ſi l'on ſuit l'Hiſtoire des différens Gouvernemens & de leur Juriſprudence, l'étonnement ceſſe, & l'on conclut que les hommes ſont plus aiſés à gouverner que ne le croyent en général les Philoſophes.

De toutes les parties de la Juriſprudence, celle

qui eſt la plus importante dans ſon objet, qui paroît la plus ſimple dans ſes principes, & qui cependant n'eſt pas la moins imparfaite, c'eſt la Juriſprudence criminelle. Un Philoſophe Italien s'eſt propoſé d'en faire ſentir les imperfections & les erreurs. Nous avons annoncé ſon Livre dans le temps où il a paru; mais comme nous ne l'avions pas alors ſous les yeux, nous nous en ſommes rapportés à quelques Notices inſérées dans des Feuilles Périodiques d'Italie, où il s'en faut bien qu'on ait rendu juſtice à l'Auteur. Le jugement qu'on en a porté dans ces Feuilles, & les critiques qu'on en a faites en Italie, prouvent bien, quoiqu'on en diſe, que la Philoſophie, retirée dans le cabinet obſcur de quelques Gens de Lettres, n'y peut encore ſans danger ſe produire au grand jour.

L'illuſtre Monteſquieu avoit indiqué, à ſa maniere, rapide mais énergique & profonde, les rapports & la proportion que le Légiſlateur doit mettre entre les Délits & les Peines; l'Auteur Italien a développé cette idée avec beaucoup d'eſprit & d'éloquence. Ses vues ſont grandes, ſes principes ſont féconds & lumineux; ſon ſtyle eſt quelquefois un peu obſcur, mais plein de chaleur, d'imagination, de nobleſſe & d'énergie; les idées acceſſoires & générales qu'il a répandues dans le cours de ſon Ouvrage ſuppoſent un eſprit très-exercé & très-étendu; enfin, on reconnoît par-tout la main d'un Philoſophe cou-

rageux & ſenſible qui a bien étudié les hommes & les choſes, & qui aime & fait aimer l'humanité.

Ce bel Ouvrage méritoit d'être traduit dans notre Langue par une main habile; un de nos meilleurs Ecrivains s'eſt chargé de ce ſoin; ſa Traduction eſt achevée & prête à paroître. Il a bien voulu nous la communiquer, & nous a permis d'en inſérer le morceau ſuivant qui contient l'Introduction & le Plan du Livre.

« PARMI les hommes réunis il s'exerce un effort continuel qui tend à placer dans une partie de la ſociété toute la puiſſance & tout le bonheur, & dans l'autre toute la miſere & toute la foibleſſe. L'effet des bonnes loix eſt de s'oppoſer ſans ceſſe à cet effort; mais les hommes abandonnent ordinairement le ſoin de régler les choſes les plus importantes, à la prudence du moment, ou à la diſcrétion de ceux-là même qui ſont intéreſſés à rejetter les meilleures inſtitutions; auſſi n'eſt-ce qu'aux dernieres extrémités, que laſſés de ſouffrir ils ſe déterminent à remédier aux maux dont ils ſont accablés; ce n'eſt qu'après avoir paſſé par mille erreurs funeſtes à leur vie & à leur liberté qu'ils ouvrent les yeux à des vérités palpables qui par leur ſimplicité même échappent aux eſprits vulgaires incapables d'analyſer les objets &

accoutumés à ne recevoir que des impreſſions vagues & confuſes, ſur parole & ſans examen. »

« Ouvrons l'hiſtoire, nous verrons que les loix qui devroient être des conventions entre des hommes libres n'ont été le plus ſouvent que l'inſtrument des paſſions d'un petit nombre, ou l'effet d'un beſoin fortuit & paſſager, & jamais l'Ouvrage d'un Examinateur impartial de la nature humaine qui ait ſu rapporter à un centre commun les actions d'une multitude d'hommes & les diriger à cet unique but, *la plus grande félicité du plus grand nombre.* Heureuſes les Nations qui n'ont point attendu que la ſucceſſion lente des combinaiſons & des viciſſitudes humaines fiſſent de l'excès du mal un acheminement au bien; mais qui par de ſages loix ont hâté le paſſage de l'un à l'autre! Quelle reconnoiſſance ne mérite pas du genre humain le Philoſophe qui du fond d'un cabinet obſcur & dédaigné a eu le courage de jetter parmi la multitude les premieres ſemences, longtemps infructueuſes, des vérités utiles? »

« C'eſt aux vérités philoſophiques, rendues communes par l'invention de l'Imprimerie, qu'on doit la connoiſſance des véritables rapports qui uniſſent les Souverains à leurs Sujets & les Peuples entr'eux. Le Commerce s'eſt animé & on a vu s'élever entre les Nations une guerre d'induſtrie plus humaine &

plus raiſonnable. Mais tandis que beaucoup de préjugés ſe ſont diſſipés à la lumiere de ce ſiecle, nous remarquons que très-peu de perſonnes ſe ſont occupées de réformer l'irrégularité des procédures criminelles, partie de la Légiſlation auſſi importante que négligée dans toute l'Europe. »

« On ne s'eſt point élevé contre la cruauté des peines en uſage dans nos Tribunaux; on n'a point combattu ces erreurs accumulées depuis pluſieurs ſiecles; on n'a point oppoſé la force de la vérité connue, à l'abus d'un pouvoir mal dirigé, & à ces exemples répétés & autoriſés d'une atrocité froide. Cependant les gémiſſemens des foibles ſacrifiés à l'ignorance cruelle & à l'indolence des puiſſans; les tourmens barbares prodigués inutilement pour des crimes ou mal prouvés ou chimériques; l'horreur des priſons augmentée par ce qui fait le plus grand ſupplice des miſérables, l'incertitude de leur ſort, auroient dû réveiller l'attention des Philoſophes, cette eſpece de Magiſtrats dont l'emploi eſt de diriger les opinions des humains. »

« L'immortel Monteſquieu n'a traité qu'en paſſant cette matiere importante: en cherchant la vérité qui eſt une, j'ai été forcé de ſuivre les traces lumineuſes de ce grand homme; mais ceux qui ſavent penſer & pour qui ſeuls j'écris, ſauront diſtinguer mes pas

d'avec les ſiens. Heureux ſi je puis obtenir comme lui les ſecrets remercîmens des diſciples obſcurs & paiſibles de la Philoſophie & de la raiſon, & exciter en eux ce doux frémiſſement par lequel les ames ſenſibles répondent à la voix du défenſeur de l'humanité ! »

« (1) Quelle eſt l'origine des peines & quel eſt le fondement du droit de punir ? quelle eſt la meſure de la grandeur des crimes ? quels ſont les moyens de ſaiſir le criminel & de découvrir & conſtater le crime, praticables dans une bonne légiſlation ? la torture eſt-elle juſte & conduit-elle au but que ſe propoſent les loix ? les peines ne doivent-elles pas être proportionnées aux crimes, & comment établir cette proportion ? la peine de mort eſt-elle utile & néceſſaire pour la ſûreté & le bon ordre de la ſociété ? quelles peines faut-il infliger aux différens crimes ? les mêmes peines ſont-elles également utiles dans tous les temps ? quelle influence ont-elles ſur les mœurs ? quels ſont les moyens les plus efficaces pour prévenir les crimes ? Tous ces problêmes méritent d'être réſolus avec cette préciſion géométrique qui triomphe de

(1) Tout ce qui ſuit eſt tiré de la fin du Chap. XI de l'Original Italien. Comme le plan de l'Auteur y eſt développé, le Traducteur a cru pouvoir tranſporter cet endroit dans l'Introduction. Il a fait dans ſa traduction quelques autres tranſpoſitions ſemblables qui nous ont paru mettre dans l'Ouvrage un ordre plus facile à ſaiſir.

l'adresse des sophismes, de la séduction de l'éloquence, & de la timidité du scepticisme. Je m'estimerois bien heureux quand je n'aurois d'autre mérite que celui d'avoir présenté le premier à notre Italie avec quelque netteté, ce qu'on a déjà écrit & mis en pratique dans d'autres Nations. Mais si en soutenant les droits des hommes & de l'invincible vérité, je pouvois arracher à la tyrannie ou à l'ignorance, également fatales à l'humanité, quelqu'une de leurs victimes, les larmes & les bénédictions d'un seul innocent, dans les transports de sa joie, me consoleroient du mépris du genre humain. »



I V.

Histoire de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin. Année M. DCC. LVIII. *A* Berlin, *chez* Hande & Spener, *Libraires du Roi & de l'Académie Royale.* 1765. in-4°. 498 *pag. avec* 9 *planches.*

La guerre avoit suspendu pendant quelques années la publication des Mémoires de l'Académie Royale de Prusse. Les obstacles venoient de la part du Libraire ; car l'Académie ayant continué ses assemblées & ses travaux sans interruption, se trouvoit

en état de fournir les matériaux néceſſaires pour chaque Volume annuel. Il s'agit donc de revenir au courant, & pour cet effet on publiera deux Volumes par an, de ſorte que celui qui porte pour l'année 1764 paroîtra encore cette année ; ceux de 1759 & 1765 ſeront imprimés l'année prochaine, & ainſi de ſuite juſqu'à ce qu'il n'y ait plus de lacune.

L'Académie étant partagée en quatre Claſſes, l'arrangement des Mémoires de chaque Volume eſt conforme à cette diviſion. La premiere eſt celle de Phyſique Expérimentale ; elle renferme huit Mémoires. Le premier, qui eſt du célebre Chymiſte M. Marggraf, traite *des effets du ſel alkali du ſel commun ſur le régule d'antimoine.* L'antimoine eſt composé, comme on ſait, de la partie métallique qui forme le régule, & du ſoufre ; la ſéparation de ces deux ſubſtances peut ſe faire par pluſieurs moyens, comme par d'autres métaux, par des ſels & par des terres alkalines. Dans le premier cas, la partie métallique de l'antimoine conſerve toujours quelque impureté, provenant du métal employé pour ſa ſéparation ; dans les autres, elle devient plus pure & plus propre aux travaux nets que l'on entreprend avec la partie métallique propre de l'antimoine. Mais comme on n'obtient jamais qu'une très-petite quantité de cette ſubſtance métallique par l'addition des

ſels, il eſt encore un autre moyen de la ſéparer de ſon ſoufre; ce moyen conſiſte à brûler l'antimoine & à le réduire enſuite avec des matieres combuſtibles. Tel eſt le procédé qu'a ſuivi M. Marggraf pour obtenir la partie métallique de l'antimoine ſur laquelle il vouloit faire les eſſais dont il rend compte dans ce Mémoire.

Le même Académicien rapporte enſuite *quelques expériences qui concernent la pierre qu'on nomme* lapis lazuli. Il décrit d'abord cette pierre, il indique les principaux Auteurs qui en ont parlé, & réfute l'opinion de ceux qui, parce qu'ils ont rencontré quelques morceaux de cette pierre mêlés avec un peu de marcaſſite de cuivre, l'ont miſe au rang des minieres de cuivre. Pour décider la queſtion, M. Marggraf a ſoumis le *lapis lazuli* à diverſes épreuves dont il rend compte avec cette préciſion & cette netteté qui regnent dans tous ſes Écrits. Une choſe digne de remarque, c'eſt que la couleur bleue du *lapis lazuli* ne change point même lorſqu'il eſt calciné; & c'eſt-là ce qui le diſtingue des minieres de cuivre & de diverſes terres bleues. La maniere dont il ſe fond prouve bien encore que c'eſt une compoſition ou un mêlange, puiſque ni la chaux pure, ni le caillou pur, ni le flux de ſpath pur, n'entrent en fuſion qu'après l'addition de quelqu'autre matiere. Dans toutes

les opérations dont on rend compte dans ce Mémoire, on n'a découvert aucune trace de cuivre dans le *lapis lazuli ;* elles donnent plutôt lieu d'y ſoupçonner l'exiſtence d'une ſubſtance martiale déliée.

Voici le titre du troiſieme Mémoire de la premiere Claſſe: *Examen Chymique d'une Mine d'argent lamellenſe, ou d'une eſpece de liege minéral qu'on trouve, quoiqu'en très-petite quantité, dans les Mines de Dorothée & Caroline ſur le haut Hatz ;* par M. Lehmann, alors Académicien ordinaire de Pruſſe & Réſident à Berlin, mais qui a paſſé depuis à Saint-Peterſbourg où il eſt Membre de l'Académie Impériale. Nous ne tirerons de ce Mémoire que la définition de la *miniere en feuilles*. Cette miniere eſt « une eſpece de mine contenant de l'argent, friable, » d'un rouge obſcur, flexible, légere, ſurnageant » au-deſſus de l'eau, colorant les doigts, conſiſtant » en petites feuilles très-minces qui repoſent les unes » ſur les autres, mêlée d'un ſafran de fer talqueux » tirant ſur le rouge, avec diverſes parties déliées de » ſpath, de quarts & de galene, &c. répandues entre » ces feuilles, comme ſi elles en avoient été arro» ſées. » Cette miniere ne ſe trouve que ſur les cavités des mines & dans les endroits pierreux. M. Lehmann ſoupçonne que l'eau qui coule ſous terre diſſout l'argile déliée dont il y a toujours une grande

quantité dans les mines, & qu'elle la charrie insensiblement au-dessus de ces cavités. Les autres matieres indiquées dans la définition, sont autant de particules de marcassites de soufre, de spath, de quarts, &c. qui s'introduisent dans cette miniere tandis qu'elle se forme, ou qui s'y attachent après sa formation.

Le même Physicien passe dans le Mémoire suivant à des *Recherches Historiques & Chymiques sur le Copal, tel que les Apothicaires & les Épiciers le vendent ordinairement.* « La gomme de Copal, qu'on » nomme aussi Copal Oriental & que Breynius dé- » signe par les noms de *Succinum Indicum & Bevi-* » *nense*, est, conformément aux expériences que j'ai » faites, *une espece de bitume d'une couleur tantôt* » *jaune tirant sur l'or, tantôt blanche ou brunâtre,* » *qu'on trouve en morceaux informes, tantôt plus,* » *tantôt moins pure, & qui ressemble à bien des égards* » *à l'ambre.* » On fait ici l'énumération de ses propriétés, & l'on rapporte ce qu'en ont dit les Naturalistes anciens & modernes. M. de la Condamine rapporte (1) que les Indiens se servent du Copal en guise de chandelles, après l'avoir enveloppé dans des feuilles de bananier. On ne sauroit bien juger s'il s'agit là du *Succinum Indicum* ou d'une gomme résine qui

(1) *Voy.* la Relation de son Voyage dans l'Amérique Méridionale.

découle d'un arbre du Canada, des Isles Antilles, & de quelques autres contrées de l'Amérique. Cette gomme sort des fentes que la nature ou l'art font à cet arbre, appellé pour cette raison *Planta Copalifera.* Quoiqu'il en soit, M. Lehmann s'arrête à l'examen du Copal, tel que les Droguistes le fournissent en Europe; & il en a fait l'objet d'un très-grand nombre d'expériences qui l'ont conduit au résultat suivant; c'est qu'il faut ranger le Copal au nombre des *bitumes secs qui approchent le plus de l'espece de l'ambre*, & que par conséquent c'est un sujet du regne minéral.

M. Meckel, qui tient un rang si distingué dans l'Anatomie & dans la Médecine, a fourni pour ce Volume des *Observations Anatomico-Pathologiques sur l'enflure extraordinaire de l'abdomen procédant de diverses causes.* Ces Observations sont au nombre de quatre; savoir, 1°. *sur une espece d'hydropisie singuliere renfermée dans un sac;* 2°. *sur l'amas d'une très-grande quantité de l'eau lymphatique du sang dans les hydatides où elle s'étoit corrompue;* 3°. *sur une tumeur de l'abdomen, accompagnée d'une hernie incarcérée, & d'un entortillement particulier du mésentere;* 4°. *sur une tumeur extraordinaire de l'abdomen, causée par un gonflement des intestins qui venoit de leur introsusception.* Il n'y a que la lecture

même de ces Obſervations qui puiſſe en bien faire connoître le prix.

Dans le Mémoire ſuivant M. le Comte de Hedern, Grand Maréchal de la Cour de S. M. la feue Reine-Mere, & Curateur de l'Académie, prend la défenſe de l'Inoculation contre M. le Comte Roncalli, Préſident du Collége de Médecine à Breſcia. « Appuyé, » lui dit-il, ſur deux prétendues expériences, vous » donnez hardiment le démenti à des expériences ſans » nombre faites avec les plus grandes précautions. » Telle eſt l'égide que vous oppoſez au monſtre ef- » froyable qui alloit engloutir l'eſpece humaine. Vous » ſavourez à longs traits le plaiſir d'une victoire ſi » glorieuſe & ſur-tout ſi bien méritée; & dans cette » douce ivreſſe vous demandez à Dieu que cette abo- » minable Inoculation ſoit proſcrite en France, en » Allemagne, en Italie & qu'elle retourne chez le » Peuple barbare qui nous l'a fait connoître. En vé- » rité, ces pauvres Anglois ſont à plaindre. Dois-je » vous faire le plaiſir de vous rappeller qu'il n'y a pas » trente ans que dans la même Égliſe où l'Évêque de » Worceſter prononce aujourd'hui un Sermon pour » l'Inoculation, on prêcha contre elle, comme con- » tre une pratique introduite par l'Eſprit malin dans » la perſonne de Job, qui avoit été, diſoit le ſavant » & pieux Orateur, inoculé par le Diable. »

M. Gleditſch, à qui d'excellens Ouvrages de

Botanique ont acquis une grande réputation, donne dans le sixieme Mémoire des *Remarques abrégées sur quelques traces de conformité entre les corps du regne végétal & ceux du regne animal*. La conformité essentielle & fondamentale à laquelle les réflexions & les Observations de ce Mémoire se rapportent, consiste en ce que toutes les multiplications des plantes par les racines, les cayeux, les oignons, les tiges, les branches, les rejettons, soit du tronc, soit de la racine, les feuilles mêmes & l'écorce, dérivent du même principe, & par-là même ne different point de celle qui vient des semences, à quelque partie de la plante que l'opération soit d'ailleurs attachée. Quand même on rencontreroit à cet égard quelques exceptions réelles ou apparentes, elles ne sauroient être d'une grande importance, & si elles ont lieu dans les especes ou classes particulieres dont la constitution naturelle n'a pas été suffisamment observée, on n'est pas en droit d'en tirer des conséquences certaines. A ce trait de conformité bien décidé entre le regne végétal & le regne animal, on peut en joindre un autre qui n'est pas moins frappant. Quand les plantes ont fait tout ce qui est nécessaire pour parvenir à leur but essentiel, en portant des yeux ou boutons à fruits, & en fournissant des semences fécondes, chaque œil ou chaque semence ne peut remplir qu'une seule & unique fois la fonction à

laquelle il eſt deſtiné. En effet, chaque œil ou ſe-mence ouvre en quelque ſorte ſon ſein pour en laiſſer ſortir la nouvelle plante qui y avoit été formée d'une maniere inviſible, & que la moëlle précédente de la plante avoit vivifiée : de même les jeunes animaux ſortent des œufs fécondés, & cela en diverſes manieres plus ou moins nombreuſes, mais toujours analogues à celles qui ont lieu dans la végétation.

Nous voilà parvenus au dernier Mémoire de la Claſſe de Philoſophie Expérimentale. Il eſt de M. Spielmann, Aſſocié Externe de l'Académie, & roule ſur le *Bitume d'Alſace.* On le nomme plus particulierement *Bitume de Lampertſloch*, Village près duquel on le trouve en abondance, à la ſurface d'une ſource qui a douze pieds de profondeur ſur cinq de largeur. On pouvoit ramaſſer autrefois quatre livres de ce bitume par jour ; mais depuis que pluſieurs petites ſources ont percé aux environs, on n'en recueille tout au plus qu'une livre. Le bitume qu'on tire de trois endroits qui ſont exploités aujourd'hui, differe à quelques égards de celui de Lampertſloch. M. Spielmann, dont les connoiſſances embraſſent également l'Hiſtoire Naturelle, la Phyſique & la Chymie, conſidere cette matiere ſous tous les points de vue qui peuvent en donner l'idée la plus diſtincte. C'eſt, à proprement parler, un bitume liquide, terme pour lequel les Anciens ont dénoté une

huile tenace qui ſort de la terre. Séparé de ſa mine, ce bitume eſt une matiere noire, d'une odeur aſſez forte, mais d'ailleurs ni bonne ni mauvaiſe. Quand on jette du feu ſur cette matiere elle ne s'enflamme pas; mais en la jettant ſur du feu elle s'enflamme auſſi-tôt & donne une fumée blanche. Ce bitume brûle dans la lampe comme une huile faite par expreſſion, ſans qu'il en réſulte aucune odeur déſagréable: il tient le milieu par ſa tenacité entre le miel & la térébenthine. M. Spielmann eſt perſuadé que l'huile tirée de ce bitume par la diſtillation eſt la véritable naphte tant des Anciens que des Modernes.

La Claſſe de Mathématiques, qui ſuit celle dont nous venons de rendre compte, repoſe en quelque ſorte ſur l'illuſtre M. Euler, véritable Atlas dans ce genre, & qui porte avec un égal ſuccès le fardeau des Académies de Peterſbourg & de Berlin. Le premier de ſes Mémoires eſt intitulé: *Recherches ſur la connoiſſance méchanique des corps*. Cette connoiſſance eſt le fondement de la Méchanique même, puiſqu'on ne ſauroit déterminer le mouvement des corps ſans connoître & leur maſſe, & comment la matiere eſt diſtribuée dans toute leur étendue. C'eſt delà qu'on a tiré l'idée du centre de gravité dont la connoiſſance eſt ſi importante. M. Euler annonce diverſes découvertes qu'il a faites ſur cette matiere, & qui lui ſemblent porter nos connoiſſances méchaniques

méchaniques à un très-haut degré de perfection: du moins assure-t'il qu'elles lui ont servi à résoudre des problêmes dans ce genre, dont il lui auroit été difficile de se tirer sans ce secours. Bornons-nous ici à la remarque suivante : l'idée du centre de gravité n'a pas encore été bien développée. On suppose ordinairement une égale distribution de la matiere ou de la pesanteur autour d'un point. Il semble qu'on s'imagine que si l'on coupe un corps par un plan qui passe par son centre de gravité, les deux parties seront également pesantes. Cela seroit bien vrai dans un globe ou dans un cylindre homogene; mais un cône, quoiqu'il soit homogene, détruit cette explication; car le centre de gravité d'un tel cône se trouvant dans son axe à une distance de la base qui est le quart de sa hauteur, si l'on coupe le cône par un plan parallele à sa base & qui passe par son centre de gravité, le cône retranché sera au cône entier comme 27 à 64. Donc il sera plus petit que la moitié. Mais si le corps n'est pas homogene, il n'arrive presque jamais que les sections faites par son centre de gravité le partagent en deux parties égales ou également pesantes. De même, on ne sauroit concevoir la masse ou le poids entier du corps, comme réuni dans son centre de gravité, que lorsqu'il s'agit de l'état d'équilibre, ou d'un mouvement purement progressif des corps où toutes les parties se meuvent à chaque

inſtant avec des vîteſſes égales ſuivant la même direction. Dès que le mouvement eſt gyratoire, ou ſe fait autour d'un point fixe, cette ſuppoſition n'a plus lieu; le mouvement d'un pendule étant, comme on le ſait, bien différent de celui qu'il auroit ſi toute ſa maſſe étoit réunie dans ſon centre de gravité. C'eſt alors à un autre point qu'il faut faire attention, & qu'on nomme le centre d'oſcillation du pendule. De tout cela M. Euler conclut qu'il faut fixer mieux l'idée du centre de gravité, & ſur-tout qu'il convient de ſéparer tout-à-fait l'idée du centre d'inertie de l'action de la gravité. Il s'agit donc de donner une juſte définition de ce point qui fait le centre d'inertie de chaque corps.

Le Mémoire ſuivant a pour objet le *mouvement de rotation des corps ſolides autour d'un axe variable*. Ce ſujet eſt de la derniere importance dans la Méchanique. M. Euler s'en étoit déjà longtemps occupé, ſans que ſes efforts l'euſſent encore conduit au but qu'il s'étoit propoſé; les formules analytiques qu'il avoit découvertes rencontroient encore dans leur application des difficultés qui lui paroiſſoient inſurmontables. Mais ayant mieux approfondi les principes de la connoiſſance méchanique des corps, il a trouvé, dans la propriété des trois axes principaux dont chaque corps eſt doué, les moyens de vaincre toutes ces difficultés & d'établir les regles ſur leſ-

quelles eſt fondé le mouvement de rotation autour d'un axe variable, en ſorte qu'on peut aiſément en faire l'application à tous les cas propoſés.

Le ſuivant, auſſi de M. Euler, contient des *Remarques générales ſur le mouvement diurne des Planetes.* Depuis la découverte de la véritable préceſſion des équinoxes & de la rotation de l'axe de la terre, on a coutume de repréſenter le mouvement diurne de la terre, en ſuppoſant que, pendant qu'elle tourne d'une maniere uniforme autour de ſon axe, cet axe même a un certain mouvement par lequel il répond ſucceſſivement à tous les points du Ciel. On a dreſſé des tables, à l'aide deſquelles on calcule, pour chaque temps propoſé, tant la longitude des poles de la terre que leur diſtance aux pôles de l'écliptique. Quoique cette maniere d'enviſager le mouvement diurne de la terre paroiſſe d'abord la plus naturelle & la mieux accommodée à la pratique, elle ne laiſſe pas d'être aſſujettie à de grandes difficultés, non pas à l'égard des petites irrégularités de ce mouvement, leſquelles ne ſont peut-être pas encore toutes connues, mais à l'égard de la maniere de concevoir ce mouvement. Qu'eſt-ce en effet que l'axe de la terre? Comment connoiſſons-nous la ligne à laquelle on donne ce nom? Suffit-il de recourir au Ciel & de dire qu'on y découvre toujours deux points dia-

métralement oppofés, qui femblent du moins pour quelque temps être en repos, & autour defquels le Ciel avec les étoiles nous paroît achever fes révolutions ? Ces points étant réellement variables, on fuppofe gratuitement que la ligne droite tirée de l'un à l'autre paffe toujours par les mêmes points de la terre. Il y a plus: ces points fixes du Ciel ne répondent pas à l'axe prétendu de la terre; car puifque cet axe eft fuppofé mobile, les points du Ciel vers lefquels il eft dirigé le feront auffi; donc on ne fauroit dire quels font ces points fixes autour defquels le Ciel tourne au moins pendant un inftant. Infifter fur le mot d'inftant, & dire que pendant un inftant ces points font fixes, c'eft dire, non qu'ils ne changent pas de place, mais que leur vîteffe eft effectivement nulle. Après avoir expofé ces inconvéniens & fait voir qu'ils font tels qu'on peut regarder la queftion comme indéterminée, M. Euler cherche les moyens de s'en débarraffer en recourant à une autre maniere de repréfenter le mouvement diurne des Planetes, laquelle confifte à déterminer pour chaque temps les points du Ciel autour defquels la Planete tourne, du moins pendant un inftant, comme autant de points fixes, & à affigner pour chaque inftant la vîteffe de cette rotation.

Après les Mémoires de M. Euler qui viennent d'être

indiqués ; on en trouve deux ſous le nom du ſavant Bénédictin, Dom Walmeſley (2). Le premier traite *de la méthode des différences & de la ſommation des ſéries.* La méthode des différences eſt d'une ſi grande utilité dans pluſieurs parties des Mathématiques, que le ſavant Géometre Religieux a cru devoir en développer les principes. Elle ſert à la ſolution d'un grand nombre de problêmes de différentes eſpeces ; mais on ſe reſtraint ici à l'appliquer à la quadrature des courbes, & à montrer l'uſage qu'on peut en faire dans l'Aſtronomie. Comme la ſommation des ſéries a beaucoup de rapport à la méthode des différences, Dom Walmeſley a ajouté quelque choſe touchant cette théorie.

Dans un ſecond Mémoire le même Géometre propoſe une *maniere nouvelle de trouver le terme général des ſéries récurrentes.* Ce ſujet a été traité par de grands hommes, & l'Auteur dit modeſtement qu'il ne prétend pas mettre ſes nouvelles réflexions à côté des anciennes découvertes, mais qu'il ſe borne à donner un petit Supplément que ces perſonnages célebres ont ſans doute plutôt négligé qu'oublié. On trouvera ſans doute que Dom Walmeſley eſt non-

(2) Le premier de ces Mémoires eſt de M. le Profeſſeur de Caſtillon, appellé de Leyde à Berlin. Il l'avoit envoyé, il y a une dixaine d'années, à M. de Maupertuis, & c'eſt par mépriſe qu'on a mis à la tête le nom de Dom Walmeſley.

ſeulement digne de ſuivre leurs traces, mais de ſe placer à côté d'eux.

M. Jean-Albert Euler, fils aîné du grand Géometre de ce nom, & en même temps ſon collegue & ſon émule, a déjà donné pluſieurs preuves de ſes talens; & le Mémoire de ſa façon qui ſe préſente ici ne peut que confirmer & augmenter l'idée avantageuſe qu'on en a conçue. Ce ſont des Recherches qui ont pour objet *les mouvemens d'un globe ſur un plan horizontal.* En voici le but & le plan. Quand on cherche les loix du mouvement des corps, de quelque figure qu'ils ſoient, autant qu'il eſt dérangé par le frottement, & qu'on a ſur-tout égard aux diverſes rotations dont ces corps ſont ſuſceptibles, on rencontre des difficultés inſurmontables, & l'on ne ſauroit en tirer aucune conſéquence qui s'accorde avec les expériences. Si la recherche des mouvemens d'une toupie, l'effort qu'elle fait pour s'ériger verticalement, & la rapidité du mouvement qu'elle reçoit par le moindre attouchement; ſi cette recherche, qui n'eſt pourtant que très-particuliere, embarraſſe tellement les Géometres qu'ils ſe voient bientôt obligés de lâcher priſe, quel ſuccès pourroit-on ſe promettre d'une entrepriſe de ce genre beaucoup plus étendue? Ce n'eſt qu'en commençant par les choſes les plus ſimples qu'on peut parvenir à la con-

noiſſance des plus difficiles. En remontant de degré en degré on a ſouvent rencontré la ſolution de problêmes qui autrement auroient été preſque inſolubles. C'eſt dans cette eſpérance que M. Euler le fils a entrepris les recherches annoncées par le titre de ſon Mémoire : elles ſont à la vérité très-particulieres; mais étant nouvelles elles peuvent frayer une route à des recherches plus générales. Il ne s'agit ici que des corps ſphériques qui ont non-ſeulement leur centre de gravité dans le centre de la figure, mais qui peuvent encore ſe mouvoir librement autour de chaque diametre, de ſorte que les forces centrifuges ſe détruiſent mutuellement de toutes parts. Des globes compoſés de matiere homogene ſeront dans le cas. On ſuppoſe encore que le mouvement ſe fait ſur un plan horizontal, de ſorte que la peſanteur du corps ne trouble pas ſon mouvement. Mais comme juſqu'ici cette matiere n'a été traitée que dans l'hypotheſe d'un plan parfaitement poli, on tient compte du frottement que le plan oppoſe au mouvement du corps, & c'eſt l'unique obſtacle auquel on a égard; car on fait abſtraction tant de la réſiſtance de l'air que de tous les autres obſtacles que le corps peut rencontrer dans ſon mouvement. Malgré ces reſtrictions, les recherches de M. Euler ne laiſſent pas d'être aſſez univerſelles, & de renfermer

une infinité de variétés qui dépendent du premier mouvement qu'on aura imprimé au globe.

Le dernier Mémoire de la Classe de Mathématiques est de M. Æpinus, ci-devant Membre ordinaire de l'Académie de Berlin, à présent de celle de S. Petersbourg. Il a pour titre : *Démonstration du Théoreme de Harriot, avec une méthode de chercher si une équation algébrique a toutes les racines possibles, ou non.* Dans les réflexions préliminaires qui servent d'Introduction à ce Mémoire, l'Auteur remarque que l'époque principale des accroissemens de l'Algebre dans le siecle passé peut être assignée au temps où, soit Descartes, soit Harriot ou quelqu'autre, (car les Écrivains varient sur cet Inventeur) ont trouvé que chaque équation algébrique peut être résolue en des facteurs simples qui contiennent les racines de l'équation, laquelle doit être considérée comme le produit de tous ces facteurs. En effet, cette proposition a ouvert un vaste champ pour découvrir sans effort plusieurs propriétés insignes des équations; aussi ceux qui s'appliquoient alors à l'analyse n'ont-ils pas négligé la belle occasion qui leur étoit offerte. Cependant la plûpart des choses qu'ils ont tirées de ce principe par rapport à la nature des équations en ont plutôt été déduites par une simple induction que par voie de démonstration. Dans la

ſuite on n'a pas eu de peine à appuyer un grand nombre de ces propoſitions ſur des démonſtrations aſſez rigoureuſes ; mais il en reſte encore quelques-unes qui ont donné bien de la peine aux plus grands Mathématiciens lorſqu'ils ont voulu en trouver les demonſtrations, & ils y ont ſouvent travaillé ſans ſuccès. Il faut ranger dans cette claſſe le théoreme où, par la ſérie des ſignes dont les termes d'une équation ſont affectés, on détermine le nombre des racines poſitives & négatives de cette équation. C'eſt celui qu'on appelle communément le *Théoreme d'Harriot.* « Je vais, dit M. Æpinus, en fournir ici » la démonſtration, dont je n'ai autre choſe à dire, » ſinon que je crois qu'elle n'eſt pas indigne d'atten- » tion. Les cinq premieres propoſitions de mon » Mémoire contiennent cette démonſtration ; mais » comme les principes ſur leſquels elle eſt fondée » m'ont conduit comme par le main à une méthode » de chercher ſi toutes les racines d'une équation » propoſée ſont poſſibles ou non ; méthode diffé- » rente, autant que je puis le ſavoir, de toutes celles » qu'on connoît juſqu'à préſent, j'ai cru qu'il n'étoit » pas hors de propos d'ajouter quelques autres pro- » poſitions qui ſervent à l'expliquer »

Nous donnnerons dans un autre Extrait l'abrégé des Mémoires des deux dernieres Claſſes.



V.

Suite de la Dissertation de M. Blair *sur les Poésies d'Ossian.*

Nous allons poursuivre, comme nous avons commencé, l'Extrait de cet agréable Ouvrage.

Les deux grands caracteres de la Poësie d'Ossian sont la tendresse & la sublimité; elle ne respire rien de gai ni de léger : il y regne par-tout un air grave & sérieux qui ne se dément jamais, & c'est un défaut sans doute aux yeux de bien des Lecteurs.

Ossian ne tombe jamais ni dans la familiarité ni dans la plaisanterie. Les incidens qu'il raconte sont toujours importans; les scenes qu'il décrit sont toujours sauvages & romanesques. Une vaste bruyere qui s'étend sur les bords de la Mer; un torrent qui se précipite à travers une vallée solitaire; des chênes mutilés; la tombe d'un guerrier couverte de mousse; tels sont les objets qu'il offre aux yeux, & ces images méritent dans l'esprit une attention profonde qui le prépare à de grands événemens.

La Poésie d'Ossian est véritablement la Poésie du cœur; car on y sent toujours un cœur animé de sentimens nobles & de passions tendres; un cœur qui s'embrase aisément & dont la flamme allume celle de l'imagination. Ossian n'écrivoit pas, comme les

Poëtes modernes, pour plaire aux Lecteurs & aux Critiques. Il chantoit par l'amour de la Poésie & du Chant. Son plaisir étoit de penser aux Héros avec lesquels il avoit vaincu; de rappeller les circonstances intéressantes de sa vie; de ramener son imagination sur les combats de sa jeunesse, sur la maîtresse qu'il avoit adorée, sur les amis qu'il avoit perdus. Semblable au Poëte ancien que nous peint Platon, il attendoit, pour chanter, l'inspiration de la Muse. Alors son imagination embrasée lui rend présent ce qu'il veut raconter ou décrire. « Quelle est cette voix, » s'écrie-t'il, qui frappe les oreilles d'Ossian & éveille » son ame? C'est la voix des temps qui sont écoulés; » ils roulent devant moi avec tous leurs événemens! » C'est dans cette ivresse vraiment poétique qu'Ossian prend la harpe; il chante ce qu'il voit, ce qu'il entend; & son ame verse dans ses chants tous les sentimens dont elle est pleine.

Homere est le seul Poëte dont la maniere ait quelque ressemblance avec celle d'Ossian; mais le Poëte Grec a sans doute une grande supériorité à plusieurs égards sur le Barde Celte. Il y a dans Homere plus de variété dans les incidens, une plus grande étendue d'idées, plus de diversité dans les caracteres, & une connoissance plus profonde de la nature humaine. Il vivoit dans un temps où la Société étoit plus avancée, où la Législation & les Arts avoient

déjà fait des progrès. Mais les idées & les objets que nous préfente Offian, quoique moins étendus & moins variés, font peut-être d'un genre plus favorable à la Poéfie. Il peint avec chaleur tout ce que la bravoure a de grandeur & de générofité, tout ce que l'amour a de paffionné, tout ce que les affections de la nature & de l'amitié ont de tendre & de doux. Chez un Peuple ignorant & fauvage les événemens font peu multipliés, mais en même temps l'efprit moins diftrait s'y attache plus fortement; ils agiffent avec plus de vivacité fur l'imagination & fur l'ame, & par-là même font plus favorables au génie de la Poéfie, que les mêmes événemens difperfés dans une fphere d'action plus étendue & plus variée.

Homere a plus d'agrément & de gaité qu'Offian; il déploie toute la vivacité Grecque, tandis qu'Offian conferve par-tout la gravité d'un Héros Celte. Cette différence peut s'expliquer par les fituations diverfes, foit nationales, foit perfonnelles, où fe font trouvés ces deux Poëtes.

Offian avoit furvêcu à tous fes amis; il avoit été préparé à la mélancolie par tous les événemens de fa vie. D'ailleurs la gaité eft un des bienfaits que nous devons à la fociété policée : l'homme fauvage & folitaire eft toujours férieux, fi vous en exceptez ces foudains & violens éclats de joie qui lui échappent quelquefois dans fes danfes & fes feftins. La gravité

& la taciturnité des Sauvages de l'Amérique ont été remarquées par tous les Voyageurs. On trouve aussi dans Ossian un peu de cette taciturnité. Il est avare de paroles, &, en traçant une image ou une description, il n'exprime que les traits suffisans pour donner une idée nette de l'objet. C'est l'éclair qui brille un instant & s'éteint. Homere est beaucoup plus étendu dans ses descriptions ; il y jette plus de détails & de variété.

Ces deux Poëtes sont Dramatiques l'un & l'autre ; c'est-à-dire que dans leurs récits ils font souvent parler les personnages qu'ils mettent sur la scene. Mais Ossian est rapide & concis dans ses discours comme en tout ; Homere, avec la vivacité de sa Nation, en a aussi un peu la loquacité ; ses discours ont à la vérité le caractere qui leur est propre & peignent les passions & les hommes. Cependant, si ce grand Poëte est quelque part ennuyeux, c'est dans ces morceaux, dont quelques-uns sont frivoles & d'autres déplacés.

Homere & Ossian possedent le sublime au plus haut dégré, mais avec quelque différence dans la maniere. Le sublime d'Homere est accompagné de plus de feu & d'impétuosité ; celui d'Ossian a une grandeur plus grave & plus imposante. Homere vous entraîne ; Ossian vous éleve & vous étonne. Le premier est plus sublime dans les actions & les

combats; le ſecond l'eſt plus dans les deſcriptions & les ſentimens.

Homere eſt très-pathétique quand il veut l'être; Oſſian l'eſt plus ſouvent & donne à ſa Poéſie un caractere de tendreſſe plus profond & plus frappant: aucun Poëte n'a mieux connu l'art d'attendrir & de toucher. Oſſian l'emporte ſur-tout par l'élévation des ſentimens; & c'eſt une choſe très-extraordinaire qu'un Barde Celte ait ſi bien peint l'humanité, la magnanimité & toutes les vertus, & que ſes Héros ſoient ſi ſupérieurs par le caractere non-ſeulement à ceux d'Homere, mais encore à ceux du ſage & poli Virgile.

Nous ne ſuivrons pas M. Blair dans l'analyſe qu'il fait ici de différens Poëmes d'Oſſian: il en examine le plan, la conduite, le merveilleux, les caracteres, &c. Ses obſervations ſont pleines d'eſprit & de goût, mais pour en ſentir le mérite il faut connoître les Poëmes mêmes. Dans cette analyſe, ainſi que dans le parallele qu'il fait d'Oſſian avec Homere, notre ſavant Profeſſeur s'eſt laiſſé aller à ſon enthouſiaſme pour le Barde Ecoſſois, mais cet enthouſiaſme même prouve une ame très-ſenſible, un eſprit très-exercé & nourri des principes d'une bonne Philoſophie & de la plus ſaine Littérature.

Les paſſages que cite M. Blair pour faire connoître le mérite d'Oſſian dans les différens caracteres de la

Poésie ne peuvent être bien sentis que par ceux qui connoissent les Poëmes entiers dont ils sont détachés. Ces traits épars & isolés perdroient tout leur effet aux yeux de la plûpart de nos Lecteurs ; nous leur donnerons une idée plus juste du génie particulier du Barde ancien par l'extrait d'un de ses Poëmes où l'on trouve réunis des exemples frappans de ce que la Poésie peut avoir de plus sublime. Ce Poëme est intitulé : *Carthon.*

Clessammor, frere de Morna, mere de Fingal, fut jetté par une tempête à Balclutha, Ville située sur les bords du Clyde & appartenante à une Colonie de Bretons. Reuthamir, l'habitant le plus considérable de la Ville, le reçut chez lui & lui donna en mariage Moïna sa fille unique. Reuda, qui étoit amoureux de Moïna, insulta Clessammor. Les deux rivaux se battirent ; Reuda fut tué ; mais les Bretons qui lui étoient attachés forcerent Clessammor de s'enfuir & de se retirer à Morven. Moïna étoit restée grosse d'un fils qui fut nommé Carthon, & elle mourut peu de temps après lui avoir donné la vie. Carthon avoit trois ans lorsque Comhal, pere de Fingal, fit la guerre aux Bretons, prit & brûla Balclutha. Carthon échappa au carnage ; mais lorsqu'il fut en âge de sentir & de venger ses malheurs, il prit les armes & vint avec une petite armée de Bretons attaquer Fingal. Voilà où commence l'action du Poëme.

Oſſian adreſſe ſes chants à la belle Malvina & il commence ſon récit, comme dans tous ſes Poëmes, par décrire la ſcene où il eſt placé & les objets qui l'environnent.

« Le murmure de tes ruiſſeaux, ô Lora, rappelle » la mémoire du paſſé; le frémiſſement des arbres » de cette forêt plaît à mon oreille; ne vois-tu pas, » Malvina, ce rocher avec ſa tête couronnée de » bruyere ? trois vieux pins s'élancent du rocher » & ombragent la verdure de cette plaine étroite » qui eſt à ſes pieds : là brille la fleur de la mon- » tagne; là croît le chardon ſolitaire, dont la barbe » légere ſe diſſipe au ſouffle du vent. Deux pierres à » moitié cachées dans la terre ſont couvertes de » mouſſe; le chevreuil de la montagne évite ce » lieu (1), effrayé par l'ombre qui garde cette » tombe; car deux guerriers puiſſans repoſent ſous la » plaine du rocher. Écoute, ô Malvina, ce récit » des temps anciens. »

Le Poëte ouvre bruſquement ſon récit par cette exclamation : « Qui s'avance de la terre des Étran- » gers avec ſes guerriers autour de lui ? Son viſage eſt » repoſé des travaux de la guerre. Il paroît calme » comme le rayon du ſoir qui regarde, à travers le

(1) C'étoit une opinion populaire de ce temps-là ; aujourd'hui même, dans les montagnes d'Écoſſe, lorſqu'un animal ſemble treſſaillir ſubitement ſans aucune cauſe apparente, le Peuple attribue ce mouvement à l'apparition de l'ombre d'un mort.

» nuage

» nuage d'Occident, sur la vallée paisible de Cona:
» Mais quel autre seroit-ce que le fils de Combal,
» Fingal, le Roi des hauts faits ! il revoit avec joie
» ses collines, & mille voix s'élevent à son ordre »

Les Bardes chantent la défaite des Étrangers ; le festin de la victoire se fait, suivant l'usage de ces temps sauvages, autour d'un chêne allumé. Fingal ne voit point Clessammor, le compagnon de son pere ; ce guerrier arrive ; son ame est flétrie par les ans & par la douleur. Triste & solitaire, il aime à errer dans la vallée de Lora. Fingal l'engage à raconter le sujet de sa tristesse. Clessammor conte son avanture à Balclutha, & son mariage avec la fille de Reuthamir. « Sa gorge, dit-il, étoit comme l'é-
» cume des vagues, & ses yeux comme les étoiles de
» la nuit ; ses cheveux étoient noirs comme l'aîle du
» corbeau ; son ame étoit généreuse & tendre. Mon
» amour pour Moïna fut violent, & mon cœur na-
» geoit dans la joie. » Clessammor conte ensuite sa querelle & son combat avec un Amant de Moïna, sa fuite de Balclutha, & la mort de Moïna. « Chan-
» tez, dit Fingal à ses Bardes, les louanges de
» l'infortunée Moïna. Que vos chants appellent
» son ombre sur nos collines, afin qu'elle repose
» avec les belles filles de Morven. J'ai vu moi-même
» les murs de Balclutha, mais ils étoient abandonnés ;

» le feu avoit ravagé les salles, & la voix des hommes
» ne s'y faisoit plus entendre. Le ruisseau de Clutha
» a été détourné de son cours par la chûte des mu-
» railles. Le chardon y élevoit sa tête solitaire, &
» la mousse frémissoit au souffle du vent. Elle est dé-
» serte la demeure de Moïna, & le silence habite le
» palais de ses peres. Faites retentir, ô Bardes, les
» chants du deuil sur la terre des Étrangers. Leur
» chûte n'a fait que précéder la nôtre; car nous tom-
» berons un jour. Pourquoi construis-tu des maisons,
» ô fils du temps aîlé! Tu regardes aujourd'hui du
» haut de tes tours; encore quelques années & le
» vent du désert viendra; il fera entendre ses mugis-
» semens dans tes cours abandonnées, & sifflera au-
» tour de ton bouclier à demi usé...... Mais que le
» vent du désert vienne, ma gloire ne sera pas dé-
» truite, & mon nom se conservera dans les chants
» des Bardes.

» Ainsi chantoit Fingal, & ses guerriers assis au-
» tour de lui se penchoient en avant pour l'entendre.
» La nuit se passa dans la joie; le matin parut. Les
» montagnes montroient déjà leurs têtes grisâtres,
» & la face azurée de l'Océan sourioit..... tout-à-coup
» on voit la vague blanchie se briser contre un ro-
» cher éloigné; un brouillard grisâtre s'éleve lente-
» ment du sein du lac; un phantôme s'avance, sous

» la figure d'un vieillard, le long de la plaine silen-
» tieuse; son corps énorme ne marche pas, mais une
» ombre le soutient au milieu de l'air. Il s'avance sur
» le palais de Selma & se dissipe en une pluie de
» sang. »

Fingal apperçut ce spectre & comprit le présage terrible. Il retourna dans son Palais & prit la lance de son pere. Ses guerriers étoient rassemblés autour de lui & observoient en silence ses regards. « Enfans de Morven, dit le Roi, le nuage de la bataille s'obscurcit autour de nous & la mort plane sur cette terre. Une ombre, amie de Fingal, nous annonce l'arrivée de l'ennemi. Que chacun s'arme pour le combat. »

Le Soleil en s'élevant découvre une Flotte qui s'avance. Les Étrangers descendent, avec leur Chef à leur tête; c'étoit Carthon. Fingal lui envoie un Barde avec des paroles de paix. Le Barde arrive près de Carthon, jette sa lance devant lui & lui adresse le chant de paix. « Regarde ce champ, dit-il, tu y verras plusieurs
» vertes collines avec des pierres couvertes de mousse;
» ce sont les tombeaux des ennemis de Fingal. Car-
» thon! les ombres de nos ennemis sont en grand
» nombre. Fils du chant de paix, répondit Car-
» thon, crois-tu parler au foible dans les com-
» bats? crois-tu effrayer mon ame par l'histoire de
» ceux qui ont péri? Mon bras s'est signalé dans la

» bataille & ma rénommée s'eſt étendue au loin. Va » trouver des lâches & dis-leur de céder à Fingal..... » N'ai-je pas vu la chûte de Balclutha ? m'aſſeoirai-je » dans un feſtin à côté du fils de Combal ? de Com- » hal qui a porté la flamme au milieu du palais de » mon pere. J'étois enfant, & je ne ſavois pas pour- » quoi les jeunes filles pleuroient. J'avois du plaiſir » à regarder les colonnes de fumée qui s'élevoient » au-deſſus de mes murs. Je me retournois avec joie » pour voir fuir nos amis le long de la colline ; .... » mais quand les années de l'enfance furent paſſées, » je vis la mouſſe ſur mes murailles détruites ; mes » ſoupirs s'éleverent avec le matin, & mes pleurs » tomboient avec la nuit. Ne combattrai-je pas, » dis-je à mon ame, contre les enfans de mes enne- » mis ? Oui, je combattrai, ô Barde, je ſens la force » de mon ame. »

Carthon s'avance en même temps avec ſes guerriers. Il eſt au milieu d'eux, ſemblable à une colonne de feu ; une larme échappe à moitié de ſon œil, car il ſe ſouvient de Balclutha, & l'orgueil de ſon ame s'enflamme. Fingal délibere s'il ira l'attaquer ; mais il ne veut pas exercer la force de ſon bras contre ce jeune inconnu. Mes guerriers, dit-il, combattront cet Étranger ; je verrai le combat, & je l'attaquerai s'il eſt vainqueur. Cathul & Connal attaquent ſuc-

ceſſivement Carthon & ſont vaincus. Cleſſammor s'avance pour venger la mort de ſon ami Connal. Carthon voit venir le guerrier ; il admire la force qu'il conſerve dans ſa vieilleſſe, & la joie terrible qui brille ſur ſon viſage. « Leverai-je contre ce vieillard, » dit-il, cette lance qui n'a jamais frappé qu'une fois » un ennemi, ou lui conſerverai-je la vie en lui adreſ- » ſant les paroles de paix ?..... Peut-être eſt-ce l'époux » de Moïna, le pere de Carthon ! j'ai ſouvent entendu » dire qu'il habitoit les bords du bruyant Lora..... » Cleſſammor s'avança la lance levée ſur Carthon ; » celui-ci la reçut ſur ſon bouclier. Guerrier aux che- » veux blancs, lui dit-il, n'y a-t'il pas de jeune homme » pour combattre contre moi ? n'as-tu point de fils » pour lever le bouclier devant ſon pere ?..... Retire- » toi près de tes amis & laiſſe combattre de jeunes » guerriers. Pourquoi m'outrages-tu, répondit Cleſ- » ſammor, en laiſſant tomber une larme. La vieil- » leſſe ne fait pas trembler ma main ; je peux encore » lever l'épée. Je n'ai jamais fui devant un ennemi ; » défens-toi, fils de la mer. Ces deux guerriers com- » battirent, ſemblables à deux vents qui veulent ſou- » lever la vague. » Carthon détournoit la pointe de ſa lance ; il briſa celle de Cleſſammor & lui arracha ſon épée. Il ſaiſit enſuite par le corps cet ennemi déſarmé, mais Cleſſammor tira le poignard de ſes

peres ; il apperçut le côté de Carthon découvert, & y enfonça le fer meurtrier. Le ſang coule à gros bouillons de la bleſſure ; Fingal arrive ; les Bardes chantent le chant de paix & le combat ceſſe ; les guerriers de Carthon raſſemblés autour de leur Chef expirant, & penchés en ſilence ſur leur armes, écoutent les dernieres paroles du héros de Balclutha ; ſa chevelure étoit agitée par le vent ; ſa voix foible, entrecoupée de ſoupirs, prononça ces mots : « Roi de » Morven, je tombe au milieu de ma courſe. Une » tombe étrangere reçoit le dernier de la race de Reu- » thamir. La ſolitude regne dans Balclutha & les » ombres de la douleur habitent Crathmo. Mais que » ma mémoire ſe conſerve ſur les bords de Lora où » habitent mes peres. Peut-être l'époux de Moïna » pleurera la mort de ſon fils Carthon.

» Ces mots allerent juſqu'au cœur de Cleſſammor ; » il tomba ſur ſon fils ſans proférer une parole. Les » guerriers debout & en ſilence étoient alentour. » Aucun ſon ne ſe faiſoit entendre ſur les plaines de » Lora. La nuit vint ; la Lune vit, de l'Orient, ce » champ déſolé ; & les guerriers reſtoient immobiles » de douleur, ſemblables à un boccage paiſible qui » éleve ſa tête ſur Gormal quand les vents impétueux » ſe taiſent, & que le ſombre automne couvre la » plaine.

» Trois jours ils pleurerent Carthon ; le quatrieme
» ſon pere mourut. Ils ſont couchés tous deux dans
» la plaine étroite du rocher, & une ombre triſte
» défend leur tombe. On y apperçoit ſouvent l'ai-
» mable Moïna, lorſqu'un rayon de ſoleil darde ſur
» le rocher, pendant que l'obſcurité regne tout au-
» tour. Elle y apparoît, ô Malvina, mais non comme
» les filles de la colline ; ſes vêtemens ſont étrangers,
» & elle eſt toujours ſeule. »

Le Poëme eſt terminé par une invocation au Soleil, qui nous paroît un des plus beaux morceaux de Poéſie qu'il y ait dans aucune Langue. Il faut avertir qu'Oſſian étoit aveugle comme Homere & Milton ; ces deux derniers Poëtes n'ont rien de plus ſublime que le paſſage dont nous allons donner la traduction littérale.

« O toi qui roules au-deſſus de nos têtes, rond
» comme le bouclier de mes peres ! D'où viennent
» tes rayons, ô Soleil ? d'où vient ta lumiere éternelle ?
» Tu t'avances dans ta beauté majeſtueuſe & les
» étoiles ſe cachent dans le Ciel ; la Lune pâle &
» froide ſe plonge dans les ondes de l'Occident. Mais
» toi tu te meus ſeul ; eh ! qui peut être le compagnon
» de ta courſe ? Les chênes des montagnes tombent ;
» les montagnes elles-mêmes ſont détruites par les
» années ; l'Océan s'éleve & s'abaiſſe tour à tour ; la

» Lune se perd dans les plaines du Ciel ; mais tu es
» à jamais le même, te réjouissant dans l'éclat de ta
» course. Lorsque le monde est obscurci par les ora-
» ges ; lorsque le tonnerre roule & que l'éclair vole,
» tu parois dans ta beauté à travers les nuages, & tu
» te ris de la tempête. Mais tu brilles en vain pour
» Ossian ; car il ne voit plus tes rayons, soit que ta
» chevelure dorée flotte sur les nuages de l'Orient,
» soit que ta lumiere frémisse aux portes de l'Occi-
» dent.... Mais peut-être comme moi tu n'as qu'une
» saison, ô Soleil ! & tes années auront un terme !
» peut-être tu t'endormiras un jour dans le sein de
» tes nuages & tu n'entendras plus la voix du matin ! »

Terminons cet Extrait par quelques réflexions générales sur ces Poëmes sauvages, qui terminent la Dissertation elle-même de M. Blair. Il n'est pas question de savoir, dit cet Écrivain, s'il y a des défauts dans les Poëmes d'Ossian ; s'ils n'auroient pas été composés & écrits avec plus d'art & de goût par un Poëte d'un siecle plus éclairé, &c. Ces froides & frivoles critiques n'attaquent point le véritable mérite d'Ossian. Mais a-t'il la chaleur & l'enthousiasme du Poëte ? fait-il entendre la voix de la nature ? éleve-t'il l'ame par ses sentimens ? l'intéresse-t'il par ses récits ? peint-il au cœur comme à l'imagination ? vous fait-il brûler, frémir, verser

des larmes ? Voilà les grands caracteres de la Poésie; quelques traits de ce genre sont supérieurs à des volumes entiers d'une médiocrité sans défauts.

L'admiration de M. Blair pour le Barde Celte paroîtra sans doute outrée & peut-être ridicule à certains Lecteurs d'un goût délicat & poli qui ne jugeront du mérite de ces Poésies Erses que sur les morceaux que nous en avons traduits ; ce seroit en juger fort mal, mais nous n'avons pas pu faire mieux. M. Macpherson s'est servi, dans sa Traduction Angloise, d'une Prose mesurée, dans laquelle, sans faire violence à sa Langue, il a pu introduire des inversions, des expressions & des tournures nouvelles, propres à donner à son style de la vivacité, de la précision, de l'harmonie, & sur-tout une sorte de rudesse originale qui convient particulierement à des Poésies Sauvages ; c'est ce caractere qui est presqu'entierement effacé dans notre Traduction. Notre Langue se refuse trop séverement à la Poésie de style. Que devient Virgile dans la meilleure Traduction Françoise ? Voudrions-nous pour cela comparer les Vers de Virgile à ceux d'un Barde Ecossois ? Non sans doute ; mais nous observerons que c'est sur-tout dans les Langues neuves & pauvres, & dans les plus anciens Poëmes, que les hommes ont attaché les plus grands effets au choix des sons & à l'harmonie du Discours. D'ailleurs, une Version faite sur une Version ne peut être

que froide. Le génie de la Poésie eſt comme la lumiere qui s'affoiblit en ſe refléchiſſant & doit s'éteindre preſqu'entierement par une ſeconde réflexion.

Nous ne diſſimulerons pas que l'authenticité & l'antiquité de ces Poëmes ont été conteſtées en Angleterre, & ſont encore révoquées en doute par beaucoup de Gens de Lettres; on a auſſi élevé en France cette controverſe dans un Mémoire fait par un ſavant Irlandois & inſéré dans le *Journal des Savans;* mais ce Mémoire eſt hériſſé d'une érudition ſi épineuſe qu'il eſt difficile d'y démêler nettement la doctrine de l'Auteur. M. Blair a joint à ſa Diſſertation un *Appendix* dans lequel il établit d'une maniere, victorieuſe à notre avis, l'authenticité des Poëmes Erſes. Il prouve, par un très-grand nombre de témoignages, irrécuſables, que ces Poëmes ſont encore aujourd'hui récités & chantés par un très-grand nombre de Montagnards d'Ecoſſe, qui les ont appris dans leur enfance. Dans cette foule de témoignages qu'il rapporte, il en eſt un dont nous reſpectons l'autorité; c'eſt celui de M. le Chevalier Macdonald, dont l'eſprit, la raiſon, les lumieres & ſur-tout l'honnêteté profonde nous ſont connus. Nous lui avons entendu réciter en original quelques morceaux des Poëmes qu'a traduits M. Macpherſon, & il en a entendu réciter une grande partie aux habitans des montagnes d'Écoſſe, où il eſt né

& où il possede de grands biens. Mais quand on n'auroit pas des preuves si fortes de l'existence traditionnelle de ces Poésies, la lecture seule nous paroît en garantir l'ancienneté. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette controverse; ils seroient peu intéressans pour la plûpart de nos Lecteurs; mais s'il est extraordinaire qu'un Barde Celte du IIIe ou du IVe siecle ait composé ces Poëmes, il seroit bien plus merveilleux encore qu'ils fussent l'ouvrage d'un Moderne; nous aimerions autant croire, avec le P. Hardouin, que les Odes d'Horace & l'Éneïde de Virgile ont été fabriquées par des Moines du XIIIe siecle.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

V I.

« Kaellen til Rikets Vanmagt, &c. »

La source de la foiblesse de l'État. A Stockolm, *chez* Salvius. 1765. *in*-4°.

NOus sommes inondés d'Écrits de ce genre depuis la Diete. Beaucoup de gens se sont érigés en réformateurs de l'État. L'Ouvrage que nous annonçons est un des plus forts qui aient paru sur cette matiere; il ne tend à rien moins qu'à renverser tout systême d'œconomie & de commerce établi en Suede; il a pour but principal de faire supprimer l'Édit de 1724, qui s'appelle en Suede le *Placard*

des productions, & qui défend à toutes les Nations étrangeres d'apporter dans les Ports de Suede d'autres denrées que celles du cru de leur Pays, comme aussi de transporter ces marchandises d'un Port du Royaume à l'autre. Selon l'Auteur de cet Écrit, qui est un Prêtre de Finlande député de son Ordre à la Diete, cette défense contre les Étrangers est le plus grand vice qu'il remarque dans l'administration de l'État : on apperçoit aisément que le véritable motif de sa déclamation se trouve principalement dans l'exclusion que l'Édit de 1724 donne aux Vaisseaux Anglois. En effet, avant cette époque ils apportoient en Suede les denrées qui viennent des diverses parties de l'Europe, & les Anglois mettoient à ces denrées le prix qu'ils jugeoient à propos. Ce n'étoit pas leur seul avantage au préjudice de la Suede ; la supériorité de leur commerce leur facilitoit encore les moyens d'exclure de tout négoce dans les Ports étrangers les Vaisseaux Suédois, & les Anglois devenoient maîtres & possesseurs de toutes les Mines du Royaume par les avances considérables d'argent qu'ils faisoient aux Patrons de ces Mines (1). C'est depuis cette Loi de 1724 que la Suede a secoué ce joug honteux & ruineux pour elle : son commerce a repris vigueur ; la Suede s'est vue en état d'envoyer

(1) On appelle en Suede Patron de Mine tout propriétaire ou possesseur de Mines.

ſes propres Vaiſſeaux dans tous les Ports de l'Europe, & d'y tranſporter ſes propres productions : elle a formé des Compagnies pour les Indes & pour le Levant ; elle a tiré parti de la pêche du hareng, & a envoyé des Vaiſſeaux dans la Méditerranée pour y jouir des avantages du frêt. A cette époque, toutes les Mines ſont rentrées dans les mains de leurs premiers poſſeſſeurs ; on a introduit les Manufactures dans le Royaume, on a défendu toute ſorte de draps fabriqués chez l'Étranger, on a fait enfin des efforts de tous les genres pour rendre à la Suede la force œconomique qui lui convient, & ſa Marine marchande a été miſe ſur un pied reſpectable. Depuis ce temps les Anglois ont été obligés de viſiter les Ports de Stockolm, de Gothenbourg & de Carlſcronna avec des Vaiſſeaux preſque vuides, pour y charger argent comptant le fer, l'acier & le cuivre de ce Royaume. L'influence de l'Angleterre ſur les affaires de Suede ſe trouva affoiblie par cette ſeule opération, que l'on compare à celle que fit Guſtave Vaſa pour purger ſon Pays de Lubeckois, qui, comme on ſait, dominoient alors dans tout le Nord ; c'eſt cependant contre cet Édit, publié en 1724, que l'Auteur de la Brochure que nous annonçons ſe récrie tant aujourd'hui, & auquel il attribue tous les malheurs publics. Il veut non-ſeulement qu'on aboliſſe cette Loi dans tous ſes points, mais même qu'on

leve toutes les entraves qu'on a mises au progrès du commerce des Nations étrangeres, prétendant procurer par-là à sa Patrie tous les profits du commerce des Étrangers avec elle. Selon le même Auteur il doit régner une liberté entiere : point de privileges exclusifs, point d'octrois, point de défense d'exportation, point de Douane, point de primes pour l'encouragement des Fabriques; il faut enfin n'accorder aucun avantage aux Citoyens dans toute l'étendue du Royaume, les confondre & les traiter tous également, relativement au commerce. On sent combien ces projets seroient nuisibles au bien de l'État & en bouleverseroient la constitution s'ils étoient adoptés; aussi un Auteur anonyme très-éclairé & très-zelé pour les avantages de son Pays, a-t'il pris soin de réfuter completement les réflexions captieuses contenues dans la Brochure imprimée contre l'Édit de 1724 : il trouve entr'autres choses, d'après le dépouillement des Registres du College Royal du Commerce, qu'en 1724, c'est-à-dire dans l'année même de la publication de cet Édit, la Suede, au lieu de 177 Vaisseaux, au plus, qu'elle pouvoit envoyer pour s'approvisionner chez l'Étranger du sel nécessaire pour sa consommation, fut en état d'expédier & expédia des seuls Ports de Stockolm, de Gothenbourg & de Carlscronna, 648 Vaisseaux en Portugal, en Espagne & dans tous les autres Pays

où la Suede pouvoit se procurer du sel de la premiere main : cette réfutation ajoute encore que c'est à cette heureuse révolution que le Royaume de Suede est redevable des progrès considérables que son commerce a faits visiblement chaque année.



V I I.

Lettre écrite de Rome *aux Auteurs de la* Gazette Littéraire.

JE viens vous entretenir un moment, MM., d'un Ouvrage de Peinture qui a mérité les éloges de tout ce que cette Capitale renferme d'Amateurs éclairés. M. le Prince Paul Borghese vient d'orner une des chambres de son appartement d'une maniere digne de sa magnificence & de son goût pour les Arts. La voûte & les parties latérales de cette chambre présentent différens tableaux qui tous ensemble ne forment qu'un même sujet & ne font pour ainsi dire qu'un Poëme pittoresque. Les quatre côtés de la chambre représentent les quatres Parties de la Terre. Quatre autres tableaux, dans les intervalles des fenêtres, offrent les quatre Saisons de l'année, précédées d'un autre tableau représentant le lever du Soleil. Au-dessus des portes on a peint la Mer & la Terre, & sur la voûte l'Air ou le Ciel. Les quatre Parties de la Terre sont figurées principalement par

quatre femmes dont on ne sauroit trop louer le caractere & l'expression. Ces parties sont encore désignées par les Fleuves principaux qui les arrosent, & par les productions de la nature qui leur sont propres.

Le lever du Soleil & les quatre Saisons ont aussi leurs symboles exprimés par différentes figures d'un caractere propre & particulier. La Mer est représentée par la figure de Neptune; & la Terre par celle de Cybele. Au milieu de la voûte est peinte la figure de Junon qui représente l'Air; l'Artiste a choisi l'instant où cette Déesse charge *Iris* d'un message. Dans cette partie du tableau on voit un Arc-en-Ciel qui traverse la voûte d'un angle à l'autre. Dans les quatre angles de la voûte, l'Air est peint d'un ton de couleur qui convient parfaitement au tableau placé dans le milieu, en sorte que toutes ces différentes parties, parfaitement d'accord entr'elles, ne forment qu'un seul & même sujet. L'Auteur de cet Ouvrage est M. *Stern*, Peintre célebre; cet Artiste y a réuni les différens genres de Peintures, Figures, Architecture, Marine, Paysages, Animaux, Ornemens de toutes sortes, & tous ces genres sont traités dans la plus belle maniere & avec une intelligence supérieure.

Les Notices pour l'Ordinaire prochain.

A Paris, de l'Imprimerie de la Gazette de France, aux Galeries du Louvre.

GAZETTE LITTÉRAIRE
DE L'EUROPE.
Du 15 AOUST 1765.

I.

SARA TH.... Nouvelle traduite de l'Anglois. 1765.

LE petit Roman qu'on va lire n'a pas été fait pour être rendu public, & il pourroit avoir le mérite de la nouveauté en Angleterre même où les Exemplaires en doivent être fort rares. Nous n'osons assurer que la traduction soit fidele, mais elle conserve du moins très-bien le caractere & le ton Anglois. On ne peut disconvenir que la Philosophie de ce Conte ne soit belle, douce & humaine ; mais ceux des Lecteurs qui aiment mieux les incidens que les réflexions trouveront peut-être qu'elle domine trop sur le récit : on a imaginé la Fable pour faire passer la Morale ; ici l'Auteur semble avoir fait la Morale pour faire passer la Fable. D'ailleurs on sentira aisément que cette Morale n'a jamais été faite pour des mœurs aussi délicates & aussi élégantes que les nôtres. Une fille de qualité épouser son Laquais ! Ni la Philosophie de Sara, ni la vertu de son époux, ni le sacrifice qu'elle fait de sa fortune aux bienséances & aux usages, ne pourront justifier aux yeux d'un certain ordre de Lecteurs une si étrange résolution. Chez une Nation où la Noblesse est en quelque maniere personnelle ; où un Roturier, s'il a de la fortune, peut entrer dans le Sénat de la Nation ; &, s'il a du génie, peut devenir Pair du Royaume ; où les enfans d'un

pere ; à l'exception de l'aîné, rentrent dans les Communes ; enfin où l'on s'informe du mérite d'un homme avant de demander son nom ; chez cette Nation, dis-je, les mariages les plus disproportionnés peuvent bien n'être ni rares ni révoltans ; nos opinions & nos usages sont tout différens. Au reste, l'exemple de Sara ne sera pas contagieux parmi nous. Quelle est la Demoiselle élevée en bonne maison qui seroit tentée d'aller dans une cabane allaiter ses enfans, traire ses vaches, & planter des légumes pour les manger sur la même table avec ses domestiques ! Mais nous ne voulons pas prévenir nos Lecteurs contre ce petit Ouvrage qui, malgré ces observations, pourra encore intéresser ceux qui aiment mieux exercer leur sensibilité que leur critique.

Il y avoit plus de cinq ans que j'avois achevé mes voyages, & qu'après avoir étudié l'homme dans les différentes parties de l'Europe, dans les grandes Villes, dans les Cours, dans les états de la vie les plus enviés, j'étois persuadé que les Pays que j'avois vus & le mien même n'étoient pas la patrie du bonheur & de la raison. Ma famille vouloit me marier : mon pere se flattoit de me trouver une femme qui me feroit oublier une parente que j'avois aimée dans mon enfance, & que la mort m'avoit enlevée, & en attendant il vouloit que je m'occupasse des biens qui devoient m'être cédés au moment de mon mariage ; il me fit partir pour le Nord de l'Écosse où nous possédons une Terre aux environs d'Aberdeen ; je me mis en chemin vers la fin du printemps & dans les plus beaux momens de l'année. Le soleil étoit prêt à se coucher lorsque j'arrivai à huit milles d'Hamstead, c'est le nom de cette

campagne. Je ſavois qu'elle étoit mal bâtie & mal meublée, & que je ne pouvois y trouver qu'un mauvais ſouper & un méchant lit ; j'étois fatigué & j'avois faim ; je me déterminai à paſſer la nuit dans une Métairie qui par ſa ſituation, & par un certain air de commodité, de propreté & d'abondance champêtre avoit fixé mon attention. Cette Ferme étoit placée ſur le penchant d'un côteau qui la garantiſſoit du vent d'Oueſt ſi violent dans cette contrée ; elle étoit à cent toiſes d'une petite riviere qui coule dans un joli vallon : des prairies artificielles, des vergers remplis de pommiers à cidre, des champs couverts de légumes l'environnoient ; il y avoit à quelque diſtance de la maiſon un petit bois de hêtre ; des chevaux, des bœufs, des brebis paiſſoient dans le vallon & ſur les côteaux ; quatre enfans de la plus agréable figure jouoient dans une cour peuplée de volaille de toute eſpece : à la porte de la Cour je vis une femme de l'âge de vingt-cinq à trente ans ; elle étoit blonde & fraîche, quoiqu'un peu hâlée ; elle avoit de grands yeux noirs & une gorge très-blanche qu'elle laiſſoit voir toute entiere en donnant à tetter à un enfant de cinq à ſix mois. Il me ſembla que les traits de cette charmante Payſanne ne m'étoient pas inconnus : je lui demandai à qui appartenoit cette Ferme, & ſi mes gens & moi nous pouvions y paſſer la nuit : je l'aſſurai que mes hôtes ſeroient très-con-

fens de nous. Elle me répondit que la Ferme appartenoit à ſon mari; que perſonne ne logeoit chez eux pour de l'argent; mais qu'ils recevoient de leur mieux les Étrangers de toute ſorte d'états : elle m'invita ſur le champ à deſcendre de cheval & me conduiſit ſans cérémonie à la chambre qu'elle me deſtinoit. Cette chambre étoit agréable ; les meubles en étoient ſimples & propres; de la fenêtre la vue s'étendoit & s'enfonçoit dans le vallon en ſuivant le cours & les détours de la petite riviere. Sara Philips, c'eſt ainſi que s'appelloit la jolie Fermiere, me dit qu'elle alloit préparer mon ſouper; qu'en attendant j'avois à choiſir de me repoſer dans ma chambre ou dans le jardin, ſur un banc de gazon qui étoit ſous des arbres, auprès d'une petite fontaine : la ſoirée étoit belle, l'air avoit été brûlant pendant le jour, je choiſis de me rendre dans le jardin. Vous avez raiſon, me dit la Fermiere, & vous allez goûter deux de nos grands plaiſirs, le frais après la chaleur, & le repos après la fatigue. Si cependant vous vouliez lire en attendant votre ſoupé, voilà des livres : en diſant ces mots elle me montroit un cabinet où j'entrai. J'étois curieux de voir la Bibliotheque d'un Payſan; je m'attendois à y trouver quelques-uns de ces petits Romans barbares qui nous viennent des Provençaux, & des livres de dévotion : je vis d'abord les Ouvrages de Tull & à peu près tout ce qu'on a

écrit de mieux sur l'Agriculture : je fus étonné de trouver là les Mémoires de l'Académie de Rennes, livre excellent, mais écrit dans une Langue qui devoit être inconnue à mes hôtes : bientôt je ne doutai plus qu'ils n'entendissent le François, lorsque je vis sur une tablette les *Essais de Montagne*, le *Discours sur l'inégalité des conditions* & l'*Émile* du célebre Rousseau : j'y vis aussi une traduction Françoise du *Prædium Rusticum*, Poëme du Jésuite Vanieres. Le reste de la Bibliotheque étoit dans notre Langue ; c'étoit *les Caractéristiques du Lord Shaftesbury*, le *Système Moral d'Hutcheson*, &c. Quoi, disois-je, des livres de Philosophie chez des Paysans ! les meilleurs Philosophes Anglois & François dans une Métairie auprès d'Hamstead ! ils doivent être bien étonnés de se trouver là ! quel usage peuvent faire ces bonnes gens de tous ces livres ! ils appartiennent sans doute à quelque Gentilhomme du voisinage qui, charmé de cette campagne, ou peut-être de cette Fermiere, vient passer ici le temps de la belle saison. J'achevai ensuite la revue de la Bibliotheque, je n'y vis plus que quelques Livres de Méchanique & de Médecine Pratique, les Romans de Richardson, & des Traductions des Idylles de Théocrite, des Églogues & des Georgiques de Virgile, des Poésies de Tibulle, de Gesner & de Haller : je ne vis des Ouvrages de nos Poëtes que les Pastorales de Philips, les Délices de la vie champêtre,

par Cowley, quelques morceaux de Spencer, la Fable de Philemon & Baucis, par Dryden, & les Saisons de Thompson : je pris le Poëme des Alpes de Haller, & j'allai le lire sur le banc de gazon. Je m'y étois à peine assis que j'entendis de grands cris autour de la maison : les enfans qui m'avoient suivi dans le jardin & qui m'examinoient curieusement coururent à la porte ; j'y vis courir la Fermiere : ils alloient au-devant d'un chariot vuide qui entroit dans la cour : ce chariot étoit conduit par le Fermier qui revenoit d'Aberdeen où il avoit été vendre du seigle. Je connus aisément le maître du logis à la maniere dont il fut reçu ; sa femme l'embrassa tendrement ; elle prit deux de ses enfans sur ses bras, elle les éleva jusqu'aux joues de leur pere qui se laissa baiser : il tenoit en même temps par les mains deux autres de ses enfans qui attendoient leur tour de le baiser aussi. Après ces douces caresses, ils vinrent tous vers le jardin, & j'allai au-devant d'eux. Le Fermier étoit un homme de trente ans, fort bien fait ; son visage étoit assez beau, & sa physionomie étoit noble & agréable : il me remercia de la préférence que j'avois donnée à sa maison pour y passer la nuit. Ils me quitterent ensuite, & je les vis entrer dans une chambre qui donnoit sur le jardin & dont la fenêtre étoit ouverte : ils allerent ensemble vers un berceau où reposoit leur cinquieme enfant : ils se courboient

tous deux ſur le berceau, & tour à tour regardoient l'enfant & ſe regardoient en ſe tenant par la main & en ſouriant. J'étois enchanté du ſpectacle touchant de cet amour conjugal & de cette tendreſſe paternelle.

Le ſouper étant prêt, nous allâmes nous mettre à table : mes hôtes me demanderent la permiſſion de faire manger leurs domeſtiques & même les miens avec moi ; j'y conſentis. La table étoit ſervie proprement : elle étoit couverte de pudings & de légumes, & d'un rôti de bœuf : tous ces mets avoient le meilleur air du monde ; les ſieges étoient commodes, mais il n'y avoit qu'un fauteuil qui étoit deſtiné à un vieillard qu'on me préſenta : c'étoit le pere du Fermier ; il me fit un accueil fort honnête, & nous nous aſsîmes. J'étois auprès de la Fermiere : je remarquai qu'elle envoya une jeune ſervante ſe placer auprès d'un jeune berger : je demandai ſi c'étoient de nouveaux mariés. Ils ne ſont pas mariés, dit-elle ; mais ils s'aiment, ils ne ſe ſont pas vus de la journée, & ils auront du plaiſir à être aſſis l'un auprès de l'autre. Je vis qu'elle envoyoit à un de ſes valets un plat qu'il aimoit beaucoup & qui étoit là pour lui ſeul : elle fit donner du cidre à ceux dont les travaux avoient été les plus pénibles : elle rendoit raiſon du choix des mets qui étoient ſervis ; elle diſoit pourquoi, ce jour-là, certains légumes ne paroiſſoient pas ſur la

table, pourquoi elle en avoit préféré d'autres, pourquoi elle avoit donné un certain assaisonnement; c'étoit toujours pour augmenter le plaisir du souper qu'elle avoit tout fait. Cette femme me paroissoit singuliere; le Fermier avoit les mêmes attentions & les mêmes recherches sur les plaisirs de la table. Le repas étoit simple & excellent; les convives étoient sobres & sensuels; l'égalité régnoit dans cette maison; les domestiques étoient familiers avec les maîtres; ils ne leur montroient pas du respect, mais beaucoup de zele & d'amour. Lorsqu'on eut un peu calmé la faim, on se parla : le Fermier me fit des questions sur le paysage des lieux que j'avois traversés; il me vanta celui des environs de sa Métairie & me pressa de rester le lendemain pour le voir : sa femme & lui s'occupoient de moi, sans oublier leurs domestiques; ils louoient les uns de leur gaité dans le travail, les autres, d'un service qu'ils avoient rendu; ils leur parloient de la beauté du jour, du chant du rossignol, des fleurs, des espérances de la moisson, de leurs amours: les domestiques se parloient entr'eux de ces plaisirs charmans, & tous paroissoient les sentir; mais c'étoit sur-tout du vieux pere qu'on étoit occupé: je n'avois jamais vu de vieillard plus affable, plus gai : je le dis à la Fermiere. Monsieur, me dit-elle, ce sont les vieillards qu'on néglige qui ont de l'humeur; dès qu'on veut bien les compter encore

pour quelque chose, ils en savent gré & ils sont doux. Je vis qu'on exhortoit le bon homme à boire; j'en fus un peu étonné. Monsieur, me dit la Fermiere, je crois que dans le cours de la vie il faut s'occuper du soin de retarder la vieillesse, mais qu'il faut se borner dans la vieillesse à rappeller le sentiment de la vie. Ces réponses me surprenoient; je ne doutai plus que la bibliotheque ne fût à l'usage de mes hôtes, & je leur parlai de leurs livres. Ils me répondirent avec esprit. Je me récriai sur l'étonnement que me causoient leurs lumieres & sur-tout celles de Sara. Quoi, disois-je, une jeune femme! à la campagne!.... Oh! vous ne connoissez pas Sara, me dit le vieillard qui commençoit à être un peu ivre; ô le divin cœur, le divin cœur! Si vous saviez ce qu'elle a quitté pour nous! oh! si je pouvois me lever j'irois lui baiser les pieds. Sara me parut craindre l'indiscrétion de son beau-pere, elle étoit embarrassée, elle rougissoit. Philips, c'étoit le nom de son mari, pria instamment le vieillard de ne pas réveler un secret qu'il avoit promis de garder. Je ne dirai rien, dit le bon homme, je ne dirai rien: une fille si belle! qui avoit tant de richesses! qui est si savante! cela vous leve une gerbe! Aujourd'hui qu'elle mene quelquefois un charriot, songe-t'elle à son carrosse?... La Fermiere se leva, fit ôter les plats & apporter le dessert: il étoit composé de fraises très-parfumées,

de groseilles, de cerises & d'excellente crême. En même temps de jeunes servantes jonchoient de fleurs les environs de la table & en bordoient les plats.

Ce spectacle réjouit le bon vieillard; &, soit qu'il s'en occupât, soit qu'il craignît de déplaire à sa belle-fille, il se tut. Je n'ai pas fait apporter des fleurs au premier service, me dit Sara, parce qu'alors l'odeur des mets est très-agréable; mais dès qu'on ne veut plus en manger, on ne veut plus les sentir, & c'est alors qu'on aime le parfum des fleurs. J'admirois l'intelligence de Sara dans l'art de rendre les sensations agréables plus agréables encore, & combien elle trouvoit de voluptés sans s'écarter de la plus simple nature; Philips & Sara me paroissoient si vivement occupés l'un de l'autre, si remplis d'attention, si heureux! Je n'ai jamais vu d'union si délicieuse, parce qu'il est fort rare de trouver entre deux personnes les rapports qui étoient entre eux : ils avoient le même degré de sensibilité, les mêmes goûts, les mêmes opinions.

Peu de temps après le souper, mes hôtes me conduisirent à ma chambre; Philips me fit remarquer la beauté de la nuit, l'or étincelant des astres, le silence de ces momens où la nature commande le repos. Sara ne manqua pas d'aller voir ses enfans; Philips donna ses ordres, fit la visite de ses écuries, & le couple heureux alla partager un assez bon lit.

J'eus quelque peine à m'endormir : tout ce que je venois de voir me paroissoit un songe, mais c'étoit un songe que j'aurois voulu faire durer toute ma vie.

Je m'éveillai assez matin & je ne me sentois point du tout pressé de partir : j'adorois mes hôtes ; leur demeure, leur genre de vie, l'union des domestiques, la sérénité, la gaité qui regnoient dans la maison, tout m'enchantoit. Pour peu qu'on n'ait ni le cœur ni l'esprit mal faits, on se trouve si bien auprès de la vertu heureuse ! le spectacle de ses plaisirs est si doux ! Je me levai cependant, mais pénétré du regret de quitter la charmante Métairie. Dès que je fus habillé, je descendis dans la cour où je trouvai Philips & Sara. Le Soleil venoit de se lever ; le Ciel conservoit encore une légere nuance de ce jaune brillant qui succede à la blancheur que lui donne le crépuscule & qui précede ce bleu sombre qu'il prend pendant le jour. On respiroit le parfum des arbres & des plantes, & ce vent frais qui suit le lever du Soleil ; la campagne, les hommes & les animaux reprenoient le mouvement ; les troupeaux sortoient de l'étable, les pigeons de la voliere & les poules se répandoient dans la Cour ; les domestiques se disposoient au travail. J'avoue que pour la premiere fois de ma vie je sentis bien le plaisir de voir commencer le jour, & je suis persuadé que Philips & Sara, malgré les soins dont ils s'occupoient alors,

n'étoient pas insensibles à ce plaisir. Je remarquai que dans la distribution du travail ils affectoient de placer toujours plusieurs ouvriers ensemble : ils disoient même aux bergers de conduire leurs troupeaux dans de certains lieux, voisins de ceux où travailloient les autres domestiques. Cette attention me parut singuliere ; je le dis à Sara, & voici ce qu'elle me répondit. J'ai toujours été persuadée que ce qui rend les travaux de la campagne si agréables, c'est qu'ils ne sont point solitaires. Les hommes égayent aisément le travail qu'ils font ensemble ; la joie d'un seul se communique à tous : si un berger joue de la flûte, un autre chante : plusieurs laboureurs qui conduisent leurs charrues dans des champs voisins, compagnons dans les mêmes peines, les adoucissent l'un avec l'autre ; ils se parlent de leurs espérances, ils s'unissent dans l'égalité de leur sort. Eh ! n'avez-vous jamais vu ceux des travaux champêtres qui sont communs à un plus grand nombre d'hommes rassemblés, comme une fenaison, une tondaison, une moisson ? C'est-là où, malgré l'ardeur du Soleil, la soif, la sueur, la fatigue excessive, vous voyez le plaisir, vous entendez des cris de joie. Vos artisans des Villes, emprisonnés dans une chambre, isolés, sans compagnons, travaillent presque toujours tristement. Sara se tut : Philips prit la parole. Je crois aussi, Monsieur, dit-il, qu'il y a de certains plaisirs qui

pour être bien ſentis veulent être goûtés avec pluſieurs hommes qui en jouiſſent en même temps. J'ai oui dire à Sara que plus les ſalles de ſpectacles étoient remplies, plus les émotions y étoient vives & agréables. Cela eſt vrai, dit Sara, & il en eſt ainſi de tous les plaiſirs qui naiſſent en nous de l'admiration. Or qu'y a-t'il que l'on puiſſe admirer davantage & plus ſouvent que cette terre, ce ciel, ces eaux, ces bois, ces prés, toutes les graces & toutes les richeſſes de la campagne ? Je crois, interrompit Philips, que les biens que la nature donne à tous en communauté, ſont préciſément ceux qui augmentent de prix quand ils ſont goûtés à la fois par un grand nombre. On aime à partager le plaiſir d'un beau jour, d'une vue agréable, du parfum des fleurs, parce que ce partage n'ôte rien. Oui, dit Sara, & dès que le partage n'ôte rien au plaiſir, il l'augmente. Les Poëtes ont trop vanté le charme de la ſolitude en parlant des délices de la campagne. Il ſemble quelquefois, à les entendre, qu'on ne puiſſe bien jouir de ces délices que loin des hommes; mais c'eſt des hommes de la Cour & de la Ville qu'ils ont voulu parler, c'eſt-à-dire des hommes dont l'ame ſeche, frivole ou occupée auroit été inſenſible au charme de la nature. Une preuve certaine que les Poëtes ſentoient le beſoin de communiquer leur plaiſir pour l'augmenter, c'eſt qu'ils ont peint les beautés qu'ils admiroient, & qu'ils

ont voulu tranſmettre les impreſſions qu'ils avoient reçues juſqu'à la derniere poſtérité. Cette converſation, ſi délicieuſe pour moi, fut interrompue par les faneurs qui ſortirent en troupe de la maiſon : ils étoient accompagnés par l'aîné des enfans de Sara, qui portoit un rateau ; & jamais Roi n'a été ſi fier de ſon ſceptre que cet enfant l'étoit de ſon rateau. Vous voyez, dit la mere, commencer le plaiſir d'être utile, & le noviciat de l'agriculture. Tout ce que vous dites & tout ce que je vois, divine Sara, lui répondis-je, m'inſpire pour votre mari & pour vous le reſpect le plus profond & l'admiration la plus vive; je voudrois paſſer entre vous le reſte de ma vie, & mériter l'amitié de l'un & de l'autre. Votre voiſinage me rend précieux un bien dont je ne tenois pas compte ; j'y viendrai ſouvent pour jouir de votre converſation & du ſpectacle des vertus & des plaiſirs vrais que vous raſſemblés dans votre maiſon. Peut-être, divine Sara, vous ferez-vous connoître davantage : vous me direz peut-être ce que le pere de Philips avoit tant d'envie de me dire : j'ai vu par l'attendriſſement de ce bon vieillard & par les marques de reſpect qu'il vouloit vous donner, que plus inſtruit de ce que vous êtes & des circonſtances qui vous ont conduite dans cette Métairie, je n'aurai que de nouvelles raiſons de vous eſtimer. Je le crois, dit Sara ; la maniere dont vous jugez de nous & de

notre genre de vie, me fait penſer que vous êtes au-deſſus de bien des préjugés & que vous méritez ma confiance. Je la remerciai ſi vivement qu'elle en fut un peu embarraſſée ; elle ſe tourna vers ſon mari & lui dit : Mon cher ami, je vais parler à Monſieur de la paſſion que nous avons l'un pour l'autre ; ſon mari l'embraſſa tendrement, & nous quitta pour ſuivre les faneurs : il pria Sara de me retenir juſqu'à ſon retour & parut s'en ſéparer avec regret, quoiqu'il ne la quittât que pour quelques momens. Sara me dit qu'elle alloit donner ſes ſoins à ſes enfans & à ſon ménage ; elle me pria de l'attendre dans le jardin. Je l'y attendis aſſez longtemps ; elle vint enfin, s'aſſit avec moi ſur le banc de gazon, & commença ainſi ſon hiſtoire.

Je ſuis née dans la partie la plus méridionale de l'Angleterre, d'une maiſon fort riche & plus illuſtre encore par ſes ſervices & par ſes titres : je vous tairai le lieu de ma naiſſance & le nom de ma famille : on me croit morte, & je veux que mon exiſtence ſoit ignorée ; cela eſt néceſſaire pour qu'elle ſoit toujours heureuſe. J'avois ſix ans lorſque je perdis ma mere. Mon pere, qui aimoit avec paſſion la Philoſophie & les Lettres, & qui m'idolâtroit, ne voulut point ſe remarier & prit ſoin lui-même de mon éducation : il me trouvoit de la ſagacité & l'amour de l'étude : il voulut me faire part de ſes connoiſſances & parut

content de mes progrès. Mon pere, un des hommes les plus éclairés de son siecle, l'étoit autant peut-être que les Philosophes qui ont eu le plus de réputation; c'est ainsi du moins que j'en ai jugé, lorsque j'ai comparé les instructions qu'il me donnoit avec celles que j'ai puisées dans les livres. Il avoit au souverain degré le courage d'esprit, & n'a jamais été effrayé des conséquences d'un systême qu'il avoit adopté ou d'un parti qu'il avoit pris. Je tiens de lui ce caractere; & les leçons qu'il m'a données ne l'ont point affoibli. Mon pere étoit sensible aux beautés de l'art & à celles de la nature : il avoit l'imagination vive & l'ame noble & tendre; la Philosophie trop seche, celle qui dégrade l'homme ou qui le glace, ne pouvoit être la sienne : il lui en falloit une plus favorable à l'enthousiasme qu'il sentoit pour la vertu & aux plaisirs de l'imagination. Je n'avois pas dix-huit ans & mon pere trouvoit que j'ajoutois des idées à celles qu'il m'avoit données. Je partageois aussi son goût pour les Lettres : il s'amusoit de ma conversation, je faisois son bonheur ; il ne pensoit point à me marier, & contente de mon état je ne pensois pas à en changer.

Pendant que Sara me parloit ainsi, j'étois fort ému, je croyois la reconnoître; il me restoit cependant encore quelqu'incertitude, & j'attendois avec impatience qu'elle la dissipât. Nous passions, conti-

nua

nua Sara, une très-petite partie des hivers à Londres. Nous venions d'y arriver lorſqu'un jeune Écoſſois ſe préſenta pour ſervir chez mon pere. Il étoit de la figure la plus agréable, & il avoit dans la phiſionomie un caractere de ſenſibilité & d'honnêteté dont il étoit difficile de n'être pas touché. Les Payſans ſont, comme vous ſavez, plus inſtruits en Écoſſe qu'ils ne le ſont dans le reſte de l'Europe, & ce jeune homme étoit un des mieux élevés de ſon Pays. Il ne ſe diſtingua d'abord des autres domeſtiques que par un extrême attachement à ſes devoirs; nous vîmes bientôt qu'il ſe faiſoit aimer de tous ſes compagnons & qu'il leur inſpiroit ſon zele pour nous; mon pere ſe trouvoit mieux ſervi, & ſes gens paroiſſoient plus gais & plus heureux. L'Écoſſois avoit toujours quelque Livre à la main, dans les momens de liberté que lui laiſſoient ſes devoirs; mon pere s'apperçut que ce jeune homme avoit beaucoup d'eſprit: il voulut l'inſtruire. Mylord Dorſet, diſoit-il, a tiré Prior d'un cabaret pour en faire un des meilleurs Poëtes de l'Angleterre; je ferai peut-être de ce domeſtique un citoyen éclairé qui fera l'honneur de ſa Patrie. Nous partîmes pour la campagne où le jeune homme nous ſuivit. Mon pere avoit de fréquentes converſations avec lui. Dans une de ces converſations il apprit que le deſir de ſoulager la vielleſſe de ſon pere, par les petites ſommes qu'il pouvoit pren-

dre ſur ſes gages, avoit déterminé l'Ecoſſois à ſervir; ce ſentiment ſi vertueux toucha mon pere au point qu'il ne m'en parla qu'en répandant des larmes; il voulut ſur le champ lui donner une ſomme conſidérable que le jeune homme devoit envoyer à ſa famille; mais combien mon pere ne fut-il pas étonné lorſque ſon laquais refuſa le préſent qu'on lui vouloit faire! Monſieur, lui dit ce jeune homme, je dois mon travail à mon pere, & le prix que j'en reçois nous ſuffit à tous deux; s'il étoit dans la miſere, j'accepterois vos bienfaits; mais il ne lui faut qu'un peu plus d'aiſance, c'eſt à moi à la lui donner; le ſalaire de mes peines eſt à lui comme à moi; qu'il en jouiſſe; mais ni lui ni moi nous ne nous avilirons pas en nous nourriſſant du pain de l'aumône. Mon pere ne tenta pas de changer la maniere de penſer de ce jeune homme; mais il le tira de la livrée pour lui donner le ſoin de ſa Bibliotheque; il lui donna auſſi une ſorte d'inſpection ſur ſes Fermiers. Dans ces deux emplois, Philips put recevoir, ſans en être humilié, le bien que mon pere avoit envie de lui faire.

La Bibliotheque étoit le lieu de la maiſon où j'allois le plus, & j'y trouvois ſouvent Philips. Je ne tardai pas à me plaindre lorſque je ne l'y trouvois pas toujours. Il ne m'y voyoit jamais entrer ſans une émotion dont je m'apperçus & qui porta dans mon cœur ces ſentimens qui me ſont aujourd'hui ſi chers;

& auxquels je dois le bonheur de ma vie. J'étois trop éclairée pour ne pas sentir les conséquences de ma passion ; mais bientôt je ne fis usage de mes lumieres que pour la servir & non pour la combattre. Je craignois & respectois l'opinion des hommes ; mais, disois-je, ils n'ont pas attaché la honte aux sentimens : je me permis les miens. Mon pere devoit être plus sévere ; mais il devoit tout ignorer ; je me cachai même à l'objet de ma passion qui ne me découvrit pas la sienne, & qui me la laissa deviner. J'avois l'ame fiere, élevée & sensible : ces caracteres-là ne savent point combattre l'amour ; mais ils résistent à ses foiblesses. Philips d'ailleurs ne savoit qu'aimer ; & l'excès de l'amour impose autant de respect que l'inégalité des rangs.

Je passai deux ans heureuse par le plaisir d'aimer & par celui d'être aimée, & moins humiliée de mon amour que fiere de ne m'y livrer qu'avec modération. J'étois heureuse ; mais je perdis mon pere ; & je ne sais si je lui aurois survécu sans ce sentiment qui console de tout & dont j'étois remplie. Sara dans cet endroit fondit en larmes & resta quelque temps sans parler. C'est elle-même me disois-je alors, c'est elle, je n'en puis plus douter ; j'étois pénétré d'attendrissement ; j'étois prêt à me découvrir à Sara ; mais je fus arrêté par la crainte de lui ôter de la confiance & de perdre une partie de son histoire. Elle

la reprit ainſi, lorſque ſes larmes eurent ceſſé de couler.

Je vis les regrets de Philips égaler les miens & de plus il ſentoit ma douleur; ſes yeux ſe mouilloient dès que je verſois des larmes; je voyois dans ſes moindres actions l'intérêt le plus tendre; dans les ſervices qu'il me rendoit, dans ſes diſcours, dans toutes ſes démarches & juſques dans ſon air, dans le ſon de ſa voix, je découvrois toute la paſſion que lui demandoit mon cœur, & rien qui pût allarmer ma vertu & bleſſer le reſpect qu'il devoit à mon rang. Vous jugez bien que je faiſois beaucoup de réflexions ſur les bienſéances attachées à ce rang, ſur ſes devoirs réels & ſur la ſoumiſſion qu'on devoit aux mœurs, aux loix & aux uſages de ſon Pays. La Philoſophie de mon pere m'avoit éclairé ſur les préjugés; mais ſa Philoſophie, ſublime comme ſon cœur, ne m'avoit point appris à les mépriſer. Mes converſations avec Philips rouloient ſouvent ſur ces ſujets importans par eux-mêmes, & que notre ſituation rendoit ſi intéreſſans pour nous. Quelquefois il m'échappoit de douter de la juſtice des conventions humaines, & par conſéquent du pouvoir qu'elles devoient avoir ſur des ames éclairées. Philips alors me combattoit avec force & il trouvoit une foule de raiſons auxquelles j'avois peine à répondre. Je crus remarquer que, lorſqu'il avoit eu l'avantage dans

ces diſputes, il étoit plus triſte qu'à l'ordinaire ; je devinai auſſi le motif qui lui faiſoit embraſſer une opinion qui ne lui étoit pas favorable. Je vis que mon cher Philips, tout entier à moi, s'oubliant lui-même, me faiſoit ſans peine les ſacrifices qui devoient le plus lui coûter & qu'il ne voyoit que mes propres avantages, mon bonheur & ma gloire. J'aimois à parler à Philips de ſes parens, de leurs vertus & de la ſorte de bonheur dont ils jouiſſoient dans leur pauvreté. Je lui faiſois des queſtions ſur le lieu de leur demeure, ſur leur voiſinage, ſur leurs travaux. Philips me paroiſſoit pénétré de reſpect pour la vie des Laboureurs & pour les ſoins de l'Agriculture. Il me parloit toujours de ma famille, & il me répétoit combien cette famille, qui m'aimoit & qui eſt ſi illuſtre en Angleterre, méritoit de moi d'égards & d'attachement. Il eſt vrai que j'éprouvois de la part de mes parens les procédés les plus honnêtes & des preuves de l'eſtime qu'ils avoient pour ma raiſon. Ils avoient fait avancer pour moi le temps où nos loix donnent aux filles le droit de diſpoſer d'elles & de leur fortune. Je me trouvois maîtreſſe de mes biens & de moi-même ; mes parens n'étoient point inquiets de me laiſſer libre & ſeule. Mon penchant pour la Philoſophie & les Lettres étoit connu ; on m'avoit trouvé de l'intelligence dans les affaires, & on ne me croyoit occupée à la campagne que du ſoin de

mes biens & de l'étude. Il y avoit près d'un an que mon pere étoit mort, & je n'avois pas quitté encore la terre où je l'avois vu mourir. J'ai un oncle, homme de mérite & distingué dans la Chambre des Communes par son désintéressement & par son éloquence : il venoit me voir quelquefois. Un jour, après avoir dîné chez moi, il me proposa de me promener avec lui dans le Parc, & là il me rappella le souvenir de l'amitié qui avoit toujours régné entre lui & mon pere, & celle que l'un & l'autre avoit eue pour moi. J'ai un fils me dit-il, il s'est distingué dans ses études, & depuis quelques années qu'il est hors de l'Angleterre, toutes les Lettres que je reçois des Pays où il a voyagé me confirment dans la bonne opinion que j'avois de lui : il est de votre âge & prêt à revenir ; je veux le marier : s'il peut vous convenir, j'aurai le plaisir de voir vos biens ne point sortir de notre famille & de vous aimer comme ma fille après vous avoir aimée depuis longtemps comme celle de mon frere. Cette proposition répandit le chagrin le plus amer dans mon cœur : je rougis, je pâlis, & je répondis à mon oncle avec une froideur qui dut l'offenser. Je lui dis que je n'avois aucune envie de me marier ; que jusqu'à présent mes occupations & mes goûts avoient suffi à mon bonheur ; que si je prenois jamais un mari, je voudrois le connoître beaucoup, & que je me déterminerois par les convenances personnelles plus

que par toutes les autres ; mais que dans aucun temps de ma vie je n'oublierois ce que je devois à ma famille. Mon oncle me demanda la permiſſion de m'amener ſon fils que je n'avois vu qu'au ſortir de ſon enfance, qui alors étoit d'une figure agréable &, à ce qu'on diſoit, plein de goût pour moi. Je répondis à cette nouvelle propoſition avec une froideur que je me reprochai ; une foule d'idées ſe préſenterent à mon eſprit & s'y ſuccéderent avec rapidité.

Lorſque mon oncle fut parti, je m'enfonçai dans un bois obſcur où je me promenai longtemps fort agitée, marchant à grands pas, m'arrêtant de temps en temps & aux momens où j'avois peine à trouver les moyens de lever certains obſtacles, ou de répondre à de certaines objections. Je tombai enfin, plutôt que je ne m'aſſis, ſur un gazon où je reſtai plongée dans la plus profonde rêverie ; je vis arriver Philips qui me cherchoit depuis longtemps. Je n'avois jamais ſenti ſi vivement le plaiſir de le voir & la néceſſité abſolue de ne m'en ſéparer jamais. Je lui fis part des deſſeins de mon oncle & des regrets ſinceres que j'avois de déplaire à ma famille en refuſant d'accepter des propoſitions raiſonnables ſans doute. J'appuyai trop ſur ces regrets ; je me reprocherai toute ma vie la peine cruelle que je portai dans le cœur de Philips : je le vis pâlir ; un tremblement s'empara de tout ſon corps ; ſes yeux avoient un mouvement ex-

traordinaire & de l'égarement ; il n'articuloit que quelques mots ; chaque ſyllabe lui coûtoit à prononcer. Il faut, diſoit-il, ... oui, il le faut.... c'eſt un jeune homme vertueux...., vos parens.... votre rang.... il faut.... il le faut. Je vis ſes yeux s'éteindre en me regardant : il tomba ſur ſes genoux en s'appuyant ſur une main. Je ne me poſſédai plus ; je m'élançai pour ſoutenir mon cher Philips, je le preſſai dans mes bras en m'écriant, mon cher époux ! A ce cri ſi tendre, à ce mot ſi énergique, Philips ne me répondit rien : il ſe relevoit peu à peu en me regardant fixement ; ſes yeux ſe baignoient de larmes, je l'arroſai des miennes en répétant continuellement, mon cher époux, mon cher époux ! Dès que Philips eut la force de parler, il voulut combattre ma réſolution ; je l'arrêtai, je le conjurai, au nom de tout mon amour, de vouloir bien m'entendre : il s'aſſit auprès de moi en couvrant une de mes mains de ſes baiſers. Ce moment, qui a décidé du bonheur de ma vie, eſt encore ſi préſent à ma penſée que je n'en ai pas oublié la plus légere circonſtance. Voici ce que je dis à Philips.

Je ſais tout ce que vous pouvez dire ; je le préviens & j'y réponds. Ma paſſion pour vous n'eſt pas aveugle ; je vous connois bien, & vous êtes l'homme que me deſtinoit la nature. C'eſt ſur la convenance des perſonnes qu'elle a fondé le bonheur des mariages ;

les conventions humaines y ont substitué celle des rangs. Nous savons, vous & moi, combien les véritables sages ont de respect pour les conventions humaines; elles maintiennent l'ordre dans les sociétés. Il ne faut pas avilir le rang dans lequel on est né par des alliances que l'opinion condamne; c'est un crime que punit le mépris des hommes, & je ne saurois point soutenir ce mépris, même injuste.

Faut-il donc faire céder la loi de la nature à des convenances de société ? cela peut être, mais nous ne sommes point dans ce cas; cédons à nos cœurs en respectant les préjugés. Mes parens m'ont laissé 2000 guinées de rente, & 3000 guinées d'argent comptant. C'est cette somme que je veux conserver de toute ma fortune, pour vivre avec vous & vos parens. Ici Philips voulut m'interrompre : il me proposa de ne point nous marier; je l'arrêtai & lui dis : nous manquerions à la loi de la nature & à celle des hommes qui nous demandent une postérité; & pourquoi ne point nous marier ? pour conserver mes biens ? ils ne me rendent point riche dans l'état où je suis; je le serai dans le vôtre avec la somme que je vais vous porter. Si j'épousois mon cousin, nous serions des Gentilshommes médiocrement aisés, & nous serons des Fermiers opulens. Je vais faire mon testament, & je donnerai toute ma fortune à mon cousin; ensuite je partirai pour Londres : je ferai ré-

pandre le bruit de ma mort, & nous nous rendrons en Écosse où il est vraisemblable que votre pere vous permettra de m'épouser.

Philips se jetta à mes pieds, me conjura de différer, d'examiner, de craindre les regrets. Non, lui répondis-je, tout est examiné. Eh! que pourrai-je regretter? quels plaisirs me donnent mes richesses, que ne puisse remplacer la nature dans l'aisance de votre état? Le spectacle d'un côteau riant & fertile réjouit plus la vue qu'un mur chargé de tableaux; les diamans dans ma tête me pareront moins que les fleurs; la toile de l'Inde m'habillera aussi-bien que le Pekin; je perdrai mon carrosse, mais j'exercerai mes jambes; Philips, nous aurons les commodités que demande la nature, & rien du superflu qui ne peut amuser que l'oisiveté. Quant à mes liaisons & à mes connoissances, pourrai-je les regretter lorsque je serai la fille de votre pere & la mere de vos enfans?

Philips m'aimoit trop, il m'estimoit trop, il se rendit trop de justice à lui-même pour douter plus longtemps que je ne fusse heureuse dans le nouvel état que je voulois embrasser. Je ne vous peindrai point sa joie, sa reconnoissance & mon bonheur, lorsque je l'eus déterminé à m'épouser. Jamais on n'a rien écrit avec plus de joie que j'en eus à écrire mon testament; jamais on n'acquit tout-à-coup une grande fortune avec autant de plaisir que j'en eus à me dépouiller

de la mienne. Après avoir fini mes affaires, nous partîmes pour Londres. J'y fis répandre le bruit de ma mort, & je le rendis vraiſemblable par une adreſſe & des moyens qu'il eſt inutile de vous dire. Nous arrivâmes enfin en Ecoſſe. Il y a ſept ans que j'entrai, pour la premiere fois, dans cette chere Métairie, & que, pour la premiere fois, j'embraſſai les genoux de cet excellent vieillard que vous voyez ſur cette pierre ſe pénétrant des premiers rayons du Soleil & cherchant à ſe ranimer par les douces influences de l'aurore & du printemps. Vous voyez votre fille, lui dis-je; elle vient dans votre maiſon pour y rendre votre vieilleſſe heureuſe, pour faire, toute ſa vie, le bonheur de votre fils: mon cœur m'inſpirera tout ce qu'il faut pour vous plaire à tous deux : vous, mon mari, vous m'inſtruirez des détails du ménage; je me flatte que je ſerai une ménagere vigilante, & que ceux qui dépendront de moi & ceux de qui j'ai tant de plaiſir à dépendre ſeront également contens. Le vieillard étoit tranſporté de joie; ce bonheur ſans doute a prolongé ſa vie. Il acquit en propre la Métairie dont il n'étoit que le Fermier; notre mariage fut conclu; & depuis ce moment où j'ai pris le nom & l'état de l'homme que j'aime, il ne s'eſt pas écoulé une heure ſans que je m'applaudiſſe de ma deſtinée. Nous ſommes heureux, & nous pouvons nous flatter que nous le ſerons toujours autant que

peut le permettre la nature. Philips & moi nous ne faiſons uſage de nos connoiſſances, de la philoſophie de mon pere & de notre amour pour les Lettres que pour aſſurer notre bonheur. Nous ſommes attentifs à chercher tous les plaiſirs que nous permet notre ſituation & nous nous apprenons à les goûter. Une ſource la plus ordinaire des chagrins des hommes, c'eſt qu'ils courent après des plaiſirs qui ne ſont pas faits pour eux, & qu'ils ne ſavent point accorder leurs principes, leurs goûts, leurs occupations avec leur état & leur caractere. C'eſt une erreur dans laquelle nous ne ſommes pas tombés. Nous ne perdrons pas notre temps en recherches vaines, en deſirs inutiles & nous n'oublierons pas de jouir. Qu'eſt-ce qui nous rend heureux Philips & moi? le témoignage de notre conſcience, notre amour & les bienfaits de la nature. Nous avons des principes au-delà deſquels nous ne pouvons point être entraînés par les circonſtances, & que nous fortifions encore par la philoſophie : nous n'admettons que celle des Philoſophes qui croyent à la vertu & qui nous la font aimer ; & quand même ils ſe ſeroient trompés nous leur rendrions graces d'entretenir en nous des illuſions qui élevent notre ame & qui l'épurent. Nous voulons penſer bien des hommes, afin de les aimer : nous voulons eſtimer les hommes pour nous donner un motif de plus de nous rendre eſtimables; nous ne vou-

lons point d'une philoſophie qui nous dégrade & qui éteint dans le cœur l'enthouſiaſme de l'humanité & de la vertu ; nous voulons auſſi conſerver dans toute leur force & tout leur charme les ſentimens de l'amour & de l'amitié. Il entre ſans doute toujours un peu d'illuſion dans ces ſentimens portés à l'excès. Il eſt des illuſions qui ſe diſſipent enfin, & ce ne ſont point celles-là que nous voulons conſerver ; nous ſavons leur en ſubſtituer d'autres. Philips & moi, nous ne nous croyons point parfaits ; mais nous tendons à le devenir ; nous ſommes bons & nous eſpérons nous rendre meilleurs ; nous jouiſſons de l'eſpérance du mieux dans la jouiſſance du bien ; le préſent nous contente & l'avenir nous tranſporte. Ce deſſein de ſe perfectionner l'un par l'autre, nous rend plus chers & plus néceſſaires l'un à l'autre : il nous rend nos ſentimens plus précieux en nous les rendant plus reſpectables ; il ajoute au reſpect de nous-mêmes, il conſerve toute l'activité de nos cœurs & le délicieux enthouſiaſme de l'amour. C'eſt auſſi pour entretenir en nous la paſſion de la vertu & pour en trouver ſûrement la route que nous liſons beaucoup les Romans de Richardſon : combien de fois avons-nous fait le bien dont il nous a donné l'idée & que peut-être nous n'aurions pas fait ſans lui ! Nous liſons auſſi beaucoup les Poëtes ; mais nous avons choiſi de préférence ceux qui nous parlent des champs où nous

vivons, & de cette nature que nous aimons. La lecture des Poésies champêtres est délicieuse pour ceux qui en ont les objets sous les yeux. La Poésie anime ce qu'elle sait peindre : l'enthousiasme du Poëte ajoute toujours quelque chose à l'enthousiasme du spectateur ; il l'empêche même de s'éteindre par l'habitude. La Poésie nous inspire le respect & l'amour pour l'antique & vénérable agriculture, pour nos occupations, pour les lieux que nous habitons. Nous nous disons quelquefois : Homere & Virgile auroient été heureux ici ; Tibulle y aimeroit Delie ; il la chanteroit & il chanteroit aussi notre petit bois de hêtre & notre joli vallon. C'est aux champs que Haller & Gesner ont composé leurs Poésies aimables ; & quel état de la vie ces grands hommes ont-ils préféré au nôtre ? quelles mœurs ont-ils comparées aux mœurs champêtres ? Les Poëtes nous arrêtent sur les sensations délicieuses que nous recevons de la nature : ils nous apprennent même à jouir d'un grand nombre de ces sensations qui auroient à peine affecté nos organes & qui auroient échappé à la pensée. Tous ces hommes, qui ont parlé avec chaleur & dans lesquels abondent le sentiment & les images, entretiennent dans l'ame le charme de la sensibilité & la vie ; enfin, nous avons raisonné & simplifié le bonheur : nous avons mis toute notre étude à conserver en nous les sentimens tendres &

honnêtes, & à en jouir, ainſi que des ſenſations agréables. Il me ſemble que c'eſt-là faire uſage de la bonne Philoſophie : elle a dégénéré de nos jours en fauſſe ſubtilité ; elle a trop ſouvent fait la ſatyre de l'homme qu'il falloit conſoler ; elle s'eſt plus appliquée à le dégrader qu'à le conduire ; elle auroit dû nous montrer les biens qui ſont à la portée des différens états de la vie & les devoirs de ces différens états. C'étoit-là le projet de mon pere, & il l'eût exécuté s'il eût vécu. Il trouvoit auſſi qu'on avoit trop appris à l'homme à oublier ſes ſens & à négliger les plaiſirs ſimples & faciles qu'ils peuvent donner à tous les momens & à tous les âges de la vie. Nous nous conduiſons d'après les leçons de mon pere, & nous élevons nos enfans dans ces principes : en attendant ils jouiſſent de leur enfance, & nous de leurs plaiſirs.

J'avois voulu pluſieurs fois interrompre Sara pour me faire connoître ; mais elle avoit parlé avec tant de rapidité qu'il ne m'avoit pas été poſſible de lui adreſſer la parole. Dès qu'elle eut fini ſon diſcours, je me jettai à ſes pieds : O Sara Th....! Dès que j'eus prononcé ſon nom, elle ſe leva avec précipitation, elle s'écria : je ſuis perdue. Non, vous ne l'êtes point, lui dis-je : vous voyez devant vous ce parent qui vous a aimée dès ſon enfance & qui vous a pleurée amerement : ne rougiſſez plus d'avouer votre paſſion pour un mari vertueux. Vous

m'avez laiſſé votre fortune ; je ſuis prêt à vous la rendre : acceptez-la, je vous en conjure ; mais quelque parti que vous preniez, ſoyez sûre d'un ſecret inviolable. J'eus beaucoup de peine à calmer Sara ; elle ne ſe conſoloit pas d'avoir mis dans ſa confidence un homme qui n'y étoit pas néceſſaire. Quant à ſes biens, elle fut inébranlable ; & Philips qui rentra un moment après que je me fus fait connoître, penſa comme elle. Voyez, me diſoit Philips, notre Métairie, faites-en la viſite, & vous la trouverez remplie de tous les biens néceſſaires : voyez nos jardins, nos champs, nos prés, nos troupeaux, & dites s'il peut nous manquer quelque choſe ; voyez nos meubles, ne ſont-ils pas commodes ? notre table n'eſt-elle pas ſaine & abondante ? Si nous avions plus de richeſſes, nous ne ferions plus, avec le même intérêt, ce que nous faiſons aujourd'hui ; le goût du travail ſeroit moins vif en nous ; l'ennui prendroit la place de nos occupations champêtres ; ſans fatigue, ſans devoirs, ſans fonctions, toujours amuſés, nous ſerions bientôt dégoûtés de ce qui nous amuſe ; ſi nous pouvions nous paſſer de nos moiſſons & de nos troupeaux, nous ſerions moins touchés de l'eſpérance d'avoir de bonnes moiſſons & de belles laines ; nous ne ſaurions plus jouir de cette eſpérance ; nos champs, preſqu'inutiles, ou ſeulement utiles à notre ſuperflu, ſeroient moins
précieux

précieux pour nous ; nous verrions la campagne avec indifférence, & que sçait-on si les autres enthousiasmes, qui font les délices de nos cœurs, ne s'éteindroient pas avec celui que nous inspire la nature ! si notre ame perdoit de son activité (& la vie oisive lui en ôte toujours) notre amour s'affoibliroit peut-être. Tous nos sentimens nous rendent heureux, ils sont assortis à notre état ; ils y tiennent les uns aux autres, notre bonheur tient à un systême bien combiné & auquel il ne faut rien changer. Je fis de nouveaux efforts, & je ne pus obtenir de mes vertueux parens qu'ils rentrassent dans les biens qu'ils m'avoient cédés ; mais j'obtins d'eux qu'ils m'aimeroient, qu'ils me donneroient de leurs nouvelles, & qu'ils me permettroient de passer tous les ans quelques jours dans leur métairie. Je me séparai, non sans répandre des larmes, de ce couple si aimable & si éclairé. Je fus convaincu qu'il y a du bonheur & de la raison sur la terre. Puisse cette réflexion me conduire à être heureux & raisonnable ! Quoiqu'il en soit, l'habitation que j'ai dans le voisinage de mes parens m'est devenue chere. Je me flatte bien d'y venir souvent, & je m'y fixerai peut-être ; je la fais rebâtir. Quant aux biens que Sara m'a donnés, je n'en ferai aucun usage pour moi ; j'en répandrai les revenus sur nos parens les plus pauvres, & les fonds retourneront un jour aux enfans de Philips & de Sara.



I I.

LETTRES *ſur le Danemarck. A* Genêve, *chez* Claude Philibert. *in*-8°.

LE premier Volume de cet Ouvrage, qui a paru il y a quelques années, a pour Auteur M. Roger, Genevois, mort l'année derniere; le ſecond Volume eſt d'une autre main, à l'exception des trois premieres Lettres, qui ont pour objet l'état de la Marine, les Sciences & les Arts, les Écoles, les Académies, &c. On y expoſe la marche & les progrès des Sciences depuis Canut le Grand juſqu'à nos jours, enſuite les inſtitutions faites en leur faveur & les récompenſes accordées à ceux qui s'y ſont le plus diſtingués. Tandis que Tychobrahé créoit l'Aſtronomie, qui s'enrichit après ſa mort des découvertes de Kepler, de Logomontan & de Roëmer ſes Diſciples, l'Anatomie, la Médecine, la Chymie, l'étude de l'antiquité, faiſoient auſſi de grands progrès ſous de véritables Savans qui ont trouvé de dignes ſucceſſeurs. Les bienfaits du Monarque régnant vont chercher juſques dans les Pays étrangers les hommes qui ſe diſtinguent. En même temps qu'il aſſure au célebre Klopſtock le loiſir & la ſécurité néceſſaires à tout homme de Lettres, il envoie M. Oder herboriſer, il fait faire des expé-

ſciences d'Agriculture, il établit des Profeſſeurs en pluſieurs Langues de l'Europe. On eſt étonné d'entendre parler d'un Profeſſeur en Langue Lappone. Ce Profeſſeur a déjà publié une Grammaire & un Vocabulaire de la Langue dont il donne des leçons. Un tel Prince ſait que les Arts d'agrément tiennent leur place parmi les Arts utiles, & il fonde une Académie de Peinture, de Sculpture & d'Architecture.

M. Reverdil, Continuateur de ces Lettres, après des regrets véritables & de juſtes éloges donnés à la mémoire de M. Roger ſon ami, montre ſur ſes propres talens une défiance qu'on blâme après avoir vu la premiere Lettre. Il y examine la nature du Gouvernement Danois. Il réfute ceux qui le croyent Deſpotique & il s'efforce de prouver que le cordeau & la hache ne ſont point les arbitres de la vie des Citoyens. Enfin il s'appuie de l'autorité du Chevalier Temple, qui regardoit la révolution de 1660 comme avantageuſe à la Nation.

Dans les Lettres ſuivantes l'Auteur répond à quelques objections faites contre le Livre de ſon ami. Il entre dans de grands détails ſur la Topographie du Royaume. Il combat & détruit pluſieurs erreurs généralement reçues. Il apprend à la plûpart de ſes Lecteurs qu'en Danemarck, & ſur-tout dans les Iſles, on n'éprouve ni des hivers plus rigou-

reux ni de moindres chaleurs que dans les Provinces de France en-deçà de la Loire.

La petite vérole eſt une des plus fâcheuſes maladies de ce climat. Le Gouvernement n'a rien négligé pour y introduire l'Inoculation. Le Roi a fait publier à ſes dépens la traduction de quelques-uns des meilleurs Ouvrages ſur cette matiere. Il a fondé une maiſon pour faire inoculer les enfans de ceux qui ne ſeroient pas en état de les ſoigner eux-mêmes. Enfin, il á même permis à l'Héritier de la Couronne de raſſurer par ce moyen la Nation contre une partie des dangers auxquels une tête ſi chere eſt expoſée.

L'Auteur paſſe enſuite à l'examen du caractere national.

Les Danois étoient autrefois un des Peuples les plus féroces du Nord. Ils avoient honte de mourir dans leur lit, ou de baiſſer les yeux devant le ſabre qui tranchoit leurs jours. Ils faiſoient conſiſter le ſouverain bonheur de l'autre vie à boire de l'hydromel dans le crâne de leurs ennemis. Ils n'ont conſervé de cette ancienne férocité qu'une bravoure éprouvée dans tous les temps.

Les Étrangers jugent peu favorablement de l'habileté des Danois dans les Arts Méchaniques. L'Auteur attribue à leur faſte leur médiocrité à cet égard. Dans un Pays où la femme d'un Artiſan ſe rend en carroſſe à l'Égliſe, où une nôce conſume ſa dot &

un enterrement l'héritage de sa famille, il est difficile que la main-d'œuvre entre en concurrence avec l'Étranger ; mais ce goût pour le faste n'a point encore corrompu leurs mœurs. On peut dire encore d'eux ce que Tacite disoit des anciens Germains en général, que leurs mariages sont séveres, que les vices ne sont point chez eux un sujet de plaisanterie, ni la séduction un affaire de mode. On ne trouve en aucune Monarchie des mœurs si réglées, & Copenhague est peut-être la seule Capitale de l'Europe où la débauche soit obligée de se cacher.

Ce qui caractérise plus particulierement les Danois, c'est leur empressement pour les titres & les distinctions. L'Auteur, qui paroît aimer le Peuple chez lequel il a voyagé, cherche la cause de cette passion dans les avantages réels & civils que les titres procurent. Tous les offices, soit dans l'armée, soit dans le Gouvernement, les charges de la Cour, les principaux emplois civils, les dignités ecclésiastiques, donnent à ceux qui les exercent une sorte de noblesse qui s'éteint avec eux, & qui pendant leur vie les place non-seulement au-dessus d'un Bourgeois, mais même d'un Gentilhomme sans titre. Quelquefois on obtient le titre d'un office qu'on n'exerce jamais. Souvent aussi les titres sont purement imaginaires. Ainsi quand on nomme quelqu'un Conseiller d'État, ou de Justice, ou de Finance, ce n'est pas à

dire qu'il ait quelque part au Gouvernement de l'État, ou à l'adminiſtration de la Juſtice, ou à la perception des revenus publics. Le mot d'effectif ne le ſuppoſe pas davantage. C'eſt le comble du ridicule que d'ajouter le mot d'effectif à un titre que l'on ne devroit point avoir : c'eſt mentir en proteſtant qu'on ne ment pas. Il ſemble que ceux qui ont imaginé ces chimeres abſurdes ſe ſoient propoſés d'exciter le mépris le plus profond, & de conſoler ceux qui ſont privés de ces diſtinctions frivoles.

Les Artiſtes, les Gens de Lettres, peu contens de la conſidération attachée à leurs talens, tâchent d'être appellés Conſeillers du Roi. Il eſt à croire que dans tous les Pays l'homme de Lettres qui cherche un autre titre eſt incapable d'honorer le ſien, auquel cas il faut le quitter.

Pour rallentir l'ardeur exceſſive avec laquelle les titres étoient poſtulés, le Roi vient de les charger d'un impôt. A meſure qu'on monte en grade on paye davantage; la vanité, à chaque pas qu'elle fait, s'acquitte du tribut qu'elle doit au travail & à l'induſtrie.

Le Proteſtantiſme eſt la Religion dominante du Danemarck; mais on y jouit de la liberté de conſcience, qui toutefois ne s'étend pas à une entiere liberté de culte. Loin d'écarter les Étrangers à cauſe de la différence de Religion, on ſe fait aujourd'hui un principe de leur accorder des privileges qui les

encouragent à rester dans le Pays. On a pris aussi plusieurs mesures pour se procurer des Cultivateurs. Quelques possesseurs de terres ont dispensé leurs Paysans d'une partie de la servitude à laquelle ils étoient sujets, & ils se sont bien trouvés de cette méthode. La Reine-Mere vient de donner un exemple qui est en même temps une leçon de politique & d'humanité ; elle a abandonné aux Paysans de son Domaine la propriété des terres qu'ils cultivent, se réservant seulement une redevance annuelle fort modique, deux corvées fixes pour ses voyages, & celles qu'exigent les travaux nécessaires à la communauté. Depuis ce temps le Paysan plus aisé paye ses redevances sans peine & il s'affectionne à un héritage qu'il peut transmettre à ses enfans.

L'Auteur examine ensuite la question tant agitée sur la différence de l'ancienne & de la moderne population du Nord. M. de Montesquieu, d'après Temple & Isaac Vossius, a prétendu que le Nord étoit beaucoup moins peuplé qu'il ne le fut autrefois. Cette idée a été combattue avec force, & la question semble être restée indécise.

Le Christianisme rendit au Danemarck un service que certains Politiques, sans doute peu éclairés, assurent qu'il n'a point rendu à certains États de l'Europe. La prédication de l'Évangile est la véritable époque de sa prospérité. Ce sont les Mission-

naires qui, pour rendre leurs Prosélytes dociles, les détournerent du brigandage. Ils les engagerent à labourer la terre, & sur-tout à pêcher. Il falloit faire des provisions pour observer les jours maigres. Ils échangerent leur poisson contre du sel, qui les mit en état de conserver le reste. Une sûreté plus grande, une même foi, les voyages des Moines mirent les Danois en commerce avec les Peuples convertis avant eux. La révolution fut extrêmement rapide; les richesses, jusqu'alors inconnues, amenerent un luxe encore plus ignoré. Considérez d'un côté un Cimbre ne vivant que de brigandage, courant aux combats sur un char avec sa femme & ses enfans, se désaltérant dans le crâne ensanglanté de ses ennemis; voyez ensuite ce même homme vivant dans le célibat, plongé dans l'oisiveté, renonçant à ses desirs & à l'usage de sa volonté, asservi à des pratiques de dévotion & à la vie contemplative des Moines; vous aurez le tableau des extrêmes, c'est-à-dire de toutes les formes différentes dont l'esprit humain est susceptible.



III.

MÉMOIRES en Langue Suédoise, concernant le regne de Charles XI, Roi de Suede. Tome V. A Stockolm, *chez Salvius. 1765. 176 pages* in-8°.

NOUS devons la publication de ces Mémoires curieux, intéressans & rédigés d'après les pieces origi-

nales au zele actif & éclairé de M. Loenbom. Le cinquieme Volume que nous annonçons, contient des articles dignes de remarque. Le premier est une relation circonstanciée de l'état des finances de Suede sous Charles XI.

Lorsque ce Prince reçut son Royaume des mains de la Reine-Mere & du Sénat, l'État étoit fort endetté; mais Charles XI parvint à mettre de l'ordre dans les Finances malgré la guerre longue & onéreuse qu'il eut à soutenir; & laissa même en mourant des sommes considérables dans la caisse publique. Tout le monde connoît l'usage que Charles XII fit de ces trésors; on prouve que son pere fut le Roi le plus œconome que la Suede ait jamais eu. Il étoit sur-tout fort entendu dans les matieres de Finances, lui seul gouverna les siennes & avec tant d'intelligence qu'à sa mort, l'an 1697, les revenus de la Couronne montoient à 20, 658, 378 dahlers de cuivre en monnoie ou especes sonnantes, somme dont la valeur seroit une fois plus forte si elle étoit évaluée en billets de banque tels qu'ils ont cours aujourd'hui. Charles XI ne dut point ses richesses au vice bas & honteux de l'avarice; il n'aima l'argent que pour le bien de son Royaume. Il l'employa à fortifier toutes les Places frontieres, à encourager les Manufactures, à étendre le Commerce; il envoya des troupes auxiliaires dans les guerres de l'Empire avec la France & de l'Em-

pereur contre les Turcs, équipa souvent des Escadres pour maintenir sa supériorité dans la Mer Baltique, paya les dettes de l'État qui montoient, quand il prit les rênes du Gouvernement, à 100 tonneaux d'or, ou 7, 500, 000 livres d'argent de France, dégagea en Allemagne plusieurs Domaines de la Couronne aliénés aux Princes voisins, racheta les bijoux sur lesquels la Reine Christine avoit emprunté une somme considérable à Amsterdam & commença à rebâtir le Palais de Stockolm. Charles XI trouva dans son Royaume l'argent nécessaire pour fournir à tous ces objets. Il est vrai qu'il n'eut aucun des goûts dispendieux que la mollesse fait naître au milieu de l'abondance; on lui reproche seulement d'avoir augmenté ses richesses aux dépens de plusieurs familles qu'il ruina en retirant avec un peu trop de sévérité les biens que la Couronne leur avoit aliénés.

Parmi les objets curieux que renferme ce Volume, on trouve la défense du Comte Magnus de la Gardie, Chancelier & Sénateur du Royaume, relativement à la guerre que la France eut avec le Brandebourg en 1675, & dans laquelle elle entraîna la Suede. Ce grand Ministre prouve clairement qu'on ne doit point imputer à la seconde les malheureuses suites de cette guerre; il rapporte que l'Électeur avoit promis formellement à Louis XIV de ne plus prendre les armes contre lui, & que ce Prince lui avoit rendu

à cette condition les Places qu'il avoit perdues sur le Rhin; que la Suede avoit garanti à Louis XIV cette promesse de l'Électeur de Brandebourg, & que la France étoit en droit de réclamer la garantie de la Suede lorsque l'Électeur rompit avec elle au mépris de ses engagemens, & envoya 30, 000 hommes contre elle; que d'ailleurs Louis XIV paya des subsides considérables à la Suede. Mais l'Auteur de ces Mémoires ajoute que les suites de cette guerre ayant été malheureuses pour la Suede, on les confondit avec quelques circonstances critiques de la minorité de Charles XI, & que tout fut interprété au désavantage de la France.

M. Loen.. om termine ce Volume par avancer que Charles XI donna ordre à Élie Obrecht, Savant de Strasbourg & Professeur à Upsal, d'écrire l'Histoire de son regne, mais on ne dit point les raisons qui ont pu s'opposer à l'exécution de cet Ouvrage.



I V.

Histoire de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres (de Berlin).

Second Extrait.

On trouve à la tête de la Classe de Philosophie spéculative un Mémoire de M. Bequelen, (ci-devant Précepteur du Prince Royal de Prusse, Héritier de

la Couronne,) sur *la découverte des loix d'un chiffre de feu M. le Professeur Hermann, proposé comme absolument indéchiffrable.* Un des premiers Géometres de l'Europe ayant communiqué ce chiffre à M. Bequelin, celui-ci se mit à en chercher la clé, plus par curiosité que dans le dessein de la trouver; l'inutilité des tentatives qu'avoient faites les plus habiles Calculateurs lui en ôtoit l'espérance : mais quel fut son étonnement lorsque, dès le troisieme jour, il vit cette clé dans ses mains ? « S'il y a, dit le savant Académicien, quelque chose d'intéressant dans cette découverte, c'est moins la connoissance du chiffre en lui-même, qui ne fait que l'objet d'une simple curiosité, que la maniere d'y parvenir. C'est la marche de l'esprit humain dans ces sortes de recherches qui, (comme l'a déjà observé M. S-gravesande dans sa Métaphysique, à l'occasion d'un chiffre moins compliqué,) peut être d'une influence réelle dans les Sciences, & manifester l'usage & la juste application des premiers principes de la Métaphysique. »

Le second Mémoire roule *sur le Sens moral*, & il est de M. Merian. Cet Académicien annonce son Sujet par cette question: Quel est, dans l'esprit de l'homme, le principe qui le porte à approuver, ou à blâmer, certaines actions, & qui par-là rend ces actions ou moralement bonnes, ou moralement mauvaises ? On peut partager en deux Classes les Philosophes

qui ont traité cette matiere avec le plus de ſuccès. Les uns attribuent la connoiſſance du bien & du mal moral aux lumieres de l'entendement ou de la raiſon; les autres à une ſenſation immédiate, à une eſpece de goût naturel qu'ils ont appellé *le Sens moral*. Ce dernier principe, quoiqu'on en puiſſe trouver quelques veſtiges dans l'antiquité philoſophique, n'a été mis dans tout ſon jour qu'au ſiecle où nous vivons & par des Philoſophes Anglois. Le Lord Shaftſbury eſt le premier Docteur du Sens moral; mais il ne l'enſeigne point avec la ſéchereſſe méthodique d'un Docteur: non content de l'embellir des charmes de ſa divine éloquence, (nous empruntons ici les expreſſions de M. Merian,) & de la ſublime Poéſie de ſon ſtyle, il paroît lui-même ſi fortement affecté de ce ſens, qu'il eſt à craindre que l'on ne ſoit plutôt entraîné par ſon enthouſiaſme, que convaincu par ſes raiſons. M. Hutcheſon a ſu aſſujettir cette doctrine à une méthode plus ſévere & plus exacte. Enfin M. Hume y a porté le flambeau de l'expérience & a tâché de l'établir ſur des preuves de fait.

L'Académicien ſe borne aux queſtions que ces Philoſophes n'ont point épuiſées, & il réduit ſon Mémoire à trois Articles. Dans le premier, il examine ſi le Sens moral peut paſſer pour un principe philoſophique. Dans le ſecond il le compare avec l'amour propre; & dans le troiſieme avec les principes de

Morale fondés sur le raisonnement. Ces intéressantes discussions sont maniées avec sagacité, présentées avec netteté, & énoncées avec énergie. Nous en détacherons le morceau suivant.

« C'est une grande erreur que de penser qu'il n'y » a que la vertu que l'on puisse aimer pour elle-même. » Ou plutôt toute cette dispute sur l'amour pur & » sur l'amour intéressé est remplie d'équivoques & » de mal-entendus. Nous aimons pour eux-mêmes » tous les objets dont la contemplation ou la jouis- » sance excite en nous un plaisir immédiat; car c'est » dans ce plaisir même que l'amour consiste. C'est » ainsi que nous aimons les objets qui flattent nos » sens; c'est ainsi que nous approuvons & que nous » aimons la vertu; & c'est ce que vouloient dire les » Anciens, en disant qu'elle est sa propre récom- » pense. Si elle a déjà tant de charmes lorsque nous » la contemplons hors de nous, de quelles délices ne » doit-elle pas inonder nos cœurs lorsque nous pou- » vons la contempler en nous-mêmes. Avouons ce- » pendant que quelques-uns de ces Philosophes, les » Stoïciens sur-tout, outroient cette maxime. Selon » eux, la satisfaction intérieure dont le sage jouit le » rend insensible à tous les maux; les tourmens les plus » horribles ne sauroient troubler sa félicité : il ne » cesse pas d'être heureux dans le Taureau même de » Phalaris. Des opinions aussi extravagantes ne va-

» lent pas la peine d'être réfutées. J'aimerois autant
» dire à un homme en proie aux douleurs aigues de
» la goutte ou de la gravelle : promenez vos yeux sur
» ce paysage riant, voyez ce beau tableau & vous
» serez guéri. Le sentiment de la beauté morale,
» comme celui de la beauté physique, ne donne
» qu'un degré de plaisir, qui peut être balancé,
» effacé même, & reduit à une quantité négative
» par des peines prépondérantes....... Ici se pré-
» sente une conséquence qui paroît d'abord assez sin-
» guliere, mais qui n'en est pas moins juste; c'est
» que cet amour pur de la vertu, qui passe pour une
» chose si difficile, pour le dernier degré de la perfec-
» tion mystique, & chez bien des gens pour une
» pure chimere; que cet amour, dis-je, est la chose
» du monde la plus ordinaire & la plus naturelle.
» Chaque sensation morale est un acte d'amour pur,
» où, sans y chercher aucun profit, sans aucune vue
» mercenaire, notre ame découvre son affection
» pour le bien, à cause du bien où elle chérit la
» vertu à cause d'elle-même. »

M. Sulzer, qui dans le Volume précédent avoit donné un *Essai sur le Génie*, trace aujourd'hui l'*Analyse de la Raison*, recherche qui lui paroît plus importante encore que la précédente. En effet, comme c'est principalement par la raison que l'homme se distingue des brutes, si nous remontons jusqu'à l'o-

rigine de ce don de la Nature, si nous découvrons & les causes qui le produisent & les circonstances qui le soutiennent, nous verrons par quel moyen la nature a su nous élever à un rang si sublime, & cette connoissance nous conduira à la découverte des moyens de perfectionner cette prérogative de notre nature, but auquel l'éducation & une partie de la législation tendent également.

On prend le mot *raison* dans un double sens. Il signifie, ou l'enchaînement des vérités universelles, comme Leibnitz l'a remarqué, ou bien la faculté de raisonner, d'appercevoir cet enchaînement, sens dans lequel Wolf a pris ce mot. Dans le premier sens, la raison est dans chaque être raisonnable le recueil ou la masse des connoissances philosophiques qu'il possede, & dans l'autre, la faculté de les acquérir. Il y a donc deux choses à examiner; la faculté même & ce que cette faculté produit. C'est sur ce double objet que roule le Mémoire de M. Sulzer.

Le dernier Mémoire de la troisieme Classe est de feu M. de Prémontval; nous nous contenterons d'en énoncer le titre: *De la notion de l'Infini : Discours mêlé de réflexions amenées par le sujet même, sur les cas où l'usage des définitions se trouve en défaut, & sur un alphabet des pensées humaines, seul capable d'y suppléer.*

La

La Claſſe des Belles-Lettres ne nous offre qu'un Mémoire proprement dit, ſuivi de quelques autres Pieces Académiques. Ce Mémoire eſt intitulé : *Diſſertation ſur* Jodutha, *Idole de la Saxe & de la Marche ; par M.* Kuſter. On rapporte d'abord les diverſes étymologies du nom de l'idole ; enſuite on paſſe à ſa figure, on nous dit à quelle occaſion elle fut érigée, & quel culte on lui rendoit. Le nom de *Jodutha* ſignifie *divine aſſiſtance ;* ceux mêmes qui n'admettent pas cette étymologie, conviennent que la ſtatue ainſi nommée doit ſon origine à ce Lothaire de Saxe qui remporta une inſigne victoire ſur l'Empereur Henri V, lequel reçut dans cette journée le coup le plus funeſte. La bataille ſe donna l'an 1115, près de Gerbſtadt ; Henri y perdit 45000 hommes, & en même temps toute l'autorité qu'il avoit en Saxe. Les campagnes de Mansfeld furent le théâtre de cet événement, près du bois qu'on nomme en Allemand le *Welphs-Holtz*. Pour perpétuer la mémoire de ſon triomphe, Lothaire le Saxon, nommé quelquefois Luder, fit ériger la ſtatue en queſtion, ſous la figure d'un homme en habillement de guerre, tenant un ceſte de la main droite, & ayant au bras gauche un bouclier, ſur lequel étoient les armes de Saxe, ſavoir, un cheval blanc ſur un écu rouge. Les Saxons, auſſi-bien que les Peuples qui habitoient autrefois la Marche, mirent *Jodutha* au

nombre de ces Divinités subalternes qui fourmilloient en quelque sorte chez les Germains.

On trouve ensuite un *Discours pour l'anniversaire de la naissance du Roi*, prononcé par M. Formey, Secrétaire Perpétuel de l'Académie, dans l'Assemblée publique du 26 Janvier 1758. C'est une espece de tableau des événemens de la guerre depuis qu'elle s'étoit rallumée en 1756 jusqu'au jour où ce Discours fut prononcé.

La Piece suivante fut lue dans l'Assemblée publique du 1r Juin de la même année; elle roule *sur le véritable principe de la grandeur d'ame*. L'Auteur examine les diverses idées qu'on s'est formées de ce principe, & semble demeurer quelque temps indécis entre l'intrépidité & la bienfaisance. Mais il reconnoît ensuite que chacune de ces qualités, prises séparément, ne remplit point l'objet où tendent ses recherches. Après avoir fait un pas de plus, en montrant quelles sont les prérogatives d'une ame éclairée qui se fait des idées distinctes & saines de tous les objets, il continue en ces termes : « J'avoue que » pour dériver plus sûrement la grandeur d'ame de » la distinction de nos idées, il faut que cette dis» tinction ait produit préalablement un effet qui de» vroit & pourroit en résulter toujours, quoiqu'il » n'ait lieu que dans le plus petit nombre des hom» mes, & même des hommes éclairés. Cet effet est

» le désintéressement; & voilà, pour ainsi dire, le
» mot de l'énigme. Soyez intrépide, soyez bienfai-
» sant, soyez même éclairé, je ferai de ces qualités
» un très-grand cas; mais je suspendrai mon juge-
» ment sur la grandeur de votre ame, & je ne vous
» accorderai un droit décidé à cette éminente vertu
» qu'après avoir eu la conviction de votre désinté-
» ressement. Le moindre soupçon d'intérêt person-
» nel ternit l'héroïsme, avilit la bienfaisance, dés-
» honore les lumieres. Dès que je vois un homme
» que je croyois animé de la plus généreuse ardeur
» pour la défense de sa Patrie, plein de l'affection la
» plus sincere pour ceux qu'il comble de bienfaits,
» parfaitement instruit du prix réel de tous les ob-
» jets; dès que je vois, dis-je, cet homme rappor-
» tant tout secretement à lui même, & travaillant
» sourdement pour son propre avantage, du faîte
» de l'élévation où je l'avois placé, il rentre à mes
» yeux dans la poussiere; je l'avois regardé comme
» une Divinité, ce n'est plus qu'une vile idole que
» je brise & que je foule aux pieds. Concluons donc:
» la grande ame a pour attribut l'intrépidité, la bien-
» faisance, les lumieres; mais elle a pour base le désin-
» téressement. Otez la base, tout le reste s'écroule.
» Un homme, avec les qualités que nous venons
» d'indiquer, croîtra en raison de son désintéresse-
» ment, décroîtra en raison de son égoïsme. »

Ce Volume est terminé par l'Éloge de M. le Général de Brédow. M. le Comte de Redern, son parent, a voulu payer lui-même ce tribut à sa mémoire, & l'a fait avec beaucoup de succès. M. Asmus Ehrentreih de Brédow, Lieutenant-Général, Colonel d'un Régiment d'Infanterie, Chevalier de l'Ordre de l'Aigle Noir, Gouverneur de Colberg, &c. Honoraire de l'Académie Royale, nâquit en 1693. La maniere distinguée dont il servit ses Souverains le conduisit aux plus grands honneurs, & l'auroit élevé plus haut encore, si la mort n'avoit terminé trop tôt sa carriere. Le Roi de Prusse a immortalisé cet homme illustre par ces Vers qu'on trouve dans les *Poésies du Philosophe de Sans-Souci.*

La Mort fond sur Brédow par des coups imprévus.
O Mort cruelle! arrête! épargne ses vertus.

M. le Comte de Redern a tracé d'une maniere intéressante le caractere de son parent, & en a tiré des leçons utiles pour les Courtisans. Bornons-nous à ce trait: « Flatter les Grands; leur prêter de bonnes » qualités qu'ils n'ont pas, pour qu'ils les acquierent; » des talens, une ame, un génie capable de grandes » choses, pour les tirer de leur léthargie ordinaire, » pour les disposer à faire le bien; c'est peut-être le » seul moyen de les y conduire. Applaudir à leurs » folies, à leurs méchancetés; colorer leurs travers,

» leurs mauvaises actions ; c'est ce qu'on peut faire » de plus détestable, c'est la manœuvre perfide du » Courtisan ordinaire. *Nommer un Roi Pere du Peu-» ple*, dit un Écrivain célebre, *c'est moins faire son » éloge que l'appeller par son nom, ou lui dire ce qu'il » doit être.* »



NOTICES.

I.

Avertissement publié par l'Académie Impériale de S. Petersbourg.

Du 18 Mars 1765.

Tous ceux qui sont versés dans le travail des mines & de la fusion des métaux, savent qu'on ne sauroit exécuter cette fusion qu'au moyen de diverses additions de matieres qu'on emploie à cet usage, tant pour bien dégager le métal de toutes les parties étrangeres qui n'y appartiennent pas, que pour effectuer la précipitation plus commode & plus pure des parties métalliques dans la fusion. Sur quoi l'on demande, s'il ne feroit pas possible de trouver une maniere plus courte & plus avantageuse, qui dispensât d'employer tant d'additions de plusieurs especes & la plûpart coûteuses? ou bien, si l'on ne pourroit pas approprier quelques-unes de ces addi-

tions à tous les métaux, de maniere à simplifier le travail? L'Académie demande une solution de ces questions, fondée non-seulement sur des raisonnemens solides, mais encore sur des expériences incontestables.

Ce Sujet avoit été proposé en 1761 pour le Prix de 1763. L'Académie a reçu un Mémoire dont elle a lieu d'être contente, tant pour les principes qui y sont établis que pour les expériences qui ont été répétées par cette Compagnie. Mais comme les réglemens de l'Académie, aussi-bien que ceux de toutes les autres, ne permettent pas de juger sur une seule Piece, & qu'il n'en est point venu d'autre avec laquelle on pût comparer celle qui a été présentée; l'Académie a saisi cette occasion de laisser aux Amateurs de ces matieres le temps de penser au Sujet en question, dans l'espérance qu'elle pourroit encore recevoir d'autres Pieces plus parfaites & qui répondroient mieux à ses vues. Elle déclare encore une fois que tous ceux qui sont en état de traiter le Sujet qu'elle propose, peuvent envoyer leurs Mémoires sous les conditions suivantes. 1°. Ces Mémoires doivent être, non de pure théorie, mais aussi de pratique, & contenir des essais qu'on puisse imiter & exécuter en grand. 2°. Les expériences doivent être rapportées distinctement. 3°. On doit écarter tout ce qui est de pure spéculation, & en particulier ce qui tient aux

principes de l'Alchymie. 4°. Les Mémoires doivent être remis au plus tard avant le 1^r de Mai 1766. Le Prix de 100 ducats sera adjugé à la meilleure Dissertation le 30 de Juin 1766.

II.

« Allgemeines Künstlerlexicon, &c. »

DICTIONNAIRE Universel des Artistes, ou Notice de la Vie & des Ouvrages des Peintres, Sculpteurs, Architectes, Graveurs, Fondeurs, Lapidaires, &c. avec un Catalogue des Portraits des Artistes contenus dans le Dictionnaire, le tout exposé par Ordre Alphabétique. A Zurich, *chez* Heidegger *& Compagnie.* 1763. in-4°.

Ce Dictionnaire doit être regardé comme l'Ouvrage le plus complet qu'on ait encore dans ce genre; nous le devons à M. Fuessli (1), déjà connu avantageusement par la maniere dont il a écrit la vie des Peintres de la Suisse. Après un court avertissement, on trouve une explication des termes de l'art, suivie d'une Notice des Écoles de Peinture. Ce Dictionnaire a deux parties; la premiere & la plus considérable est consacrée aux Artistes modernes; la seconde l'est aux anciens, c'est-à-dire à tous ceux qui ont vécu tant avant qu'a-

(1) Nous nous sommes trompés lorsque, dans la *Gazette Littéraire*, Tome I. N°. 12, nous avons attribué l'Ouvrage *sur le Beau dans la Peinture* à M. Fuessli; il n'en est que l'Éditeur. Cet Ouvrage est de M. Mengs, célebre Peintre Allemand.

près l'ere chrétienne jusqu'au fameux *Cimabué*, qui se distingua vers l'an 1270 & qu'on regarde comme le restaurateur de la Peinture. L'Ouvrage est terminé par un Catalogue Alphabétique de tous les Portraits d'Artistes, que l'Auteur a pû découvrir. M. Fuessli a consulté tous les Livres qui traitent des Arts, & le Catalogue qu'il en donne est très-considérable; celui dont il s'est le plus servi est *l'Abecedario Pittorico* de *Pellegrino Orlandi* d'après l'Édition de *Guarienti*. Les Articles sont courts; l'Auteur n'a voulu que présenter le trait qui caractérise les plus habiles Maîtres, indiquer l'année de leur naissance & de leur mort, l'École dont il sont sortis, le lieu de leur demeure, & leurs principaux Ouvrages.

III.

Précis de Romulus & Hersilie, Opéra Italien; par M. l'Abbé Métastasio, *représenté à Inspruck le 6 Août 1765, à l'occasion du Mariage de Leurs Altesses Royales Monseigneur l'Archiduc Léopold & Madame l'Archiduchesse Infante Marie-Louise.*

Acte Ier.

L'action commence au moment que les Sabines enlevées par les Romains & vaincues par les égards & par la tendresse respectueuse de leurs Ravisseurs s'unissent volontairement à eux. Hersilie, fille de

Curtius, Prince des Antemnates, refuse seule de suivre l'exemple de ses compagnes. Elle combat son penchant secret pour Romulus, elle restera dans l'obéissance qu'elle doit au Prince son pere.

Le Théatre représente une grande Place; tout est orné de guirlande de fleurs pour célébrer l'union des Romains avec les Sabines. Romulus, Hersilie, Hortilius & Valerie descendent du Capitole. Ils restent seuls. Romulus dit à la Princesse des Autemnates qu'il ne veut l'obtenir que de son amour & de la main de Curtius, pere d'Hersilie. Il sort avec Hortilius son ami. Valerie fait d'inutiles efforts pour rendre Hersilie favorable à Romulus.

Acron, Prince des Ceniniens, implacable ennemi de Romulus, & promis autrefois à Valerie maintenant aimée d'Hortilius, Acron travesti se présente à Valerie qui est demeurée seule. Curtius aussi travesti arrive & marque à Acron son étonnement de le voir dans Rome. Les deux Princes unissent leur ressentiment. Hersilie survient. Curtius, persuadé qu'elle est déjà la femme de Romulus, la désavoue pour sa fille. Hersilie le désabuse. Curtius s'abandonne aux transports de sa joie; il sort. Romulus paroît. Hersilie veut l'éviter; elle sort, après avoir laissé échapper quelques mots qui décelent le trouble de son ame.

ACTE II.

Le Théatre repréſente des Appartemens du Palais, d'où l'on découvre la Porte Carmentale & le Roc Tarpeien.

Herſilie ſeule ſe reproche ſa foibleſſe pour Romulus. Curtius arrive. Il apprend à ſa fille qu'Acron a aſſurément des deſſeins ſur elle. Herſilie ſaiſit ce prétexte pour prier ſon pere de preſſer leur départ. Il ſort en lui promettant de ſe rendre à ſes vœux. Herſilie ſe reproche encore des ſentimens qu'elle condamne. Hortilius & Valerie ſurviennent. Hortilius apprend à Herſilie que Valerie va partager le Trône avec Romulus. Valerie étonnée marque ſa ſurpriſe à Herſilie. Herſilie répond ſans donner aucune marque d'amour & ſort.

Valerie avoit cru juſqu'à ce moment qu'Herſilie aimoit Romulus. Elle avoit cru de même être aimée d'Hortilius, mais elle voit qu'elle s'eſt trompée. Hortilius l'aſſure qu'il l'adorera toujours, mais qu'il ſacrifie les intérêts de ſon amour au plaiſir d'adorer la vertu ſur le trône.

Le Théatre change. Romulus a vu Herſilie. Il croit avoir découvert ſes véritables ſentimens. Acron, pourſuivi par des Gardes, entre l'épée à la main. Romulus empêche qu'il ne ſoit accablé par le nombre. Acron furieux l'exhorte à ſe vanger. Et de qui? répond Romulus. Furieux, je t'excuſe; amant, je

te plains ; ennemi, je te redoute peu ; traître, je te méprise. Acron sort en menaçant Romulus d'une prompte vengeance.

Hersilie arrive, exhorte Romulus à épouser Valerie, Romulus l'assure qu'il ne peut jamais aimer qu'elle ; Hersilie lui proteste qu'elle sera toujours soumise à son pere. Elle le quitte à ces mots.

Hortilius vient apprendre à Romulus qu'Acron, à la tête des Ceniniens, s'avance contre Rome. Romulus invoque le Dieu Mars, & sort pour aller combattre son ennemi.

ACTE III.

Le Théatre représente un endroit inculte des Jardins du Mont Palatin.

Curtius cherche sa fille. Viens, dit-il, partons, il en est temps. Hersilie lui apprend que la fuite n'est plus en leur pouvoir & qu'ils sont environnés d'ennemis. Curtius l'assure qu'il y a près de la Porte Carmentale une Barque prête à les recevoir. Il quitte sa fille après l'avoir rassurée.

Hersilie, restée seule, se livre à la douleur que lui cause son prochain éloignement. Valerie survient & apprend à Hersilie que Romulus & Acron se livrent un combat singulier. Hortilius arrive & annonce la victoire de Romulus. A cette nouvelle, Valerie tombe évanouie.

Le Théatre change & repréſente un lieu ſpacieux aux pieds du Mont Palatin. La ſcene eſt remplie d'une foule de Peuple. Romulus deſcend du Capitole & s'avance au milieu des acclamations. Romulus ſe diſpoſoit à revoler aux combats. Hortilius lui apprend que tout eſt calme. On vouloit, dit-il, enlever Herſilie, mais j'ai rendu ce projet inutile. Les Raviſſeurs ſe ſont battus en déſeſpérés, tous ont péri & leur Chef ſeul eſt reſté priſonnier. Herſilie accourt & embraſſe les genoux de Romulus en s'écriant : ſauvez mon pere. Curtius paroît entouré de gardes. Romulus, après avoir fait de vains efforts pour le fléchir; eh bien! Curtius, dit-il, puiſque je ne puis te vaincre, je me vaincrai moi-même; ſois libre ainſi qu'Herſilie, reconduis-la aux lieux qui l'ont vu naître; va, mais ſouviens-toi que je l'aime; que j'en ſuis aimée, que je ſuis vainqueur & que je te la rends. Tant de grandeur d'ame touche enfin Curtius, qui accorde ſa fille à Romulus & voue lui-même à ce Prince l'amitié la plus tendre.

La Muſique eſt du célebre Haſſe, ſurnommé *il Saſſone.*

I V.

Mémoires, tirés des Archives des Souverains de l'Europe depuis le regne de Henri IV. Ouvrage traduit de l'Italien. A Amſterdam.

Les Mémoires Secrets de Vittorio Siri n'avoient

jamais été traduits en François. Ils ſont diviſés en quatre Volumes *in*-4°. Le premier ne contient que l'hiſtoire des années 1601, 1602 & 1603. Le Traducteur a diviſé ce Volume en deux Parties, & c'eſt l'Ouvrage que nous annonçons. Il avoit d'abord eu deſſein d'en former une Hiſtoire, mais il a ſenti qu'ils perdoient ce ton de ſimplicité qui rend quelquefois la lecture des Mémoires plus attachante que l'hiſtoire même.

V.

« Fabeln, Erzahlungen, Epigrammatiſche und an-
» dere Kleine Gedichte, &c. »

FABLES, *Contes, Épigrammes, & autres petites Poéſies. Deux Parties. A* Hambourg *& à* Leipſick, *chez la veuve* Grund *& chez* Holle. 1764. *in*-8°.

Parmi les Vers de toute eſpece dont l'Allemagne eſt inondée deux fois par an (1), ce Recueil eſt peut-être le ſeul où l'on apperçoive quelque trace de talent. Nous en extrairons deux morceaux.

L'AMOUR CONJUGAL, Dialogue entre deux petits Chiens.

(*Mignon.*) Qu'as-tu donc, mon cher Petit? pourquoi ces cris plaintifs?

(*Petit.*) Ah! mon pauvre Mignon, que je ſuis

(1) A la Foire de Pâques & à celle de Saint Michel.

malheureux ! Je reposois tranquillement sur les genoux de ma Maîtresse. Pedrille arrive, se précipite sur elle & l'embrasse comme eût fait son mari. Indigné de cette audace, je me suis mis à aboyer, & ma Maîtresse, à m'assommer de coups. Je mordis il y a deux jours son Mari, elle me donna des gimbelettes.

(*Mignon.*) Ami, que cela te serve de leçon. Un chien qui connoît un peu les femmes caresse les Amans & ne mord que les Maris.

A UN TRADUCTEUR.

Quoi ! Bavius, tu traduis ! Eh ne sais-tu pas qu'il est écrit : *tu ne tueras point.*

VI.

« De Umbra Poetica, &c. »

DE L'OMBRE POÉTIQUE. A Wittemberg. 1765.

M. Boden, Auteur de cet Ouvrage, applique à l'Ombre Poëtique tout ce qu'on a dit de l'Ombre Pittoresque. Ce petit Traité doit être regardé comme un excellent Commentaire de ces Vers d'Horace :

Ut Pictura Poesis erit : quæ, si propius stes
Te capiet magis, & quædam, si longius abstes ;
Hæc amat obscurum, volet hæc sub luce videri.

Il en est de la Poésie comme de la Peinture, où certaines Parties ont d'autant plus d'effet qu'on s'en rapproche, ou qu'on s'en éloigne davantage. Les

unes demandent l'obſcurité, les autres veulent être vues au grand jour.



FRANCE.

RECHERCHES HISTORIQUES *ſur la Nobleſſe des Citoyens honorés de Perpignan & de Barcelone, connus ſous le nom de Citoyens Nobles, pour ſervir de ſuite au Traité de la Nobleſſe de la Roque; par M. l'Abbé* Xaupi, *Docteur en Théologie de la Faculté de Paris & de la Maiſon Royale de Navarre, Chanoine & Archidiacre de l'Égliſe de Perpignan, Abbé de Jau, Honoraire de l'Académie des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux. A* Paris, *chez* Nyon, *Libraire, Quai des Auguſtins.* 1763.

L'AUTEUR développe lui-même dans ſa Préface l'objet qu'il s'eſt propoſé. Le but de ces recherches, dit-il, eſt de faire mieux connoître l'état des Citoyens Nobles de Perpignan & de Barcelone, & ſpécialement celui des Citoyens Nobles de Perpignan qui ſont devenus, par la réunion du Rouſſillon à la Couronne, une portion de la Nobleſſe de France.

L'Ouvrage eſt compoſé de dix Chapitres & de deux Diſſertations. L'Auteur fait connoître la ſouveraineté & la forme du Gouvernement de la principauté de Catalogne; il expoſe l'origine & les titres

de la Noblesse des Citoyens; il établit par-tout les preuves de leur Noblesse; il fait voir qu'elle a été confirmée par nos Rois depuis que le Roussillon est réuni à la France.

Ses deux Dissertations roulent l'une sur la clause de transmission aux descendans apposée aux Lettres d'Ennoblissement, l'autre sur la Jurisdiction universelle du Conseil Souverain de Roussillon.

L'Auteur a approfondi l'histoire du moyen âge, l'étude du Droit Féodal, les loix & les usages de la Principauté de Catalogne; il a vérifié les titres originaux déposés dans les différentes Archives de Barcelone, & s'est procuré toutes les notions locales sur ces objets.

Tout ce que l'on trouve dans cet Ouvrage est pleinement justifié par des Pieces authentiques. L'Auteur en donne un inventaire qui contient le précis de chaque Piece, & cite de plus le dépôt public où elle est conservée.

Cet inventaire est suivi d'une Notice de ces dépôts & des Auteurs étrangers dont on produit le témoignage. Le Livre est terminé par une Table des Matieres. Nous ne connoissons point d'Ouvrage en ce genre qui soit mieux fait & mieux écrit.

A Paris, de l'Imprimerie de la Gazette de France, aux Galeries du Louvre.

GAZETTE LITTÉRAIRE
DE L'EUROPE.
Du 1er SEPTEMBRE 1765.

I.

Suite des Observations sur Xénophon.

DANS le troisieme Volume de la nouvelle Édition de Leipsick, on trouve 1°. la Chronologie de Xénophon, Dissertation où l'on fixe les dates des événemens racontés dans les Helleniques. 2°. Les Helleniques, ou l'Histoire Grecque de Xénophon. 3°. Hieron ou le Tyran.

Nous ne nous arrêterons point à la Chronologie de Xénophon; cet objet ne souffre pas de grandes difficultés, mais, après avoir jetté un coup d'œil général sur les autres Ouvrages de ce Philosophe, nous croyons devoir le suivre un moment dans ceux dont nous venons de donner les titres.

Les événemens, tracés par Xénophon dans son Histoire Grecque, sont si parfaitement d'accord avec ses maximes politiques qu'on pourroit comparer

cet Ouvrage à la Cyropédie & le prendre pour un Roman politique, si la vérité des faits contenus dans cette Histoire n'étoit attestée par une foule d'autres monumens.

Nous avons vu ce que pensoit ce Philosophe tant du Gouvernement Démocratique dont Athênes, sa Patrie, lui avoit fourni le modele, que de l'Aristocratie & de la Monarchie modérée; comment il croyoit que devoit naître le courage dans l'ame des défenseurs de la Patrie; comment, selon lui, ce courage devoit être joint à l'exemption des besoins inquiétans qui rapprochent l'homme de l'état de nature, c'est-à-dire de la violence ou de la timidité; combien il est important que là où sont les possessions, là aussi soit le courage, ainsi que l'autorité ou le droit de participer à l'administration.

Presque chaque fait rapporté dans les Helleniques est un exemple approprié à quelqu'une des maximes qui prouvent la solidité de ces principes.

Au temps où finit l'Histoire de Thucydide, & où commence celle de Xénophon, Sparte jouissoit d'une grande supériorité sur Athênes sa rivale; elle lui disputoit même l'empire de la Mer; mais c'étoit uniquement avec l'argent du grand Roi, le secours des Satrapes & les Vaisseaux de ses Alliés: elle avoit à peine elle-même quelques Galeres.

Cependant il étoit presque sans exemple qu'une

Armée Spartiate eût été défaite, & telle étoit l'influence de l'esprit qui, dans cette République, animoit tous les Membres de l'État, que la victoire suivoit ses drapeaux, lors même que ses Armées n'étoient composées que d'Alliés & de nouveaux Citoyens. On appelloit ainsi ceux qui, sans être Spartiates, partageoient inégalement l'honneur d'appartenir à cette République. On distinguoit les véritables Spartiates par le titre d'*égaux*, titre qui marquoit la plénitude des droits dont ils jouissoient à raison de leur origine, & qu'ils méritoient par une valeur & des sentimens supérieurs à tout ce qu'on admiroit dans le reste de la Grece.

Une poignée d'hommes de cette trempe changeoit ou fixoit les destinées de toute une Province, &, quoique la Mer séparât Lacédémone de la plûpart des Contrées où elle faisoit respecter ses loix, une Bataille Navale, quel qu'en fût le succès, n'opéroit pas un changement sensible ou durable dans l'état de ses affaires, parce qu'on ne ferme point la Mer comme on bloque une Ville, & que la constance des Spartiates suppléoit à leur habileté & souvent même à la fortune qui sur la Mer sembloit s'être déclarée en faveur des seuls Athéniens.

Le premier Livre des Helleniques, outre plusieurs événemens moins remarquables, & la conduite singuliere des Athéniens à l'égard d'Alcibiade qui les

servoit quoique banni, qu'ils aimoient & outrageoient tour à tour, mais qu'ils ne cessoient d'admirer & de craindre, offre tout à la fois une preuve frappante de ce que nous venons de dire, & un exemple à jamais mémorable de l'insolence démocratique & des heureux effets d'une bonne constitution. Nous voulons parler de la fameuse Bataille des Arginuses, dont la perte eût entraîné celle d'Athênes, & dont le gain la conduisit également à sa ruine, parce que le Peuple d'Athênes ne put supporter ce retour de prospérité.

Les Athéniens étoient bien supérieurs aux Spartiates pour le nombre des Vaisseaux, & le Pilote de Callicratidas, Commandant de la Flotte Lacédémonienne, lui conseilloit d'éviter le combat. « Ma » mort, répondit Callicratidas, ne rendra pas Sparte » moins heureuse, & il seroit honteux de fuir. »

Callicratidas périt dans le combat. De dix Vaisseaux Lacédémoniens neuf furent perdus. Les Alliés de Sparte en perdirent soixante. La perte des Athéniens ne fut que de vingt-cinq Vaisseaux. Mais Étéonice, qui assiégeoit l'Athénien Conon dans Mitylene, sauva son Armée & ce qui restoit auprès de lui de la Flotte Lacédémonienne.

Dix Généraux, en comptant Conon, commandoient les forces Navales d'Athênes lorsque la Bataille des Arginuses fut gagnée. Ils furent tous cassés,

à l'exception de Conon, & trois d'entr'eux se bannirent eux-mêmes : les six autres furent cités devant le Peuple. Leur crime étoit de n'avoir pas secouru ceux des leurs dont les Vaisseaux avoient été coulés à fond dans le combat. Ils avoient pourtant détaché dans ce dessein quarante-six Vaisseaux sous la conduite de Théramene & de quelques autres Capitaines; mais une tempête empêcha ceux-ci d'exécuter leur commission, & le Peuple irrité vouloit immoler des victimes aux Plebeïens qui avoient péri. Theramene, pour se sauver, accusa les Généraux. Ils se justifierent complettement, mais les vêtemens noirs & les pleurs des parens des Soldats tués ranimerent l'indignation du Peuple. Le Sénat fut consulté sur la forme du jugement, & le Sénat perverti par l'animosité de la multitude, régla une procédure contraire aux loix. Il fut prouvé qu'elle étoit illégale; mais quel Peuple ou quel Tyran est arrêté par un si foible obstacle ? « Il seroit affreux, s'écria la multi-» tude, qu'on ne permît pas au Peuple de faire ce » qu'il veut & comme il veut. » Paroles terribles & qui caractérisent bien le Despotisme Démocratique. Mais ce qui le fait encore mieux connoître, c'est le sujet de la contestation. Il s'agissoit de juger six Généraux par un seul suffrage sans qu'il fût permis de supposer que les uns pouvoient être innocens & les autres coupables. Ils furent tous condamnés, & bien

tôt on vit arriver ce qu'avoit prédit un de leurs défenseurs. Le Peuple se livrant à des regrets tardifs & superflus fit mettre en justice ceux qui l'avoient trompé.

Cependant un seul homme rétablissoit la Marine de Sparte; en moins d'un an Lysandre, Lieutenant de la Flotte Lacédémonienne, surprit celle des Athéniens que commandoit encore un grand nombre de Généraux; de cent quatre-vingt Vaisseaux dont cette Flotte étoit composée, neuf seulement échapperent. Les Athéniens venoient de rendre un Décret portant que l'on couperoit la main droite à tous les Prisonniers qui seroient faits sur Mer; c'étoit encore là une des suites de la Bataille des Arginuses. Leurs propres Prisonniers payerent de tout leur sang cet infâme Décret, ainsi que la cruauté qu'ils avoient exercée à l'égard de deux Galeres ennemies dont ils firent précipiter tout l'Équipage dans la Mer. Ce n'étoit pas la seule atrocité qu'eût commise cette République, où régnoit un Peuple insolent. Tout ce qu'a de plus affreux l'abus de la victoire, cinq Peuples que nomme Xénophon, & un beaucoup plus grand nombre qu'il ne nomme point, l'avoient éprouvé de la part des Athéniens. Après leur défaite il ne leur resta pas un seul Allié, hors les Samiens, qui avoient égorgé toute leur Noblesse, & qui seuls étoient dignes d'aimer le joug d'Athênes. Par un Décret,

qui mérite d'être rapproché du précédent, il fut ordonné dans l'assemblée du Peuple de combler tous les Ports de la République, hors un seul. En renonçant à la Mer, il falloit se mettre en état de n'être pas accablé sur terre. Ce fut aussi l'objet des soins des Athéniens. Ils rétablirent dans leur honneur tous ceux qu'ils avoient dégradés. Ils devinrent tous la garnison de leur Ville, mais déjà ils étoient assiégés par Mer & par Terre. Au bout de quelques mois ils s'abandonnerent à la discrétion de Sparte. Les Alliés des Lacédémoniens vouloient qu'Athênes fût détruite. Thebes sur-tout & Corinthe insistoient pour qu'on exterminât cette République insolente, qui en avoit exterminé tant d'autres, uniquement parce qu'elle l'avoit pu.

Non, dirent les Spartiates, Athênes ne périra pas. Elle a rendu de trop grands services à la Grece. Ils lui accorderent donc la paix à condition qu'elle renonceroit à l'empire de la Mer, & qu'elle seroit leur Alliée envers & contre tous. Du reste, les sages Spartiates ne suivirent point l'exemple d'Athênes. Ils lui laisserent la liberté de se gouverner à son gré. Mais le Peuple mécontent de ses loix nomma trente Commissaires pour les réformer, & ces Commissaires devinrent les Tyrans de leur Patrie.

Il faut voir, dans Xénophon, comment les meilleurs Politiques conçurent alors que cette Répu-

blique devoit être refondue, pour devenir ſuſceptible d'un Gouvernement Ariſtocratique; comment en particulier les trente Commiſſaires reconnurent qu'il devoit y avoir entr'eux & le Peuple un Corps intermédiaire, composé des meilleurs Citoyens, c'eſt-à-dire de ceux qui à une plus grande aiſance, & par conſéquent à un plus grand intérêt, joignoient des ſentimens plus élevés, un courage plus ferme, & une ſorte de crédit, chacun ſur une portion de la multitude; comment enfin les trente Commiſſaires pour avoir fait un mauvais choix, parce que leurs intentions étoient mauvaiſes, au lieu de créer un Corps intermédiaire, ſe donnerent trois mille Satellites & devinrent eux-mêmes autant de Tyrans. Ils finirent par en avoir le ſort, parce qu'ils ne furent ni aſſez ſages, ni aſſez habiles pour *vouloir* par les Loix, & que la volonté d'un homme, quand elle ſe montre à découvert, produit la volonté contraire d'un grand nombre d'hommes. Qu'on liſe avec attention le ſecond Livre des Helleniques, qui contient toute l'hiſtoire des trente Tyrans, & l'on y trouvera les principes les plus lumineux ſur la nature des différens Gouvernemens. Nous n'avons fait qu'indiquer dans quel eſprit il faut lire ce morceau pour le lire utilement.

L'adminiſtration des trente Tyrans n'avoit rien laiſſé de plus redoutable au Peuple Athénien qu'en-

viron trois cents Cavaliers qui avoient servi les Tyrans. Leur perte fut résolue ; on les envoya en Asie pour y servir aux ordres d'un Général Spartiate, qui devoit défendre les amis du jeune Cyrus contre Tisaphernes, autrefois son rival & alors son successeur dans le Gouvernement de l'Asie. Ce fut par-là que commença la guerre entre Lacédémone & le grand Roi. Ce que peuvent de véritables guerriers contre des Soldats mercénaires, ce que peut contre l'Anarchie la discipline consacrée par les Loix, ce que produit de malheurs la discorde des Chefs, sous un Maître absolu qui ne voit que ses favoris dans les Chefs de ses Armées, & chez qui les plus grands événemens ne sont qu'un foible accessoire aux petits motifs qui font naître & nourrissent les intrigues de Cour : tels sont les objets que nous offre l'histoire de cette guerre, où l'on vit Lacédémone lutter avec avantage contre le vaste Empire du grand Roi. Deux Généraux annuels l'avoient commencée du côté des Spartiates. Agesilas, qui venoit de monter sur le trône, la continua, dans l'espérance bien fondée d'enlever au Roi de Perse toute l'Asie mineure, & peut-être de faire plus encore. Il n'avoit pourtant mené que 2000 Citoyens nouveaux, 6000 Alliés & 30 Spartiates, mais il paroît que chacun de ces Spartiates avoit avec lui une troupe de jeunes guerriers, qu'il appelloit ses camarades & qui lui

étoient particulierement attachés. La guerre dont nous parlons, celle que Lacédémone fit aux Éléens qu'elle força de renoncer à l'Empire dont ils jouissoient sur quelques Villes, & l'histoire d'une conspiration tramée par un nouveau Citoyen, nommé Cinadon, remplissent le troisieme Livre des Helleniques.

Cinadon, dont le seul défaut fut de n'être pas Spartiate & d'avoir une ame trop supérieure à la condition dans laquelle il étoit né, trouva peu de complices dignes d'opérer une révolution; il fut découvert, arrêté & puni comme s'il n'eût été qu'un scélérat ordinaire.

L'argent du grand Roi étoit plus à craindre que ses Soldats, & ses Négociateurs, plus dangereux que ses Généraux. Sparte ne méritoit pas de perdre ses Alliés. S'ils lui étoient subordonnés, c'étoit sans préjudice de leur liberté, & l'influence qu'elle avoit sur leur Gouvernement n'avoit d'autre effet que de l'affermir & d'en assurer les rênes dans la main des Citoyens les plus notables. Sûre d'une supériorité que lui assuroit sa constitution & ses mœurs, elle ne s'abaissoit point à des craintes ni à des précautions minutieuses; & loin de maltraiter ses Alliés, de les affoiblir, ou de leur dérober la connoissance de ses intérêts & des leurs, elle les appelloit dans ses conseils & ne prenoit le plus souvent ses résolutions que

d'après ce qu'ils avoient décidé devoir être le plus avantageux à la confédération. Quand la guerre étoit résolue, Sparte fournissoit toujours des guerriers, mais elle laissoit à ses Alliés le choix de donner des hommes ou de payer une somme fixe pour chaque homme qu'ils auroient dû mettre en campagne. Aussi vit-on plusieurs Alliés de Sparte donner envers cette République des exemples de fidélité qu'Athênes eût à peine osé attendre de ses propres Citoyens.

Mais enfin l'argent du grand Roi l'emporta à Thebes, à Corinthe & à Argos où se trouvoient des Chefs de faction turbulens & avides.

La premiere inquiétude des Thebains prouva leur injustice. N'espérant pas que les Lacédémoniens enfreignissent les conditions de l'alliance, ils prirent le parti d'allumer une guerre particuliere pour parvenir à une rupture, qui de leur côté eût quelqu'apparence de raison. Sparte avoit plusieurs sujets de plainte contre Thebes; mais elle n'avoit pas cru que tout grief fût un motif de guerre. Elle saisit avec joie l'occasion de se venger, lorsqu'elle put le faire sans se rendre coupable d'une rupture.

Quelques échecs peu considérables que reçurent les Spartiates inspirerent aux Thebains une confiance qu'ils n'avoient pas eue en commençant la guerre. Pausanias, Roi de Sparte, fut jugé coupable pour s'être conduit avec eux comme s'ils eussent été des

ennemis dignes de Sparte, & on le condamna à mort. Il se retira à Tegée où il vécut encore longtemps, & Agesilas fut rappellé au secours de sa Patrie. Il ramena en Grece plus de troupes qu'il n'en avoit conduit en Asie, où pourtant il laissa 4000 hommes pour protéger ses amis contre le Roi de Perse.

Les ennemis voulurent profiter de son absence pour attaquer Sparte jusques dans son territoire, parce que, disoient-ils, les Armées de Sparte s'accroissent à chaque pas qu'elles font en s'éloignant de chez elles, & deviennent toujours plus redoutables. C'étoit une ligue nouvelle qui formoit ce plan, mais il ne fut pas exécuté. La premiere Bataille fut donnée dans le territoire de Sicyone. Tous les Alliés des Spartiates furent battus, eux seuls vainquirent par-tout, & la défaite de leurs ennemis fut complette.

C'est un fait qui mérite toute l'attention des Politiques, que l'avantage singulier dont jouirent pendant longtemps les Spartiates d'être seuls invincibles entre tous les Peuples de la Grece, quoique ceux-ci eussent des guerriers vraiment dignes de ce nom, ainsi que nous l'avons observé en parlant de *la Retraite des dix mille.*

On ne peut assigner, pour cause unique de cette supériorité, leur habileté dans quelques évolutions

dont ils avoient feuls le fecret, & que ne purent jamais imiter les autres Grecs. Quel que foit l'avantage que peut donner une manœuvre, il ne fera jamais tel que dans tous les cas il amene la victoire. C'eft donc encore une fois aux mœurs de Sparte qu'il faut attribuer la fupériorité de fes guerriers fur tous les autres Grecs. Une Cohorte Spartiate fut battue, pendant le cours de cette guerre, par l'imprudence de fon Chef. C'étoit alors un malheur fans exemple. Les parens des morts parurent en public avec des couronnés fur la tête, & en donnant tous les fignes extérieurs de la joie la plus vive; ceux qui échapperent au carnage mirent leurs parens en deuil. Il en fut de même après la Bataille de Leuctres. De 700 Spartiates, qui fe trouverent à cette journée fameufe, 400 refterent fur la place. On envoya auffi-tôt leurs noms à leurs familles, & dès le jour fuivant on vit tous leurs parens fe montrer dans les places publiques, parés comme en un jour de fête, & avec l'air du plus grand contentement, tandis que les parens de ceux qui n'étoient pas morts, ou n'ofoient fe montrer, ou paroiffoient en public les yeux baiffés & l'air abattu.

Entre plufieurs caufes de cette défaite, Xénophon compte la fupériorité de la Cavalerie Thebaine fur celle des Spartiates. Celle-ci étoit mauvaife, dit-il, parce que c'étoit par les Citoyens les plus riches que les chevaux étoient nourris & par les plus foibles &

les moins avides de gloire qu'ils étoient montés. Chaque Spartiate, destiné au service de la Cavalerie, alloit prendre chez un riche, & le cheval & l'équipage, & partoit aussi-tôt pour faire campagne. C'étoit-là en effet une très-mauvaise institution. Notre Gendarmerie fut autrefois la meilleure qu'il y eût en Europe, parce que le même Gentilhomme qui étoit Gendarme en temps de guerre, nourrissoit lui-même en temps de paix les chevaux dont il devoit se servir, & en étoit, pour ainsi dire, inséparable, comme l'avoient été autrefois les Perses. Il est même remarquable que dans tous les temps & dans tous les Pays, la meilleure Cavalerie fut celle des Contrées les plus propres à la nourriture des chevaux. Anne Comnene, voulant louer l'habileté de son pere Alexis dans les exercices de la Cavalerie, disoit qu'à l'aisance avec laquelle il manioit un cheval, & à la bonne grace qu'il avoit sous les armes, on l'eût pris pour un François de Normandie.

La Cavalerie Thessalienne étoit la meilleure que connussent les Grecs, & Agesilas tint à grand honneur de l'avoir battue avec celle qu'il avoit formée en Asie; car c'étoit la seule qu'il eût amenée avec lui au secours de sa Patrie.

Chez les Spartiates l'amour de la gloire fit mépriser le service de la Cavalerie; il inspira même de l'éloignement pour le service de l'Infanterie légere.

Les Spartiates n'eurent point de Pellaſtes chez eux; & les mépriſerent chez leurs ennemis. L'Athénien Iphicrates mit cette eſpece de troupes en grande réputation, parce que déſeſpérant d'égaler l'Infanterie peſante qu'il pouvoit avoir, à la même Infanterie qu'avoient les Spartiates, il s'appliqua entierement à tirer parti de l'Infanterie légere. Iphicrates fut un homme de génie, il eut de grands ſuccès. Son exemple & ſes leçons produiſirent une révolution dans le militaire de la Grece. Bientôt on préféra les Pellaſtes aux hommes d'armes. Mais toute révolution dont un grand homme eſt l'Auteur n'eſt pas avantageuſe. La Grece perdit ſa gloire & déchut de ſa puiſſance en peu de temps, pour avoir préféré les Pellaſtes aux Oplites. La Phalange Macédonienne auroit dû remettre en honneur cette derniere eſpece de troupes, s'il étoit auſſi aiſé de revenir aux anciennes Inſtitutions qu'il eſt facile d'en adopter de nouvelles.

Nous voudrions recueillir encore pluſieurs traits remarquables que nous fourniſſent les Helleniques.

Sparte, qui refuſe à ſes amis, bannis d'une Ville alliée, de les rétablir dans leur Patrie pendant qu'elle y a garniſon, & qui ſollicite enſuite leur rétabliſſement; Sparte, à qui le Chef des Pharſaliens demande quels ſecours elle peut lui donner pour ſe réſoudre ſur ſa réponſe ou à reſter dans ſon alliance,

ou à entrer dans celle de Jaſon, Allié des Thebains; Sparte qui, ſur cette demande, répond cathégoriquement qu'elle n'eſt pas en état d'envoyer des ſecours ſuffiſans aux Pharſaliens; Sparte qui refuſe de détruire Athênes, & qui, dans ſa plus grande humiliation, conſerve des Alliés qu'elle ne peut pas défendre; à qui, lorſqu'elle implore le ſecours d'Athênes ſa rivale, Athênes même n'oſe diſputer le commandement de la Grece ſur terre; Sparte qui conſeille aux Corinthiens & permet à tous ſes autres Alliés de faire leur paix particuliere lorſqu'elle eſt réſolue de s'expoſer à tout elle-même en continuant la guerre; Sparte qui penſe & ſe conduit ainſi, quoique déjà corrompue par une longue & brillante proſpérité, & même, s'il en faut croire Platon, dès-lors très-vicieuſe, offre à la politique un phénomene qui a dû paroître un myſtere impénétrable au commun des Obſervateurs, mais qui peut fournir & les leçons les plus utiles & les plus belles découvertes à ceux qui, aſſez curieux pour remonter aux cauſes & aſſez éclairés pour en calculer les effets, ſont convaincus que ce qu'ont été les hommes dans un tel temps & dans un tel Pays, les hommes de tous les Pays & de tous les temps peuvent l'être avec les mêmes mœurs & des loix analogues à ces mœurs.

Quant aux Politiques d'une autre claſſe, ils puiſeront une leçon utile dans l'exemple des Thebains,

qui

qui ne parvinrent à enlever aux Spartiates leur ſupériorité ſur le reſte de la Grece, & à leur ſuccéder en quelque ſorte dans le premier rang que pour en être précipités peu de temps après & livrer, en tombant, la Grece énervée à l'ambition de Philippe & de ſes ſucceſſeurs. Falloit-il répandre tant de ſang pour ſe préparer une chûte ſi terrible?

Au reſte, en propoſant le Spartiate à l'étude des Politiques, nous ſommes bien éloignés de croire que les autres Peuples de la Grece ne méritent pas leur attention. Ils en ſont dignes preſque tous, & parce qu'ils eurent tous des mœurs publiques & marquées, & plus encore parce que leurs Hiſtoriens poſſédoient au plus haut degré cette partie de la Politique qui conſiſte dans la connoiſſance des hommes, de la meilleure maniere de les employer, de l'harmonie des mœurs avec la conſtitution, de l'action de celle-ci ſur les mœurs, & du degré d'influence qu'ont ſur la politique extérieure des Peuples, leur adminiſtration intérieure, les vices & les vertus de leurs Chefs, & la poſition phyſique, ainſi que la nature de leur territoire. Thebes avec un Chef tel qu'Épaminondas, pouvoit dominer ſur la Grece à la place des Spartiates; privée d'un tel Chef, elle aſpiroit vainement à ce ſublime rôle. Les Thebains ne ſurent pas même achever de vaincre après la mort d'Épaminondas; ce

Général connut bien mieux ſes propres forces que celles de ſa République.

C'eſt à la Bataille de Mantinée que finit l'hiſtoire de Xénophon. Ce Philoſophe, en rendant juſtice à Épaminondas, donne clairement à entendre que le héros Thébain fit plus pour ſa gloire que pour le véritable avantage de ſa Patrie.



I I.

Lettre aux Auteurs de la Gazette Littéraire.

En parcourant, MM., une nouvelle Traduction Italienne des Poéſies d'Oſcian, j'ai trouvé, dans les notes dont elle eſt accompagnée, quelques Obſervations, ſur le caractere de Fingal, qui m'ont paru fécondes, lumineuſes, dignes enfin d'être ajoutées à toutes celles que vous avez faites à l'occaſion du même Ouvrage & de la Poéſie en général. Je vous laiſſe le ſoin de les développer; pour moi, je me contenterai de les traduire.

Ce Critique regarde le caractere de Fingal comme tout ce que l'imagination des Poëtes a créé jamais de plus parfait & de plus beau. « Il faut diſtinguer, dit-il, la perfection morale des caracteres d'avec leur perfection poétique. La premiere conſiſte dans l'aſſemblage des plus belles qualités; la ſeconde dans l'idée abſtraite & générale d'une qualité bonne ou

mauvaiſe appliquée à un perſonnage quelconque. Or, le caractere de Fingal réunit l'une & l'autre perfection. Quelques Critiques ont prétendu que les caracteres poétiques doivent être mêlés de contradictions & de défauts; & que par conſéquent ils repouſſent la perfection morale. C'eſt un des préjugés qu'a fait naître l'admiration ſuperſtitieuſe qu'on a vouée à Homere. Ce Poëte n'ayant repréſenté que des caracteres généralement vicieux & contradictoires; ſes aveugles partiſans, non contens de transformer ce défaut en vertu, en ont fait une loi. Arrêtons-nous ſur ce point qui me paroît un des plus eſſentiels de la théorie poétique.

Le célebre Gravina condamne hautement les Poëtes qui donnent à leurs Héros des qualités parfaites, & ſoutient que cette maniere de repréſenter les hommes n'eſt ni utile, ni vraiſemblable. Si ſous le nom de perfection on entend une roideur qui rend l'ame inacceſſible à toutes les paſſions humaines; je conviens qu'un pareil caractere eſt peu poétique, moins parce qu'il manque de vraiſemblance que parce qu'il manque d'intérêt. Mais ſi la perfection conſiſte à diriger les paſſions vers le bien, ſoit abſolu, ſoit relatif, les objections de Gravina me paroiſſent frivoles, je m'explique.

Le Poëte, dit Gravina, doit peindre l'homme tel qu'il eſt; parce que tout le monde ſçait quel il devroit

être. Le contraire me paroît démontré. Nous n'avons que faire des leçons du Poëte pour sçavoir que communément les hommes sont intéressés, petits, dissimulés, violens & superbes; nous en faisons à chaque instant la malheureuse expérience. Mais est-il bien considérable le nombre de ceux qui se sont faits une idée exacte de leurs devoirs & sur-tout qui connoissent jusqu'à quel point de perfection peut s'élever la nature humaine lorsqu'elle est pénétrée des sublimes idées du grand & du beau? Vous ne verrez, à la vérité, personne qui ne vous dise que l'homme doit être juste, honnête, raisonnable. Mais demandez le développement de cette maxime; vous n'obtiendrez qu'un assemblage confus d'idées troubles, indigestes, fausses & contradictoires. D'ailleurs, l'instruction particuliere fut-elle nécessaire pour connoître les hommes tels qu'ils sont, ce n'est point de la Poésie que vous devez l'attendre. Elle appartient directement à l'Histoire. Gravina confond visiblement les objets de ces deux Arts. L'objet de l'Histoire est le vrai particulier, c'est-à-dire, ce qui est; celui de la Poésie est le vrai universel & métaphysique, c'est-à-dire, ce qui devoit ou pouvoit être. Et voilà pourquoi le Disciple de Platon regardoit l'instruction poétique comme plus importante, plus philosophique, plus pleine que celle qu'on peut retirer de l'Histoire.

Il y a plus: l'avantage que se propose la Poésie ne consiste pas en une simple vérité de spéculation. Son grand objet est d'intéresser, d'émouvoir, d'exciter à la vertu; or comment le remplira-t'elle, cet objet, si dans ses portraits elle ne représente la vertu elle-même? L'exemple est le seul Moraliste qui soit vraiment utile, & rien n'agit avec plus d'énergie sur l'esprit & sur le cœur que la vertu lorsqu'elle est présentée brillante de tout son éclat.

Mais, ajoute-t'on, les caracteres parfaits manquent de vraisemblance: l'humanité n'admet point la perfection. C'est avoir de la nature humaine une idée bien vile & bien humiliante. Comment! Aristide, Socrate, Caton, Regulus, Brutus, Thraseas, &c. sont-ils donc des êtres phantastiques enfantés par la seule imagination des Poëtes? Mais pourquoi s'arrêter à quelques particuliers? L'Histoire ancienne ne nous offre-t'elle pas dans les Spartiates l'exemple d'un Peuple entier qui, selon l'expression énergique d'un moderne, *brûla* pendant plusieurs siecles *de la fievre de la vertu?* Quoi! les caracteres d'Achille, d'Alexandre seront poétiques, & ceux de Trajan, de Marc Aurele ne le seront pas par la seule raison qu'ils sont vertueux! La passion la plus basse devient quelquefois dominante, elle parvient à nous faire sacrifier la vie même à son idole; & les principes innés de bienveillance & de rectitude, l'amour du beau

les charmes d'une gloire juste & belle ne pourront pas produire les mêmes effets, du moins en qualité de passions ! Non, les caracteres parfaits ne sont point chimériques; ils ne sont que rares, & c'est une raison de plus pour les exposer à l'admiration publique. Tout le monde convient que le Poëte, dans la description des objets de la nature & de l'art, doit choisir ce qu'ils ont de plus piquant, de plus précieux, de plus singulier, de plus extraordinaire, & même créer les perfections dont il ne trouve pas le modele; devra-t'il changer de nature dans la partie la plus essentielle & la plus noble de son Art, en s'asservissant à tracer comme un simple Historien des vérités particulieres & locales, toujours communes & défectueuses ? Mais alors pourquoi demander tant de pénétration, tant d'invention & de jugement dans un Poëte ? Que servent ces efforts de l'esprit & de l'imagination pour peindre ou pour créer des caracteres intéressans & nobles ? Jettons-nous, les yeux fermés, au travers de la multitude ; saisissons le premier homme qui se rencontrera, ajoutons un degré de force à son caractere quel qu'il soit, & le voilà transformé en héros. Enfin, l'idée de la perfection fut-elle une chimere, il est certain, il est indubitable qu'elle paroît possible & souvent même réelle. L'amour, l'amitié, l'admiration n'ont d'autre fondement que cette image envisagée comme vraie. Chacun selon le degré des

connoiſſances dont il eſt doué ſe crée un modele de perfection & croit pouvoir le réaliſer. Pourquoi détruire une illuſion plus utile que toutes les vérités poſſibles ? Cette chimere eſt grande, belle, magnifique; elle ennoblit, éleve, aggrandit l'ame. Autant de pas que nous faiſons vers elle, autant nous éloignons-nous du vice. Plus nous contemplons de près ſes charmes, plus la difformité de ſon contraire nous inſpire d'horreur, *eſt quodam prodire tenus, ſi non datur ultrà*, & ſi vous ne vous propoſés d'atteindre à la perfection même, vous vous condamnez à ramper éternellement au-deſſous du médiocre.

Mais les Apologiſtes d'Homere demandent ſi un Poëte ne ſe montre pas auſſi utile en peignant le vice, afin de le faire abhorrer, qu'en peignant la vertu, pour la rendre aimable. Je réponds 1°. que cette maniere d'être utile eſt foible & bien imparfaite : la haine du vice eſt un premier pas vers la vertu, mais elle eſt encore bien éloignée de la vertu même; combien d'ames déteſtent un forfait, qui ne ſeroient pas capables d'une action généreuſe ? 2°. La peinture du vice dégoûte & repouſſe par elle-même, tandis que celle des vertus attire, plaît, enchante. 3°. Enfin, le tableau du vice ne peut être de quelque utilité que lorſqu'il en offre la condamnation & la peine. Mais le peindre avec indifférence, lui prêter des couleurs vives,

& ſéduiſantes, produire ſur la ſcene un perſonnage vicieux protégé par les Dieux, chargé de gloire & triomphant, quelle maniere de le rendre exécrable ? C'eſt ainſi, ſelon quelques-uns, que Machiavel a voulú faire déteſter les Tyrans. Vains raffinemens du préjugé qui voudroit éluder la force du ſentiment! Du reſte, en exhortant les Poëtes à repréſenter, tant qu'ils le pourront, des caracteres parfaits, je ne prétends point faire de ce conſeil une regle générale. Je veux ſeulement que le héros principal, celui qu'on propoſe à notre admiration, en ſoit véritablement digne; & je préviens par-là toute difficulté de la part de mes adverſaires. Je crois pouvoir affirmer que la vraie ſcience morale ſe forme non-ſeulement de la connoiſſance de ce qui eſt, mais de celle de ce qui devroit ou pourroit être. La premiere nous enſeigne à connoître les vices de nos ſemblables & à manier leurs paſſions; la ſeconde à nous perfectionner nous-mêmes & à juger ſainement des perſonnes & des choſes. Avec la premiere ſeulement, on court riſque de contracter les vices des autres hommes : la ſeconde ſans la premiere nous conduiroit à la biſarrerie & à la dureté. Pour tirer de ſon Art le plus grand avantage qu'il ſoit poſſible d'y puiſer, le Poëte doit donc repréſenter tous les caracteres; les parfaits, les méchans & les mixtes. Le parfait, dans le héros qu'il nous propoſe pour modele; le mé-

chant, pour nous le faire déteſter & donner, au moyen de ce contraſte, plus de relief & d'éclat à la vertu; aux perſonnages ſubalternes il aſſignera les caracteres mixtes, où ſe reconnoîtra le plus grand nombre & apprendra peut-être à devenir meilleur.

Après avoir établi ces principes fondamentaux de la vraie imitation poétique, examinons quelle eſt la perfection particuliere du caractere de Fingal.

Il y a deux ſortes de perfection ou d'héroïſme, *la perfection de nature*, & *la perfection de ſociété*. L'une conſiſte à épurer, rectifier & ſeconder la nature; l'autre à la charger, à l'altérer, à lui prêter des couleurs factices, mais ſpécieuſes. La premiere n'a pour regle que les ſentimens primitifs de la nature, développés & fortifiés par la raiſon; la ſeconde ſe rapporte au ſyſtême politique & moral des ſociétés reſpectives. L'aveugle point d'honneur, la fureur des conquêtes, les haines nationales, l'eſprit patriotique pouſſé juſqu'à l'excès, ſont autant d'héroïſmes de ſociété. La ſenſibilité réglée, la juſtice, la bienveillance univerſelle, la généroſité, la douceur, ſont le héros de nature. Celui-là veut s'élever au-deſſus de l'homme; celui-ci ſe contente d'être homme plus parfait que les autres. L'héroïſme de ſociété, relativement à la Poéſie, a quelque choſe de plus merveilleux, & produit un intérêt particulier peut-être plus fort. L'autre eſt plus touchant, plus rai-

ſonnable, & intéreſſe d'une maniere plus douce, plus conſtante & plus générale. Le premier touche aux excès, & porte le plus ſouvent ſur un préjugé utile à une telle Nation. Mais les préjugés ſont différens chez les différens Peuples; ils s'entre-détruiſent ſucceſſivement. La raiſon ſéduite pendant quelque temps reprend enfin ſon empire; le préjugé tombe & fait place à un autre, le charme ceſſe, l'intérêt s'évanouit, & ce qu'on admiroit dans un ſiecle & chez une Nation devient ridicule dans un autre temps & chez un autre Peuple. Mais l'héroïſme de nature brille d'une beauté indépendante du caprice des hommes, ſes droits ſur notre cœur ſont éternels & immuables comme la Nature elle-même, ils ne reçoivent nulle atteinte ni de la différence des climats, ni des révolutions du temps.

Cependant comme les hommes veulent être fortement ſecoués & que la vertu naturelle n'aime ni l'éclat ni le bruit, le caractere poétique le plus parfait & le plus beau ſeroit celui où l'héroïſme de ſociété ſe mêleroit à l'héroïſme de nature autant qu'il le faudroit pour donner à ce dernier un certain degré d'enthouſiaſme qu'en effet il n'a pas toujours. Or tel eſt préciſément le caractere de Fingal. Ce qui le diſtingue eſſentiellement, c'eſt l'humanité. Des opinions de la ſociété Fingal n'a pris que l'amour de la gloire, mais d'une gloire juſtement

acquise. Il ne combat que pour sa défense propre, ou pour celle de l'innocence, & cherche à vaincre plus encore par la générosité que par les armes. Il est grand sans effort, vaillant sans férocité, sensible sans foiblesse. Amant passionné des siens, affable envers les étrangers, ami tendre, ennemi généreux, il prend pitié des malheureux, il sent les maux de l'humanité, mais sans succomber à ce sentiment dont il se console par celui de sa vertu & par l'idée de la gloire. J'ignore si Fingal est véritablement pere d'Oscian, ou s'il est fils de l'imagination de ce Poëte. Il est à croire que la nature & le Poëte ont également concouru à le former. Quoiqu'il en soit, un pareil caractere fait autant d'honneur à l'humanité qu'à la Poésie. »

Ces réflexions sont de M. l'Abbé Cesarotti, déjà connu par plusieurs traductions heureuses; celle qu'il a donnée des Poésies d'Oscian nous est enfin parvenue & nous ne tarderons pas d'en rendre compte. En attendant nous ferons quelques remarques sur celles que l'on vient de lire.

1°. La perfection morale & la perfection poëtique nous semblent s'exclurre réciproquement. Un homme toujours maître de son cœur, toujours vertueux, toujours moral, n'est plus un être poëtique. Quelles ressources, quels moyens de variété pourra

puiſer le Poëte dans les procédés uniformes & tranquilles de la raiſon & de la vertu? Les mouvemens de la paſſion, irréguliers, tumultueux, peuvent ſeuls, ainſi que l'a remarqué Platon, animer & nourrir les Arts imitateurs.

2°. Jamais Gravina ne prétendit confondre l'objet de la Poéſie avec celui de l'Hiſtoire; en avançant qu'il faut peindre l'homme tel qu'il eſt & non tel qu'il doit être, il n'a point voulu parler d'un tel homme en particulier, mais de l'homme en général; perſonne ne ſut mieux que lui que tout Poëte, ſoit Dramatique, ſoit Épique, doit, comme tout grand Peintre, réunir, concentrer dans ſes tableaux artificiels les traits, les caracteres que la Nature a diſperſés dans ſon immenſe tableau; mais ces traits, ces caracteres doivent être réels & reſſemblans; il faut peindre les objets tels qu'il ſont en eux-mêmes, & non tels qu'ils exiſtent dans l'opinion des hommes; il faut repréſenter des choſes exiſtantes & non les ſpectres de ſon imagination: voilà le véritable ſens de la maxime de Gravina.

Quant à l'objet que doit ſe propoſer le Poëte: depuis que la Poéſie a ceſſé d'être l'organe de la Morale & des Loix, cette queſtion n'eſt plus d'aucune utilité; le Poëte doit plaire & intéreſſer; toute autre conſidération devient abſolument étrangere à la théorie de la Poéſie moderne.



III.

IL vient de paroître à Rome un Recueil d'Inſcriptions & de Monumens antiques. Cet Ouvrage contient un grand nombre de Médailles & d'Inſcriptions qui n'avoient point encore été publiées; il eſt diviſé en deux parties. La premiere appartient au P. Oderici, ſavant Antiquaire; elle renferme huit Diſſertations ſur quelques Monumens, tant de l'antiquité que du moyen âge. Ces Diſſertations ſont ſuivies de quelques Inſcriptions anciennes, Grecques & Latines qui ne ſe trouvent point dans les amples collections de Gruter, Fabretti, Gori, Muratori, &c. d'où l'Auteur conjecture avec beaucoup de probabilité qu'elles n'ont pas même été connues. Les explications qu'en donne le P. Oderici ſont remplies d'érudition & ont toute la vraiſemblance qu'on peut y déſirer.

La ſeconde Partie nous offre pluſieurs Inſcriptions antiques qu'on conſerve dans la Bibliotheque du Monaſtere de S. Grégoire ſur le Mont Cœlius. Ces Monumens, recueillis par le P. Sarti, Abbé de ce Monaſtere, & déjà connu dans la République des Lettres par pluſieurs Ouvrages de ce genre, ſont très-bien expliqués par deux Religieux de la même Maiſon. L'Ouvrage eſt terminé par l'explication d'un ancien-

Cadran solaire. Cette explication, que nous devons au célebre P. Jacquier, contient les principes gnomoniques, la construction de ce Cadran & quelques notes historiques & critiques. On a présenté depuis quelques jours à ce savant Mathématicien un Monument antique de la même espece, mais d'une construction bien différente. Il est composé d'un double Cadran dont l'un est creusé en hémisphere assez exact, & l'autre en forme de demi-cylindre : ce dernier est posé perpendiculairement sur le premier, & l'un & l'autre sont dans une situation perpendiculaire à l'horizon. Cet Instrument gnomonique a été trouvé dans un Bourg de l'État Ecclésiastique où l'on croit communément que fut autrefois la maison de campagne ou *Villa* de Scipion. Ce Bourg s'appelle aujourd'hui *Colliscepoli ;* comme si l'on disoit : *Collis Scipionis ;* telle est du moins l'étymologie qu'on lui donne vulgairement. Ce Cadran est de marbre Grec ; il est orné de quelques figures en bas-reliefs & soutenu par deux Génies dont l'un porte un croissant qui paroît figurer la Lune. Au-dessus de la tête de l'un & de l'autre Génie on voit un flambeau qui désigne le Soleil. Tout concourt à prouver l'antiquité de l'Ouvrage ; les Connoisseurs le jugent du temps de la République. Ce détail n'est qu'une digression que l'occasion a fait naître ; le P. Jacquier se propose de nous donner incessamment l'explication

de ce Cadran. Mais reprenons en peu de mots l'Ouvrage que nous venons annoncer.

La premiere Dissertation est intitulée : *De Trallianorum numo* ; les notes géographiques dont elle est remplie la rendent intéressante & curieuse. L'incertitude où l'on est sur la vraie situation de l'ancienne Ville de *Tralles* répand de l'obscurité dans la Géographie & dans l'Histoire. Quelques-uns ont placé cette Ville dans l'Asie Mineure, entre la Lydie & la Carie, & ont ainsi rendu raison pourquoi quelques anciens Géographes ont mis cette Ville dans la Lydie & d'autres dans la Carie. L'Auteur de la Dissertation paroît avoir très-bien prouvé qu'il y avoit deux Villes appellées du même nom ; l'une étoit dans la Lydie ou plutôt dans la Carie, l'autre dans l'Asie Proconsulaire. La seconde Dissertation contient l'explication d'une Épitaphe d'un Martyr anonyme. L'Auteur y déploie une grande érudition & éclaircit avec beaucoup d'intelligence plusieurs expressions propres de ce style. La troisieme & quatrieme Dissertation roulent sur une ancienne Inscription qui se trouve à Rome dans le Palais *Barberini* ; elle est dédiée à TI. CLAUD. SABIN. appellée *Sodalis Ærarius*, c'est-à-dire *de la Compagnie des Ouvriers en bronze*. On lit dans ces Dissertations quelques remarques assez curieuses sur ces sortes de sociétés. La cinquieme & sixieme Dissertations contiennent l'in-

terprétation d'une Inſcription antique qu'on conſerve dans le Cabinet du P. Kircher. Elle eſt conçue en ces termes :

P. JULIAE
A. F.
OLYMPIADI
SODALI
JVVENVM
L. D. D. D.

Tacite fait mention des jeux établis par Néron, *inſtituit ludos Juvenalium.* Dion, en parlant de ces jeux, dit qu'ils étoient fréquentés par les hommes & par les femmes. *Frequentabant clariſſimi viri, mulieres, puellæ, adoleſcentuli ſenes, &c.* Le P. Oderici nous donne à ce ſujet des conjectures très-probables appuyées ſur l'autorité des anciens Hiſtoriens. La ſeptieme Diſſertation roule ſur une ancienne Monnoie de la Ville de *Volterra*, ſituée dans la Toſcane. On y trouve pluſieurs choſes qui peuvent ſervir à l'hiſtoire de cette Ville. Enfin, dans la huitieme Diſſertation on interprete une Inſcription Latine conſervée dans le Palais *Barberini.* Cette Inſcription appartient à un perſonnage illuſtre, comme le démontrent les titres glorieux dont il eſt décoré; mais la multiplicité des noms dont elle eſt chargée jette quelque obſcurité ſur la famille & le véritable nom diſtinctif de ce perſonnage. Le ſavant Interprete

Interprete fait donner à ses conjectures une grande vraisemblance, sur-tout une grande connoissance de l'antiquité. Le personnage qui fait le sujet de cette Inscription est appellé : *Magister publicus Sacerdotum : Prætor triumphalis : Quæstor candidatus : Vir clarissimus, &c.* Le P. Oderici explique ces titres & ces dignités. Il nous apprend quelle étoit alors la valeur du titre *Vir Clarissimus*. On sait qu'on le donnoit autrefois aux Sénateurs ; le Sénat s'appelloit *Ordo clarissimus.*

Tels sont les objets des huit Dissertations qui font la principale partie de l'Ouvrage ; le reste renferme, comme nous l'avons déjà dit, un grand nombre d'Inscriptions qui peuvent fournir matiere à des Dissertations sans nombre.



I V.

« Essays, &c. »

Essais ; par M. Goldsmith. *A* Londres, *chez* Griffin. *1765.*

CEs *Essais* sont une des copies innombrables qu'on a faites d'un excellent modele ; ce sont des morceaux de Morale ou de Critique dans le goût du Spectateur. Il y a dans ces Essais beaucoup d'esprit, de l'originalité, & un fond de très-bonne Philosophie ; mais ils nous paroissent négligemment écrits ; ils

offrent, pour la plûpart, des peintures de caracteres & de mœurs qui nous ſont étrangers, & la Morale n'y eſt en général ni aſſez neuve ni aſſez piquante; mais les Anglois ne ſont pas ſi difficiles que nous ſur les Ouvrages de Morale; ils la ſouffrent plus commune, pourvû qu'elle ſoit utile & populaire; chez nous elle ne réuſſit qu'autant qu'elle eſt ingénieuſe & piquante. Cela ſembleroit prouver qu'il y a en Angleterre plus de mœurs & moins de critique qu'en France.

Nous n'analyſerons pas les différens Eſſais qui compoſent le Recueil que nous annonçons; le ſeul moyen d'en donner une idée, c'eſt d'en traduire quelques morceaux. Nous commencerons par un Extrait du cinquieme *Eſſai.*

« Les Grammairiens diſent que le langage a été fait pour exprimer nos deſirs & nos beſoins; ceux qui connoiſſent mieux le monde prétendent que ſon véritable uſage n'eſt pas tant de faire connoître nos beſoins que de les cacher. »

« Quant on réfléchit ſur la maniere dont les hommes diſtribuent en général leurs faveurs, on apperçoit dans les richeſſes une ſorte d'attraction qui, comme l'attraction phyſique, paroît être en raiſon réciproque des maſſes; le plus gros tas d'or attire le plus petit; le pauvre ſemble avoir autant de plaiſir à groſſir le tréſor du riche que l'avare en goûte à

voir croître le fien. Seneque dit que le préfent qu'on veut faire doit être proportionné à la dignité de celui qui le reçoit ; ainfi l'on fait au riche de riches préfens, & on les remercie de ce qu'ils daignent les accepter ; les hommes d'un ordre inférieur fe contentent de moindres dons, & le pauvre qui manque de tout fe trouve heureux de recevoir la piece de monnoie la plus vile. »

« Quand un homme n'a befoin de rien tout le monde lui offre fa bourfe ; s'il montre un befoin preffant d'une fomme légere, on craint que celui qui manque d'argent lorfqu'il emprunte n'en manque encore quand il faudra rendre. J'ai connu un homme qui, lorfqu'il vouloit emprunter une guinée, commençoit fa harangue comme s'il en eût eu deux cents à demander ; il parloit fi familierement des fommes les plus confidérables qu'on ne pouvoit pas imaginer qu'il n'eût befoin que d'une petite. »

« Rien ne peut nous engager à dévoiler nos befoins à quelqu'un, fi ce n'eft l'efpérance d'en obtenir des fecours en intéreffant fa pitié ; mais il faut auparavant examiner fi l'on veut renoncer à fon amitié pour obtenir fa compaffion ; car ces deux fentimens font incompatibles, & il eft impoffible qu'ils fubfiftent longtemps enfemble dans une ame fans s'y détruire. »

Voici quelques traits du ſixieme *Eſſai.*

« On ne peut s'empêcher d'admirer la grandeur d'ame de Liſippe. Sa générosité fait prévenir les beſoins & épargne à celui qu'il veut obliger la peine & la honte de demander : il n'oblige pas moins par la magnificence de ſes dons que par la grace dont il les embellit. Il a répandu ſouvent ſes bienfaits ſur des inconnus & a ſervi quelquefois ſes ennemis déclarés. Tout le monde ſe récrie ſur la genéroſité de Liſippe ; il n'y a qu'une eſpece d'hommes qui ne ſe louent pas de ſa conduite, ce ſont ſes créanciers. »

« Cette inconſéquence n'eſt qu'apparente. Il y a de la grandeur à être généreux ; il n'y a que de la juſtice à payer ſes dettes. La généroſité eſt la vertu d'une ame élevée au-deſſus du vulgaire ; elle tient de ce qu'on admire dans les héros. La juſtice n'eſt qu'une vertu commune qui ne diſtingue pas même le plus mince bourgeois. Si Liſippe payoit ſes créanciers, qui lui en ſauroit gré ? qui prendroit la peine de l'annoncer au monde ? »

« C'eſt ainſi que la plûpart des hommes enviſagent la généroſité & la juſtice. On reſſerre trop en général l'idée de juſtice, on croit communément qu'elle ne conſiſte qu'à remplir les devoirs que les loix de la ſociété nous impoſent ; mais ce n'eſt-là que l'équité. La juſtice peut être définie cette vertu qui nous oblige

à rendre à chacun ce qui lui est dû, & dans ce sens elle embrasse la pratique de toutes les vertus que la raison prescrit ou que la société peut attendre de nous; ainsi elle devient la source & la regle de toutes les vertus & presque l'unique vertu. »

« La franchise, la fermeté, la charité, la générosité, par exemple, ne sont point des vertus par elles-mêmes, & ne le deviennent que lorsque la justice les dirigent. Sans la justice la franchise peut n'être qu'indiscrétion, la fermeté qu'obstination, la charité qu'imprudence, & la générosité que profusion. »

Le septieme Essai roule sur l'éducation & contient quelques vues qui peuvent être utiles. La plûpart des observations de l'Auteur tombent sur la maniere dont on éleve la jeunesse en Angleterre; voici cependant quelques traits applicables à tous les Pays.

« M. Locke & quelques autres après lui, ont conseillé d'accoutumer les enfans à souffrir de bonne heure la fatigue & toutes les intempéries de l'air; mais M. Locke n'étoit pas un grand Médecin. L'habitude a sans doute une grande influence sur nos tempéramens; mais nous n'avons pas des idées assez précises sur ce sujet. »

« Nous savons que parmi les Sauvages & même parmi nos Paysans, on trouve des enfans nés avec une telle constitution de corps qu'ils traversent les rivieres à la nage, endurent le froid, la faim & la

soif, se privent du sommeil, & dans leurs maladies ne sont guéris que par la nature. Les Écrivains dont nous parlons ont conclu de ces exemples, qu'en donnant aux enfans la même éducation on leur procureroit la même vigueur de tempérament; mais si l'on avoit considéré auparavant que ces Sauvages & ces Paysans ne vivent pas aussi longtemps que les hommes qui menent une vie plus douce & plus tranquille; qu'un Pays est en général d'autant moins peuplé que la vie des hommes y est plus dure; que ces organes de la vie appellés par les Médecins *stamina vitæ* se dessechent par le travail & la fatigue, & anticipent la vieillesse; que le nombre enfin de ceux qui survivent à ces rudes épreuves n'a aucune proportion avec le nombre de ceux qui y succombent; si, dis-je, on avoit fait assez d'attention à ces objets on n'auroit pas tant vanté une éducation commencée dans des exercices pénibles. Pierre Ier, pour habituer les enfans de ses Matelots à une vie dure, ordonna qu'on ne leur feroit boire que de l'eau de Mer; ils périrent tous dans cette épreuve. »

« Un des sentimens qu'il importe le plus d'inspirer aux enfans, c'est le goût de l'œconomie, vertu nécessaire pour former des membres utiles à la société. Il est vrai que des leçons trop souvent répétées sur ce sujet pourroit jetter quelques jeunes gens dans l'extrémité opposée & en faire des avares;

mais on a trop calomnié l'avarice, & il ſeroit à déſirer qu'il y eût plus d'avares qu'il n'y en a. Un avare qui ſe prive du néceſſaire ne bleſſe point la ſociété & ne fait de mal qu'à lui. Qu'importe au bien public qu'un homme renferme chez lui une ſomme d'argent plus ou moins grande; quand tous les avares répandroient leurs tréſors, cela ne feroit qu'augmenter la maſſe d'argent, ſans rien ajoûter aux commodités de la vie; mais ce qu'il importe d'encourager, c'eſt l'œconomie, la ſource & le ſoutien de preſque toutes les vertus publiques. »

« Il ne faut pas eſpérer de faire accepter aux enfans l'étude & le travail comme un amuſement. On ſe trompera beaucoup ſi l'on croit pouvoir les tromper à ce point. Ce n'eſt auſſi que par la crainte qu'on peut dompter la pareſſe naturelle des enfans; Salomon l'a dit avant moi. Mais la grande difficulté eſt de ſavoir punir à propos, ſans humeur & ſans partialité. J'ai connu un Maître qui, lorſqu'un de ſes Diſciples avoit fait une faute, le faiſoit juger par un Juré compoſé de douze de ſes pairs, c'eſt-à-dire par douze Écoliers à peu près du même âge & de la même claſſe que le coupable. Les témoins comparoiſſoient; l'accuſé avoit la liberté de ſe défendre; & lorſqu'il étoit déclaré coupable par ce petit Tribunal, il ſubiſſoit la peine infligée pour chaque eſpece de faute. »

La ſuite pour le prochain Journal.



V.

« I Vincitori Pizi di Pindaro tradotti in Italiane » Canzoni. »

Les Vainqueurs aux Jeux Pythiens de Pindare, traduits en Chanſons *ou Odes Italiennes.*

NOUS devons cette traduction à M. l'Abbé Gautier, qui publia l'année paſſée celle des Vainqueurs aux Jeux *Olympiques*.

On ſait que les Jeux Pythiens furent inſtitués en l'honneur d'Apollon, & qu'on y célébroit la victoire que ce Dieu remporta ſur le ſerpent Python. On s'y exerçoit à la *courſe*, au *jet*, au *palet* & au *pugilat*. D'abord une couronne de chêne fut le prix du Vainqueur; quelque temps après c'en fut une de laurier; dans la ſuite elle fut d'or. Les Odes Pythiques de Pindare reſpirent la grandeur & l'élévation : ce Poëte, pour nous ſervir de ſes propres expreſſions, y a déployé toutes les voiles de ſon génie. La vivacité de ſes images, la hauteur, diſons mieux, la majeſté de ſon ſtyle, lui aſſurent pour jamais le titre de Prince des Poëtes Lyriques : Horace lui-même le compare à un torrent rapide & impétueux qui, groſſi par les pluies, tombe du haut des montagnes & entraîne tout

ce qu'il trouve sur son passage. Les talens de ce Poëte firent sur son siecle & sur la postérité une impression si vive & si profonde qu'Alexandre eût cru se déshonorer lui même s'il n'eût respecté la mémoire de Pindare en conservant sa maison & sa famille lors de l'embrasement de Thebes. Rien ne prouve mieux, ce semble, la haute idée qu'on se faisoit alors de l'élocution & la supériorité de celle de Pindare, que la préférence que tous les Écrivains de la Grece s'accordent à donner à ce Poëte sur tous ses rivaux, dont cependant la plûpart s'étoient exercés sur des matieres plus intéressantes; car il faut avouer qu'aujourd'hui les Odes de Pindare ne peuvent attirer notre admiration que par la maniere hardie & sublime dont il a su traiter ses sujets. On voit par ces réflexions qu'il seroit injuste d'imposer aux Traducteurs de ce Poëte l'obligation de nous transmettre toutes les beautés de l'original.

Nous connoissons deux especes de traductions des Odes de Pindare; les unes sont fideles & presque littérales; telle est celle que nous a donnée en Latin Érasme Schmid. Les autres sont faites avec moins de scrupule, sans qu'elles s'écartent cependant du sens de l'original; telle est celle que nous annonçons. Les premieres sont d'une grande utilité pour l'intelligence grammaticale; mais c'est uniquement dans les secondes qu'on peut faire passer une portion du

génie de l'Auteur. C'eſt à quoi s'eſt attaché M. l'Abbé Gautier qui, dans ſa traduction, montre une grande connoiſſance de la Langue Grecque & de la ſienne propre.

Si l'on fait attention aux difficultés inſurmontables que préſenteroit une verſion trop aſſervie, ſoit relativement à la meſure du Vers dans les compoſitions Dithyrambiques, ſoit pour le Dialecte, & la Syntaxe qui ſouvent eſt embarraſſée & hyperbolique, ſoit enfin pour les fables & les digreſſions dont Pindare a fait un ſi fréquent uſage & qu'il n'eſt pas toujours facile de bien diſtinguer du ſujet principal, on n'aura garde ſans doute de condamner les procédés libres & hardis du Traducteur; on ſent qu'avec les vues qu'il s'eſt propoſées il a dû créer des formules & ſur-tout des tranſitions nouvelles pour mieux faire ſentir des analogies & des différences qui ne ſont pas ſuffiſamment prononcées dans le texte. Enfin l'Auteur nous paroît avoir très-bien ſaiſi l'eſprit & le génie des deux Langues; les Notes hiſtoriques & géographiques dont ſa traduction eſt accompagnée ſont choiſies avec goût, & répandent un grand jour ſur le texte; on voit à la tête de chaque *Canzone* une eſpece de Médaillon ovale très-bien gravé, & dont les figures ont rapport au ſujet de l'Ode. Cet Ouvrage eſt *in*-8°. il contient 344 pages & il eſt imprimé chez Komarek. 1765. Nous exhortons le Traducteur à

nous donner la ſuite d'un Ouvrage commencé avec tant de ſuccès.



V I.

« Jacobi Stellini C. R. Somaſchenſis in gymnaſio » patavino ethices Profeſſoris Diſſertationes qua- » tuor, quarum duæ poſteriores nunc primùm » prodeunt, &c. »

Quatre Dissertations dont les deux dernieres paroiſſent pour la premiere fois ; par le P. Stellini, *Religieux Somaſque, Profeſſeur de Morale au College de Padoue. A* Padoue, *de l'Imprimerie de* Joſeph Comino. 1764.

NOus avons déjà donné un long Extrait des deux premiers de ces Diſcours ; il nous reſtoit à rendre compte des deux autres. Quelle étoit la cauſe de l'imperfection de la Morale de tous les Philoſophes qui précéderent Socrate ? Tel eſt l'objet que l'Auteur ſe propoſe d'abord de diſcuter. Il commence par examiner de quelle maniere les hommes ce ſont formés un ſyſtême de Morale, & comment ce ſyſtême a été perfectionné dans la ſuite par les Légiſlateurs.

Quand les hommes connurent les liens de la ſociété, ils ne durent pas tarder à s'appercevoir qu'il y avoit beaucoup de biens, beaucoup de maux qui ne provenoient point immédiatement de la na-

ture, & qu'il ne falloit attribuer qu'aux opérations mêmes des autres hommes. Pour éluder ces maux, pour obtenir ces biens ils s'appliquerent donc à cultiver leur raiſon, & parvinrent ainſi à connoître que chaque homme en particulier eſt lié par quelque devoir envers tous les autres hommes. Mais les idées morales qui ſe formerent de cette connoiſſance furent d'abord bien imparfaites; on ſavoit ſeulement qu'il ne faut point enlever aux autres ce que le bonheur général exige qui ſoit propre d'un chacun, & qu'en même tems on doit réſiſter avec courage à quiconque prétend s'élever par la force au-deſſus de ſes ſemblables.

Les plaiſirs & les biens de pure opinion s'étant accrus en proportion des progrès que faiſoit la ſociété; les deſirs & les paſſions s'étendirent & s'augmenterent à l'excès; l'idée qu'on avoit de la juſtice & du bonheur commun ne fut plus qu'un frein impuiſſant; il fallut, pour contenir le cœur humain, chercher un nouveau principe. Ce principe dût s'offrir tout naturellement. A l'aſpect des biens & des maux dont les hommes ſe voient environnés, ils ſe forment aiſément l'idée d'un être dont la nature eſt infiniment ſupérieure à la leur, lequel, régiſſant à ſon gré l'Univers, diſtribue les biens & les maux proportionnément aux mérites d'un chacun. Cette opinion, qui prêtoit de jour en jour de nouvelles

forces à l'espérance & à la crainte; mit dans le cœur de l'homme plus de calme & de docilité: aussi les plus prudens d'entre les Législateurs s'appliquerent-ils à répandre la Religion parmi les Peuples, & sur-tout à établir un culte public & fréquent, afin qu'au moyen des sens & de l'imagination ce sentiment descendît & s'imprimât plus avant dans les cœurs.

On sent jusqu'à quel point dut se perfectionner la Morale lorsqu'une fois l'homme eut embrassé ce nouveau genre de vie religieux & raisonnable. A force de réfléchir sur la nature des actions & des devoirs, non-seulement il se fit une idée plus claire & plus complette des obligations & des vertus sociales, mais il parvint à se convaincre que rien n'est plus convenable à sa nature que la douceur, la modération & la justice.

Quelques-uns plus particulierement appliqués à méditer sur l'Etre Suprême, connurent bientôt ses plus essentielles perfections, c'est-à-dire sa sagesse, sa justice & sa puissance; d'où ils conclurent qu'il falloit nécessairement que tout homme obtint de lui ou récompense ou punition en raison de ses vertus ou de ses vices; & comme dans le cours de cette vie souvent le crime triomphe pendant que la vertu gémit, ils affirmerent que l'homme ne meurt pas tout entier, mais que l'ame survit à la destruction des organes corporels pour recevoir le prix de ses

vertus ou la peine de ſes crimes. Cette opinion, d'abord avidement reçue, & confirmée enſuite par les Dominateurs des Peuples, porta la Morale à ſa plus haute perfection.

Mais cette Philoſophie de mœurs, ſi pure & ſi naturelle, ſe vit bientôt bouleverſée par les Philoſophes mêmes. Les uns nioient abſolument l'exiſtence de Dieu ; d'autres admettoient la Divinité, mais ils la confondoient avec la matiere ; d'autres enfin lui accordoient l'intelligence & la ſpiritualité, mais ils lui refuſoient la *providence*, & vouloient que tout arrivât dans la nature par un enchaînement néceſſaire de cauſes & d'effets, par la fatalité.

Quant à l'autre fondement de la Morale, c'eſt-à-dire, l'immortalité de l'ame, elle fut rejettée, & ceux-mêmes qui l'admirent lui ôterent toute force de moralité. On imagina une certaine ame du monde qui, répandue dans toute la matiere, la meut & la vivifie, & l'on prétendit que l'ame de l'homme n'étoit immortelle qu'en tant qu'on l'enviſageoit comme une portion de cette ame du monde. Or qui ne voit que cette ſorte d'immortalité excluant & la récompenſe & la peine, devient abſolument inutile à l'Art des mœurs ? C'eſt ainſi que les ſyſtêmes des Philoſophes & leurs fauſſes idées ſur la nature des choſes affoiblirent & détruiſirent enfin la Morale, juſqu'au temps où Socrate rejettant leurs ſpéculations, comme fauſſes

ou comme inutiles, entreprit d'en relever les fondemens.

Dans sa quatrieme & derniere Dissertation le P. Stellini se propose d'expliquer comment des différentes circonstances & des diverses associations d'idées naissent différens usages & diverses opinions morales. La Philosophie de l'Auteur est plus saine que profonde, & l'élégance trop recherchée de son style nuit souvent à la précision de ses idées.



VII.

TRADUCTION d'un Lettre de M. l'Abbé Metastasio *à l'Auteur de l'Essai sur l'union de la Musique & de la Poésie.*

M.

VOUS ne vous êtes pas trompé; je n'ai pu lire votre Ouvrage sans le plus grand étonnement. On peut par ce seul essai juger de la finesse de votre esprit, de la solidité de votre goût & de la profondeur de vos connoissances dans les Arts. Il n'est point d'Italien, du moins n'en connois-je aucun, qui ait porté ses vues & ses réflexions aussi près des premieres sources du plaisir vif & délicat que produit & que pourroit encore plus efficacement produire le systême de notre Drame Musical. L'analyse ingé-

nieuse & détaillée que vous faites du *rhythme* & du *chant périodique* de nos airs ; la maniere adroite & neuve dont vous faites sentir l'obligation de n'ensevelir jamais le motif principal dans les ornemens accessoires ; l'heureuse comparaison que vous établissez à ce sujet entre l'Art de la Musique & celui du Dessin, où le *nud* doit toujours se faire sentir au travers des draperies ; vos remarques sur les progressions au moyen desquelles on doit, en passant du simple récitatif au récitatif composé, imiter les altérations qui naissent du jeu des passions violentes, & plusieurs autres endroits de votre Dissertation que je ne cite point pour ne pas la transcrire en entier, sont encore moins précieux par la vérité qui leur est propre que par les avantages immenses que pourront y puiser ceux des Artistes qui sont en état de développer & d'appliquer les observations utiles & fécondes. En qualité d'Auteur & d'Italien, je vous dois des remercîmens à ce double titre, & je vous les fais de tout mon cœur. Mais jaloux du suffrage d'un juge tel que vous, Monsieur, je voudrois, comme Poëte, que notre Poésie n'eût point à se plaindre de la prééminence que vous assignez à la Musique, en regardant celle-ci comme l'objet principal du Drame & en attribuant ses progrès au bonheur de s'être débarrassée des entraves de la Poésie.

Lorsque la Musique, concourant avec la Poésie, aspire

aſpire au premier rôle, elle détruit la Poéſie & ſe détruit elle-même. Ce ſeroit une trop grande abſurdité de prétendre que les vêtemens puiſſent jamais inſpirer plus d'intérêt, exiger plus d'attention que la perſonne même pour laquelle ils ſont faits. Mes Drames, dans toute l'Italie, ſont infiniment mieux accueillis lorſqu'ils ſont ſimplement déclamés que lorſqu'ils ſont chantés ſur le Théâtre Lyrique. Soumettez à la même épreuve la meilleure Muſique dénuée de paroles, penſez-vous qu'elle la ſoutienne? Les Airs appellés de *Bravura*, dont vous condamnés avec tant de raiſon le trop fréquent uſage, ſont préciſément le dernier effort de la Muſique qui cherche à ſe ſouſtraire à l'empire de la Poéſie. Elle ne s'occupe dans ces Airs ni de ſituation, ni de caracteres, ni de paſſions, ni de ſens, ni de raiſon. Elle y étale uniquement ſes propres richeſſes; mais auſſi quel plaiſir, quels applaudiſſemens excite-t'elle? Le ſeul plaiſir de la ſurpriſe; les applaudiſſemens qu'on ne peut refuſer ſans injuſtice à un Danſeur de corde qui parvient à ſurpaſſer l'attente du Public. Cependant, fiere de ces ſuccès, la Muſique moderne s'eſt inſolemment révoltée contre la Poéſie, elle a négligé les vraies expreſſions, & n'a enviſagé les paroles que comme un fond ſervile qui devoit ſe prêter, en dépit du bon ſens, à toute l'extravagance de ſes caprices. Elle n'a plus fait retentir le Théâtre que de

les Airs de *Bravura*, & en a ainſi hâté la décadence après avoir occaſionné celle du Drame.

Les plaiſirs qui ne parviennent point à faire impreſſion ſur l'eſprit & ſur le cœur ſont de courte durée; les hommes, il eſt vrai, ſe livrent aiſément aux ſenſations méchaniques, imprévues, agréables; mais ils ne renoncent pas pour toujours à la qualité d'êtres raiſonnables. L'inconvénient que je déplore ici, Monſieur, eſt parvenu à un excès ſi intolérable, qu'il faut dès-à-préſent que la Muſique, cette eſclave révoltée, vienne de nouveau ſe ranger ſous les loix de ſa Souveraine, qui ſait lui prêter tant de grace & de beauté; ou qu'elle s'en ſépare tout-à-fait, & que la Poéſie ſe contente déſormais de ſa propre mélodie, pendant que la Muſique ira régler l'harmonie d'un Concert ou les pas d'un Ballet, ſans ſe mêler jamais des affaires du Cothurne.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de reconnoiſſance & de reſpect, &c.

Nous ſommes forcés, vu le peu d'eſpace qui nous reſte, de renvoyer au Journal prochain la réponſe de l'Auteur.

****

VIII.

LETTRE ſur les Aqueducs qui fourniſſent de l'eau à la Ville de Rome, écrite à un Voyageur par le P. Jacquier.

VOus ſouhaitez de moi, M., une notice générale des Aqueducs de l'ancienne Rome & de leur état

préſent ; je vous dirai à ce ſujet ce que je ſais tant par mes propres obſervations que par celles qu'ont faites les autres. Parmi la grande quantité d'Eaux qui faiſoient un des plus beaux ornemens & des plus grands avantages de l'ancienne Rome, on en conſerve aujourd'hui trois principales.

La premiere, qu'on appelle *Acqua Vergine*, & plus communément *Acqua di Trevi*, eſt la même qui fut conduite à Rome par *Marcus Agrippa*, dont la ſource, s'il faut s'en rapporter aux anciens Hiſtoriens, fut indiquée par une Vierge nommée *Trivia* ; c'eſt à cette origine qu'il faut peut-être rapporter les deux dénominations *Vergine* & *Trevi*.

La ſeconde fut conduite par Jules Céſar & ramaſſée de différentes ſources, à la diſtance d'environ quinze milles d'un Lac appellé *Sabbatino*, qu'on nomme aujourd'hui le Lac de *Bracciano*. C'eſt cette même Eau qui, ayant été perdue par l'endommagement des Conduits & des Aqueducs, fut recueillie à grands frais & rendue au Public par le Pape Paul V, lequel y ajouta cent onces d'Eau du Lac. C'eſt ce qui a fait donner à cette Eau le nom d'*Acqua Paola*.

La troiſieme, qu'on appelle *Felice*, du nom qu'avoit le Pape Sixte V, avant qu'il parvint au Pontificat, fut conduite à Rome par ce grand homme. On voit dans le voiſinage de la *Via Præneſtina* quelques ruines d'anciens Aqueducs qui fu-

rent conſtruits au temps des Empereurs Claude & Néron ; mais ces ruines ne furent preſque d'aucun uſage dans l'entrepriſe de Sixte V ; les nouveaux Conduits d'Eaux ont une direction toute différente juſques dans le voiſinage de Rome, où ils rencontrent par intervalles les anciens Aqueducs & différens Arcs antiques dont on a profité dans l'Ouvrage moderne. Les ſources de l'*Acqua Vergine* ſont réunies dans un lieu appellé *Salone*, éloigné de Rome d'environ ſix milles ; celles de l'*Acqua Paola*, qui viennent du Lac de *Bracciano*, ſont diſtantes de Rome de trente-deux milles, & les autres, qui ſont au-delà du Lac, en ſont éloignées de quarante-trois milles environ. Les ſources de l'Eau *Felice* ſont diſperſées en différens endroits. Les premieres, qui ſont au bas d'un Village appellé *la Colonna*, éloigné de Rome de vingt-ſept milles, ſe diviſent en différentes petites branches en ſortant d'une colline qui s'appelle *Monte Rininino*. Ces Eaux accrues par la confluence de quelques autres qui s'y réuniſſent au bas du monticule deſcendent delà dans une campagne plus baſſe juſqu'au Fief qu'on appelle *Pantano*, où elles reçoivent trois cents onces d'une Eau de très-bonne qualité que le Pape Urbain VIII réunit dans un immenſe réſervoir. Ce réſervoir eſt entouré de pluſieurs autres plus petits deſtinés à recevoir les parties d'Eaux les plus homogenes & les plus pures. Ces parties ainſi

purifiées s'écoulent par une ouverture pratiquée dans le marbre, appellée *Fiſtola Urbana*, & delà paſſent dans le Conduit principal que les Italiens appellent *Condotto Maeſtro*; les eaux paſſent enſuite par un lieu appellé *Montefalcone*, où elles s'uniſſent à d'autres ſources, mais peu abondantes.

Toutes ces Eaux ſont renfermées à leurs ſources dans des Réſervoirs de pierre qui ſéparent & reçoivent, comme j'ai dit, les parties les plus pures. Ces Réſervoirs ſont voûtés, & il en ſort différentes clés dirigées au Canal principal. Les petits Canaux qui portent l'eau au grand ſont fortement murés; ils ſont enſevelis ſous terre à la profondeur de quatre ou cinq palmes. Ceux qu'on a été obligé, par rapport au niveau, de faire paſſer au-deſſus du terrein, ſont murés à une hauteur ſuffiſante pour empêcher qu'ils ne ſoient endommagés par les charrues & par les animaux.

Les Aqueducs qui conduiſent tout le volume des Eaux réunies ſont d'une capacité à pouvoir contenir un homme; ils ſont flanqués par des murailles latérales, & conſtruits avec fondement & voûtes. Leur vuide eſt ordinairement de la largeur de trois palmes & de la hauteur de huit ou neuf. Il doit arriver, par la raiſon du niveau, qu'une partie de ces Aqueducs ſe trouve quelquefois ſous terre pendant que l'autre eſt au-deſſus; d'autres fois l'Aqueduc eſt tout entier en-

ſeveli juſqu'à la profondeur de cent palmes & plus. Enfin il eſt ſouvent ſoutenu hors de terre par des Arcs d'une très-grande élévation. Ces monumens font connoître, autant que les plus ſuperbes édifices, la magnificence des anciens Romains.

M. Deſagulliers, autant que je m'en ſouviens, car je n'ai point ſon Ouvrage ſous les yeux, a cru que les anciens Romains ignoroient les principes de la théorie hydraulique; & pour appuyer cette conjecture il ſe ſert de la conſtruction des Aqueducs, leſquels démontrent au contraire combien on étoit alors verſé dans cette partie. M. Deſagulliers conclut de l'élévation des Aqueducs au-deſſus du terrein, que les Romains n'ont pas connu la propriété qu'ont les eaux de remonter à un hauteur à peu près égale à celle de leur ſource, quelle que ſoit l'inclinaiſon de la conduite.

Mais comment ſe peut-il que M. Deſagulliers attribue à ignorance ce qui n'eſt que l'effet d'une connoiſſance plus parfaite ? Les Anciens ont voulu éviter ou diminuer la réſiſtance des frottemens à laquelle ſeroient ſujettes les Eaux qui couleroient dans de longs Canaux obliques. D'ailleurs les Aqueducs anciens s'éloignent beaucoup du niveau dans des eſpaces de terrein aſſez conſidérables; donc les Anciens ont très-bien connu cette propriété des fluides que M. Deſagulliers ſoupçonne qu'ils ont ignorée. Mais je reviens à la conſtruction des Aqueducs.

Les Arcs anciens & les pieds droits qui portent les Aqueducs sont ordinairement construits de briques fortement unies; ils sont accompagnés de quelques ornemens simples & graves, convenables à ces sortes d'ouvrages. Les Arcs modernes sont construits de pierre commune, telle qu'on l'emploie dans nos édifices. Les parties intérieures sont travaillées avec de la chaux & de la P*ozzolana;* mais les Conduits de l'Eau *Felice* dans des espaces de terrein assez longs sont composés d'une terre de Tuffe sans aucune sorte de pierres.

Il falloit aussi pourvoir à la nécessité des réparations dans les Conduits: c'est pour cela qu'on voit de distance en distance des petites tours perpendiculaires au Conduit sous lesquelles est un puit qui a pour fond le Conduit même. On trouve d'autres puits plus bas, dont la bouche est au-dessous du Conduit. Ces puits servent à recevoir les saletés & les parties terreuses qui peuvent, en cas de rupture ou de quelqu'autre inconvénient, s'introduire dans le canal. Ces puits ont dans la partie inférieure un emissaire latéral qu'on tient ouvert de temps en temps & qui sert à décharger les eaux, des matieres heterogenes dont elles sont salies, & même à vuider le Conduit dans un certain espace, s'il est nécessaire.

Il me reste, Monsieur, à vous dire un mot de la mesure & de la distribution des Eaux. On se sert d'une

mesure arbitraire qu'on appelle once & qui est différente pour les différentes eaux. Cette once n'est autre chose qu'un tuyau d'une certaine ouverture par laquelle s'écoule l'eau d'une fontaine. Le diametre de l'ouverture par laquelle sort une once des Eaux *Paola* & *Felice* est de cinq lignes & demie. La mesure de l'once pour l'Eau *Vergine* est un tuyau dont le diametre est de sept lignes. Le prix de ces Eaux a beaucoup varié. La Chambre Apostolique a vendu autrefois une once des Eaux *Paola* & *Felice* quarante écus Romains, & une once de l'Eau *Vergine* a été vendue jusqu'à six cents écus. Mais les concessions multipliées qu'on a faites de ces Eaux à différens particuliers en ont diminué le prix, lequel varie selon le besoin de celui qui les vend.

Pour la distribution des Eaux on se sert d'une caisse percée, à côté d'une ouverture à laquelle on adapte un tuyau dont le diametre est de l'once arbitraire, ou d'une partie quelconque de cette once ou même d'un diametre *multiple*. On expose cette caisse au tuyau d'une fontaine, & on observe si la caisse reste constamment pleine jusqu'à la hauteur du tuyau adapté; en sorte qu'il s'écoule autant d'eau par l'ouverture latérale, qu'il en tombe dans la caisse par le tuyau de la fontaine; alors on a la quantité d'eau cherchée; mais s'il s'en écouloit plus ou moins, c'est-à-dire si la hauteur de l'eau dans

la caisse étoit plus ou moins grande que la hauteur du tuyau adapté, il faudroit, dans le premier cas, diminuer le diametre du tuyau de la fontaine, & l'augmenter dans le second; ce qui se fait mieux par expérience que par aucune théorie hydraulique qui ne répond jamais dans ces cas à la pratique. Voilà, Monsieur, une idée générale des Aqueducs. Je souhaite qu'elle soit telle que vous la désirez, & que je la désire moi-même.



I X.

LETTRE *de* M. GATTI, *Médecin Consultant du Roi, à M.* ***.

IL n'est que trop vrai, Monsieur, que Madame la Duchesse de Boufflers, que j'ai inoculée il y a environ deux ans & demi, vient d'avoir une véritable petite vérole naturelle qui heureusement a été discrete & très-bénigne. Cet événement ayant excité l'attention du Public, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de publier l'histoire de cette Inoculation. Je me suis adressé à Madame la Duchesse elle-même, & elle a bien voulu me remettre le certificat que je joins ici. Comme elle se souvient des circonstances de son Inoculation, & qu'une personne de son rang & de son caractere ne peut avoir d'autre motif que la vérité, le Public s'en rapportera aisément à son témoignage.

Certificat donné à M. Gatti *par Madame la Duchesse de* Boufflers *au sujet de son Inoculation.*

J'ai été inoculée le 12 Mars de l'année 1763. Quatre ou cinq jours après il parut, autour de l'incision, de la rougeur que M. Gatti appelloit inflammation, & qu'il m'a assurée être un signe que la petite vérole avoit pris : ce sont ses termes. Cette rougeur ou inflammation a augmenté chaque jour, & vers le sept ou huitieme la plaie a commencé à suppurer. Il y avoit autour de cette plaie six boutons assez petits qui vinrent successivement, suppurerent & disparurent le lendemain. M. Gatti m'assura davantage que la petite vérole avoit pris. Le onzieme ou le douzieme jour de mon Inoculation je me suis senti, dans l'après-midi, un mal-aise général, de l'émotion, mal à la tête, au cœur & aux reins. En conséquence, je me suis couchée plutôt qu'à l'ordinaire. J'ai malgré cela bien dormi & je me suis éveillée me trouvant très-bien. M. Gatti m'assura que c'étoient les avant-coureurs de la maladie. Le lendemain de ces petits accidens il a paru à mon front un bouton assez gros & pointu qui a blanchi & séché, & dont la marque a duré plusieurs jours. La plaie de l'Inoculation a continué à suppurer pendant sept ou huit jours, & delà M. Gatti m'a assuré que je n'avois point à craindre le retour de la petite vérole. Sur sa parole j'ai vécu dans la plus grande

ſécurité juſqu'au moment où je l'ai vu paroître. Pendant tout le temps de mon Inoculation je me ſuis très-bien portée, à l'exception du jour marqué ci-deſſus, & je ſuis ſortie tous les jours.

Signé MONTMORENCY, D. DE BOUFFLERS.

Il eſt très-vrai que j'avois aſſuré Madame la Ducheſſe qu'elle n'avoit plus à craindre la petite vérole. L'événement a prouvé que je me ſuis trompé.

Je regardai les accidens qui ſurvinrent à l'inciſion comme des ſignes certains que la petite vérole avoit pris. Ne voyant pas paroître enſuite les ſymptômes caractériſtiques de la petite vérole inoculée, qui ſont la fievre ſuivie d'une ſuppuration à l'inciſion, ſuppuration différente de celle qui pourroit s'y être établie avant la fievre, je crus que l'action du virus variolique ne pouvoit produire d'autre effet ſur Madame la Ducheſſe que celui qui s'étoit manifeſté autour de l'inciſion, & qu'elle étoit à l'abri de la petite vérole. Ce qui acheva de me tranquilliſer c'eſt qu'elle reſta expoſée impunément à la contagion en voyant Mademoiſelle ſa fille & une autre Dame, qui toutes deux avoient été inoculées en même temps qu'elle & avoient eu la petite vérole bien caractériſée.

J'étois perſuadé, d'après une opinion généralement reçue, que lorſqu'à l'endroit de l'inciſion il paroît des ſignes que la petite vérole a pris, cette maladie doit s'en ſuivre au cas que le ſujet en ſoit

ſuſceptible, & que ſi elle ne ſe manifeſte pas c'eſt que le ſujet n'en eſt pas ſuſceptible. L'aventure de Madame la Ducheſſe de Boufflers prouve que ce principe eſt faux, ſoit que les ſignes qu'on regarde comme une preuve que la petite vérole a pris ſoient équivoques, ſoit que le virus puiſſe agir ſur l'endroit de l'inciſion ſans ſe communiquer au reſte du corps. Je ne tiens aucun compte du bouton qui parut ſur le front, parce que je penſe qu'il n'a eu ni la forme ni le cours d'un bouton de petite vérole. Madame la Ducheſſe, qui à préſent doit bien connoître les boutons de la petite vérole, peut en juger elle-même.

Comme le cas de Madame la Ducheſſe de Boufflers eſt arrivé pluſieurs fois par-tout où les Inoculations ſe ſont multipliées, & que cet accident peut ſe renouveller dans la ſuite, il eſt important de prévenir les erreurs & les inquiétudes qui pourroient en réſulter. Pour cet effet j'ai toujours penſé qu'il ſeroit néceſſaire que chaque Inoculé qui aura eu réellement la petite vérole par Inoculation s'en fit donner une atteſtation par ſon Médecin. J'ai déjà donné pluſieurs de ces atteſtations, & je prie chacune des perſonnes que j'ai inoculées de m'en faire demander une ſemblable, &c.

On renvoie les Notices au prochain Journal.

Fin du Tome ſixieme.

TABLE des différens Articles contenus dans le sixieme Volume.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

DANEMARCK.

FRANCE.

GENEVE.

HOLLANDE.

ITALIE.

SUEDE.

SUISSE.

Fin de la Table des Articles.